ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI — 1973 • N° 1

Contacts culturels aux XVII^{e}—XIX^{e} siècles

Relations politiques roumano-ottomanes

Histoire des langues

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à « ROMPRES-FILATELIA », Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI—1973 N° 1

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de rédaction

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI 1973 N° 1

SOMMAIRE

Contacts culturels aux XVII^e—XIX^e siècles

Page

ELEONORA COSTESCU (Bucarest), L'art roumain et l'art bulgare aux XVIII^e—XIX^e siècles 5
ROBERT AUTY (Oxford), The Role of Poetry in the Early Nineteenth-Century Slavonic Language Revivals 31
MARIA PROTASE (Cluj), Le « Procanon » de Petru Maior, réplique sud-est européenne des attaques anti-papales du XVIII^e siècle 39
C. JOJA (Bucharest), Contributions to the Study of the Domestic Stone Architecture of Istanbul 57

Relations politiques roumano-ottomanes

ION MATEI Quelques problèmes concernant le régime de la domination ottomane dans les pays roumains, II 81

Histoire des langues

HARALAMBIE MIHĂESCU (Bucarest), La diffusion de la langue latine dans le Sud-Est de l'Europe. IV 97

Le 80^e anniversaire du P^r Tache Papahagi

La contribution de Tache Papahagi à l'étude du Sud-Est européen *(H. Mihăescu, Adrian Fochi, Zamfira Mihail, N. Ș. Tanașoca)* 115

Comptes rendus

SHABAN DEMIRAJ, Çështje tė sistemit emëror të gjuhes shqipe (*H. Mihăescu*) ; JEAN DARROUZÈS, Le Registre synodal du patriarcat byzantin au XIV^e siècle. Étude paléographique et diplomatique (*Tudor Teoteoi*) ; Κέντρον ἐπιστημονικῶν ἐρευνῶν Κύπρου: Ἐπετηρίς (*G. Cronț*) ; PAUL CORNEA, Originile romantismului românesc (*M. Berza*) ; ILIA KONEV, Ние сред другите и те сред нас (*Elena Siupiur*) ; VENETIA NEWALL, An Egg at Easter. A Folklore Study (*C. Belcin*) ; WOLFGANG PUTSCHKE, Sachtypologie der Landfahrzeuge. Ein Beitrag zu ihrer Entstehung, Entwicklung und Verbreitung (*Ion Taloș*) . . . 145

Notices bibliographiques 167

Livres reçus 205

L'ART ROUMAIN ET L'ART BULGARE AUX XVIIIe — XIXe SIÈCLES

III. LES COMMENCEMENTS DE LA PEINTURE MODERNE

ELEONORA COSTESCU
(Bucarest)

Epoque tourmentée, annonçant l'aube de profondes transformations sociales, le XIXe siècle est, du point de vue artistique, une époque pendant laquelle l'art semble avoir tenté une dernière vérification des principales conquêtes de la Rennaissance, esquissant en même temps les premiers pas dans la direction d'un renouveau radical. En grandes lignes, dans les pays du Sud-Est européen, l'art a connu également deux principales voies de développement : l'une continuant le passé par des formes plus ou moins traditionnelles, l'autre marquant les efforts des peintres d'assimiler l'expérience artistique occidentale ayant pour point de départ la Rennaissance. Tandis qu'en Occident, au XIXe siècle, l'arc du développement artistique a eu à l'extrêmité représentant le passé l'académisme et à l'autre bout — celui des tendances novatrices — le romantisme, le réalisme, l'impressionnisme, etc., dans les pays du Sud-Est européen, la lutte entre l'ancien et le nouveau s'est livré entre les derniers échos de la tradition artistique locale et l'influence occidentale ayant pour protagoniste l'académisme.

On comprend aisément pourquoi la notion d'art majeur s'est identifiée chez nous — jusqu'à l'apparition de Grigoresco — avec l'académisme. Bien que les histoires de l'art ne lui reconnaissent aujourd'hui qu'un rôle extrêmement modeste — ne faisant que consigner un simple état de fait — au XIXe siècle cette tendance représentait la modalité d'expression artistique la plus fréquente, celle qui faisait l'objet de

l'attention constante des autorités officielles culturelles et politiques et vers laquelle s'orientaient d'ailleurs les préférences du goût public. Chez nous l'académisme revêtait une autre qualité encore. Par une illusion — explicable à cette date — il a pu constituer, avec son faux éclat, un idéal, que, par bonheur, les artistes autochtones sont rarement parvenus à atteindre. Eblouis par le prestige d'une splendeur depuis longtemps éteinte, beaucoup d'esprits éclairés de chez nous ont pu assimiler — du moins en tant qu'idéal — la notion d'art avec l'académisme, en raison d'une apparente perfection formelle qui le caractérise. Comme il était naturel, les courants réellement novateurs n'ont trouvé de prise que bien plus tard dans ces régions de l'Europe, parfois par des voies assez détournées.

Incapable de se renouveler par soi-même, l'académisme n'avait pas assez de force pour marquer un véritable changement de direction dans la conception artistique traditionnelle de ces pays. D'ailleurs, à l'époque qui nous intéresse, le milieu social et culturel était insuffisamment formé pour pouvoir apprécier un art qui s'est toujours proposé pour objectif principal la réalisation d'un idéal de beauté d'origine plutôt intellectuelle que sensible, un idéal qui, en tout cas, exigeait de la part du spectateur une connaissance solide et approfondie des classiques. En fait, nous n'avons pas eu d'académisme au sens propre du terme, car le message qu'un tel courant aurait pu nous communiquer était complètement étranger au exigences et aux réalités historiques de chez nous.

En tant qu'attitude spirituelle et intellectuelle, l'académisme d'origine « classique » (car il y en a d'autres aussi) a été peu connu dans les pays du Sud-Est européen. C'est à peine si l'on peut citer, dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, des compositions telles que : *Le Déluge*, *Orphée aux Enfers* ou *Les Trois Parques* réalisées par Mişu Popp, *Judith et Holopherne*, *Calypso* ou *Agar dans le désert*, œuvres du peintre académiste Gheorghe Tattaresco. En Bulgarie, les cas sont encore plus rares et nous ne saurions citer en exemple que — éventuellement — les œuvres de Nikola Pavlovitch sur le thème *Raïna*, *tzarine bulgare*, où l'académisme s'avère être plutôt une question de facture que de sujet.

Ainsi compris — comme une question de métier, comme un ensemble de procédés techniques se rattachant à une idée préconçue concernant l'efficacité de certaines formules-clés — l'académisme se retrouve cependant — du moins en tant que velléité, sinon comme réalisation — dans un grand nombre de tentatives de raccorder l'art de ces pays à l'art occidental. Du reste, sous cette forme, l'académisme a survécu dans toute l'Europe jusqu'au seuil du XX^e^ siècle, traduisant, dans des formes de plus en plus affaiblies, un contenu de vie nouveau, qui aurait exigé des

moyens d'expression artistique nouveaux. On l'a vu ainsi, au siècle dernier, en une insolite symbiose avec le romantisme. Car on peut être romantique quant au sujet, à l'inspiration, et académique quant à l'interprétation. En Occident même, peu d'artistes ont su adapter leur métier, leurs moyens techniques, à une nouvelle conception esthétique, parvenant à faire du romantisme une vision picturale plus ou moins neuve (Delacroix, Géricault). Pour la plupart des peintres de l'époque, le romantisme a été plutôt une question de sujet, parfois de goût.

Si on le considère sous cet angle, on peut parler d'échos d'un goût romantique dans le portrait même — genre par excellence réaliste — dans une image comme celle peinte par Nicolò Livaditti, représentant une figure d'homme à la chemise ouverte (Musée d'Art de Brașov), ou bien dans l'attitude pleine d'élan du peintre Nicolas Popesco dans son *Autoportrait*, conservé à la Galerie Nationale du Musée d'Art de Bucarest. On pourrait multiplier les exemples, mais nous estimons nécessaire de nous arrêter plus longuement sur un genre qui correspond au plus haut degré au goût, à la prédilection du romantisme pour le passé : le genre historique.

Nous n'effleurerons même pas le problème de l'introduction du genre historique dans l'art roumain d'influence occidentale, car il nous faudrait commencer par la gravure — à savoir par la lithographie — ce qui dépasserait le sujet que nous nous sommes proposé. Nous estimons qu'il suffit de rappeler pour le moment qu'un Georges Asachi s'était servi, dès la deuxième décennie du XIXe siècle, de ce procédé technique — relativement nouveau même en Occident — aux fins d'éducation patriotique que nous lui connaissons [1]. A ce point de vue le rôle d'Asachi est analogue à celui que devaient jouer en Bulgarie, quelques décennies plus tard, Nikola Pavlovitch et Henri Dembitzki. De meme que pour le paysage, les premiers essais de peinture historique chez nous ne furent pas réalisées par des peintres d'orientation occidentale, mais par les continuateurs de notre peinture traditionnelle. Nous pensons, par exemple, au tableau de grandes dimensions exécuté vers 1787 par le « zougrave » Grigorie, représentant le prince régnant Nicolas Mavroyeni distribuant des présents à l'armée qui allait combattre les Autrichiens [2]. Une autre scène historique datant de la même époque représente la cérémonie du

---

[1] G. Oprescu, *Grafica românească în secolul al XIX-lea* (Les arts graphiques roumains au XIXe siècle), 1942, vol. I, p. 73 et 97—106 ; Remus Niculescu, *Gh. Asachi și începuturile litografiei în Moldova* (Gh. Asachi et les commencements de la lithographie en Moldavie), « Studii și cercetări de bibliologie », I (1955).

[2] Découvert en 1889 au Monastère de Căldărușani (cf. Théodore Blanchard, *Les Mavroyeni*, Paris, 1909, p. 307—316, cité par Remus Nicolescu, *Contribuții la istoria începuturilor picturii românești* (Contributions à l'histoire des commencements de la peinture roumaine), « Studii și cercetări de istoria artei », I (1954), n° 1—2, p. 83—85.

couronnement du même Nicolas Mavroyeni, scène qu'on tient pour une œuvre de George (Iordache) Venier, premier archi-zougrave de la corporation des zougraves « de finesse », corporation créée à cette date sur l'ordre du prince mentionné ci-dessus [3].

On peut également considérer comme historique le tableau représentant un groupe de combattants de l'Hétairie, entourant le trône de Sainte Catherine [4], leur patronne, composition appartenant aux collections du département d'art féodal du Musée d'art de la République Socialiste de Roumanie. Nous rappelons que les événements de 1821 ont trouvé un puissant écho dans la conscience de tous les peuples balkaniques. C'est ce qui explique le fait qu'une des images fréquentes à cette époque sur toute l'étendue de la péninsule balkanique représente l'image de Saint Georges-le-Nouveaus de Ianina [5], prétexte pour nos zougraves de représenter un combattant de l'Hétairie — un evzone — vêtu de son costume typique. Peintes ou gravées, les images de Saint Georges-le-

---

[3] Al. Busuioceanu, *Un pictor italian în Bucureşti la sfîrşitul secolului al XVIII-lea* (Un peintre italien à Bucarest, à la fin du XVIII[e] siècle), « Omagiu Ramiro Ortiz », Bucarest, 1930 ; Remus Niculescu, *op. cit.*, p. 84—85.

[4] Nous croyons qu'il s'agit plutôt de Sainte Catherine, patronne des membres de l'Hétairie, comme le mentionnent V. Drăghiceanu, *Catalogul Colecţiunilor Comisiunii Monumentelor Istorice* (Catalogue des collections de la Commission des Monuments historiques), Bucarest, 1912, p. 55—56, et Remus Niculescu dans *Scurtă istorie a artelor plastice din R.P.R.* (Brève histoire des arts plastiques de la R.P.R.), vol. II, Bucarest, 1958, p. 12, ill. 3, et non de la Vierge, comme l'affirme Dinu C. Giurescu dans son article, *Date asupra picturii istorice româneşti în epoca feudală* (Données sur la peinture historique roumaine à l'époque féodale), « Studii şi cercetări de istoria artei », VII (1960), n° 2, p. 61—79.

[5] Une icône représentant Saint Georges de Ianina, datant de l'année de son martyre (1838), figure au patrimoine du Département d'Art féodal du Musée d'Art de la République Socialiste de Roumanie. Un an après, le 29 décembre 1839, le zougrave Dragomir exécutait une icône de grandes dimensions ayant le même sujet, avec, sur les parties latérales, quatre épisodes de la vie du saint. L'icône se trouvait jusqu'en 1938 dans l'Eglise Grecque de Bucarest.

En octobre 1852, le protopope de Ialomiţa rapportait au Métropolite qu'au cours d'une inspection au village Arţarul, il avait vu, représenté parmi d'autres personnages, un saint « coiffé d'un fez rouge, vêtu d'une fustanelle blanche froncée et d'un boléro noir s'arrêtant à la taille, avec une ceinture jaune de la largeur de la main ; avec des bas noirs qui lui arrivaient jusqu'au genou, chaussé de souliers rouges », qu'on tient pour avoir été peint par le zougrave Ioniţă du faubourg Popa Nan de Bucarest. Il rapporte également avoir vu chez les habitants un grand nombre d'icônes et de gravures ayant le même sujet [cf. Emil Vîrtosu, *Trei gravuri cu tema religioasă* (Trois gravures à sujet religieux), « Artă şi tehnică grafică », 1938, n° 3, p. 52].

De telles gravures, en dépit du matériel extrêmement fragile — le papier — se trouvent de nos jours encore dans les maisons paysannes. Mentionnons la gravure découverte en 1960 par l'équipe du Musée d'Art Populaire de la R. S. de Roumanie, de Bucarest, dans le village de Măneşti-Leşlu (Buzău), et celle de la collection du Docteur Bronţchi, de Bucarest, découverte au cours de l'été de 1971 dans un village près de Sibiu. L'image de Saint Georges de Ianina figure souvent sur les vastes compositions d'origine athonite, dites « Jérusalems », peintes à l'huile sur toile, qu'on rencontrait fréquemment au siècle dernier dans nos pays. Signalons le « Jérusalem » conservé dans l'église de la Dormition à Slatina (département d'Olt), ceux des églises de Săcele et Rîşnov, toutes deux dans le département de Braşov, celui de la collection du Monastère « Dintr-un lemn », ainsi que celui de l'église de la Résurrection, de l'enceinte du même monastère (daté 1859). En Bulgarie nous avons vu des compositions similaires à l'église des Saints Constantin et Hélène de Pazardjik et à l'église Saint Nicolas de Koprivştiţa.

Nouveau de Ianina se retrouvent fréquemment aussi bien dans les Principautés roumaines qu'en Bulgarie.

Dans la peinture d'influence occidentale les premières compositions historiques fûrent exécutées environ un siècle plus tard par Charles Wallenstein ou Valştain (de son vrai nom Vella), un Croate né à Gospić, près de Zagreb, professeur au Collège „Sfîntul Sava" de Bucarest. Il s'agit des œuvres : *Le Baptême de Clovis*, *La Bataille de Călugăreni* (1840, qui n'est connue que par une lithographie et par une copie exécutée plus tard par Lecca), *Le Songe de Michel le Brave* et le *Serment de Michel le Brave devant les boyards* [6]. Bien entendu, les peintres de la génération de 1848 attacheront une grande importance au genre historique. Nous songeons à Daniel Constantin Rosenthal, auteur d'œuvres telles que *La Roumanie révolutionnaire* et *La Roumanie brisant ses chaînes sur la Plaine de la Liberté*, ainsi qu'aux œuvres de Constantin Lecca intitulées *La Mort de Michel le Brave* (1845) et *La Rencontre de Bogdan le Borgne et de Radou le Grand* (1857), conservées à la Galerie Nationale de Bucarest, et, enfin, à Mişu Popp, auteur d'une composition représentant *La Roumanie Triomphante*, qui se trouve dans les collections du Musée d'Art de Braşov.

Rappelons que la génération contemporaine de l'Union des Principautés roumaines a également témoigné de l'intérêt au genre historique. En 1857, Georges Tattaresco exécute un dessin, qui sera lithographié, représentant l'*Union des Principautés*, sujet qui fut également choisi par Théodore Aman pour la composition qu'il enverra de Paris la même année [7]. Théodore Aman est d'ailleurs le nom le plus illustre du genre historique dans toute la peinture roumaine. Son activité de peintre historique s'étend sur un quart de siècle, depuis *La Dernière Nuit de Michel le Brave* (1852) jusqu'aux scènes anticipant la guerre de 1877—1878 contre les Turcs, destinées à préparer l'opinion publique en faveur de la libération du peuple bulgare (*Bulgares massacrés à Tourtoucaïa*[8] (fig. 1).

On connaît le rôle joué par le premier grand peintre roumain Nicolas Grigoresco pendant la guerre pour l'indépendance nationale et pour la libération du peuple bulgare. Aux côtés d'autres peintres roumains envoyés au front pour prendre des esquisses sur les lieux [9], Grigoresco a popularisé par plusieurs toiles importantes et par quelques centaines de dessins les épisodes héroïques de la lutte pour l'indépendance nationale et pour la libération de la Bulgarie du joug étranger. Grigoresco

[6] Remus Niculescu, *Scurtă istorie*..., p. 42.

[7] Teodora Voinescu, *Gheorghe Tattarescu* (1818—1894), Bucarest, 1940, p. 33, Remus Niculescu, *op. cit.*, p. 107.

[8] Galerie Nationale de Bucarest.

[9] Il s'agit des peintres Sava Henţia, Carol Popp de Szathmary, H. Trenk (ce dernier sans mission officielle) et Emil Volkers.



Fig. 1

est également l'auteur d'une autre composition historique sur le thème de l'*Union des Principautés*, laquelle, bien que réalisée entre 1863 et 1864 [10] — c'est-à-dire lorsque l'artiste n'avait que 25 ou 26 ans — témoigne d'une liberté dans la manière de traiter et d'interpréter les formes sans précédent dans la peinture roumaine antérieure. Ce tableau révèle déjà une des principales qualités de son art : une capacité d'expression rapide, synthétique et suggestive, qui fait de Grigoresco le premier peintre roumain moderne.

En Bulgarie le genre historique commence toujours par la gravure, mais sensiblement plus tard que chez nous. Nous avons souligné dans nos articles précédents [11] l'ample développement que connaît la gravure en métal — sous la forme des scènes de pèlerinages — dans l'art bulgare du XIXe siècle. Pour ce qui est des thèmes historiques, on s'est presque toujours servi — comme d'ailleurs aussi chez nous — de la technique de la lithographie. Les premières lithographies bulgares à sujet quasi-historique sont les quatre compositions illustrant un poème de l'écrivain russe A. F. Weltman, *Raïna, tzarine bulgare* [12], qui ne sont qu'une localisation du célèbre roman, si goûté à l'époque romantique. *Les souffrances de Geneviève de Brabant.* Leur auteur, Nikola Pavlovitch, qui avait appris le métier de lithographe à Vienne, a été sévèrement critiqué vers le début de la septième décennie du siècle dernier aussi bien par Basile Popovitch, né en Roumanie, à Brăila, premier critique d'art bulgare [13], que par deux illustres représentants des émigrants bulgares dans notre pays, Hristo Botev [14] et Ljuben Karavelov, fondateur de la littérature réaliste bulgare [15].

La principale raison des attaques adressées aux lithographies de Nikola Pavlovitch était leur manque de réalisme et de vérité historique. Bien qu'ignorant la notion d'académisme, les critiques susmentionnés

---

[10] Acad. G. Oprescu et Remus Niculescu, *Nicolae Grigorescu*, vol. I, Bucarest, 1961, p. 106, ill. 55.

[11] Eleonora Costescu, *L'art roumain et l'art bulgare aux XVIIIe et XIXe siècles*, I. *Considérations sur la gravure traditionnelle*, « Revue des études sud-est européennes », VIII (1970), n° 1, p. 49—83.

[12] Deux de ces gravures furent tirées à Belgrade en 1861 (*Raïna dans la grotte* et *La rencontre de Raïna avec ses frères Boris et Roman et avec le prince Svetoslav*). Deux autres furent tirées en 1874 à Vienne (*Baba Tula et Samuil* et *L'évanouissement de Raïna à l'église*) (Cf. Eftim Tomov, *Văzrojdenie ștampi i litografii* (Renaissance de l'estampe et de la lithographie), Sofia, 1962, p. 74—100).

[13] Tatiana Silianovska, *Realistitcheska hudojestvena kritika v Bălgarskiia petchat pred Osvobojdenieto*, « Izvestia na Instituta po Filozofiia », t. II, p. 109—232. Les critiques étaient publiées dans un article de la revue « Citalişte », qui paraissait à Constantinople (cf. E. Tomov, *op. cit.*, p. 84—86).

[14] L'article de Hristo Botez, publié dans le n° 2 de 1872 de la revue « Budítnik », paraissant en Roumanie (cf. E. Tomov, *op. cit.*, p. 86).

[15] Le professeur Eftim Tomov croit que l'article non signé publié le 31 août 1875 dans le journal bulgare « Znanie », paraissant à Bucarest (Ire année, n° 14) est dû à Ljuben Karavelov (*op. cit.*, p. 96).

s'y référaient implicitement en réprouvant l'idéalisme édulcoré que Pavlovitch avait assimilé à Vienne. Le professeur Eftim Tomov a cependant raison. Bien que fantaisistes du point de vue historique, les lithographies mentionnées, même si elles ne faisaient appel qu'aux sentiments du spectateur — ou peut-être pour cette raison même — exercèrent une puissante influence sur les milieux patriotiques bulgares et surtout sur les émigrants bulgares de Roumanie, à un moment historique décisif : les années immédiatement antérieures à la lutte pour la liberté nationale. Les autres lithographies de Pavlovitch [16] ont joué le même rôle. Après la libération de la Bulgarie, Pavlovitch exécute deux autres compositions historiques, inspirées de thèmes contemporains : *La Thrace, la Bulgarie et la Macédoine après le Congrès de Berlin* et *l'Union* (une composition allégorique, comme en ont fait aussi Tattaresco ot Grigoresco), la première datant de 1881, la seconde de 1885, lithographiées cette fois en Bulgarie, à Svištov et respectivement à Sofia [17]. Un sujet similaire avait été traité six ans auparavant — en 1879 — par Gheorghi Dantchev dans la lithographie publiée sous le titre de *La Bulgarie libérée* (Svobodena Bălgariia) [18].

Deux autres auteurs de lithographies à sujet historique sont Nikola Kleparski et Henrick Dembitzki illustrant tous les deux les liens d'étroite amitié qui unissaient Roumains et Bulgares au cours des années qui précédèrent la guerre et pendant la guerre de 1877—1878. Le premier a travaillé à Bucarest, où il a exécuté un cycle de quatre lithographies, destinées à éveiller dans le peuple bulgare, par des représentations allégoriques, l'amour de la patrie et la conscience révolutionnaire (*La Bulgarie à l'époque de son épanouissement*, *La Bulgarie subjuguée par les Turcs*, *La Bulgarie esclave* et *Le Réveil de la Bulgarie*) [19].

Réfugié politique en Roumanie, à la suite de l'insurrection polonaise de 1863 contre le joug tzariste, Henrick Dembitzki est une figure assez connue dans les arts graphiques roumains du XIX^e siècle, surtout par ses caricatures à sujet social-politique. Son nom a été réactualisé à l'occasion de l'exposition de caricature organisée par le Cabinet d'estampes du Musée d'Art de la République Socialiste de Roumanie en 1953 et par les études entreprises aussi bien à Bucarest qu'à Sofia par Tatiana Silia-

---

[16] *Asparuh* et *Krum*, toutes deux datant de 1870—1871, *Le Monument de la libération de l'église bulgare de sous la tutelle de l'église grecque* (1871), *Bellérophon* et *La vision du Tzar Pierre*, toutes deux datant de 1874 (cf. E. Tomov, *op. cit.*, p. 86—98).

[17] *Ibidem*, p. 98.

[18] *Ibidem*, p. 108—109.

[19] Eftim Tomov, *Bulgarische Graphik*, Sofia, 1956, p. 21.

novska [20]. Henrick Dembitzki ne nous intéresse ici que pour ses compositions historiques. Ses œuvres s'inspirent tant de l'histoire de la Roumanie que de celle de la Bulgarie. On doit remarquer que ses œuvres — notamment celles qui se rattachent à un passé éloigné — ne correspond pas à la vérité historique. De ce point de vue elles ne sont que de simples illustrations à une littérature pseudo-historique, fort appréciée à l'époque.

Ayant été introduit en Bulgarie par l'intermédiaire des gravures, le genre historique n'a pas connu dans la peinture de ce pays le même développement que chez nous. Nous n'ignorons pas le fait que Nikola Pavlovitch a exécuté aussi — dans le style qui lui est propre, très influencé par la peinture nazaréenne — quelques compositions à caractère historique (Galerie nationale d'Art, Sofia). Mais ces compositions constituent un exemple assez singulier dans la peinture bulgare de son époque. Le fait que le genre historique n'a pas été pratiqué sur une plus vaste échelle ne saurait surprendre, étant donné les conditions historiques et politiques qui ont contribué à ce que la peinture bulgare traditionnelle fût supplantée par celle d'influence occidentale plus tard que chez nous. Lorsque ce phénomène s'est produit, le moment artistique des compositions historiques — du romantisme, en un certain sens — était déjà passé, de sorte que l'art bulgare, brûlant une étape, s'est orienté — avec quelque prudence — vers des courants artistiques plus proches chronologiquement du moment historique qu'il traversait : le réalisme et l'impressionnisme, courants dont la présence — à des degrés et sous des formes que ce n'est pas ici le lieu de discuter — n'a pas entraîné toutefois la disparition de la peinture de facture académique.

Nous avons relevé la présence d'un tel académisme de facture dans la peinture roumaine antérieure à Grigoresco. Contrairement à la Bulgarie, chez nous les procédés techniques académiques revêtent souvent un contenu d'inspiration plus romantique. Par les changements — ne fussent-ils que d'ordre thématique — qu'il avait entraînés dans la peinture roumaine, le romantisme contenait les germes d'une capacité de développement plus ample que l'académisme. Nous estimons que le

[20] Catalogue de l'Exposition de caricature roumaine, Bucarest, 1953. Ultérieurement est paru le volume *La caricature politique roumaine*, par Amelia Pavel, Bucarest, 1955. Voir aussi les études de Tatiana Silianovska : *H. Dembițki iljustratov na Botevite satiri* (H. Dembițki, illustrateur des satires de Botev), « Botev list », Sofia, 2.VI.1945 ; *Novi danii za khudojnika na Hristo Botev* (Nouvelles informations concernant les artistes amis de Hristo Botev), « Otetchestven Front », n° 1098/1945 ; *Novi danii za hudojestvenogo tvorcestvo na Dembițki*. . ., B.A.N., Satrudnik na Hristo Botev 17.IV.1918 ; *Novi danii verkhu tvortchestvo na H. Dembitski* (Nouvelles informations concernant la création de H. Dembitzki), « Izvestiia na istoritchescoto drujestvo », kn. XXII—XXIII, Sofia, 1948 ; *Karikaturite na H. Dembițki vav vestnitite « Tapan » i « Budilnik »*, .. B.A.N. (Les caricatures de H. Dembitzki dans les Journaux « Tapan » et „Budilnik" Sbornic za Hristo Botev, Sofia, 1919 ; *Pe urmele lui Dembițki și Botev în România* (Sur les traces de Dembitzki et de Botev en Roumanie), Bucarest, « Studii », 1950, tome II, n° 4, p. 90—104.

romantisme a représenté chez nous, dans la première moitié du siècle passé, l'élément novateur, le véritable tournant de l'art traditionnel vers l'art moderne. En d'autres termes, le premier moment à propos duquel on puisse parler d'un rapport direct, d'une concordance entre les aspirations de l'époque et son expression plastique, la première tentative de synchronisation — avec un faible décalage chronologique — entre le moment artistique européen et celui de chez nous.

Il s'agit, bien entendu, d'un romantisme différent de celui de l'Occident, avec lequel il a cependant en commun quelques-uns de ses caractères les plus saillants. En premier lieu — comme on sait — le sentiment du passé et sa glorification, d'où la prédilection pour les scènes et les personnages historiques, qui se manifeste chez nous aussi. En second lieu, la foi dans les vertus civiques et éducatives de l'art qui devait être — selon la formule anthologique de Baudelaire — « partial, passionné, politique ». De sorte qu'il est souvent possible de reconstituer les principales étapes de notre histoire du XIX[e] siècle rien qu'en regardant quelques-unes des œuvres les plus significatives de l'époque. Même lorsqu'elles se rapportaient à des événements du passé, ceux-ci étaient choisis de manière à trouver une résonance actuelle dans la conscience des contemporains.

Nous aimerions mentionner encore deux traits propres au romantisme et que nous croyons pouvoir déceler aussi dans les œuvres de quelques peintres roumains de la seconde moitié au XIX[e] siècle : l'intérêt pour l'aspect exotique d'une scène ou d'un personnage et le sentiment de la nature. Avec la génération de 1848 on voit apparaître dans notre peinture des images comme celles de la *Femme turque assise sur un tapis* de Barbu Iscovesco et des *Odalisques*, tableau exécuté par Rosenthal. Son goût pour la peinture à caractère intimiste amènera Aman à se servir souvent du thème de l'odalisque dans des œuvres suffisamment connues pour qu'il ne soit pas nécessaire de nous y arrêter plus longuement [21] (fig. 2). Nous mentionnerons toutefois une œuvre qui nous semble illustrer le goût européen de la première moitié du XIX[e] siècle pour l'exotisme, et qui est due au peintre Carol Popp de Szathmary. Intitulé *Scène orientale*, ce tableau représente, au milieu d'un paysage pittoresque — romantique des rives du Bosphore, un groupe de femmes turques à la fontaine (Musée d'Art de Cluj). D'ailleurs Szathmary est l'auteur d'admirables aquarelles à sujets orientaux, dont la légèreté, la délicatesse et le raffi-

---

[21] *Intérieur oriental* (Musée d'Art de Jassy) ; *Odalisque* (Musée d'Art de Cluj) ; *Femmes aux mandolines* et *Odalisque* (Musée T. Aman) ; *Odalisque*, aquarelle (Cabinet d'Estampes de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie).

nement chromatique nous font penser à certaines œuvres de son contemporain hollandais Jongkind [22].



Fig. 2

Nous reviendrons plus loin sur le second aspect — celui de l'intérêt pour la nature — soit, l'introduction du paysage dans la peinture roumaine. Ici il nous reste à ajouter une remarque — que nous avons déjà ex-

[22] La plupart figurant dans les collections du Cabinet d'Estampes du Musée d'Art de la République Socialiste de Roumanie.

primée dans notre article précédent de la série consacrée aux relations artistiques roumano-bulgares [23] —, à savoir qu'un souffle romantique a atteint également la production artistique des zougraves de type traditionnel. C'est ainsi que s'explique leur goût toujours plus marqué pour le paysage ainsi que pour les scènes fantastiques, souvent macabres. C'est un fait que le romantisme de notre peinture — aussi bien traditionnelle que d'influence occidentale — est surtout une question de sujet, donc tient plutôt à la littérature. Mais, tandis que la littérature impliquée dans la peinture d'influence occidentale était surtout de nature épique et à tendances sociales (d'où l'intérêt pour les compositions historiques), le romantisme littéraire de la peinture traditionnelle était plutôt de nature lyrique, une sorte de méditation mélancolique sur la fragilité de la vie.

Nous avons montré dans l'article mentionné ci-dessus que ce qui distingue le répertoire iconographique de cette période de celui du passé, c'est l'emploi sur une vaste échelle de quelques sujets rarement ou guère traités aux siècles précédents. On n'avait jamais autant médité chez nous sur le caractère éphémère de la vie, sur la vanité des ambitions, sur la toute-puissance de la mort. Il y a ici un goût intime, qui se rattache, croyons-nous, à une crise de conscience, comme il arrive souvent aux époques de transition. Des conditions similaires ont vu apparaître les cycles de gravures connues sous la dénomination de *Totentänze*, dues à des artistes qui se trouvaient, eux aussi, à la limite de deux époques, de deux mondes — celle qui sépare le Moyen Age de la Renaissance. Des circonstances similaires ont contribué à faire naître le romantisme, enfant terrible de l'ancien ordre et précurseur — par son élan révolutionnaire — des premières transformations profondes du monde moderne.

Le genre qu'on rencontre le plus fréquemment au XIX^e^ siècle — — siècle de l'historisme et de l'individualisme — est, comme on sait, le portrait, où l'on reconnaît, chez nous aussi, des échos stylistiques très variés. Tandis que les portraits d'un Michel Tópler (exécutés aussi bien chez nous qu'à Voïvodina) évoquent — par le costume, la subtile technique du clair-obscur et la mise en page — l'art des portraitistes anglais de la fin du XVIII^e^ siècle, qu'il connaissait probablement par l'intermédiaire de la peinture Viennoise, on retrouve — nous l'avons déjà mentionné — des réminiscences romantiques dans certains portraits roumains de la première moitié du siècle passé.

Un souvenir lointain de la peinture d'intérieur des Pays-Bas — — dans une vision miniaturale, excessivement minutieuse, propre au

---

[23] Eleonora Costescu, *L'art roumain et l'art bulgare... II. Syncrétismes dans l'évolution de la peinture traditionnelle*, « Revue des études sud-est européennes », IX (1971), n° 1, p. 49—70.

style Bidermeier — traverse le portrait exécuté par Constantin Daniel Rosenthal, représentant le Docteur Grünau dans un intérieur chargé de meubles et d'objets de nature morte, avec effets de clair-obscur et reflets de lumières dans les glaces (fig. 3).



Fig. 3

Cependant le style qui domine dans l'art du portrait roumain — — comme d'ailleurs dans celui du portrait serbe, mais en moindre mesure — est la variante petite-bourgeoise, central-européenne du style de la grande bourgeoisie financière française du temps de Louis-Philippe, variante connue sous le nom de Bidermeier. Presque tous les portraitistes

de nos contrées ont subi à cette époque cette double tentation : celle de la manière réaliste-idéalisée, agréable, légèrement théâtrale du style Biedermeier, et celle de la manière solennelle, prétentieuse et impersonnellement idéalisée de l'académisme.

Heureusement les moyens techniques trahissaient le plus souvent les aspirations de nos peintres et, d'autre part, la tradition artistique autochtone fut longtemps très forte. Aussi quelques-uns des portraits les plus réussis de cette époque sont précisément ceux où l'on décèle le souvenir de la vision traditionnelle bidimensionnelle. Nous ne pensons pas seulement aux œuvres des premiers portraitistes, qui avaient recours à la nouvelle technique de la peinture à l'huile pour obtenir des images plus véridiques, selon la formule occidentale, tels que Ion Balomir, en Moldavie, ou Nicolas le Polcovnic, en Valachie, mais aussi à des portraits plus tardifs, par exemple à ceux de Mişu Popp. Artiste très productif, mais inégal, auteur de portraits souvent stéréotypes, Mişu Popp rappelle dans les deux images représentant les époux Voica et Neagoe Popea (Musée d'Art, Braşov) les peintres de portraits de donateurs des siècles précédents.

Loin d'avoir l'importance qu'il détient dans l'art roumain, le portrait dans l'art bulgare est naturellement encore plus tributaire à la vision traditionnelle. Cela est évident aussi bien dans le portrait du diacre Radi Ivankolesov (1862), œuvre d'Alexandăr T. Gheorghiev, que dans l'*Autoportrait* de Gheorghi Dantchev, pour ne plus parler de celui de Mihai Stepan Stepanovitch (vers 1837) et surtout de ceux de Zaharii Zograf [24]. Le caractère bidimensionnel de telles images n'est pas le résultat de l'application consciente d'un principe esthétique — comme procèdent quelques-uns des peintres des dernières décennies — mais le souvenir d'un passé encore très proche. Ce caractère bidimensionnel confère à un grand nombre des œuvres mentionnées une qualité artistique que nous avons pris l'habitude d'assimiler à la notion de « style ».

Un phénomène similaire est à remarquer pour le dernier aspect que nous nous sommes proposé de discuter ici, à savoir celui du paysage et des interprétations que lui donnèrent nos peintres au XIX[e] siècle. S'il n'est pas prédominant pendant tout ce siècle — comme c'est le cas pour le portrait — le paysage a été pourtant le genre que avait les plus vastes possibilités de développement, celui qui, à partir des années 60—70, chez nous, et de la dernière décènnie du XIX[e] siècle, en Bulgarie, formera le leitmotiv des écoles de peinture respectives, jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Nous ne nous arrêterons pas pour le moment au rapport qu'il serait possible d'établir entre cette prédilection pour le paysage

[24] L'autoportrait de l'artiste et le portrait de sa belle-sœur, Hristina D. Zografska, tous deux à la Galerie d'Art National de Sofia.

— commune d'ailleurs à toute l'Europe, mais revêtant longtemps dans nos contrées un caractère à peu près exclusif — et la civilisation agraire à laquelle nous avons appartenu jusqu'à une époque assez récente. C'est un problème qui tient plutôt de la sociologie de l'art, aspect qui ne s'encadre ni dans le sujet du présent article, ni dans nos préoccupations actuelles.

Nous avons présenté dans notre article précédent [25] les conditions qui ont présidé à l'introduction du paysage dans la peinture de type traditionnel chez nous ; nous avons souligné à cette occasion que cette catégorie artistique y apparaît plus tôt que dans l'art d'influence occidentale. Nous avons vu que, tandis que dans l'art roumain les paysages qui décorent les façades des églises sont des créations plus ou moins populaires, en Bulgarie le paysage se rattache probablement à des modèles graphiques inspirés soit de la gravure athonite, soit de la gravure européenne, en vogue à l'époque, représentant des coins pittoresques des villes [26]. Dans les deux cas il s'agit d'une peinture murale, bidimensionnelle, exécutée à fresque.

Au XIXe siècle apparaissent aussi les premiers paysages dans la peinture de chevalet, d'abord avec prudence, en tant que simple arrière-plan sur lequel se détache la figure du personnage portraituré. Citons en exemple le portrait découvert il y a 10—15 ans, exécuté par le zougrave Dimitrie Dimitriu, représentant un berger et, dans l'arrière-plan, « un paysage pastoral avec des moutons et un pâtre » [27].

La date que le peintre a inscrite sur son tableau — « 1835, février 6 » — nous fait croire qu'il s'agit du zougrave « sin (fils du) prêtre Dumitru du faubourg Saint Spiridon » de Craïova, qui était à l'époque un important centre de zougraves.

Nous ne savons pas ce qui a pu faire dater l'admirable portrait représentant *le Berger Ioan Tîrcă*, conservé au Musée d'Art de Braşov, comme étant une œuvre du XVIIIe siècle. Cette datation ne pourrait être exacte que dans l'hypothèse que ce tableau aurait été exécuté par un très bon peintre étranger, ce qui est assez peu probable, vu que la personne portraiturée ne pouvait vraisemblablement avoir eu l'occasion d'entrer en contact avec un tel peinture. Il est plus probable que l'auteur du portrait fût un autochtone — malheureusement demeuré anonyme — — du XIXe siècle — qui nous a laissé une effigie d'une exécution remar-

[25] Eleonora Costescu, *op. cit.*, p. 59.

[26] Dans la peinture murale bulgare du XIXe siècle, le paysage était destiné à orner les maisons appartenant aux familles aisées, comme on le voyait aussi dans les maisons des riches négociants de la Macédoine grecque dès la seconde moitié du XVIIIe siècle (Cf. Nikol. N. Moutsopoulou, *Ta arhontika tys Siatistas*, Salonique, 1964, pl. 64—70, 74—79, 81—88).

[27] Ion Frunzetti, *Etapele evoluţiei peisajului în pictura românească pînă la Grigorescu* (Les étapes de l'évolution du paysage dans la peinture roumaine jusqu'à Grigoresco), « Studii şi cercetări de istoria artei », VIII (1961), nº 1, p. 100.

quable, aussi bien par les traits fortement individualisés de la figure, que par le paysage aérien et transparent qui lui sert de fond.

Le portrait d'Alecou Racotă (1856), œuvre de Constantin Lecca [28], est un exemple typique des réserves que les peintres de la première moitié du XIX^{e} siècle avaient quand il s'agissait d'introduire le paysage — ne fût-ce qu'à titre d'accessoire — dans leurs compositions. Le personnage, assis devant un petit bureau, se détache sur un fond de draperie derrière laquelle, à droite, on voit un paysage avec des collines et des arbres, où se déroule une scène bucolique : un paysan qui fauche et un autre qui laboure avec une charrue archaïque en bois.

On pourrait citer encore d'autres exemples de paysage servant de fond aux portraits, exemples empruntés particulièrement à l'œuvre des peintres étrangers dont l'activité artistique s'est déroulée chez nous, tels que Giovanni Schiavone (*Portrait de femme sur la terrasse*) ou Nicolò Livaditti (*Portrait de femme*, 1846) et, en une certaine mesure, le portrait des époux Anica et Iordache Manu. En parlant de cette catégorie de tableaux, il ne faut pas omettre de mentionner le peintre d'origine viennoise Joseph Neuhauser, établi à Sibiu, qui fut le premier peintre de paysages — au sens propre du terme — de notre pays [29]. Mais nous nous sommes proposé ici de présenter notamment les initiatives autochtones, soit la peinture traditionnelle et les relations que celle-ci a entretenues avec la peinture d'influence occidentale, négligeant donc certains aspects de cette dernière, d'ailleurs suffisamment connus pour que nous nous contentions seulement de les évoquer.

L'intérêt pour le paysage dans la peinture de chevalet chez nous s'accentue avec la génération des peintres de 1848. Constantin Daniel Rosenthal place dans un paysage les figures allégoriques de ses deux compositions historiques (*La Roumanie révolutionnaire* et *La Roumanie brisant ses chaînes sur la Plaine de la Liberté*) ; quant à son tableau intitulé *A la fontaine*, c'est à la fois un paysage et un tableau de genre (peut-être le premier dans notre art). Ion Negulici a également laissé un paysage, peint vers 1848, représentant un coin de Cîmpulung (fig. 4), tandis que Barbu Iscovesco — qui avait crayonné une série de paysages à caractère plutôt documentaire — exécute, à une date que nous ignorons, un paysage de facture assez moderne, qui a été découvert il n'y a pas longtemps

[28] Au Musée d'Art de Cluj.

[29] Dans ses deux paysages, une gouache datant de 1790 et sa variante à l'huile de 1791, représentant le Château d'Uioara ; les deux œuvres sont exposées au Musée d'Art de Cluj (cf aussi Maria Chira, *Joseph Neuhauser — Castelul de la Uioara* (Joseph Neuhauser — Le château d'Uioara), dans le volume : *Session de communications scientifiques des musées d'art*, Bucarest, février 1968, p. 219—226.

dans les dépôts des Archives de l'Etat à Jassy et transféré en 1961 au Musée d'Art de la ville [30]. Les paysages classicisants de Georges Tattaresco, (*Paysage de France*, *Défilé dans les Alpes*, *Grotte dans les Tarpates*), de Mişu Popp (*La Cascade*, *Fête à Poiana*, *Le lac de Sainte Anne*), de Henrik Trenk (*L'Olt à Cîrlige*, *Dans la Vallée de l'Olt*) ou de Nicolas Popesco (*Chênes*) sont plus tributaires au passé et témoignent parfois d'une minutie quasiphotographique.

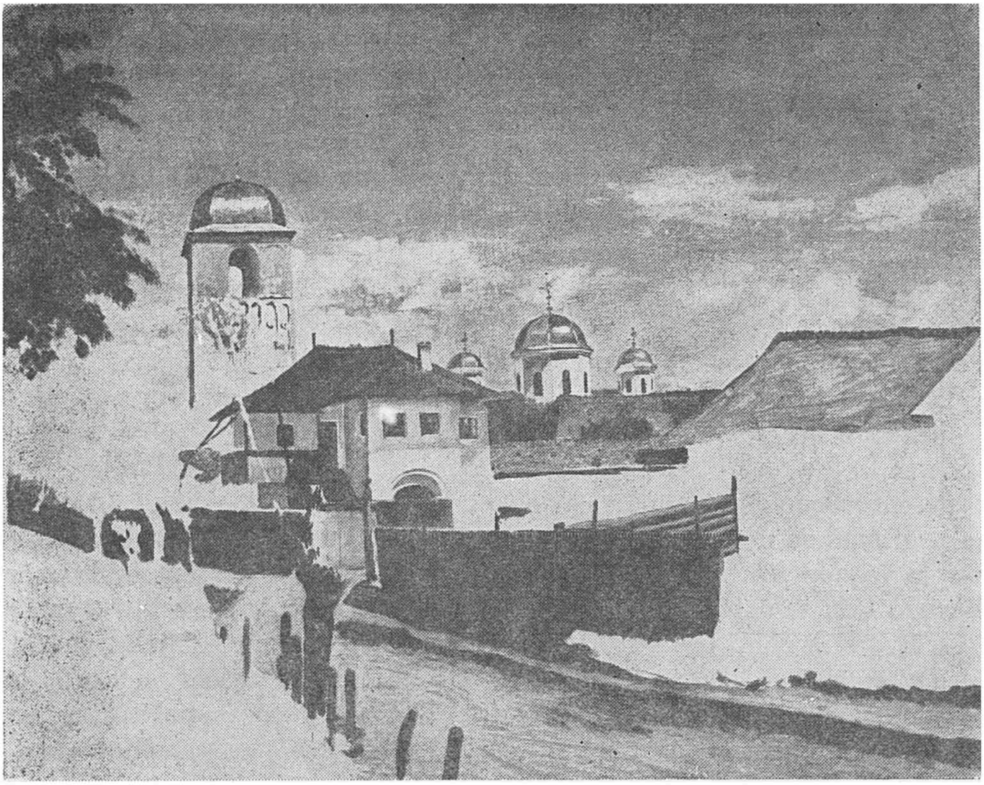


Fig. 4

Théodore Aman inaugure une nouvelle étape dans la peinture paysagiste roumaine. Même exécutés selon la formule académique, dans l'atelier, nombre de ses paysages, avec ou sans figures, nous conduisent — — du moins en ce qui concerne « le motif » — jusqu'au seuil de l'impressionnisme (*Paysage aux canards*, *Sieste dans le jardin*, *Vue d'un parc*, *Dans le jardin*). Il y a particulièrement dans cette dernière œuvre un trait

[30] Virginia Vasilovici, *Valori de artă românească* (Valeurs de l'art roumain), Exposition des acquisitions des deux dernières décennies (1951—1970), Musée d'Art de Jassy, 1971, p. 36, nº 18; I. Frunzetti, *op. cit.*, p. 99, ill. 5.

qui situe l'artiste dans une attitude esthétique similaire à celle de Monet lui-même... : « une figure en plein air, sur les allées d'un parc ensoleillé, avec des ombres transparentes, avec des accents de lumière disséminés avec verve... [mais étalées] un peu partout d'une manière trop égale » [31].

Devant de tels « motifs », typiquement impressionnistes, Aman n'a pas trouvé de suffisantes resources intérieures lui permettant une plus grande liberté d'interprétation plastique, réussite que Grigoresco atteindra dès la première phase de son activité. Comme il s'agit ici des commencements de la peinture moderne, il est bien entendu que le moment artistique représenté par la peinture de Nicolas Grigoresco (1838—1907) et de Ion Andreesco (1850—1882) ne peut être évoqué ici que comme terme « post quem », pour marquer la fin de la période de transition de la peinture locale à la peinture occidentale. Bien que nous ayons à rappeler, en conclusion, leur apport au parachèvement des transformations subies par la peinture roumaine au XIX^e^ siècle, il est évident que leur création inaugure un nouveau chapitre dans l'évolution de cette peinture, chapitre qui dépasse les limites que nous avons fixées à cette étude. Pour le moment nous reviendrons à la période de transition, pour présenter succinctement les commencements du paysage dans l'art bulgare.

Nous avons déjà mentionné que l'introduction du paysage dans la peinture bulgare de l'époque moderne a lieu sous une double constellation : la gravure athonite de pèlerinage et la gravure d'influence centrale européenne qui avait peut-être passé par la filière russe). Du premier groupe on peut citer, tout d'abord, le grand paysage peint à fresque sur la façade du réfectoire du monastère de Bacikovo, représentant le cortège « du donateur Stoïan Tchalakov se dirigeant, avec l'évêque de Plovdiv, vers ce monastère et l'accueil que leur font les moines » [32] (fig. 5). Du second groupe on peut citer les paysages qui ornent la façade et la chambre d'hôtes (d'été) de la maison Os et la façade de la maison Liutov, toutes deux à Koprivštica, la maison d'Arghir Koiumandjioglu (actuellement le Musée Ethnographique de Plovdiv), ainsi que la mosquée et la synagogue de Samokov. Rappelons notamment les paysages dont le peintre Stanislav Dospevski a décoré sa maison de Pazardjik, lesquels, étant donné son éducation artistique en Russie, pourraient témoigner d'une éventuelle influence des décorations intérieures russes du XIX^e^ siècle. Sur un des murs du hall principal de sa maison (aujourd'hui le Musée Stanislav Dospevski) l'artiste a représenté la ville d'Odessa et sur l'autre Constantinople.

---

[31] Vasile Varga, *Pictura românească în perspectivă europeană* (La peinture roumaine dans la perspective européenne), IV, « Arta », 1969, n° 9, p. 17.

[32] Alla Kostova et Konstantin Kostov, *Bačkovski manastir*, Sofia, 1963.



Dans la peinture roumaine ce genre de paysage apparaît assez rarement. Nous pouvons mentionner tout d'abord la *Vue de Jassy*, executée en 1830 par le peintre russe Maxim Nikiforovitch Vorobiev. Il s'agit d'une « veduta » qui, bien que peinte à l'huile, arrive à annuler — telle une peinture murale à fresque — l'impression d'espace déroulé en profondeur. Une vision analogue se retrouve dans le paysage — d'une charmante naïveté — ex cuté en 1865 par le zougrave Nicolas Teodorescu le Pitar, représentant le *Monastère de Rătești* [33].

Contrairement à ce qui s'est passé chez nous, le paysage n'a pas occupé une place importante dans la peinture des zougraves bulgares, les rares essais enregistrés s'étant soldés par des résultats assez modestes. Dans une icône comme celle de Saint Elie, peinte vers 1880 par le zougrave Pencio Hadji Naidenov pour l'église de Goliama Jeliazna, située dans le voisinage du couvent de Troïan, le paysage qui sert de fond est rendu avec la maladresse d'un enfant. De même le portrait du donateur Popa Trifon et celui de sa femme Maria (dans la même église) se détachent sur un fond de paysage (champ de blé) extrêmement schématique, indiquant que le zougrave était peu familiarisé avec un tel problème [34].

Le seul qui réussit à donner une image similaire à celle que nous avons vue sur le mur du réfectoire du couvent de Bacikovo est le zougrave Nicola Obrazopisov, fils du zougrave Ivan Obrazopiseț, dans la scène représentant *Le Transport des reliques de Saint Jean Rilski* (fig. 6). Créateur — pourrions-nous dire — de la peinture de genre (fig. 7) dans l'art de son pays, Nikola Obrazopisov est, avec Zaharii Zougrave, la figure la plus intéressante de l'art bulgare de type traditionnel du XIX[e] siècle. L'œuvre des deux peintres mentionnés est un chaînon qui relie la tradition artistique de leur pays à l'art de quelques représentants importants de l'école de peinture moderne de Plovdiv, tels que Tzako Lavrentzov et Christo Bojadjiev ou encore le graveur Basile Zahariev. Nikola Obrazopisov est en même temps le premier peintre paysagiste, le premier donc à avoir rendu un aspect de nature — encore qu'il ne se soit servi que de moyens assez rudimentaires — sans éprouver le besoin de recourir à un prétexte d'ordre illustratif (religieux où littéraire). Un de ses paysages orne la nef de l'église de Believo, près de Samokov (1868), l'autre — une variante — se trouve au musée de Samokov [35].

---

[33] Récemment on a signalé la présence de petits paysages dans la décoration intérieure de certaines habitations urbaines des pays roumains. Il parait toutefois que ce genre de décoration n'y fut employé qu'assez rarement, surtout par des peintres en batiment étrangers (Petre Oprea. *Decorația interioară a vilei Florescu din Fundeni*, La décoration intérieure de la villa Florescu à Fundeni, « Buletinul Monumentelor Istorice », 1972, n° 1.

[34] Assen Vassiliev, *Bălgarski Văzrojdenski Maistori* (Les maîtres de la Renaissance bulgare), Sofia, 1965, p. 560—561, fig. 338—339.

[35] *Ibidem*, p 458—459, fig. 258.



Fig. 6

Nous voyons donc que le XIX[e] siècle a été, dans notre pays comme en Bulgarie, un siècle particulièrement actif. La peinture, dans les deux pays, avançait en tâtonnant dans plusieurs sens, qui peuvent se réduire finalement à deux directions majeures : l'une représentant les dernières manifestations de la tradition locale, l'autre explorant de nouvelles voies de développement et s'inspirant de l'art occidental tel qu'il était pratiqué à cette époque dans certains centres de l'Europe centrale.

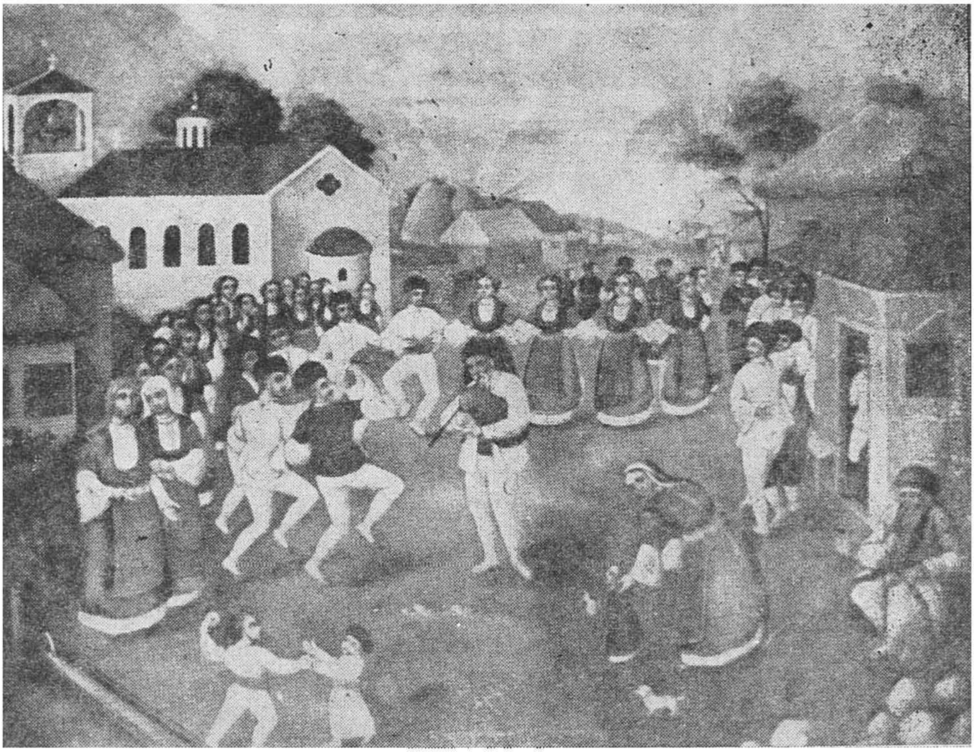


Fig. 7

Il est évident que les choses ne se sont pas passées en réalité de la manière tranchante dont nous les présentons ici, afin de les rendre plus claires. En fait, jusqu'à la deuxième moitié du siècle passé, il n'y a eu — comme nous l'avons montré à d'autres occasions aussi — aucun hiatus, aucune solution de continuité entre la peinture traditionnelle et les nouvelles tendances d'origine occidentale. Loin d'avoir freiné le progrès, la peinture autochtone, en dépit de ses formes rustiques — ou peut-être pour cette raison [36] — était encore assez forte à cette époque

[36] Lucian Blaga, *Duh și ornamentică* (Esprit et ornementation), chapitre de *Trilogia culturii* (La trilogie de la culture), Bucarest, 1944, p. 282—285 (« La virtuosité savante... aboutit toujours à la perfection rigide, conformiste... La virtuosité aurait conduit [le paysan] vers un art apparemment plus accompli, mais en réalité d'une moindre complexité et signification intérieure... »).

pour former une base solide, permettant aux artistes qui investiguaient de nouveaux horizons, de parcourir — en un intervalle de seulement quelques décennies — une expérience artistique séculaire, ayant pour point de départ — ou de référence, du moins — l'art de la Renaissance.

En récapitulant ce que nous venons d'exposer, nous pouvons affirmer que les zougraves du XIXe siècle ont représenté jusque vers 1850 un élément propice au développement artistique ultérieur.

Grâce aux zougraves « de finesse », la peinture traditionnelle a soutenu et alimenté nombre d'efforts de renouvellement des peintres qui, à l'époque, tentaient de raccorder l'art local à l'art européen. En premier lieu, par leur importance numérique, dont on ne peut se rendre compte que lorsqu'on se propose de dresser un répertoire des peintres du siècle dernier. En second lieu, par le fait que, quelle que fût leur valeur artistique individuelle, la présence d'un nombre relativement élevé de zougraves dans un centre ou l'autre a pu entretenir ou stimuler l'intérêt de la population locale pour l'art. Le simple fait qu'à cette époque il y a un tel phénomène de groupement des zougraves dans certains centres urbains ou meme ruraux [37] a contribué à faire de ces centres une sorte de foyers artistiques qui rayonnaient vers les agglomérations limitrophes. A des degrés et à des moments historiques différents, la présence des zougraves dans la peinture roumaine et bulgare du XIXe siècle a répresenté un *hinterland* d'énergie artistique potentielle, capable d'alimenter bon nombre d'initiatives de renouvellement de l'art de ces pays et, en tout cas, le tronc sur lequel a pu se greffer la volonté de renouvellement des énergies créatrices du temps.

Vers la sixième décennie, chez nous, et vers la huitième — neuvième, en Bulgarie, les grandes catégories de la peinture moderne de chevalet avaient supplanté pour la plupart l'ancienne peinture murale, opérant des changements substantiels dans cette dernière. A l'instar de l'art de toute l'Europe, le nôtre pratiquait sur une vaste échelle le portrait, en une certaine mesure la composition historique et avait esquissé les premiers pas vers le paysage, la peinture de genre et la nature morte [38]. L'adoption des nouvelles catégories de peinture n'a constitué qu'un début dans la voie de la modernisation de l'art de nos contrées, mettant en action un seul aspect de l'art — le sujet, le thème. C'est par le sujet, le thème,

---

[37] Les centres de Tîrgu Jiu, Rîmnicu Vîlcea, Ocnele Mari, Teiuş, Piteşti, Tîrgovişte, Cîmpulung Muscel, du Monastère de Căldăruşani, du village Dozeşti, de Craiova, de l'Evêché de Buzău, de Braşov, de Turcheş, etc., pour ne plus mentionner les centres importants de Bucarest et de Jassy.

[38] La première nature morte de la peinture roumaine est — croyons-nous — celle exécutée en 1832 par Mihai Velceleanu, chef de l'école locale de peinture de Bocşa-Montană (Banat). A l'exception de Rosenthal, qui lui aussi a réalisé une belle nature morte avec des objets de fumeur, Aman, en Vallachie, et Constantin Stahi, en Moldavie, seront les deux protagonistes du genre de la nature morte dans la peinture roumaine du XIXe siècle.

que l'art roumain et l'art bulgare ont opéré la première jonction avec l'art occidental. Cela ne suffisait pas pour réaliser un renouvellement radical de l'art, qu'on souhaitait chez nous au siècle dernier sans trop savoir comment. Car, au-delà du vocabulaire thématique, il y a aussi un vocabulaire plastique. Et la modernisation de ce dernier ne fut réalisée que par Grigoresco et Andreesco, au cours des trois ou quatre dernières décennies du siècle passé.

L'œuvre de Nicolas Grigoresco et de Ion Andreesco marque le grand tournant de l'art roumain, non seulement dans le sens du renouvellement des thèmes, mais aussi, en premier lieu — de la découverte de nouvelles modalités d'interprétation artistique. Récemment on a mis en lumière les rapports de la peinture de Grigoresco avec celle des impressionnistes français, ses contemporains. Si l'on définit l'impressionnisme seulement par quelques caractères d'ordre visuel et technique (conversion des valeurs par la couleur, division du ton ou emploi du contraste simultané) il n'y a pas trop de rapports entre la peinture de Grigoresco et celle des impressionnistes. Mais si l'on entend par impressionnisme — ce qu'on a d'ailleurs entendu au début — « la capacité d'évoquer d'une manière suggestive, par quelques traits sommaires qui ,,interprètent" et résument la forme, au lieu de l'inventorier dans tous ses détails »... alors Grigoresco, « en dépit de sa technique ,,valoriste" [est] un représentant du courant impressionniste, aussi bien par le sentiment que par sa capacité d'exprimer l'impression d'une manière lapidaire ; un impressionniste de la lumière, sinon de la couleur » [39]. Réexaminé dans la perspective européenne, Andreesco, en dépit d'une vision qui est encore tributaire à la grande tradition de la peinture occidentale et malgré quelques motifs de nature qui l'ont fait affilier à tort pendant quelques dizaines d'années à l'école de Barbizon, anticipe — par la partie la plus avancée de son œuvre — quelques-unes des modalités d'interprétation des valeurs par la couleur, propres à Cézanne [40].

Cela nous mène à un domaine que nous ne nous sommes pas proposé d'aborder ici : le rapport de la peinture roumaine — au point de vue de l'interprétation stylistique et technique — avec la peinture d'autres écoles européennes. Cependant nous sommes tenus de faire une dernière constatation. Par rapport aux points communs relativement nombreux que l'on remarque dans l'évolution de la peinture roumaine et bulgare des cinq ou six premières décennies du siècle passé — témoignant de voies parallèles dans l'assimilation du répertoire de « motifs » de l'art occidental — au moment où ce stade fut atteint et que l'on commença à les inter-

---

[39] Vasile Varga, *op. cit.*, V, « Arta », 1969, n° 10, p. 8.

[40] Idem, VI, 1970, n° 1. Du même auteur l'article *Întîlnire cu Andreescu* (Rencontre avec Andreesco), « Arta », 1971, n° 1.

préter selon des coordonnées de configuration stylistique propres, les voies de l'art roumain et de l'art bulgare se séparent. Dès qu'ils ont essayé — consciemment ou inconsciemment — de donner aux motifs utilisés une physionomie stylistique personnelle, les artistes roumains et bulgares sont procédé à une sélection, ont opté pour une modalité d'interprétation en fonction de ce que le philosophe de la culture Lucian Blaga appelait « la matrice stylistique » propre au mode de représentation de chaque peuple.

Nous ne nions pas — dans ce processus complexe — l'importance d'autres facteurs, tel par exemple, le fait que la plupart des peintres bulgares du XIXe siècle ont étudié d'abord à Vienne, puis dans d'autres centres allemands, Munich ou Berlin, tandis que les peintres roumains se sont dirigés de préférence vers Paris. Cette orientation même ne manque pas d'être significative, mais c'est un autre problème.

Nous voudrions rappeler, avant de conclure, un dernier fait, à savoir que, bien que constituées vers la fin du XIXe siècle en écoles de peinture à caractères distincts, la peinture roumaine et la peinture bulgare présentent cependant quelques traits communs. Cette remarque est valable non seulement pour les écoles roumaine et bulgare, mais aussi pour celles de Yougoslavie, de Grèce et, à un certain degré, de Turquie. Ce n'est que lorsqu'on compare deux des écoles de peinture sud-est européenne à une troisième, peu éloignée — par exemple à l'école tchèque ou polonaise — que les ressemblances entre les premières et dissemblances de chacune d'elles par rapport à l'une ou l'autre des dernières deviennent saisissables.

Dans notre prochain article nous nous proposons d'analyser les lignes du développement de la peinture moderne roumaine et bulgare à leur phase de maturité artistique. Dans cette perspective nous croyons qu'il sera mieux possible de comprendre notre propre personnalité artistique nationale, distincte et pourtant apparentée à bien des égards à celle du peuple bulgare, auquel nous sommes attachés par d'anciennes et durables traditions culturelles et historiques.

THE ROLE OF POETRY IN THE EARLY NINETEENTH-CENTURY SLAVONIC LANGUAGE REVIVALS

ROBERT AUTY
(Oxford)

The movements of new or revived nationalism that mark the history of Europe in the first half of the nineteenth century affected the nationalities of East-Central Europe and the Balkans with particular force. This applied especially to the Slavs of the Austrian Empire, Czechs, Slovenes, Slovaks, Croats and Serbs. The national movements expressed themselves first and most importantly through reform and revival of the national languages. This meant in some cases the renewal and modernization of an ancient but neglected literary language and in others the first devising of a generally acceptable written form of a particular vernacular. In the case of all the nations mentioned the process led to the establishment of national standard languages with systematic norms, capable of use in all spheres of the national life.

The aims of the language revivals, whether explicit or not, were threefold. First, each language needed to be individual, to be a clear outward expression of the national entity concerned. This meant, for example, the choice of a characteristic dialect-base and a fair degree of lexical purism. Second, the language needed stability : its grammatical structure, syntactical usage and lexical stock had to be generally acceptable to the great body of the speakers. Third, the means of expression at the disposal of the language needed to be capable, or potentially capable, of coping with all the needs of a modern national society. This meant that it was not merely to be a medium of literary expression but also an instrument of administration, education and cultivated social intercourse.

These goals were common to all the languages in question ; but their points of departure differed greatly. Czech had an ancient literary tradi-

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 1, P. 31—37, BUCAREST, 1973

tion: the language had been used for a wide range of functions up the early seventeenth century but had then fallen into neglect. Slovene had been used as a written language since the sixteenth century, but in a limited range, primarily for religious purposes; it had hardly been used for literary or administrative texts, and had in any case also fallen into relative disuse by the middle of the eighteenth century. Croatian had been used continuously for both literary and other purposes since the Middle Ages, but the political divisions and historical vicissitudes to which the Croatian territories had been subjected had brought about a multiplicity of literary dialects of more or less local validity. Among the Serbs, Church Slavonic had been used as a literary language from the beginnings of their cultural life; but in the eighteenth century a variety of influences had combined to produce forms of the language that were shifting and unstable as well as being distant from popular speech. The Slovaks had, before 1790, never known a written language based on their own vernacular, but had used Czech with, it is true, a fairly considerable admixture of Slovak elements. The differing destinies of their languages thus imposed differing tasks on the language reformers. In every case literary production in the vernacular, especially poetry, played an important part in the revival process; but the incidence and the significance, of this factor was different in each case. It is the task of the present paper to characterize and evaluate these differences.

The processes of language-reform were directed by small numbers of nationally conscious intellectuals, priests, librarians, archivists, teachers, lawyers; and they took place on two planes, theoretical and practical. The former class of activity was largely devoted to the codification of the languages in grammars and dictionaries. Progress in this sphere was also achieved by discussion of linguistic questions, theoretical and practical. These discussions were not isolated within the separate national communities: there were frequent personal and epistolary contacts between leading intellectuals of the nations concerned, in which the cities of Vienna and Pest-Buda served as important meeting-grounds and clearing-houses of information. Side by side with these theoretical debates went the gradual growth of literary creation in the new or renewed languages, above all poetry.

The concern of the Czechs was to resuscitate their ancient literary language. It was codified by the grammarian Dobrovský in the early years of the nineteenth century in an aspect not greatly dissimilar from that it had borne in the sixteenth century. There was little pressure to modify the dialect-basis or grammatical norms of the older language. What was important was that it should be used, that the range of vocabulary should be extended and syntactical usage made more flexible.

In this process both prose and poetry played their part. Translations, for example Jungmann's versions of Milton's *Paradise Lost* (1811) and Chateaubriand's *Atala* (1805), were of considerable importance.

The two outstanding poets of the period before 1848 were Kollár (1793—1852) and Mácha (1810—1836). The former, a Slovak protestant who wrote in Czech, was an enthusiast for cultural unity among the Slavs but considered that the number of literary vernaculars should be limited to four : Russian, Polish, Czechoslovak [in practice Czech], and Illyrian [i. e. Serbo-Croat]. He tried however, by precept and practice, to direct the development of literary Czech according to his own ideas. On the one hand he tried to introduce a number of Slovak elements into the language, thus making it more acceptable for his fellow-countrymen, and on the other he aimed at making the language more euphonic, by changing sounds of which he disapproved, especially the vocalic *r* and *l* [as in *tvrdý*, *plný*]. This latter change was the subject of one of the sonnets of his *Slávy dcera* [1]. In neither of these respects did Kollár influence the development of the literary language, even though his desire to modify its specifically Bohemian character received some support from grammarians in Moravia.

Mácha, now recognized as undoubtedly the finest Czech Romantic poet, wrote in a language far different from that of Kollár. It was less archaic and at the same time devoid of the eccentric peculiarities that I have noted. It has in the past been argued that Mácha's language reflects the speech of Prague and that it contains a higher proportion of popular elements, divergent from the old literary standard, than are found in other writers of the time. B. Havránek however has shown that these beliefs are not borne out by a systematic investigation of Mácha's language [2]. In so far as dialectal elements can be identified in his language they tend to be characteristic of south Bohemia, the area from which his family came and in which he spent much time in his childhood and youth ; and the elements claimed as colloquial (at any rate those that occur in his poems) are almost invariably features which were general in the literary language of the period. It was the historicism of later generations that limited the incidence of such features in the literary language. It would seem therefore that no *special* importance can be assigned to the poets in the development of the new literary Czech. The process here was one of genuine revival : the older literary language was restored to use under the guidance of the linguists who codified it and through the practice of

---

[1] *Slávy dcera. Lyricko-epická báseň w pěti zpěwjch od Jana Kollára*, Pest 1832. Most modern editions distort Kollár's text by modernizing his orthography, e.g. Jan Kollár, *Básně* (= *Vybrané spisy Jana Kollára* I), Prague, 1952, 278.

[2] B. Havránek, 'Jazyk Máchův' in *Studie o spisovném jazyce*, Prague 1963, 164—194 (originally in *Torso a tajemství Máchova díla*, ed. J. Mukařovský, Prague, 1938, 279—331).

writers whose works spread over a whole range of functions, not merely that of aesthetic expression.

The Croatian language-revival culminated in the 1830s and 1840s. The aim of Ljudevit Gaj (1809—1872) and his associates in the Illyrian movement was to replace the variety of literary languages or dialects that had previously been current among the Croats by a single agreed literary language, to be used, so Gaj hoped, by all the southern Slavs. By 1850 the language propagated by Gaj was in fact accepted by the great majority of Croats — by Slavonians, Dalmatians and Ragusans as well as by the inhabitants of Civil Croatia and the Military Frontier. It was a form of language with considerable affinities with the ancient literary language of Dubrovnik (Ragusa) and which was extremely close and in a great many respects identical with the new literary Serbian that had recently been codified, on the basis of popular dialects, by Vuk Karadžić (1787—1864). As with Czech, codification and theoretical debate on the one hand and the practice of writers on the other each played their part in the establishment of the new language. It was used from the outset (1836) [3] in scholarship and journalism as well as in poetry and literary prose. Here however it can be said that the role of the poets was a considerable one. The fact that poets of different dialectal origins — notably Ivan Mažuranić (1814—1890) the Dalmatian and Stanko Vraz (1810—1851) the Slovene — adopted the new literary language was of considerable importance; and we may compare the importance among the Serbs at the same period of the use of the new literary language in the work of the lyric poet Branko Radičević (1824—1853). Moreover, it should not be forgotten that the chief model for the reformers was the language of the almost exclusively poetical renaissance literature of Dubrovnik. While the accepted Croatian literary language eventually diverged from this model in a number of respects its influence was paramount: without its existence Croatian might have developed in quite different directions.

With the Slovaks too poetry played an important part not so much in establishing as in stabilizing and familiarizing a new literary vernacular. The linguistic controversies which had divided the Slovaks in the first decades of the nineteenth century into Catholic supporters of the west Slovak literary language devised by Bernolák in 1790 and Protestant adherents of the traditional Czech were resolved in the 1840s by the young scholar and publicist L'udovít Štúr (1815—1856) who devised and codified a *koine* based on the central Slovak dialects which, thanks to the enthusiastic support of the younger generation of Slovak intellectuals, soon

[3] The year in which Gaj's journal *Danica ilirska* adopted the new language and orthography in place of the kajkavic literary dialect.

gained general acceptance. The new language made its literary début in the second volume of the journal *Nitra* (1844) in which lyric and epic poems played a dominant part. Moreover, in 1846 there appeared not merely Štúr's grammar of the new literary language and his theoretical treatise justifying its existence but also the lyrical epic *Marína* of Andrej Sládkovič (1820–1872) which firmly established the vernacular literature of Slovakia beside those of the other Slavs. This practical exemplification was in its way as important as Štúr's theory.

I have left to the last the Slavonic literary language in whose establishment and formation the role of poetry was, so it seems to me, overwhelming. This is Slovene.

Slovene national feeling had been stimulated in the late eighteenth century by scholar-priests working in the spirit of the Theresan and Josephine enlightenment, and by the *Landespatriotismus* of the Carniolan nobility which, here as in Bohemia, reacted against Theresan and Josephine centralism. A further encouragement to the nationalism of the Carniolan Slavs was provided by Napoleon's establishment of the Illyrian Provinces (1809–1813) with their capital in Ljubljana and an educational policy which favoured the vernacular. The beginnings of modern Slovene secular literature, especially poetry, date from this time. Nevertheless, in the 1830s the social basis for literary life in the vernacular was still very tenuous. Despite the enthusiasm of young intellectuals for the new currents of Slavonic nationalism, set in motion mainly by the Czech revival, they lacked the appropriate means of expression : there was no literary or scholarly journal in the vernacular and their literary productions had to fight a constant battle with the censorship, represented by the conservative Viennese librarian, their fellow-countryman Kopitar and his agents in Ljubljana. Nevertheless a medium for the publication of vernacular poetry was successfully established in 1830 in the form of the poetic almanach *Krajnska čbelica*[4], of which annual issues appeared until 1833. (A fifth volume, delayed by the censorship, at last appeared in 1848). This publication played a remarkable role in the development of the Slovene literary language. Not only did it publish the romantic sonnets and ballads of the young Slovene poets : it also conducted, in the form of verse epigrams and satires, a polemical campaign in favour of a new Slovene literary language with a rational orthography and the widest possible functional range. Although several authors took part in these poetical debates it is the poems of Francè Prešeren (1810–1849) that are of greatest significance, through their brilliant poetical quality and through their influence which was in the end to be decisive.

[4] Now easily available in the reprint edited by A. Slodnjak, *Krajnska zhbeliza* I–V, 1830–1848, faksimile prve izdaje (= *Monumenta litterarum slovenicarum* 6), Ljubljana, 1969.

Prešeren was fighting two battles. He wrote romantic love poems and verses of liberal sentiments which were denounced as immoral by the authorities. In one of the earliest of his polemical poems he makes fun of the conservative party who considered that literature should only be didactic and concern itself with the needs of the peasants, eschewing all foreign influences in content and even in vocabulary, which should be strictly purist. [5] But in a further series of biting epigrams Prešeren sought to advance the cause of a Slovene literary language that should be genuinely national but also rational in its orthography and flexible and modern in its vocabulary. He attacked the pedantical and unpractical orthography proposed by Kopitar's disciple Metelko [6], but also the conception, propagated both by the Slovak Kollár and the Illyrians of Zagreb, of four Slavonic literary languages which would have excluded the existence of a separate Slovene literary vernacular [7]. One of the bitterest of his epigrams pilloried his erstwhile friend Stanko Vraz, the only Slovene writer of note to abandon his native tongue in order to propagate Gaj's 'Illyrian' [8]. When the censorship banned some of his Slovene poems Prešeren turned to German, to 'words which he had not learned from his mother', in three elegant sonnets in which he claimed his right to express himself in his native tongue [9].

It is noteworthy that the only vernacular discussion of the problems of the Slovene language before 1843 was in verse. It is true that prose polemics on the subject were also published, but in German, in the columns of the *Illyrisches Blatt.* Even Prešeren's preserved letters, including those to Stanko Vraz, are in German. By the 1840s the battle had in all essentials been won. The Slovene literary language existed in a form based on the central dialects and with a new rational, diacritic orthography which the Slovenes now shared with the Czechs and Croats. A large part in this victory must be ascribed to the poetry of Prešeren and his generation.

Of the literary languages that I have mentioned Czech was the first to establish or re-establish itself. The works of Kollár (*Slávy dcera* 1824, 1832) and Mácha (*Máj* 1836) reintroduced Czech poetry to the map of European literature. With the other languages the process culminated at about the mid-century. The years 1846 and 1847 saw the appearance of a series of poetical works which were evidence that other new

---

[5] *Nova pisarija,* in Francè Prešeren, *Poezije in prisma,* ed. A. Slodnjnak, Ljubljana, 1968, 78–82.

[6] 'Al prav se piše *kawa* ali *kasha*', *ibid.* 116.

[7] *Bahači četvero bolj množnih Slave rodov, ibid.* 92.

[8] *Narobe Katon, ibid.* 93.

[9] *Des Sängers Klage* I–III, *ibid.* 210–212.

literatures had affirmed themselves: *Smrt Smail-age Čengijića* by the Croat Ivan Mažuranić and *Marína* by the Slovak Andrej Sládkovič, both appeared in 1846; and the poems of the Serb Branko Radičevič and the epic *Gorski vijenac* by the Montenegrin Petar Petrović Njegoš both appeared in 1847. But as a monument not only to the establishment of a new Slavonic literary language but to the struggles which achieved it we must give pride of place to the volume which was published with the modest title *Poezije*, which also appeared in 1847 and contained the collected poems of Dr Francè Prešeren.

LE «PROCANON» DE PETRU MAIOR, RÉPLIQUE SUD-EST EUROPÉENNE DES ATTAQUES ANTIPAPALES DU XVIII^e SIÈCLE

MARIA PROTASE
(Cluj)

Anticlérical par définition, le XVIII^e siècle offre l'image d'une lutte acharnée entre l'Etat et l'Eglise, avec au premier plan les attaques dirigées contre le pouvoir spirituel et temporel du pape. Son souffle anime, avec une intensité différente, les œuvres de S. Micu, Gh. Şincai ou I. Budai-Deleanu. Mais la dominante politique du siècle trouve une expression plénière dans le *Procanon* de Petru Maior, l'un des plus significatifs ouvrages polémiques et militants produits par les Lumières roumaines. Sa profonde originalité se cristallise dans le contexte général européen du siècle des Lumières du fait de ses corrélations avec le mouvement antipapal de l'orthodoxisme sud-est européen. Stimulé notamment par l'Académie kievienne à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle (1654 — union de l'Ukraine avec la Russie) et entretenu par une série de professeurs adeptes des Lumières et disciples de Pierre Moghila, ce mouvement visait, en tout premier lieu, à consolider l'Eglise de rite oriental et, implicitement aussi, à aider les peuples slaves dans leur lutte pour l'autonomie. Ces visées devaient se concrétiser au cours du XVIII^e siècle dans une recrudescence des attaques contre le dogmatisme catholique et la suprême autorité du souverain pontife. Par son climat autant que par les idées qu'il véhiculait, un tel mouvement était de nature à prolonger son écho dans la sphère de la spiritualité roumaine de Transylvanie.

Les circonstances présidant à l'origine du *Supplex* engendrèrent sur un autre plan le *Procanon*. L'intelligence de l'ouvrage réclame une multiple mise en relation avec l'expérience de vie de l'auteur au sens le plus complexe de cette notion. En effet, ses racines sont profondément

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP, XI, 1, P. 39–56, BUCAREST, 1973

plantées dans la couche d'idées et d'impressions glanées dans les milieux spirituels romain et viennois à l'époque de ses études (1774—1780).

Rome réactualise au cours de la huitième décennie du siècle des Lumières par le conflit de l'Etat et de la Papauté, ainsi que par les mœurs dissolues des hauts prélats, les idées d'un César de Beccaria ou d'un Muratori et de quelques-uns de leurs illustres prédécesseurs du mouvement antipapal, tels : D'Andrea, D'Aulisio, Capasso et Pierre Gianonne tout particulièrement, dont l'œuvre aux accents polémiques uniques avait été rééditée juste six ans avant l'arrivée de Maior au collège «de Propaganda Fide »[1]. Dans ce climat, il était tout naturel que le jeune Roumain — obligé par ses études mêmes d'approfondir l'histoire de l'Eglise — noue des relations avec le mouvement antipapal de la Renaissance. En ceci, il était aidé par la lecture des ouvrages, si actuels à l'époque, de Wilhelm Occam, Marsiglio de Padoue, Dietrich von Nieheim et Nicolaus Cusanus, qui soutenaient, en essence, le principe de la constitutionnalité parlementaire au sein de l'Eglise [2].

Si à Rome Maior apprend à connaître l'affrontement de l'Etat avec l'Eglise sur le plan des disputes théoriques, il assistera à Vienne, lors d'une crise particulièrement aiguë, à ses manifestations concrètes. Ce sera une occasion pour lui de surprendre l'aspect sous ce rapport des initiatives du parti des Lumières dirigé par le corégent Joseph et le chancellier Kaunitz. C'est ainsi que l'époque de ses études équivaut à une nouvelle confrontation avec l'idéologie des Lumières qui s'organise de manière originale selon un large éclectisme, en fonction des circonstances spécifiques de l'Empire des Habsbourg.

Dans cet ordre d'idées, une première source extérieure qu'il convient de mentionner est le gallicanisme. Désignant la position défensive de la France — désireuse de préserver la spécificité de ses institutions nationales de l'immixtion nocive de la Papauté —, le gallicanisme particulièrement vivace aux XVII^e et XVIII^e siècles et suscitant un grand écho européen, a des correspondances permanentes dans la politique autrichienne religieuse et antipapale. La portée, vu le contexte de l'expérience joséphiniste, des manifestations et de la littérature gallicanes sera d'autant plus large dans le climat intellectuel viennois, où la lecture de prédilection est constituée par les ouvrages de Pascal et de Bossuet (également présents — et non par pur hasard — dans la bibliothèque de Maior), auxquels s'ajoutent ceux de Quesnel et de Fleury.

---

[1] Cf. Francesco de Sanctis, *Storia della letteratura italiana* (version roumaine), Bucarest, 1965, p. 695—771 ; Paul Hazard, *La pensée européenne au XVIII^e siècle, de Montesquieu à Lessing*, Paris, 1963, p. 57—59.

[2] P. P. Negulescu, *Filozofia Renașterii*, vol. I, 2^e éd., Bucarest, s.a. p. 53—220; voir aussi L. Blaga, *Gîndirea românească în Transilvania în secolul al XVIII-lea*, Bucarest, 1966, p. 197, note 1.

D'autre part, Vienne capta aussi la deuxième source des Lumières occidentales : l'humanisme et le rationalisme des Pays-Bas, d'où la totale adhésion des Autrichiens adeptes de la libre pensée aux principes cardinaux de l'œuvre d'Erasme et d'Hugo Grotius. Or, Maior connaît en général les œuvres d'Erasme et de Grotius, approfondissant surtout de plus en plus la pensée des disciples de ce dernier, Van Espen et Puffendorf — preuve la présence dans sa bibliothèque de leurs principales œuvres.

Un valeureux point de départ pour l'élaboration du *Procanon* lui fut, en outre, fourni par l'expérience scientifique de l'école philologique allemande, spécialisée dans la critique philologique des textes sacrés. A ceci s'ajoute encore l'œuvre antipapale de Justinus Febronius (Nicolas Hontheim), source d'un courant frondeur qui se propage vivement dans les milieux viennois acquis aux Lumières. L'apport de ces facteurs sera doublé par l'initiation de Maior, à l'Université de Vienne, dans les diverses disciplines juridiques (et en tout premier lieu dans le droit naturel et le droit canonique) dont l'interprétation se ressent de l'influence des rationalistes français et des fameuses thèses fébroniennes [3].

S'inscrivant dans la problématique des Lumières, le premier ouvrage sorti de la plume de Maior introduit dans ce contexte une touche de profonde originalité par les solutions qu'il offre, en accord tant avec les conditions et les intérêts politiques des Roumains transylvains, qu'avec le climat spirituel du monde sud-est européen. En plein essor du réformisme joséphiniste, le monastère de Blaj traversait vers 1783 une crise grave. Deux camps s'y affrontaient dans une ardente dispute théologico-politique, expression des troubles spirituels de l'époque autant que des mesures prises par la Cour de Vienne vis-à-vis des problèmes de l'Eglise. Au feu d'une polémique où des théologiens conservateurs formés à Rome (voire à Vienne, mais avant la corégence de Joseph — 1765) défendaient sans réserves la Papauté [4], alors que la jeune génération du clergé adoptait les positions joséphinistes, Maior prend conscience du besoin impératif d'assurer un fondement théorique à son attitude [5]. Il lui fallait prévenir par tous les moyens le danger couru par les étudiants de Blaj. Ceux-ci risquaient d'être instruits par des théologiens d'esprit conservateur « latinisant ou papalin » afin de devenir les agents d'une propagande nuisible du fait que menée en faveur du catholicisme romain elle menaçait la foi léguée par les ancêtres (« legea »), mettant de la sorte en péril l'un des bastions de la résistance nationale.

[3] Cf. Lucia Protopopescu, *Contribuții la biografia lui Gheorghe Șincai*, « Limbă și literatură », XII, Bucarest, 1966, p. 57—72.

[4] Au nombre des professeurs de Blaj formés à Rome à cette époque il y avait les théologiens : Filotei Laslo, Alexandru Mureșan, Spiridon Fogarași, Partenie Iacob, Ioachim Pop, etc.

[5] Cf. Oct. Bârlea, *Ex historia romana: Ioannes Bob, Episcopus Fogarasiensis (1783—1830)*, Freiburg, 1951, Pars II, Documenta, p. 131.

Cet impératif s'avérait d'autant plus pressant que le jeu capricieux des intérêts politiques de la Cour (souvent pleine de duplicité) avait créé des situations et des directions contradictoires. Si d'une part Joseph entendait asservir l'Eglise à l'Etat, il n'hésitait pas à obéir le cas échéant à d'autres commandements politiques. C'est ainsi que l'empereur qui avait proclamé en 1781 la tolérance religieuse, au nom de l'idéologie des Lumières, interdit — par une circulaire du 22 mai 1782 et par un ordre du 30 janvier 1783 — l'abandon de la confession catholique. Il s'ensuit que la tolérence religieuse ne devait entamer en rien la position dominante de l'Eglise catholique : s'il était permis aux Transylvains orthodoxes de devenir uniates, il était par contre interdit aux uniates de se choisir une autre confession [6]. Compte tenu d'une telle conjoncture, où le joséphinisme non seulement interdisait aux Roumains le retour à l'orthodoxisme, mais, indirectement, favorisait par tous les moyens l'expansion du catholicisme en Transylvanie, la propagande des théologiens de Blaj, apologètes du dogme catholique et de la Papauté, devenait un danger imminent.

La pressante nécessité de la consolidation du culte orthodoxe — pivot de la vie nationale — est favorisée durant cette période par la vague d'idées déferlée sur le monde sud-est européen par l'enseignement philosophique et théologique de l'Académie de Kiev, qui établit bon nombre de ponts avec la pensée des Lumières occidentales. La pensée de certains adeptes des Lumières anticatholiques, tels Georges Kogniski, T. Prokopovitch et S. Petrovski Sitnianovitch notamment, ayant exercé une réelle influence sur les luttes nationales des Serbes, ne pouvait rester sans écho chez les orthodoxes de Transylvanie, où la religion orthodoxe était l'apanage exclusif des Roumains et leur unique forme d'organisation politique. Ce n'est pas le fait du hasard que de voir D. Eustatievitch, ancien étudiant kievien formé dans l'esprit de cet aspect «oriental» des Lumières, devenir un anticatholique notoire : tout en occupant la place la plus importante parmi les lettrés qui se sont refusés à l'union avec Rome, il rallie la position « gallicane » de Micu, Şincai, Maior, Ignatie Darabant, Aron Budai, Ioan Para, etc. [7]

Rédigé en 1783 — au moment où Bob attendait sa confirmation en tant qu'évêque alors que Maior songeait à se défroquer —, le *Procanon*

---

[6] Voir D. Prodan, *Supplex Libellus Valachorum*, Bucarest, 1967, p. 247–248.

[7] Cf. I. Pervain, *Dimitrie Eustatievici*, « Studia Universitatis Babeş et Bolyai », t. III, n° 6, Series IV, Fasc. 1. Voir à propos du mouvement orthodoxe sud-est européen et de l'Académie de Kiev Nagy Béla, *Dimitrie Eustatievici à l'Académie de Kiev*, « Annales Universitatis Scientiarum Budapestinensis de Rolando Eötves nominatae », Sectio Philologica, t. VII, 1967; cf. aussi Virgil Cândea, *L'évolution des idées en Europe du Sud-Est*, in *Tradition et innovation dans la culture des pays sud-est européens*, Bucarest, 1969, passim.

restera inachevé. En outre, sa première édition ne paraîtra que bien plus tard (en 1894), par les soins de C. Erbiceanu, qui lui donnera le titre de *Procanon ce cuprinde în sine cele ce sînt de lipsă spre înțălesul cel deplin și adevărat al canoanelor și a toată tocmeala besericească, spre folosul mai cu seamă a românilor* [8] (« Procanon comprenant en soi ce qui est nécessaire à la compréhension parfaite et véritable des canons et de l'organisation ecclésiastique, à l'usage notamment des Roumains »).

Bien que s'agissant d'une œuvre de jeunesse, le *Procanon* — selon l'appréciation de L. Blaga [9] — est d'une importance exceptionnelle au point de vue idéologico-philosophique. Comme dans le cas de la plupart des écrits libellés contre le pape (courants au sein de l'Eglise catholique) — tel, par exemple, l'*Apologétique* de Pascal — derrière les formulations et les arguments théologiques se cache en réalité des visées politiques, le côté théologique de la question étant relativement réduit par rapport à l'aspect idéologique. C'est pourquoi, le *Procanon* se révèle complètement aux contemporains dans la mesure où sa lecture tient compte de l'angle de vue « politique » [10]. Ce n'est que seulement de cette manière qu'on pourra assimiler, au-delà des termes de références propres au domaine théologique, l'essence du problème, en saisissant les coordonnées de la pensée de Maior, son véritable fonds conceptuel.

Ce traité sur les canons, écrit avec la verve et le pathos d'un plaidoyer, est considéré — à juste titre — par D. Popovici un mélange de droit canonique et droit naturel [11]. Mais il convient de préciser à ce propos qu'au siècle des Lumières le droit canonique reposait sur les préceptes du droit naturel, qui s'ajoutaient à l'interprétation rationnelle de la tradition ecclésiastique.

Choisissant surtout dans ces domaines ses propres arguments, Maior, en fonction du conflit dominant de son époque : Etat—Eglise, discute en tout premier lieu du rapport entre le pouvoir laïque et le pouvoir ecclésiastique. Tout d'abord, s'occupant des attributs du pouvoir en général, il affirme que les deux organismes sont investis avec des fonctions identiques, legislatives et exécutives, leur assurant l'unité et la stabilité : « car l'une d'entre elles manquant, l'empire [= le pouvoir]

---

[8] La II[e] édition, commencée avant la première guerre mondiale par Nicolae Bălan, a été achevée et publiée à Sibiu en 1948, par Gr. Marcu. Nous avons mis à contribution dans la présente étude cette deuxième édition. Afin d'éviter l'encombrement des notes du sous-sol, les citations empruntées au *Procanon* seront suivies du numéro de la page respective entre parenthèses, à l'intérieur du texte même.

[9] *Op. cit.*, p. 188—189.

[10] C'est le meilleur angle, sous lequel l'exégèse moderne considère également l'œuvre de Pascal. Il a été adopté par la récente esquisse monographique de Nina Façon, *Blaise Pascal*, Bucarest, 1969.

[11] *La littérature roumaine à l'époque des Lumières*, Sibiu, 1945, p. 105.

tout entier disparaîtra aussi ; mais tant que celles-ci sont réunies ensemble entier et stable se dresse l'empire » (p. 2). L'auteur désigne ensuite le trait, à la fois essentiel et commun, de ces deux pouvoirs qui visent, tout les deux, à accomplir et à conserver le bonheur humain — idéal brûlant des Lumières. D'après Maior, l'essence de n'importe quelle entité réside dans sa finalité : « La nature de n'importe quel pouvoir et empire se révèle dans le but auquel il est voué » (p. 100). Partant de cette base, il opère une nette distinction entre les deux pouvoirs, en cernant avec précision leur périmètre d'application. L'Etat (« l'Empire terrestre ») a pour but la liberté, la paix et le bonheur de ses sujets : « pour la liberté nous a appelés le Seigneur et fils et héritiers sommes », donc « ne nous rendons esclaves de personne » (p. 75). Ce qu'il y a de catégorique dans une telle affirmation nous donne la mesure du modernisme et de la profondeur de pensée attestée par Maior à propos de l'épineux problème de la contradiction : liberté — organisation sociale (pouvoir). Grotius, Hobbes et plusieurs doctrinaires de l'absolutisme avaient résolu cette contradiction grâce à l'idée de la force. Mais Rousseau réfute une telle thèse car un droit est éternel, ne pouvant pas disparaître en même temps que la force qui l'assure [12]. Pour Maior, de même que pour Rousseau, la liberté est un droit éternel, inaliénable — conception d'un caractère particulièrement moderne, en dépit de l'affirmation que Dieu nous a appelés « pour la liberté ».

A la différence du pouvoir laïque, le pouvoir ecclésiastique a pour but d'assurer la félicité éternelle par la foi : « Il n'y a pas donc d'autre finalité pour la foi et l'Eglise, que seule la félicité éternelle » (p. 102).

Puisque l'objet des deux pouvoirs est différent, différentes aussi sont leurs modalités de manifestation. Le pouvoir ecclésiastique, ayant un domaine strictement limité — celui de la vie purement spirituelle de l'homme — ne saurait recourir qu'à la persuasion par l'instruction, l'exemple et la bonté. Maior conçoit la mission du prêtre selon un esprit typiquement joséphiniste : « C'est ça l'unique devoir du prêtre de les faire paître [« les brebis de la foi »], de les conseiller, de les diriger, non d'une manière princière et avec l'éclat profane, mais paternellement, avec douceur, bénignement et avec humilité, regardant non à montrer sa puissance mais à gagner les âmes » (p. 104). Compte tenu du caractère spécifique du domaine où s'exerce le pouvoir ecclésiastique, Maior exclut tout usage de la contrainte, de la force, contre la personne physique ou les biens de quelqu'un, comme il repousse l'intrusion de l'Eglise dans l'organisation et le gouvernement de la vie laïque : « D'aucune manière

---

[12] Albert Rivaud, *Histoire de la Philosophie*, t. IV, Paris, 1962, p. 161.

l'Eglise n'a le pouvoir ni le droit sur les choses temporelles comme ce serait : ou de battre quelqu'un, ou de l'asservir, ou de lui ravir cette vie temporelle, ou d'élever quelqu'un en tant qu'empereur et de lui donner terres et sujets et d'écarter un autre du trône princier [. . .] » (p. 101). Il est évident que Maior adhère fermement à la position des doctrinaires des Lumières pour ce qui est de la théorie de l'Etat. La violence polémique du *Procanon* ajoute à la précision scientifique — caractéristique des ouvrages allemands — le pathos d'une plaidoirie de Gianonne : « Est-ce que notre Seigneur le Christ donne-t-il à l'Eglise ici-bas le bâton à la main, l'épée pour blesser quelqu'un, pour le battre, pour le brûler, ainsi que les Occidentaux l'ont fait plus d'une fois ? Est-ce qu'il lui donne des biens terrestres, empir profane, gloire et fumée et le pouvoir de prendre les biens des uns pour les accorder à d'autres, ainsi qu'avec une douloureuse mémoire nous nous rappelons que le pape l'a fait ? Et de nos jours encore il le ferait si les empereurs ne s'étaient réveillés et ne s'étaient défendus de sa tyrannie ! » (p. 103).

En adoptant les thèses de Grotius, Puffendorf motivait de la même manière la justice et la morale, les considérant comme un entité unique. A en juger d'après la façon dont Maior distingue entre le pouvoir de l'Eglise et le pouvoir de l'Etat, il est à présumer qu'il ne devait point ignorer les *Fundamenta juris naturae et gentium*, de Tomasius [13]. Maior considère, en effet, la dogmatique comme « l'enseignement théologique par lequel nous apprenons ce qui tient de la foi comme qu'il y a un Dieu. . . », à laquelle s'ajoute la morale — « l'enseignement de la justification des faits ; c'est par lui que nous savons quel fait est un péché, quel fait une bonne action (. . .) » (p. 92—93). Or, le pouvoir de l'Eglise repose sur la foi et la morale, avec pour objet la paix intérieure de l'individu. Son principe est l'obeissance à l'honnêteté et à la foi, sa modalité d'action — choisir librement et éviter la contrainte. Alors que le pouvoir de l'Etat s'appuie sur la justice, régentant toutes les relations extérieures de l'individu, ayant pour instrument le code des droits et des devoirs.

Une fois défini le caractère de « l'Empire de l'Eglise », ainsi que le domaine où son autorité s'exerce, le *Procanon* pose également le problème du détenteur du pouvoir ecclésiastique. Le pouvoir législatif de l'Eglise, de même que son pouvoir exécutif sont l'apanage du Concile, « grand et universel ». Argumenter cette thèse constitue l'un des principaux objectifs du livre, aussi retrouve-t-on cette argumentation avec persistance, dans presque chaque chapitre.

L'infaillibilité papale est attaquée constamment, de façon nuancée, grâce à un vaste arsenal d'arguments de la provenance la plus diverse.

---

[13] Une intéressante parallèle Puffendorf-Tomasius chez Marcel Prélot, *Histoire des idées politiques*, Paris, 1966, p. 329—331.

La tradition des premiers siècles chrétiens est mise à profit, de même que les arguments des philosophes scolastiques. D'autre part, l'auteur fait un appel constant à la raison, à ce qui est naturel, allant jusqu'à dénuder les ressorts psychologiques de certains faits.

Maior voit dans l'Eglise une institution constitutionnelle, le concile étant la réplique fidèle d'un véritable parlement. C'est au concile réuni dans son plein que l'infaillibilité est acquise, un seul de ses membres ne pouvant guère représenter l'autorité souveraine. Le concile — affirme Maior — se compose des successeurs des 12 apôtres, les prérogatives de chacun d'entre eux s'étant transmises à la fin de sa vie par « l'élection » (p. 11) du plus méritant de ses successeurs. Autrement dit — et c'est ce qui montre combien loin va Maior avec la désacralisation (naturellement, sans s'en rendre compte) —, la grâce accordée par le Christ à ses apôtres à la Pentecôte serait transmissible à la manière de n'importe quelle fonction laïque au successeur considéré comme le plus méritant. Afin de démontrer qu'il s'agit d'une fonction transmissible dans tous ses attributs, l'auteur fait appel à la logique et — de même qu'en maintes autres occasions — à ce qu'il y a de spécifique dans l'objet analysé : « De par la nature de sa curatelle et de la succession du Saint-siège, il est évident que celui succédant à quelqu'un au Saint-siège a le même pouvoir que celui auquel il succède » (p. 75). Les décisions sont proclamées « au nom du concile dans son plein » (p. 45), chaque membre du concile ayant un pouvoir délibératif égal. Et, en citant Saint Augustin, Maior montre que c'est l'unique manière de conserver l'unité dans la diversité et l'unité dans la multiplicité. C'est en ce sens qu'est largement commenté le dicton « un pour tous à l'un ont répondu tous » (p. 63) — la finesse et la subtilité du raisonnement étant de la sorte attestées une fois de plus. Le commentaire révèle aussi que le dicton cité ne saurait se confondre avec celui qui proclame « un pour tous et tous pour un », qui, à la rigueur, aurait pu être invoqué en faveur de la Papauté. En effet, ici nous avons affaire à un rapport de réciprocité, alors que dans le premier cas le rapport est de filiation causale : « à l'un ont répondu tous », justement parce que « un » s'est affirmé selon l'esprit de tous. Les décisions au nom de l'Eglise doivent être prises seulement après débats pléniers et elles ne sauraient faire loi qu'en remplissant toutes les conditions requises. Une fois réalisées les conditions nécessaires au bon développement des débats, « que chaque archiprêtre, jugeant et décidant, dise sa sentence » (p. 122). De cette manière, les décisions du concile deviennent immuables, son infaillibilité découlant justement de l'immuable du dogme selon l'esprit duquel il est appelé à juger. Chez Maior, le domaine du dogme est limité — de même que chez les gallicans ou les Allemands —, englobant, outre les Saintes Ecritures, seulement ce qui de la tradition

des Saints Pères de l'Eglise a été légiféré dans des canons par les conciles œcuméniques des premiers siècles chrétiens. « Seulement pour ce qui est de son enseignement dogmatique l'Eglise est infaillible » (p. 93). La mission du concile n'est pas de décréter de nouveaux dogmes, mais de s'exprimer au sujet du problème pour lequel il a été convoqué en lui trouvant une solution conforme au dogme, en fonction « des Saintes Ecritures et de l'enseignement apostolique » (p. 122). Fruit des débats, les canons reflètent l'opinion de la *majorité* du concile à l'égard du problème proposé. Sous cet angle, l'auteur démontre l'invalidité du concile de Florence, dont les décisions n'ont pas été prises avec l'accord de la majorité [14].

A chaque pas, le *Procanon* témoigne de l'imposant bagage de connaissances juridiques de Maior. La minutie et la rigueur avec lesquelles il examine chaque question pourraient satisfaire aux exigences les plus strictes de n'importe quel tribunal moderne, en matière de procédure. Deux autres chapitres, succincts mais étoffés (VII et VIII du Titre VI), l'attestent également. Ils sont exclusivement consacrés à la démonstration de la thèse qu'une décision ne peut revêtir la force d'une loi qu'une fois publiée. Ses arguments à ce sujet donnent bien la mesure de la solide base scientique de son œuvre : ils sont empruntés au droit romain, à l'histoire de la jurisprudence et surtout au droit naturel.

Comme il a été déjà dit, Maior, dès les premières pages du *Procanon*, avait opéré une nette distinction entre les domaines où s'exercent le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir laïque. Par des rappels incessants, il accuse l'importance de cette distinction : « Par dessus tout il faut notamment comprendre et, avec application, distinguer les limites du pouvoir ecclésiastique des limites du pouvoir impérial et laïque, de l'incompréhension ou la confusion et le mélange desquels un embrasement si grand peut se produire que l'océan tout entier ne pourrait l'éteindre et le calmer » (p. 98—99). L'immixtion de l'Eglise dans le domaine du pouvoir laïque peut non seulement déclencher toute une série de phénomènes dangereux pour la marche normale de la vie, mais entamer aussi l'autorité ecclésiastique. L'inévitable concurrence d'intérêts entre l'Etat et l'Eglise est résolue par Maior exclusivement en faveur du premier — autre témoignage du modernisme de sa pensée, en avance sur le gallicanisme qui, s'il militait pour sauvegarder l'autonomie de l'Eglise nationale vis-à-vis de Rome, tâchait aussi de la préserver face à l'Etat. C'est là, du reste, le principe fondamental du *Procanon* qui est en tout premier lieu un écrit politique, idéologique, visant à prouver l'ascendant de l'esprit laïque sur l'esprit théologique, et seulement en deuxième

---

[14] Voir les commentaires de Maior, pp. 124—136.

lieu un traité sur les canons. Chaque membre du concile — précise Maior — dispose, naturellement, d'un vote délibératif, mais le droit de veto n'appartient qu'à l'Empereur, instance suprême qui doit ratifier les décisions du concile. Son argumentation — savamment bâtie — s'ordonne de façon systématique autour du suprême commandement des Lumières, qui est d'*assurer le bonheur et la paix de ce monde :* « Car c'est à l'empereur qu'est donné le pouvoir de faire attention et de gagner le bonheur et la paix temporelle et d'écarter de la communauté ce qui pourrait briser ce bonheur ; alors qu'au concile, soit par les mésententes des archiprêtres, soit par l'impudence des hérétiques et des schismatiques cette paix peut se gâter par trop facilement, ainsi que nous l'avons [vu] maintes fois ; en outre, il pourrait aussi advenir que les archiprêtres fassent des canons et des règlements contraires aux dispositions impériales et au bonheur temporel ; *c'est pourquoi l'empereur a le droit et le pouvoir...* » (p. 136 ; le soulignement nous appartient).

Pour étayer sa thèse, Maior fait appel à la tradition des premiers siècles chrétiens, rappelant que les premiers sept conciles — également reconnus par l'Eglise orientale et l'Eglise occidentale — ont été convoqués et développèrent leurs travaux sous le signe de l'autorité impériale. Sa conclusion ne laisse aucun doute quant au caractère avant tout politique du *Procanon :* « [...] Toujours l'Eglise a reçu les ordonnances et les règlements des empereurs aimant Dieu et notre devoir est de les respecter, parce que Dieu a désigné l'empereur pour qu'il prenne soin non seulement des choses de la politique, mais aussi du juste agencement des choses et des personnes de l'Eglise, qui tiennent sans doute du bonheur temporel. C'est pourquoi, tous les décrets, tous les règlements, tous les actes impériaux destinés à l'organisation de l'Eglise, tous comptent parmi les canons et font naître le devoir [comme] vis-à-vis des canons » (p. 144). Si à cette dernière remarque de la citation on ajoute la volonté, expressément formulée par Maior, d'annexer au *Procanon* les textes traduits des décrets émis par Joseph II, « à la connaissance de tous les Roumains », il est tout à fait clair qu'en acceptant la politique josephiniste à l'égard de l'Eglise il abandonne le camp des théologiens, pour rallier celui des plus llustres protagonistes des Lumières, apologètes du pouvoir de l'Etat [15].

L'œuvre de Febronius vient à l'appui de la politique ecclésiastique de Joseph II en raison du fait qu'entre tous les ouvrages de l'époque dirigés contre la Papauté, *De statu Ecclesiae et legitima potestate Romani Pontificis* (Boullien, 1763) est bien celui réduisant le plus le pouvoir du

[15] Dans son intention de vulgariser les instructions impériales, Maior se conformait à l'une des obligations expresses imposées par la Cour viennoise aux professeurs et aux prêtres en tant qu'« Aufklarer ». Cf. le rapport de Kaunitz adressé à Marie-Thérèse, chez F. Maass, *Der Josefinismus,* Vienne, 1953, vol. II, p. 181.

pape et plaidant en faveur de l'autorité du monarque absolu dans tous les problèmes de la vie politique. Ceci explique son grand écho européen, et c'est en ce sens que s'avère juste le point de vue de G. Bogdan-Duică lorsqu'il parle du caractère « fébronien » du *Procanon*[16]. S'attaquant à la thèse de l'infaillibilité du pape, Febronius proclame l'infaillibilité du concile. Jusqu'à ce point, Maior le suit dans cette voie, mais par la suite il y aura divergence de vues. En effet, Febronius bien que dépossédant la Papauté de l'attribut de l'infaillibilité et proclamant le droit du concile œcuménique d'exercer le pouvoir législatif de l'Eglise, réserve quand même au souverain pontife l'exercice du pouvoir exécutif entre les conciles. Cette position est sans doute celle d'un bon catholique[17]. Mais, de cette manière le droit du monarque d'intervenir dans les affaires de l'Eglise est indiscutablement de beaucoup moins important que celui que le *Procanon* lui reconnaît. Comme nous l'avons vu, Maior supprime tout droit supplémentaire du pape par rapport aux autres membres du concile, transférant au monarque une partie des attributs du pouvoir exécutif qui étaient, par contre, entièrement réservés par Febronius au pape.

Œuvre programmatique, à travers laquelle Maior s'adresse en tout premier lieu aux Roumains afin de les éclairer, le *Procanon* de par son contenu même ne pouvait s'organiser autrement que de manière polémique. Son auteur excelle dans l'exercice de la satire, surtout quand il s'attaque à « l'absolutisme » du souverain pontife : « Vraiment, si le pape était infaillible, à quoi bon s'user les méninges avec tant de leçons, à quoi bon dépenser des richesses pour acheter des livres et s'avancer, au péril de la vie, sur la mer afin de conquérir la science? Il suffirait d'écrire à Rome, pour qu'une bulle, venue de là, vous apporte toute la science dogmatique ! Il n'était guère besoin non plus d'attirer tant de saints pères, tant de vieillards et d'estropiés, les uns aveugles, les autres boiteux, qu'ils se réunissent au concile de Nicée et autres et qu'ils quittent leurs églises et leurs brebis ; il suffisait d'y apporter la parole du pape ! »

---

[16] *Petru Maior și Iustinus Febronius sau Petru Maior ca vrăjmaș al papei*, Cluj, 1933. Il y a sans doute certaines correspondances : Febronius conteste l'infaillibilité du pape et plaide pour la souveraine autorité du concile ; il réclame le retour au christianisme primaire, originaire et proclame l'autorité de la Bible, de la tradition humaine et des lois naturelles — idées en partie communes à la littérature antipapale, propre à la Renaissance et au gallicanisme. Mais, à la différence de Maior, Febronius n'est pas anticlérical. D'où, la solution différente à laquelle aboutissent les deux théologiens en ce qui concerne la crise de l'Eglise œcuménique. Cette différence et plusieurs autres imposent la révision nuancée des conclusions de Bogdan-Duică relatives au caractère « fébronien » des ouvrages de Maior, comme elle réclament aussi la mise en lumière des circonstances politiques et d'ordre intérieur conditionnant la genèse du *Procanon*, ainsi que le contexte spirituel sud-est européen.

[17] S. K. Padower, *The revolutionary emperor* : *Joseph II of Austria*, London, 1967, p. 147 et Paul Hazard, *La pensée européenne*..., vol. II, p. 79 et suiv.

(p. 98). La stigmatisation définitive revêt cette ironie mordante, caractéristique du style de Maior : « Ceci ce n'est pas de la foi, mais superstition et énigme de vieille femme » (p. 94—95).

Cependant, pour aboutir à telle conclusion, l'auteur s'attache à démonter avec minutie, pièce par pièce, articulation par articulation, l'ensemble de la construction bâtie par les apologètes du pouvoir papal. Chaque argument est analysé minutieusement, savamment, le *Procanon* étant sous ce rapport l'expression d'une authentique érudition maniée avec la maîtrise d'un virtuose.

Dans la confrontation des deux puissances, Papauté — Etat, Maior se révèle le partisan sans réserves du second et, en tant que tel, il réfute l'infaillibilité papale au moyen d'un véritable réquisitoire, tout un cycle de *corsi e ricorsi*. Plaidoirie redoutable s'il en fut, trahissant dans une égale mesure l'érudition, l'esprit critique, l'étonnante mobilité d'un intellect spéculatif et ravivant le souvenir du style acidulé dont un conseiller de Pierre le Grand — le professeur T. Procopovitch de l'Académie kievienne (1707—1710) — s'était servi dans l'une de ses lettres au pape.

Ce réquisitoire ne vise pas uniquement la Papauté, qui s'est approprié les attributs de Saint Pierre, « afin de pouvoir ensuite s'attirer sournoisement le rang, l'éclat, l'honneur et la monarchie du pape, celle qui abîma la paix et l'amour » (p. 24). Il ne se borne pas seulement à jeter le discrédit sur quelques institutions que la Papauté a engendrées comme l'inquisition. C'est l'ensemble des seigneurs de l'église catholique qu'il met aussi en cause : « Ceux-là, ne se rappelant plus de quel rang, de qui ils sont les curateurs et quel commandement par notre Archiprêtre Jésus Christ, avec son propre exemple renforcé, leur est donné, tant ils ont haussé leur corne, qu'aucun des pauvres gens ne peut se frayer voie ni dans l'instance ni par supplique, pour arriver à eux, non pour être servis, comme les apôtres du Christ l'ont fait, mais seulement pour trouver une consolation. Au contraire, ils secouent, injurient, anathémisent leurs sujets, lancent des mots de ceux qu'on ne saurait souffrir ni dans la bouche d'un serf condamné [...]. Au contraire, même, ils soufflettent les prêtres dans les églises, ils les houspillent, les frappent de leur bâton, les jettent en prison avec les voleurs et les putains. Les trompettes à leurs dîners comme au banquet de Nabuchodonosor, des mets choisis, des serf devant eux, craintifs et frissonnants, sur la pointe des pieds tâtonnants, non pas marchant, sans cesse et innombrables. Au contraire, il y en a [...] qui ordonnent que douze hommes en tenue sur leurs épaules les transportent dans l'église en litière. A ceux auxquels ils permettent de leur baiser les pieds et de s'agenouiller devant leurs yeux ils estiment avoir accordé une grande grâce. Ils accordent, non selon les dispositions des canons mais d'après l'imagination de leur

esprit, des titres à certains prêtres semblables aux plus hautes dignités de l'Eglise et leur ordonnent ensuite de les servir et de se soumettre à leurs serviteurs, ce qu'ils s'imaginent être pour leur grand honneur. « Et moi je suis parmi vous comme celui qui sert ». «Quelle grande honte ! que les laïques dépassent en dévotion les gens d'église et que ceux-ci doivent sur ceux-là prendre exemple » (p. 9—10). Cette critique directe et vigoureuse, d'une haute tension rarement égalée, n'a pour pendant dans la littérature roumaine de l'époque que l'ample et mordante satire de Budai-Deleanu qui, surpassant Maior, critique à la fois la hiérarchie orthodoxe et catholique. La colère et le mépris de l'écrivain augmentent d'autant plus quand il parle de ces Roumains transylvains qui « leur sang même verseraient pour la monarchie du pape. *O! si Dieu aurait préservé la nation roumaine de ce genre d'hommes instruits et théologiens* qui seuls par l'audience, la pompe et l'éclat de leurs vêtements veulent même dans Sa maison vaincre tous les autres ; si une chose est dite à Rome, tais-toi, pétrifié, bouche-béante[. . .]. Devant ceux-là, tous doivent courber la tête, les appeler *Rabi*, *Seigneur, Monseigneur* et autres titres contraires à l'état monacal » (p. 68). *O tempora! O mores!* exclame l'auteur à la fin de ce passage dont le ton trahit l'acharnement de la dispute avec les théologiens philo-catholiques de Blaj.

Déjà au XVII^{e} siècle, le jansénisme avait déclenché la lutte contre l'idéologie catholique officielle, sous la bannière du retour aux formes, simples et pures, du christianisme archaïque. Prenant la relève, le XVIII^{e} siècle — le siècle du bonheur et de la liberté de l'homme — cherche dans la religion seulement les valeurs humanistes, en proclamant l'idée de la tolérance. C'est à juste titre qu'Ernst Cassirer remarque le fait que plus tard le concept de la tolérance ne fut plus compris dans l'esprit propre à la philosophie des Lumières, se confondant avec l'idée de l'indulgence et de l'indifférence vis-à-vis des problèmes fondamentaux de la religion. D'aprés Cassirer, l'idée de la tolérance était alors gouvernée par le principe de la liberté de la foi et de la conscience, étant l'expression d'une nouvelle force religieuse, véritablement typique pour le siècle des Lumières [18]. Or, justement pour sa part, Maior considère la liberté de la foi et de la conscience comme l'expression authentique de la force religieuse de son temps. C'est pourquoi son *Procanon* plaide en faveur d'une religion qui respectera en égale mesure la valeur spécifique de l'esprit et celle de la vie « temporelle ». De même que la grande majorité des penseurs protagonistes des Lumières, Maior s'était laissé séduire lui aussi par la pureté spirituelle, le dépouillement dogmatique et l'unité de la

[18] *La philosophie des Lumières*, Paris, Fayard, 1966, p. 175—194.

foi des premiers siècles chrétiens. Il citera élogieusement tant les « Gaulois » que les « Allemands » pour avoir recommandé le retour aux vérités et à la vie chrétiennes des premiers temps. Si jusqu'ici le *Procanon* ne fait que refléter l'optique européenne en général au sujet du problème qu'il aborde, la solution qu'il propose pour résoudre la crise où se trouvait l'Eglise universelle lui confère par contre une nette et profonde originalité.

D'habitude, les penseurs protagonistes des Lumières et adversaires de la Curie papale, en constatant la falsification par la Papauté de ses droits initiaux, se déclairaient pour l'autorité et l'infaillibilité du concile, sans mettre pour autant en cause la doctrine catholique. Cependant que Maior attire l'attention sur le fait qu'avec le temps les prérogatives usurpées du pape ont fait dévier l'Eglise catholique elle-même des normes chrétiennes archaïques, en déterminant son émancipation de la tutelle du concile œcuménique et, implicitement, sa différenciation ainsi que son détachement de l'Eglise universelle. De par sa structure même, le catholicisme est donc incompatible avec le christianisme originaire. Pour retourner réellement à l'unité et à la pureté de l'Eglise chrétienne de jadis, il ne suffit pas de déposséder le pape des droits qu'il a usurpés, ni de proclamer tout simplement le retour aux formes pures du christianisme primaire. La conclusion de l'auteur à ce sujet est que, puisque c'est l'Eglise orientale, « notre Eglise », qui continue les anciennes traditions, inaltérées, l'Eglise occidentale dans son effort de retrouver sa condition originaire devra se tourner vers elle, réintégrant de cette manière l'ensemble des Eglises œcuméniques des débuts, gouvernées par les onze autres successeurs des apôtres du Christ. Ainsi s'explique également pourquoi Maior fonde surtout son argumentation sur la patristique orientale (Basile le Grand, Jean Chrysostome, Maxime le Péloponnésien, Nicétas, etc.), affirmant même que « plus grande audience ont les Pères orientaux que ceux occidentaux et plutôt avec leurs dires qu'avec celles de Occidentaux orientons-nous » (p. 67). Dans la sixième partie de son livre, intitulée « Sur les canons reçus et confirmés par l'Eglise orientale », il estime même que leurs enseignements sont les seuls en mesure de conduire à la « renovatio ecclesiae » préconisée par les gallicans et dernièrement par les « Allemands ». Quand il cite les auteurs catholiques, il le fait seulement dans la mesure où ils sont susceptibles de justifier ses propres conclusions. C'est dans cet esprit que sont cités Saint Augustin, Thomas d'Aquino, Fleury, etc.

Il y a, sans doute, une note véritablement inédite dans la solution proposée par le *Procanon* qui recommande le retour des catholiques au sein de la vraie Eglise, celle orientale. C'est une note tout à fait nouvelle dans l'ample mouvement antipapal du XVIII[e] siècle. Elle est née de la condition spécifique des Roumains transylvains et du contexte

politique et spirituel propre au peuples du Sud-Est de l'Europe. Dans les conditions de l'opposition catégorique du joséphinisme au recul du catholicisme et de la propagande des apologètes de la Papauté de Blaj, réactiver l'idéal de la conservation intacte de « l'ancienne foi » afin de sauvegarder l'intégrité nationale devenait un acte absolument nécessaire. C'est en raison de cette nécessité vitale que les représentants les plus brillants des Lumières transylvaines — *uniates* et *orthodoxes* — avec en tête Şincai, Micu, Maior, D. Eustatievitch, adoptèrent des positions pro-orthodoxes, phénomène comparable au point de vue politique avec le gallicanisme des Etats et des Eglises catholiques de l'Occident. Ne pouvant prévenir le danger de la conversion au catholicisme en quittant l'Eglise uniate, les lettrés transylvains essayèrent une fois de plus de renforcer la clause sous laquelle l'union avec Rome s'était réalisée, autrement dit la conservation du rituel et de la tradition de l'Eglise orientale. Afin de fortifier l'orthodoxisme, Şincai, par exemple, déclarait qu'il n'y avait pas de différence essentielle de foi entre Occidentaux et Orientaux et que, malgré l'union de 1700, les Roumains transylvains ont continué à observer les lois et les traditions de l'Eglise orientale [19]. De son côté, Maior ne se borne pas de contribuer avec un point de vue identique à la précision du sens de l'Union, mais il passe même — comme son *Procanon* le prouve — à une ample argumentation théorique de sa position pro-orthodoxe [20]. Outre le fait qu'il dénonce le véritable visage du clergé catholique et la fausseté des dogmes romains, il reconnaît une nette supériorité à l'Eglise orthodoxe, qu'il désigne souvent par l'expression « notre Eglise ». On ne saurait ignorer à ce propos les analogies de son ouvrage avec le manuel de Pierre Moghila sur « Le véritable dogme religieux », où l'auteur — ainsi que ses disciples du XVIII^e siècle le feront également — accorde une grande importance à l'évidente « supériorité » de la confession orthodoxe surtout par rapport à la confession catholique, constamment attaquée. De par sa nature, la conclusion de Maior atteste subsidiairement une tendance identique qui était de prévenir la dissimination des Roumains par le catholicisme.

Mais, par la promotion de l'idée de la « foi » traditionnelle, l'ouvrage de Maior renforçait aussi la conscience nationale, cristallisée au cours

[19] Gheorghe Şincai, *Hronica românilor şi a mai multor neamuri*, 2^e éd., Bucarest, 1886 : vol. I, pp. 192, 378 ; vol. II, p. 214—215 ; vol. III, p. 319. Ce ne fut pas par hasard qu'estimant utile une histoire de l'Eglise S. Micu choisit dans l'œuvre du gallican Fleury la période des quatre premiers siècles du christianisme, pour l'inclure dans les deux premiers volumes de son *Istoria bisericii*, achevée en 1790. Ces volumes expriment son option pour la réconciliation des Eglises occidentale et orientale afin de restituer à la communauté chrétienne son unité initiale.

[20] Cf. au sujet de sa prise de position pro-orthodoxe Gr. Marcu, *Petru Maior, precursor al unificării bisericeşti a românilor din Ardeal*, « Mitropolia Ardealului », III (1958), p. 709—716.

du XVIIIe siècle même dans la couche paysanne, ainsi que le soulèvement du moine Sofroni le prouve. Dans le paysage national et religieux varié de la Transylvanie, l'orthodoxisme — ainsi que L. Blaga le remarque — prenait figure de « foi roumaine » [21]. L'œuvre découvre de cette manière le première et la plus importante de ses dimensions politiques. En même temps, par ses conclusions, le *Procanon* s'avère le point de départ théorique de la future entreprise de Maior visant à réunir à nouveau les deux Eglises roumaines de Transylvanie [22], ainsi que la source des nombreuses critiques portées à Ioan Bob pour les changements introduits dans la « foi » orthodoxe qui diminuaient la force de résistance nationale.

Sur l'échiquier du XVIIIe siècle, la position de Maior dans le cadre du conflit Etat—Eglise en tant que défenseur du pouvoir laïque contribue à fixer la deuxième et la plus importante de ses dimensions idéologiques. Une autre conclusion s'impose en fonction de cette deuxième dimension du sens profond du *Procanon*. S'il est vrai que celle-ci est indirectement soutenue par ledit ouvrage, elle se détache par contre aussi du contenu des notes de l'épopée comique de Budai-Deleanu (*Ţiganiada*) attribuées à Mitru Perea (alias Petru Maior). Même sans prétendre que ces notes offrent l'image garantie de ses opinions dans leurs divers commentaires sur les formes de gouvernement, il est hors de doute qu'elles reproduisent le climat des discussions des deux amis à Vienne (1779—1780). Elles brossent par la même occasion l'esquisse du point de vue général de Maior. C'est un fait connu que l'un des premiers objectifs de la politique des Lumières était d'abolir l'alliance séculaire de l'Empire et de l'Eglise, ce qui pousse R. Dérathé à penser — de même que presque tous les spécialistes du problème — que «l'anticléricalisme faisait oublier ou excuser l'absolutisme »[23]. Toutefois, considérer les choses sous un tel angle serait juger de manière bien superficielle ce siècle. Il est vrai que les Lumières signifient en tout premier lieu des réformes ; que leurs protagonistes sont dans leur majeure partie des réformistes et que seulement quelques uns parmi eux — les meilleurs — se sont élevés plus haut, jusqu'au seuil de ce que représente la formule «liberté, égalité, fraternité ». D'autre part, il est également vrai que le siècle abonde en ouvrages contre le pape, donc apparemment théologiques. Mais, lorsque l'absolutisme papal est mis en cause en tant qu'expression d'un gouvernement personnel, arbitraire ; lorsque l'unique forme d'orga-

---

[21] *Op. cit.*, p. 31 ; cf. aussi P. P. Panaitescu, *Problema unificării politice a Ţărilor Române în epoca feudală*, in *Studii privind Unirea Principatelor*, Bucarest, 1960, p. 75—79.

[22] Cf. Oct. Bârlea, *op. cit.*, p. 247 et Gr. Marcu, *op. cit.*, passim.

[23] *Les philosophes et le despotisme*, in *Utopie et institutions au XVIIIe siècle*, Paris, 1963, p. 69.

nisation et de gouvernement préconisée comme raisonnable pour l'institution ecclésiastique est celle du concile œcuménique — ceci ne signifierait-il pas, indirectement, la mise en accusation de toute concentration du pouvoir entre les mains d'un seul homme (le monarque absolu) et la recommandation de réaliser le gouvernement collectif (parlementaire)? Cette question, logique, s'applique également au *Procanon* si le lecteur se place d'un point de vue politique. On ne saurait l'ignorer, compte tenu de la violente réaction de Maior chaque fois qu'il traite de la tyrannie comme expresion du gouvernement arbitraire ou quand, plaidant contre le danger de la suprématie d'un seul homme, au sein du concile, il parle de la partialité inévitable puisqu'elle tient de la nature humaine. Pour conclure, on peut dire que le «parlementarisme» ecclésiastique préconisé par Maior a un correspondant valable (même s'il n'est pas expressément proclamé par l'auteur) dans sa conception concernant la meilleure organisation de la vie laïque.

Enfin, l'ouvrage s'affirme tout aussi profondément original par rapport au mouvement d'idées du Sud-Est de l'Europe. La réaction disons «gallicane» des protagonistes roumains des Lumières projetée sur la toile de fond de ce mouvement d'idées est susceptible d'expliquer aussi le caractère spécial que son expression comporte dans le contexte général européen. Et considéré de ce point de vue, le *Procanon* livre sa troisième dimension politique, se révélant comme une réplique antipapale orientale, dont la singularité est encore plus accusée du fait de la situation paradoxale de son auteur : sujet romain catholique mais théologien avoué de l'Eglise orientale.

L'insistance que nous avons mis à analyser le *Procanon* se justifie tout d'abord par sa haute signification politique. Celle-ci s'avère le fruit d'une subtile conjugaison de deux modalités d'expression spécifiques : celle propre au théologien de formation en tout premier lieu humaniste et militant pour le christianisme originaire, des Evangiles, doublée par celle appartenant au penseur laïque du XVIII[e] siècle qui fait passer la théologie traditionnelle à travers le feu de la critique, en lui adaptant les techniques scientifiques. Bien que s'agissant d'une œuvre de jeunesse, elle permet de détacher les lignes directrices de la pensée de Maior, définissant les perspectives ouvertes sur sa personnalité et sa création ultérieures. Dès à présent on peut affirmer — poussant plus loin la remarque de L. Blaga — que l'auteur du *Procanon* est le premier des représentants de l'Ecole transylvaine à saisir la structure philosophique-politique originale des idées des Lumières en fonction des impératifs nationaux immédiats.

Naturellement, en s'attachant à une problématique théologique, Maior coupait — ainsi que Blaga le souligne — son accès à une pensée philosophique moderne «pour laquelle il avait de si belles aptitudes »[24] ; mais il n'entrava pas ses dispositions réelles pour l'approche dans un esprit philosophique des problèmes les plus importants de l'époque. Car le *Procanon* dévoile non seulement le philosophe virtuel, mais aussi le polémiste doué d'un esprit éminemment critique et le patriote ardent, animé d'un fort sentiment d'engagement.

[24] *Op. cit.*, p. 205.

CONTRIBUTIONS TO THE STUDY OF THE DOMESTIC STONE ARCHITECTURE OF ISTANBUL

C. JOJA
(Bucarest)

On domestic stone architecture in Istanbul there are very few precise data and those data are highly controversial. Hypotheses have been, however, set forth [1]. Besides the stone houses of the Phanar, the Tekfursarayi palace, the inns surrounding the Kapali çhearshir bazaar and 3—4 houses in Galata, analysed below, little has remained unchanged of the old Istanbul architecture so that very scanty information is available at present.

---

[1] Charles Texier, R. Popplewell Pullen, *Architecture byzantine ou recueil des monuments des premiers temps du christianisme*, p. 143, "De même qu'ils ont conservé dans leurs mosqués et dans leurs bains les mêmes types qu'ils avaient trouvé chez les Byzantins, les caravanserais des Turcs sont bâtis sur les mêmes plans que les Xenodochia ou hôtellerie, et l'on a tout lieu de penser que le Validé Han de Constantinople n'est autre que le Xenodochion qui existait près de St. Sophie" ; p. 175, "L'usage de Xenodochia, hotellerie des étrangers, était général à Constantinople avant que les Turcs n'ussent établi les Khans, et les mensionés veredariarum ont précéedé les caravansérais qui jalonnent les routes de la Turquie". Choisy, *L'Art de bâtir chez les Byzantins*, p. 3, "L'Art byzantin dure encore : les maçons grecs de la Turquie sont de nos jours les représentants les plus fidèles des constructeurs du Bas Empire et leur pratique actuelle est en somme le commentaire le plus sûr et le plus vrai des ruines" ; Charles Diehl, *Constantinople*, Paris, H. Laurens, 1928, p. 146, "Ces habitations bâties en dehors du mûr d'enceinte, au bord de la Corne d'Or, date pour la plupart du XVII^{e} et du XVIII^{e} siècles. Mais elles ont conservé quelques traits de l'architecture byzantine, les assises alternées de briques et des pierres, les étages a encorebellement, les balcons couverts portés sur des corbeaux de pierre... On trouve d'autre part à Galata plusieurs maisons plus anciennes bâties dans le même style qui date de l'époque génoise, XIV^{e} ou XV^{e} siècle". Talbot Rice, *I Bizantini*, p. 93, "Praticamente non si sa nulla delle case bizantine, sebbene si sia suggerito che alcuni degli edifici che oggi restano sulle rive del Corno d'Oro, usate ora come magazzini, si possono veramente far risalir a tempi tardo-bizantini. Tuttavia è piu probabile che fossero costruiti dopo la conquista turca dai mercanti genovesi e veneziani, che a pianterreno avevano i loro uffici comerciali, e ai piani superiori gli alloggi. Ma esse riproducono certamente il tipo di edificio esistente sotto i Paleologhi, se non proprio in tempi anteriori". Vogüé, *Syrie centrale. Architecture civile et religieuse*, p. 88. "Il n'est pas jusqu'au moucharabis des maisons asiatiques modernes dont on ne puisse chercher l'origine dans les balcons de nos constructions syriennes du cinquième siècle".

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 1, P. 57—79, BUCAREST, 1973

The Phanar houses could date stylistically from the 15th century or at least they recall the 15th century architecture. Yet, some researchers consider that they were erected in the 17th century.

A careful analysis of the stone from these houses and of that from the wall of the neighbouring Byzantine fortification might solve this problem. Bad weather seems to have worn in a similar manner the stone from the wall and that from the other houses.

The supposition that houses could have been built with stones from demolished fragments of the wall may be taken into account only to a smaller extent: the working of brackets, door frames and lintels would have shown a fresher surface than that of walls.

It is certain, however, that the Phanar architecture is not repeated in the towns of the other Islamic countries, in the Balkans or Greece. It is very unlikely that the 17th century could have given birth to that architecture which is not at all reminiscent of the architecture of mosques, medrese and Turkish hospitals or of the buildings of the imperial Topkapi Palace of the great architect Sinan.

The dating of the constructions in the 17—18th centuries might be advocated, however, on the basis of a baroque decoration found in the Mano house. We must nevertheless recognize that architectural tradition was well maintained and that stylistical continuity could be followed back to 4—5 centuries. Yet, portal decorations could have been added much later and decoration is not always a proof for dating. A late dating of stone Phanar houses seemed to be justified by the fact that relieving arches over the windows are rather pointed. Yet this is not an indication that the architecture is Ottoman.

Pointed arches were found in Byzantium as early as the 6th century in Hagia Irene and up to the 12th century in the churches Fetieh, Zeirec and Kahrieh Djami, both in the interior and in the exterior. This constructional manner is not at all indebted to the Arabs.

The successive bow-window projection of the storeys, certainly points to the copying of wood architecture. This cantilever projection is rational in wood but irrational in stone. The prototype of that stone architecture should therefore be the wood architecture of Constantinople of centuries ago. Any resemblance of present-day wood architecture with the stone architecture of Phanar may also point to the continuity of wood architecture in Istanbul.

Nothing is known on Roman domestic architecture of the 4th century in Constantinople. Little information is available on the architecture of the 6th century from the representations of palaces in Ravenna mosaics — actually baroque representations of Diocletian's palace from Spalato.

Nothing is known on civil stone architecture of the 8th—9th centuries, yet the detailed study of the present-day wood architecture could throw some light. The palace of the Palaeologi of the 12th century is known, and its facing, columns, capitals and arches have similar proportions to those of church architecture of the 10—12th centuries. Yet stone houses of Phanar have a much simpler decoration of the facing as against that with ceramic effects of the Tekfur Saray and of the above-mentioned churches.

Stone masonry in brick cases, very close cantilevers, the relief arch with skylights are all Byzantine elements. They could have been borrowed by the Turks, especially as it is known that the profession of architect in the Ottoman Empire was carried on by young Christians converted to Islam (see chap. Sinan in *L'Art turc* by Arseven Esad Celal).

The Phanar houses to which we refer belonged to more or less well-to-do Greeks (see the Mano house with an emblem on the door) or to Christian communities (see the St. Nicholas Church of Phanar). Since they were erected outside the city wall, on the shore of the Golden Horn, one may wonder whether they were not made of stone just for withstanding possible attacks. The vaulted last storey, to protect the house from fire, the iron bars of windows at the ground floor and floormade that house a true fortress.

A mediaeval air is felt in the architecture of streets surrounding the Kaplî Chearshir bazaar [2] though the Gothic aspect of western Middle Ages is lacking. However, from a plastic angle, this architecture is quite "Middle Ages". Byzantine architecture replaced or protected the lintel with an arch, released from canons the column, the capital and the frame, highly imaginatively changed the carved decoration and thus made it difficult to detect its origin from the Roman baroque.

Turkish conquerors got quickly used to Byzantine architecture and made innovations only in religious architecture. They maintained, however, the plan and spatial senses of Hagia Sophia to such an extent that the Istanbul mosques are altogether different from those of the Islamic world. Constantinople was not destroyed after its conquest and Greeks were not exterminated either. There is, therefore, no reason to suppose that the Turks renewed the town with an architecture peculiar of the Islamic world.

Moreover, no example of stone civil architecture existing in Istanbul can be traced back to Bursa, the old capital, or to other places in Anatolia or the Balkans, conquered much longer before by the Turks. Therefore, no, or almost no foreign influence was imposed on domestic Istanbul

---

[2] See figure 8.

architecture till the appearance of neoclassical architecture in the middle of the 19th century, starting with Pera and Galata.

The Ottomans were fond of decorations with bright colours and arabesques, yet these elements are absent in the architecture of stone houses in Istanbul.

Classical historians of Byzantine art — Texier, Millet, Choisy, Diehl, Talbot Rice — assume that Phanar stone constructions could date from the 16th or 17th century — if not from the 15th Byzantine century — and that Greek masons erected them in the purest Byzantine manner.

The present study is not aimed at establishing the precise date of the constructions — the 15th or the 17th century — but at specifying the permanent stylistic characteristics of Byzantine domestic architecture, on buildings which vary as concerns size and plastic scope.

A detailed analysis of the buildings still existing in Istanbul has not been carried out and the opinion that there exists no information on Byzantine civil architecture has prevented Byzantinologists to study closer the still existing housing stock of Istanbul. It is obvious that little can be found when looking for parallel architectural features between religious and civil architecture from the 12th to the 15th century. A thousand-year evolution, while religious life was in full swing, was too long and therefore religious architecture altogether changed from that of the first centuries. Conservative domestic architecture had no reason to change from the earliest antiquity.

The 12 stone dwellings still existing in Phanar have the following common features: — saw-tooth cornice [3]; — cantilever projection of floors at the level of windows or window-doors [4]; — relieving archover the windows [5]; — window lintels of the storey, cut as circle segment[6]; — stone bonds and interposed clay bricks.

Yet all these constructional details were used in the Byzantine architecture of the 4th century, in churches of Constantinople, Italy and Syria, hence any Arab or Ottoman influence is out of question. The old architecture of Galata houses, on the Golden Horn, though presenting the same bond, cornices and window frames of the Byzantine epoch, may be attributed to the Genvese, as their plastic aspect is altogether different from that of houses on the other shore of the Golden Horn.

---

[3] GABRIEL MILLET, *L'Art Byzantin*, p. 266, "Corniche en dents de scie à St. Vital à St. Serge et Bachus, à St. Irènne, à St. Sophie de Salonic, au palais de Theodoric à Ravenne. à Boudroum Djami, Kilisse Djami, Eskiimaret, Guldjami, Kahrie Djami, Fethije Djami"

[4] See figure 1.

[5–6] See Figs. 1, 2, 3, 4, 5, 7.

A characteristic Byzantine element is the triangular Bow-window, with great plastic effect, used in both wood and stone architecture. The latter borrowed it from the former [7].

The Istanbul architecture is the outcome of a plastic conception altogether different from that of western stone architecture of the 15th century. Nothing like Florence's bosses, Venice's cross arches,Romanesque or Gothic plastic trends, biforiums. Nothing like the elegant Italian Renaissance architecture, or the early Baroque can be found in Istanbul architecture. There is no column in the façade, yet there are rudiments of pilasters; there is no carved decoration, yet a whole set of sculptures results from the uninterrupted rhythm of brackets; there is no open loggia, yet windows have a loggia-like rhythm; no fronton tops the windows or doors, yet arches decorative by themselves and monumental skylights replace them. Architecture still existing in Istanbul uses nothing of classical order yet it is classical in the whole acception of the notion: unitary volume, unitary rhythms in an utmost simplification of façades with superposed orders, façades architectural achieved thanks to decoration. Sure echoes from and visible similitudes with Romanesque architecture are, however, preserved. We can, therefore, consider that this architecture was, to a certain degree, in consonance with Byzantine architecture. Reminiscences of the architecture of Teodoric's palace from Ravenna may be found in any instance of Romanesque architecture, in addition to Armenian influences. The absence of loggias in the stone architecture of Istanbul may be accounted for by the erection of houses outside the city wall.

The constructional elements of stone façades in Istanbul have alone the role of decoration: brackets, frames, relieving arches, lintels, sawtooth cornices are elements with a precise functional and constructional role, which, the same as in Greek architecture, have a two-fold constructional-decorative function in the façade.

In the Phanar architecture there is no hidden function, the whole structure is visible. The wall acquires visible static schemes, though not to the extent to which these become vectorial schemes in wood architecture. The small height of the ground floor as compared to higher floors in Istanbul architectures results in that *piano nobile* required by any building placed in the street alignment.

The twelve different examples presented below have an outstanding stylistical unity, which justifies us in believing that among them there are no greater differences than a century or two. Precise documents were left only for a short time span and long-standing investigations are neces-

---

[7] See C. JOJA, *Contributions to the knowledge of the civil architecture of Istanbul.* Rev. Roum. Hist. Art, Série Beaux-Arts, t. IX, 1972, p. 19.

sary to establish data on domestic architecture in the first ten centuries.

Were the architecture of Phanar stone houses Turkish, we would expect to find at least a specimen of it or its echoes in the former capital of the Empire, Bursa (two centuries prior to the fall of Constantinople) or in Konya, the even older capital of the Seldjuks. Nothing of the kind exists.

Were the architecture of these houses western, due to the domination of the Latin Empire or of Genoese present till the downfall of Constantinople, the same stone architecture with brackets and triangular bow-windows would also occur everywhere in the West or in Genoa. Yet nobody ever mentioned such similitudes.

Were the architecture of these houses Oriental, similar elements ought to appear in Egypt, Syria, Iran or India. This has not been proved so far.

The fact that this architecture is not to be met anywhere in the Balkan Peninsula might circumscribe its development period to the centuries when the Byzantine Empire was confined to Constantinople, also involving the first two centuries after the conquest. Some indices point to the possibility of an even greater antiquity. Account must be taken of the relieving arches, playing the role of skylight in the so-called Justinian's palace on the walls to the Marmara. These elements were also developed in the architecture of buildings from the imperial Topkapy palace, and became a major element which conditions the inner and outer room.

The hypothesis of a western influence in the Byzantine architecture of Constantinople during the Latin Empire of the early 13th century, can in no way be supported. Stone architecture in Istanbul resembles neither the Western one nor the Rhodos one. In the latter place, Western knights lived till the 16th century and a mediaeval stone architecture is perfectly preserved.

As against Islamic domestic architecture, generally made of brick — plastered, glazed or overlaid with faience — which emphasize the grace of constructional and decorative elements, the Istanbul stone architecture lays stress on robust and straigthforward constructions, with unplastered facing, on equal rhythms, floor projection in bow-windows parallel with the street or triangular, absence of any gratuitous outer decoration.

The efforts for Turkish civil architecture are best seen in Istanbul in the buildings of the Imperial Topkapi Palace [8]. Thus Çinili Kiosk, built either in 1466 or may be a long time before, is a Byzantine building

[8] "Apollo", July 1970, HAYRULAH ÖRS, *The History of Top Kapı Palais*, p. 9.

of Syriac type, rather than an Ottoman one, as this type will never be repeated in the whole Islamic world.

In the 16th century, Sinan built for Murad the Third a kiosk which records changes of senses, rhythms and proportions, not yet met in the architecture under discussion. The increase of the skylight in the visible relieving arch of Justinian's palace on the walls, grants different plastic values to the inner space and to outer architecture, succeeding in imparting purely Turkish values to the imperial architecture up to the 18 th century.

The Turkish parament began to differ from that of Phanar houses as early as the 16th century. Carelessness is replaced by precise finishing and a mechanic perfection is introduced not only in civil architecture but also in the religious one.

The Topkapi harem [9] of the 16th century, built of stone without brick aligning rows, with porticoes, very pointed arches and saw-tooth cornices, was built in 1580 also by Sinan, the same as the kitchens of 1574. At last, the apartment of Selim III in the 19th century seems to achieve a genuine expression of the Turkish architecture of Istanbul.

The Istanbul inns are grouped round the Kapali Çearşir bazaar. These huge stone buildings have the same stylistic features as the Phanar houses yet with a more rigid architecture facing the street, without being altogether closed. Street façades are palace-fortresses with triangular or straight bow-windows, full of the most refined architectural expression. The three great inns, Yeni Han, Valide Han and Vizir Han — the first with three floors, the other two with two floors — have giant patios with different architectures. All three seem to be just the old Byzantine Xenodokionts, the same as the other smaller inns, placed at different distances from the bazaar, if stylistic data are considered sufficient for a verisimilar dating.

In Istanbul all inns have windows and shops facing the street, as against inns of Anatolia and Central Asia, real fortresses. We wish to mention only inns from Ulukishla, Tokat-Sivas, Sultan Han of Kaiseri, Ciftlik Han of Sivas Amasya, Ezine pazar Hani of Amasya Tokat, Sereiza Han of Antalya-Alanya, Evdir Han of Antalya, Sultan Han of Konya Aksaray, Zazadin Han of Konya, Karatay Keravan Saray of Kaiseri Elbistan, Agzi Kara Han of Aksaray Mevshekir,Alara Han of Antalya, Alanyie Kirkgöz Han of Antalya Konya and Kyzylviran Han of Konya Beyshehyr, with plans, spatial, constructional and decorative outlook utterly different from those in Istanbul. They make us wonder whether these are not old solid Byzantine inns, renovated in the course of years.

[9] "Apollo", July 1970, *The Ottoman Harem* by Cagetay Uluçay.

Fig. 1. —

The Mano house, formed of a large building, a small building and the church St. Nicholas inside the courtyard, has a main building with ground floor, two cantilever floors and a retired attic. In the street, the ground floor is reduced since street level rose with the time. The first floor is placed on 16 very close brackets, doubled at the end, and windows are placed on a level with the cantilever-beam, forming door-windows. The second floor is also overhanging on a row of 23 smaller brackets, at the window level. This modality is not met anywhere in the Western or Eastern stone architecture. A cornice with a treble brick row, placed as saw-teeth, crowns the second storey and another one with a double teeth row appears at the attic. The windows of the first storey have straight stone frame-works, with a slightly broken relieving arch. The upper plane of the masonry protrudes with 4 cm, to mark the extrados of the arch. Between windows are formed pilasters, stressed only by the different structure of the masonry.

The storey has the same window frames, only the lintel is cut as a circle segment, to give another value to the empty space. This practice was encountered as early as the 5th century in the Christian architecture of Syria [10]. The presence of broken relieving arches could be an argument in favour of dating the construction in the Ottoman period. Yet we know that the broken arch was used as early as the 6th century. The plastic effect is mainly achieved by close brackets, by the relieving arches and by the rich cornice. The regular rhythm of empty places and cantilevers, the outline of pilasters, the strong shadows of cantilevers, the horizontal lines strongly marked by the bracket rows and the saw teeth, provide this façade with an architecture of the purest classic style, a true Byzantine classicism. Without any reference to the Byzantine church architecture, this representative house mirrors the spirit and plastic understanding of builders of the 12th century, transposed to the lay requirements and ideals of the Byzantine community. This architecture is a clear expression of the sensitivity and of the rational structure of the community which built it. It may help to a more precise understanding of history and philosophy in Istanbul, along centuries. The entrance gate on the left is much more recent — probably from the 18th century —, having been built after the street level was raised. The emblem of the house — the palm and crown with cross in a baroque frame — was certainly made in the 18th century. The entrance door, on the ground floor, was half buried in the earth.

[10] VOHÜÉ, *L'architecture civile et religieuse en Syrie Centrale*, p. 65, 66, 136—138.

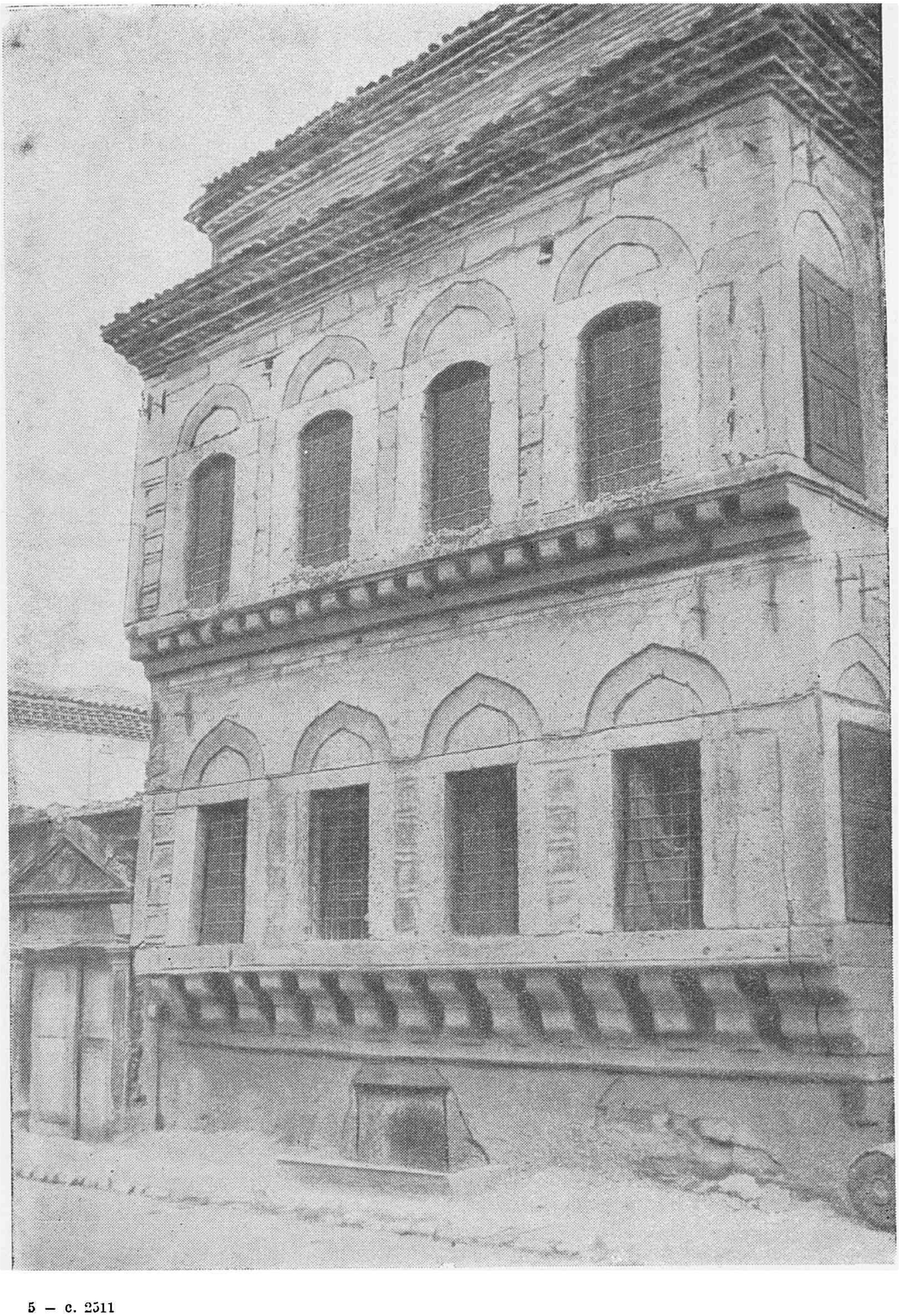


Fig. 2. —

On the same street of the Golden Horn, Mursel Pasha Cadesi, there stands the house of figure 2, with a different plastic style than the Mano house. Of moderate size, with a half-buried ground-floor and a floor with an almost destroyed Byzantine cornice, this building is of great interest for the study of Istanbul architecture. The façade, treated as a loggia, protrudes on four brackets and three successive hang overs of the floor plane. These elements yield a great plastic expressiveness and absolute originality. The arch of the four windows is achieved by cutting the lintel in a marked arch, emphasized by a profile over it. The facing is the common Byzantine one, up to the profile, with ashlar in brick cases. Over this profile there stands a stone masonry of smaller dimensions without brick aligning rows, an added masonry which makes us think that we are faced with a fragment of a very old and more important building. The monumental spirit which presided over the erection of this house is sufficient to introduce us to the totality of plastic senses of Byzantine architecture. The absence of relieving arches and of skylights over the lintels may originate from the rebuilt masonry over that semiloggia. The portal of the floor with simplified profiles has a skylight cut in the very profile where brackets are originating. The two neighbouring empty spaces at the ground floor were cut in a late period, to be used for a shop.

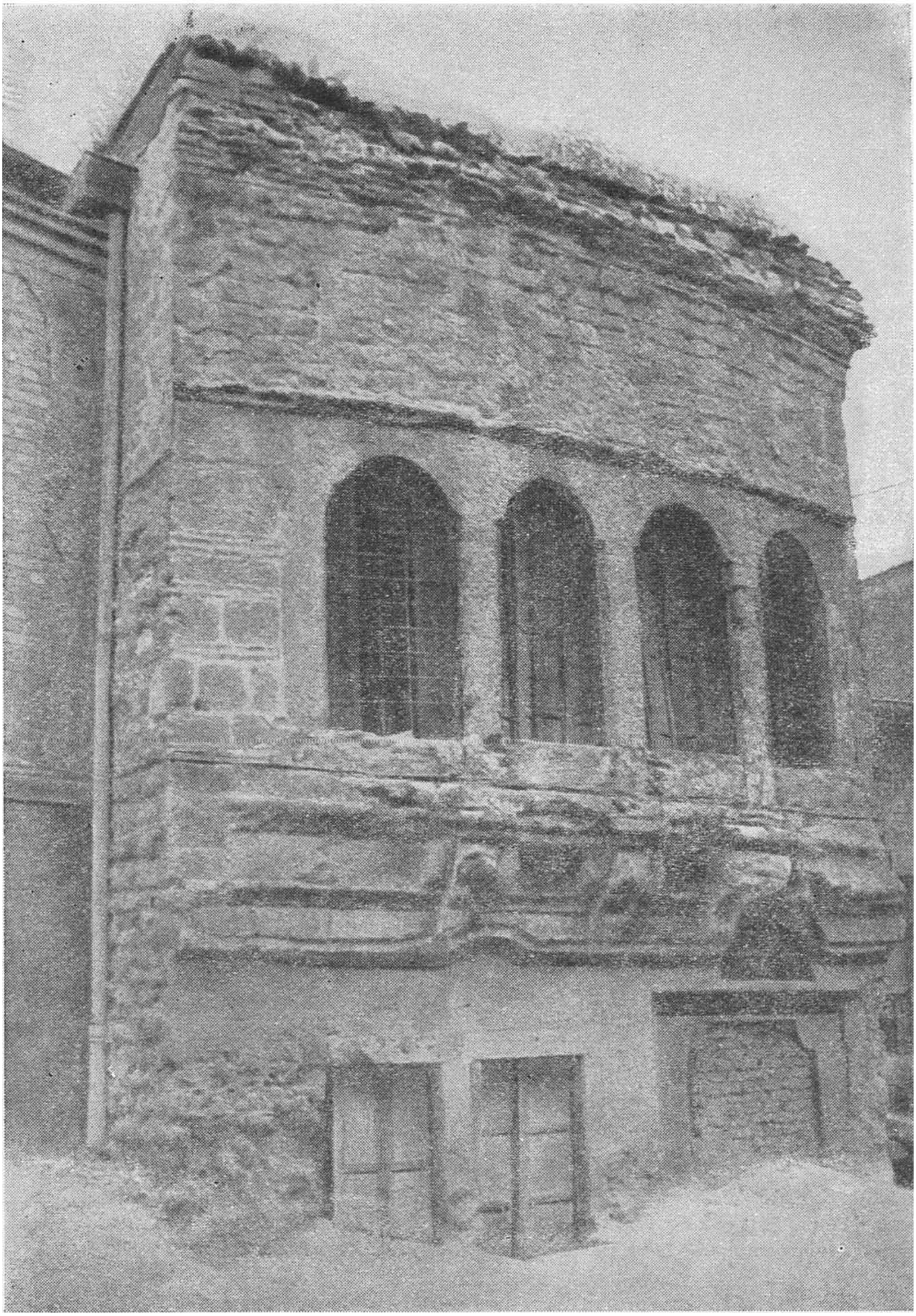


Fig. 3 —

The fragment of large building, placed on the bank of the Golden Horn in the vicinity of the Unkapani is revealing for the old stone architecture in Istanbul. The triangular bow-window, overhanging two rows of successive brackets is the only elaborate architectural effect, yet it is so strong that it renders useless any other decoration. It enlivens the façade with more brilliancy than any other added elements. This architectural solution is unnatural for stone architecture and it is doubtlessly inspired from the wooden architecture of old Constantinople. No doubt, esthetical requirements presided over the adoption of this difficult constructive solution. Never met in the West, this plastic formula had certain echoes in the Balkan and Anatolian wooden architecture but none in the stone architecture of the Ottoman Empire. The descending rhythm of cantilevers cut by three horizontal lines gives rise to extremely refined combinations of light and shadow. The window lintels are cut in circle segments, the same as in the other Phanar buildings, without any relieving arch.

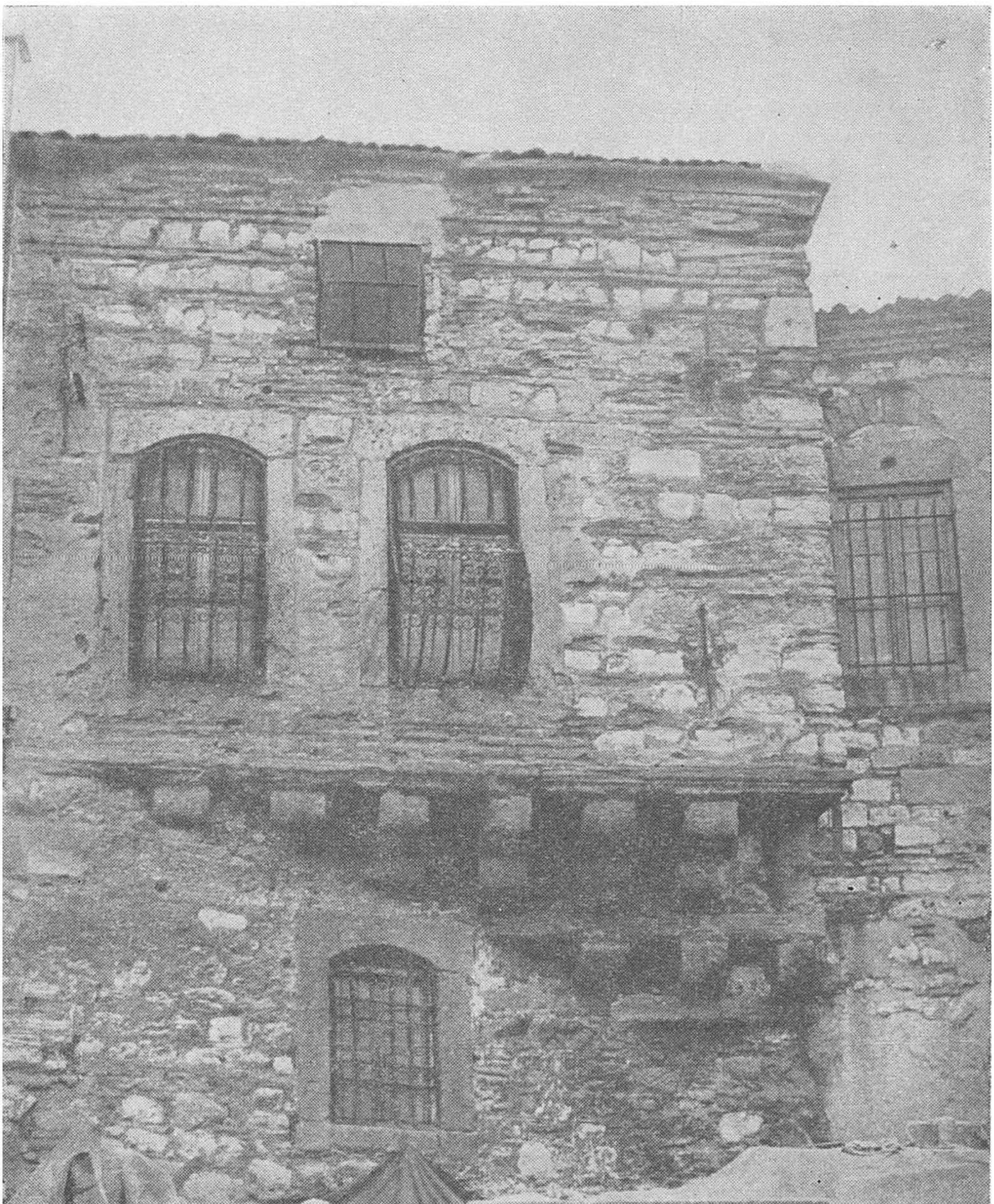


Fig. 4. —

The old building fragment of greater size on the Mursel Pasha Kadesi street (Fig. 4) illustrates the importance given by Byzantine builders to brackets and bow-windows. The different treatment of the two bow-windows and even of the brackets of a single bow-window is an example of the inventiveness displayed for any house. As the plastic effect of brackets was certain, they were used in numberless variants in Istanbul.

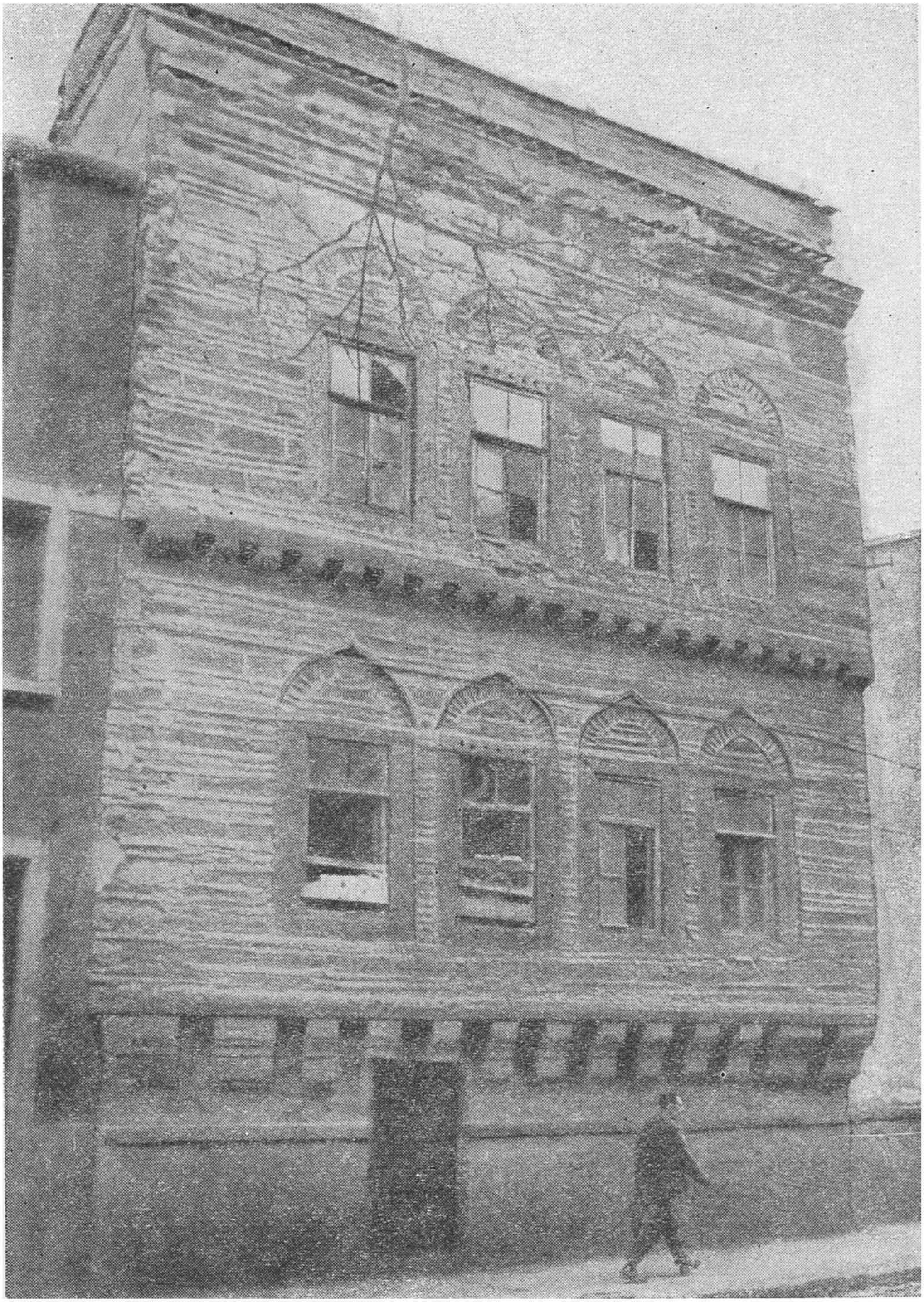


Fig. 5. —

In the same street (Fig. 5), a house with ground floor and storey, with attic marking the floor vaults, with saw-tooth cornice, treble at the floor and double at the attic, with three façade windows, has a subtle range of ornaments provided by pigeon-lofts. Rudiments of these exist also in the Mano house. Without brackets and bow-windows, only with a slight protrusion of the floor, this house has a noble air, despite all changes made at the ground floor. It is a model of simplicity, monumentalness, grace and solidity.



Fig. 6.—

The house of figure 6 stands in the same street. It was built close to the city wall, probably in a broken portion, hence after the fall of Constantinople. Stylistic data are the same as for the above houses: a room protruding twice in cantilever, at the level of the second floor, the window transformed in a French window — as in the Mano house —, the room on the right with a balcony on stone brackets made of very simple ironwork. The ground floor is buried in the ground, which reduces from the monumentalness the building still has despite the absence of the saw-tooth cornice, destroyed in the meantime. Lintels of French windows of the second floor are cut in circle arcs, the same as in the Mano house. This ancient formula of the 5th century proves its necessity in an architecture devoid of decorations.

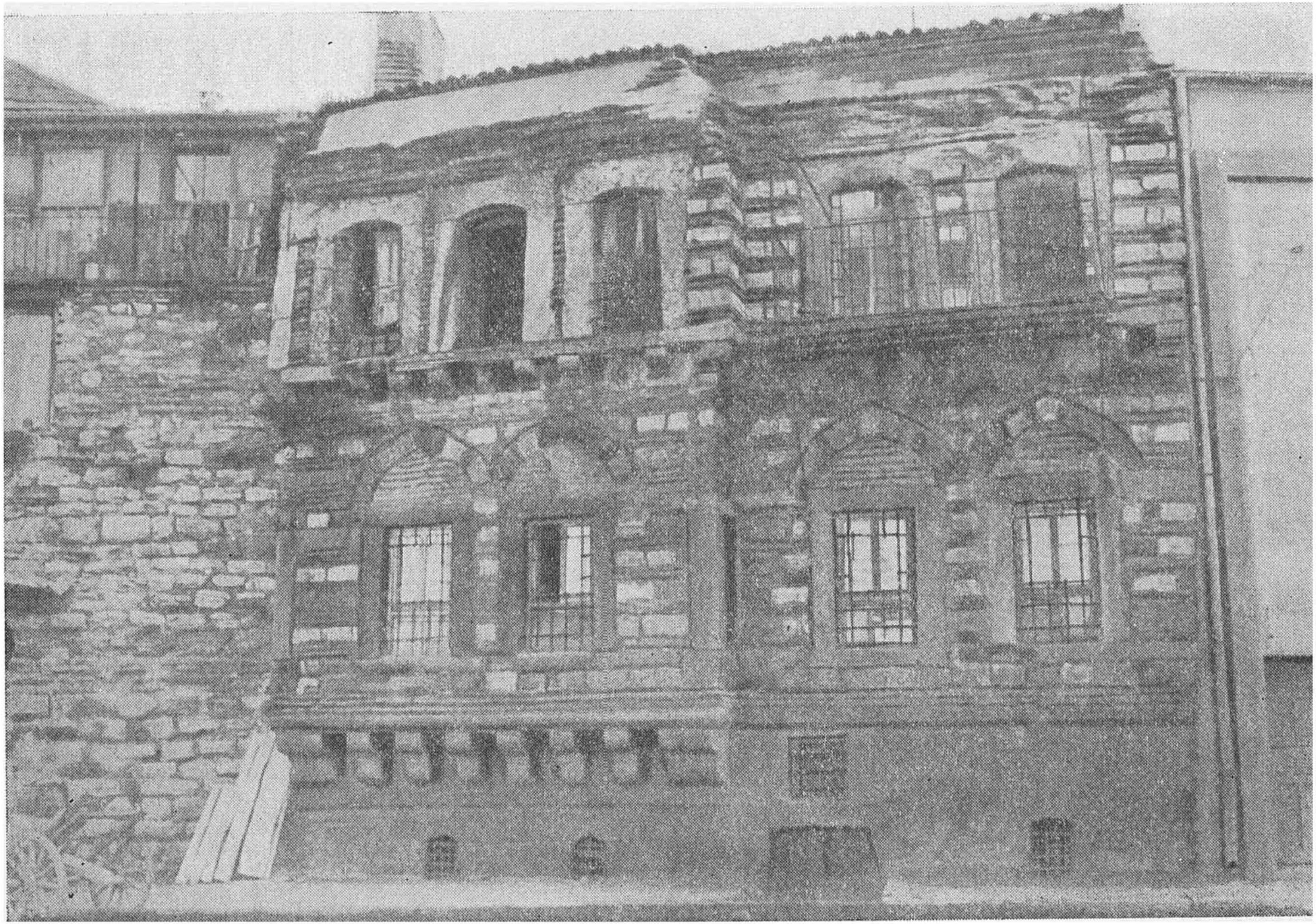


Fig 7. —

The so-called Justinian's palace on the wall of the city (Fig. 7) has a façade fragment with a floor including almost all elements used by Byzantine stone civil architecture. The only argument which could point to the existence of that palace in the 6th century might be the classical profile of stone window frames. These profiles are no longer found in stone houses existing in the Phanar. Yet this is not sufficient to prove dating. Other proofs seem to be the skylight opened over the lintel, the classic rhythm of windows, the preserved columns with Byzantine capitals. The architectural senses of this palace may be clearly seen in the studied buildings. The available elements are not sufficient, however, to establish the evolution of Byzantine architecture from the first century till the 15th century.

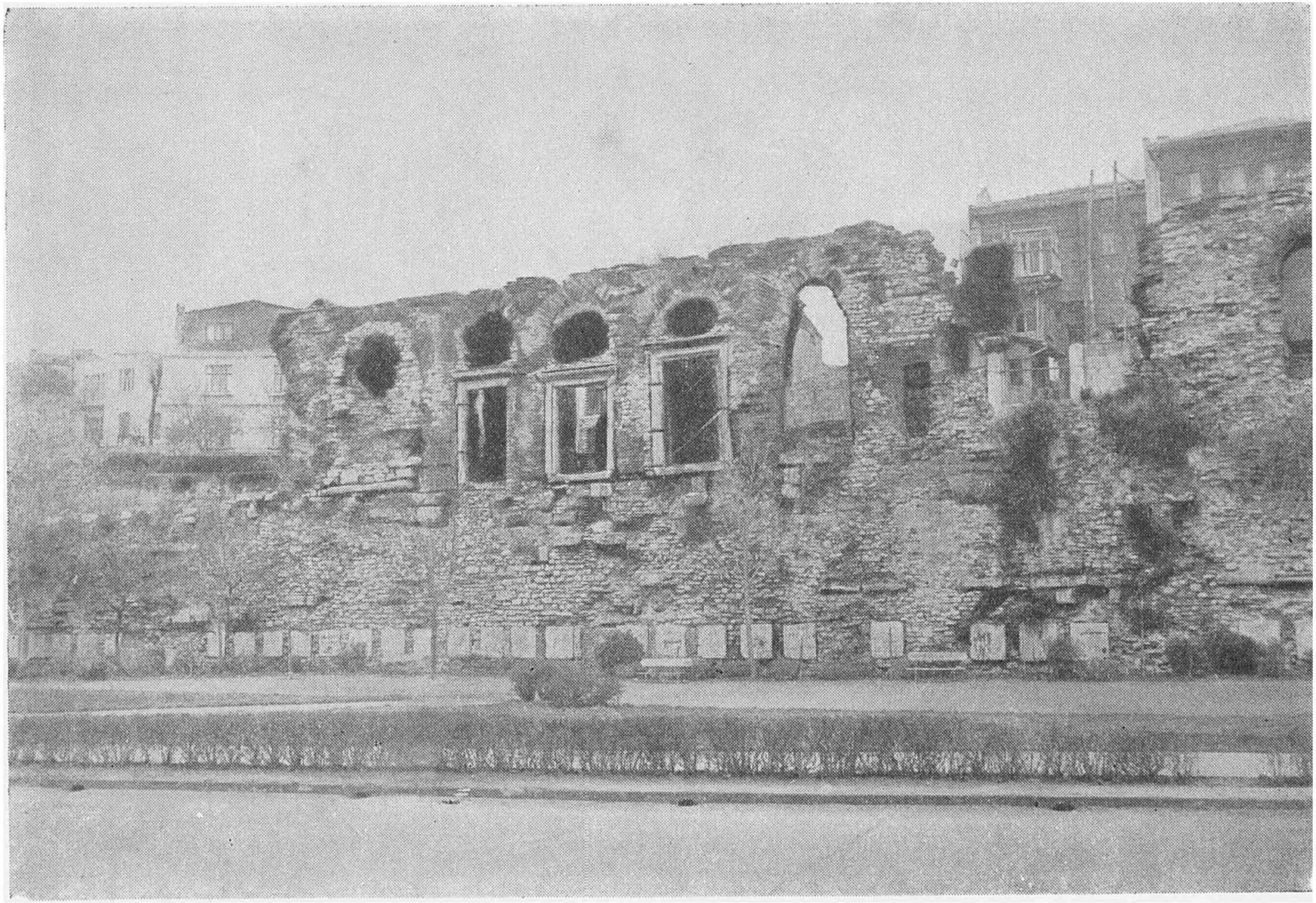
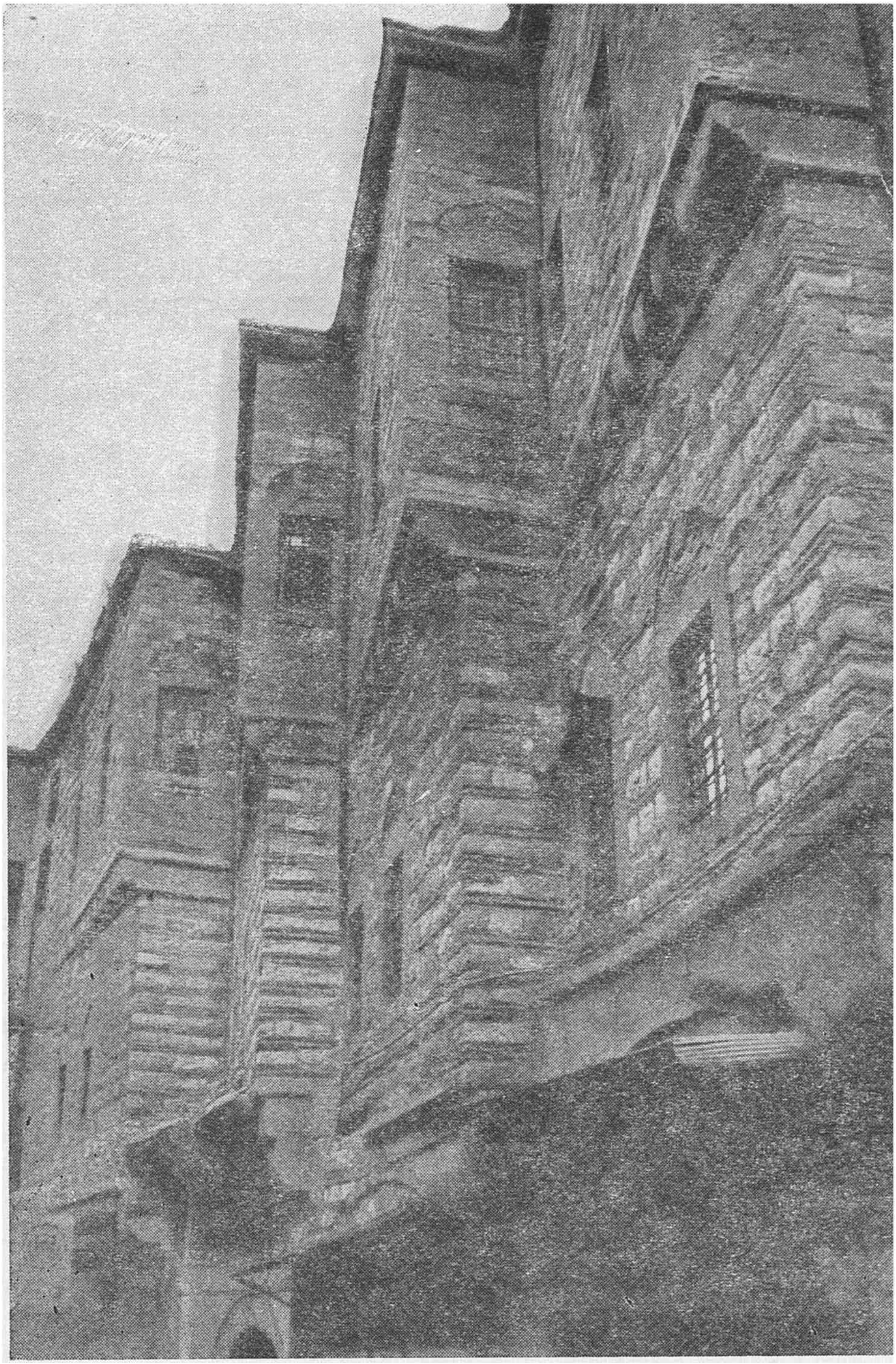


Fig. 8. —

The Buyuk Yeni Han (Fig. 8) in the vicinity of the bazaar is very large and has the most monumental of all stone façades from Istanbul. Six triangular bow-windows, protruding on two high floors, and a ground-floor with outside shops, represent sufficient elements to highly enliven this architecture, devoid of decoration. Triangular bow-windows are, however, an artifice.



QUELQUES PROBLÈMES CONCERNANT LE RÉGIME DE LA DOMINATION OTTOMANE DANS LES PAYS ROUMAINS

ION MATEI
(Bucarest)

II

Dans les chapitres précédents *, nous avons souvent souligné les caractères communs de la domination ottomane exercée sur les trois pays roumains, tout en relevant des particularités et des aspects spécifiques au régime de chaque pays.

3. LE RÉGIME JURIDIQUE ET POLITIQUE DE LA DOMINATION OTTOMANE DANS LES TROIS PAYS ROUMAINS. RESSEMBLANCES ET DISSEMBLANCES

Plusieurs conditions générales du régime qui leur fut imposé sont semblables : toutes les trois provinces ont joui d'une autonomie politique et administrative, qui a justifié le maintien de la frontière, séparant leur territoire des régions prises en administration directe ; elles ont payé un tribut (*ḫarağ*), ont offert des dons (*peškeš*) et ont contribué à l'approvisionnement des armées. Mentionnons encore l'investiture du voïévode et les insignes princières octroyées par un *berāt* de la Porte, l'envoi et l'entretien d'un *qapukehayā* auprès de la Porte, etc. Mais la position géographique, la force de la résistance locale et le contexte politique international ont joué leur rôle dans l'emprise ottomane de ces provinces et ont provoqué une variation du régime établi dans des étapes historiques

* La première partie de cette étude a été publiée dans cette même revue, vol. X (1972), 1, p. 65–81.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 1, P. 81–95, BUCAREST, 1973

différentes. Le fait que la résistance de la Valachie, située plus près de l'Empire ottoman, fut infléchie plus tôt que celle des moldaves explique les particularités du régime de domination instauré dans ce pays. La situation internationale au XVI^e siècle incitait les Turcs à avoir des attitudes différentes à l'égard des deux puissances autour desquelles gravitaient les deux Etats roumains, c'est-à-dire la Hongrie et la Pologne. Les rapports turco-hongrois étaient loin d'être amicaux. La période de calme relatif de la seconde moitié du XV^e siècle n'était que le résultat d'un équilibre des forces et des engagements politique ou militaire sur d'autres fronts. Un équilibre assez fragile, d'ailleurs — comme le déroulement ultérieur des événements l'a démontré. Par contre, le maintien de bons rapports avec la Pologne a été une des constantes de la politique ottomane tout au long du XVI^e siècle. La suite des traités hungaro-turcs rend compte de la diminution de la présence de la Valachie dans cette région, puisque dans plusieurs textes ce pays — dont les faibles voïévodes, secondés ou dominés par la noblesse capitularde, avouaient ouvertement que la défense du pays « ne pouvait plus (se faire) par la bravoure, mais par des dons » [1] — n'est plus mentionné. En échange, à cette même époque, en Moldavie Etienne le Grand résistait à l'avance ottomane, si non toujours avec succès, du moins avec fermeté, courage et habileté. La résistance roumaine aux moments les plus dangereux et agressifs de l'expansion ottomane, aussi bien que l'avantage stratégique et politique que représentait pour les Turcs la ligne du Danube en tant que frontière militaire, ont déterminé le maintien du régime de l'autonomie dans les deux Principautés, bien que les rapports de chacune d'elles avec les Turcs gardassent encore de nombreuses différences qui, peu à peu, se sont estompées.

La Valachie n'a plus obtenu le renouvellement de l'ᶜ*ahdnāme*, probablement dès le temps de Mourad II ou de Mehmed II ; les privilèges accordés à la Valachie furent conservés de facto et non consacrés par un acte ᶜ*ahd* formellement renouvelé par les autres sultans. L'ᶜ*ahdnāme* accordé à la Moldavie et qui, heureusement, a été conservé (pendant que le document qui regarde la Valachie n'existe plus) a été probablement renouvelé sous le règne des successeurs d'Etienne le Grand [2] ; mais il ne

---

[1] I. Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țării Româneşti cu Braşovul...* (Documents concernant les relations de la Valachie avec Braşov...), Bucarest, 1905. Cf. *Istoria Romániei* (Histoire de la Roumanie), Bucarest, Edit. Academiei, 1962, p. 527. Pour mieux éclaircir les rapports des Ottomans avec les Hongrois et les Polonais, d'un côté, et avec la Valachie, de l'autre côté, il faudrait mieux connaître le sens que les Ottomans accordaient au concept de souveraineté ; mais le problème n'a pas été approfondi jusqu'à présent. Cf. L.Millot, *Introduction à l'étude du droit musulman*, Paris, Sirey, 1953, p. 74—78.

[2] Pour cette question, en sus de la bibliographie générale, N. Beldiceanu, *Problema tratatelor Moldovei cu Poarta în lumina cronicei lui Pečevi* (Le problème des traités de la Moldavie avec la Porte, à la lumière de la chronique de Pečevi), « Balcania », V (1947), p.

fut plus renouvelé . La Moldavie, par rapport à la Valachie, gardera — tout au moins dans le protocole ottoman — une priorité. Vers 1507, on savait en Europe que des deux Valachies, l'une devait obéissance aux Turcs, l'autre (la Moldavie) [3], ne le devait pas. En 1584, lorsque les envoyés de Petru Cercel, voïévode de Valachie, furent admis à baiser le bas du manteau du sultan, avant les envoyés du voïévode moldave Petru Şchiopul, cette priorité fut considérée à Constantinople comme exceptionnelle, car la Moldavie, bien qu'étant un pays plus petit, avait la préséance à cause de sa position géographique aux confins de l'empire[4].

Signalons, comme non dépourvu d'intérêt, le fait qu'en dépit de la résistance antiottomane de la Moldavie, à certains moments du XVI[e] siècle, ce pays conseiva dans ses actes officiels des formules de l''^{c}*ahdnāme*. Ainsi, le *berāt* de 1620 du voïévode Alexandru Iliaş — pour autant qu'on le considère authentique — contient à côté de la phrase « en même temps sera-t-il (c'est-à-dire lui, le prince — I.M.) ami de l'ami et ennemi de l'ennemi », une mention significative rappelant que ce prince avait été aussi voiévode de la Valachie et, en tant que tel, le Sultan ajoute : « ... nous avons décidé de lui accorder une plus grande aide... » (A. Feridun, *Münša'at* ....II 446)

Mais, les chroniques turques demeurent assez vagues et imprécises à ce sujet. N^c*amía* [5], par exemple, nous informe que Michel le Brave aurait demandé un ^{c}*ahd* pendant que Selāniki [6] affirme qu'autant Michel que Ieremia Movilă ne reçurent que des hatt-i šerifs. Les différences néanmoins n'étaient pas essentielles ; elles ne sont sensibles que dans les formules de cérémonial ou de chancellerie qui conservaient des traces anciennes de certaines relations réelles [7]. Cette situation dura jusqu'à la fin du XVII[e]

593—559 ; A. Decei, Tratatul ... sullıname (*Le traité... sulhname*) ; idem, *Un Fetih name-i Kara Bogdan" 1538 de Nasuh Matrakci*, dans *Koprülu Armagam*, Istanbul, 1953, p. 122 : „*Un ahdname-i hümâyun* — dont F.N. 1 et F.N.II ne font pas expressement mention — fut concédé au nouveau Voiévode (de Moldavie). Les bases des relations entre la Porte et l'Etat moldave ne furent pas modifiées",... *Le Sulhname* (^{c}*Ahdname*) vers 1479 publié par A. Decei est sans aucun argument tenu pour un faux par N. Grigoraş, *A-t-ıl existé un traité de paix entre Mehmed II et Etienne le Grand ?*, Jassy, 1948, p. 25.

[3] Sanuto, *Dıarıı*, VII, p. 8, apud *Istoria Românieı*, II, p. 613.

[4] Hurmuzaki, *Documents*, XI, p. 189—190 et *ıbıdem*, vol. 1, suppl,. I, p. 74—75. Cf. Ştefan Pascu, *Petru Cercel şi Ţara Românească* (Petru Cercel et la Valachie), p. 49.

[5] M. Na^{c}ımā, *Tarih*, I, p. 205

[6] M. Selānīkī, *Tarıh*, p. 32, 41. Cf. M. Guboglu, M. Mehmet, Cronici turceşti.. (Chroniques tırques), p. 375, 379.

[7] Les rapports avec les Principautés Roumaincs ont été réglementés ultérieurement par des *hatt-ı šerıfs*. Ils consacraient cependant une situation antérieure. Ainsi, en mars 1788 (1202 djumeze II evt.), le sultan Abdoul-Hamid I dısait à Alexandre Ypsilanti : « depuis la soumıssion des *raya* de Moldavie à mon Haut Empıre et jusqu'au moment présent, leurs anciens privılèges n'ont pas été troublés » (Acad. Roum., *mss. orıental 343* fo. 83, nº 188). Les *hatt-i šerıfs* par lesquels on renouvelait les anciens privilèges, et tout particulièrement ceux de 1802, furent considérés non pas des simples normes internes, mais, en même temps, des « capitulations », en vertu du souvenir des anciens ^{c}*ahdnames*. Aussi bien, l'ambassadeur de

siècle, lorsque la position des deux Principautés, sur le plan économique surtout, se modifia, la priorité passant à la Valachie, dont le trône sera plus convoité. Césaire Daponte[8] affirme que le prince Constantin Brancovan a obtenu par l'entremise d'Alexandre Mavrocordato que le trône de la Valachie « soit élevé plus haut que celui de la Moldavie, qui, auparavant, avait été plus respectée que la Valachie »[9].

Plus tard, au XVIII^e siècle, des réglementations — à ce qu'il paraît établies après 1774 — fixèrent toutes les obligations de la Moldavie à 33% par rapport à celles de la Valachie, proportion synthétisée dans la formule « un tiers — deux tiers » (*sulus wa sulusān*)[10].

Il y a cependant d'autres témoignages aussi qui prouvent qu'à l'origine la Valachie avait connu un régime de dépendance plus accentué et — cela va de soi — plus ancien. En premier lieu le quantum du tribut. Le document récemment découvert à *Topkapi saray müzesi* et publié presqu'en même temps par M. Guboglu et M. Mehmet[11], met fort bien en évidence cet état de fait. Il ne fait d'ailleurs que confirmer une chose déjà connue, à savoir que le tribut payé par la Valachie était beaucoup plus grand et dépassait par trois fois celui de la Moldavie (14 000 florins par rapport à 5 000 florins). De plus, la Moldavie payait en florins vénitiens et plus tard en florins hongrois, parce que — disaient les Moldaves — il « ils n'ont pas de florins francs » (vénitiens — *n.n.*) ; aussi «sont-ils tombés d'accord de payer en florins hongrois » (*sābıqda sultān Meḥemmed zamānında efrenğiyye verirlermriš sonra bulunmaz dcyu merhūm ḥudavendigār zamāninda engürüsiyye verir olmišlar*)[12]. Il ressort donc des données de ce document concernant les différentes variations du quantum du tribut valaque que celui-ci n'a été payé qu'une fois, en 1480, en florins hongrois, alors que de 1471 à 1515 (env.) il a été payé en aspres (env. 500 000 à 700 000 aspres[13].

France à Constantinople relatait-il le fait que la *qapukehayā* du prince de Valachie (Constantin Ypsilanti) aurait refusé des demandes supplémentaires de nouvelles quantités de moutons, en disant que « les dernières *capitulations* de la provice de Valachie avec la Porte, sous la garantie de la Russie, s'y opposaient ». Hurmuzaki, *Documents*, vol. II, suppl. I ; voir aussi V. Urechia, *Ist. Rom.* (Histoire des Roumains), vol. VIII, p. 702.

[8] Césaire Daponte, *Catalogul istoric al oamenilor insemnaţi* (Catalogue historique des personnalités marquantes), chez C. Erbiceanu, *Cronicarii greci* (Les chroniqueurs grecs), p. 173.

[9] Idem, *Ibid.*

[10] Bibl. de l'Acad. Roum., *ms. oriental n° 343*, fo. 69 n. 152., etc.

[11] Dans « Revista Arhivelor », IX (1966), n° 2, pp. 183—184 et « Revue des Etudes Islamiques », 1969, n° 1, pp. 49—80 et resp. « Revue des études sud-est européennes », 1967, 1—2, pp. 95—129.

[12] M. Guboglu, *Le tribut payé par les Principautés roumaines à la Porte*, « Revue des Etudes Islamiques », 1969, 1, p. 77.

[13] M. Berza, *Haraciul Moldovei şi al Ţării Româneşti...* (Le ḫarağ de la Moldavie et celui de la Valachie...), dans *Studii şi Materiale de Istorie Medie*, II, p. 7—48.

Ce document met donc en lumière non seulement un plus grand degré de dépendance et une date plus reculée de l'établissement du paiement du tribut, pour la Valachie, mais aussi, implicitement, des relations commerciales plus serrées entre la Porte ottomane et la Valachie [14].

Le document cité n'étant qu'un simple acte de compatibilité, il est difficile d'y déceler l'aspect politique du tribut ou les rapports réels entre les Principautés et la Porte ; mais les chiffres offrent des indications assez pertinentes quant à la variation de la dépendance de la Porte.

D'autres éléments confirment également que la dépendance de la Valachie (aux XV^e et XVI^e siècles) était plus grande que celle de la Moldavie. Les émissions de monnaies en argent cessèrent en Valachie avec le règne de Radu cel Frumos, alors qu'elles persistèrent longtemps encore en Moldavie (du temps de Ştefăniţă, XVI^e siècle, — on conserve des monnaies en argent, et d'une période postérieure des monnaies en cuivre — utilisé à cause du manque de l'argent métal). La Moldavie, et sporadiquement la Valachie, continuera d'émettre de la menue monnaie même plus tard ; le voïévode de Transylvanie émet à son tour des monnaies en argent [15]. La Transylvanie avait, de ce point de vue, une situation privilégiée par rapport aux deux autres pays roumains, autant en fait qu'en droit [16].

[14] Je ne pense pas qu'il s'agisse du fait qu'à l'époque la Valachie avait plus de ressources et de revenus (M. Guboglu, *Le tribut payé...*, p. 74). Tout au contraire, nous avons de bonnes raisons de considérer que la Moldavie avait à ce moment un trafic commercial interne et externe suffisamment vif et qu'elle était pour le moins aussi peuplée que la Valachie. Par conséquent, la différence entre les deux tributs indique une variation du degré de dépendance, due, en grande partie, au fait que la Valachie avait reconnu plus tôt la suzeraineté ottomane.

[15] Pour l'importance accordée à l'émission des monnaies, on peut citer l'opinion d'un historien turc du XVI^e siècle « Les historiens savent que si quelqu'un domine même une seule bille, il est compté comme souverain, à condition qu'on dise la prière en son nom et qu'il batte monnaie (... yalniz bir šehre hukm etse, ḫuṭbe ve sıkke kendu atına olandan son padišah saylr" (J. Matuz, *L'ouvrage de Seyfı Celebi historien ottoman du XVI^e siècle*. Edition critique..., Paris, 1968, p. 29).

[16] Sur les rapports de la Transylvanie avec la Porte, outre les ouvrages de Biro Vencel et G. Muller déjà cités, J. Rypka, *Die türkische Schützbriefe fur Georg II Rákóczi Fursten von Siebenburg aus dem Jahre 1649*, « Der Islam », 18, (1929), 3—4, pp. 213—232 ; I. H. Uızuncarşli, *Ekos Barçyn Erdel Kraliğin tayin hakkirda birkaç vesıka*, « Belleten TTK Ankəra », 8 (1942), 2, pp. 361—378 ; A. Handžič, *Diploma Sultana Murcda IV eidelskeom knezu Djordju Rakocju*, « Priloza za orient. filologju », Sarjevo, 6—7, 1958 p. 15—192; z. Vesela Prenosilova, *Zur Korespondenz der Pforte mit Subenburgen 1676—1679*. Archiv Orientálni,. Praha, 26 (1958), 4, pp. 585—602. Idem, *Quelques chartes turques concernant la correspondance de la Sublime Porte avec Imre Thokoly, ibid.*, 24 (1961), 4, pp 541—574. Idem, *Contribution aux rapports de la Sublime Porte avec la Transylvanie dans la deuxième moitié du XVII^e siècle*, Communications au I^{er} Congrès des études balkaniques 1966, Sofia, 1969. M. Guboglu, *Şapte documente turcesti din arhivele Brasovului privind relaţiile Transilvaniei cu Poarta otomană la începutul secolului al XVIII-lea* (Sept documents turcs des archives de la ville de Braşov concernant les relations de la Transylvanie avec la Porte Ottomane au début du XVII^e s.), « Revista Arhivelor », 8 (1965), 1, pp. 273—257. I. H. Uzunçarşili, *Berat*, *Islam Ansiklopedesi* (*I. A.*), I, pp. 523—524 ; A. Decei, T. Gokbilgin, *Eidel*, I. A. s.v. et *Enc. Islam* 2, s.v. ; L. Fekete, *Berat*, *Enc. Islam*, 2, éd. s.v. Quant à l'ordre de préséance dans le cérémonial ottoman des voïévodes des trois pays, voir *Naṭāiğ al vuqūᶜāt*, I, p. 137.

Les princes de Transylvanie obtenaient toujours un *ᶜahdnāme* inclus dans le berat de nomination et d'investiture qui consacrait le choix «des trois nations ». Cet *ᶜahdnāme* a été régulièrement renouvelé et accordé non seulement aux derniers princes élus, mais aussi à François Rákóczi II. Les princes de Transylvanie avaient la préséance dans le cérémonial ottoman et des différences peuvent être constatées dans la manière de recevoir les envoyés et les *qapukehayā*. Ces derniers gardent longtemps les droits qu'avaient les représentants diplomatiques et leurs suites en ce qui concerne l'habitation et l'entretien. Leur résidence, *Erdel-han*, était à ce qu'il semble nantie du droit d'asile, que les *Bogdan* ou *Eflak-Saray* (valaque) ne détenaient que d'une manière toute relative. Les voïévodes et les princes de Transylvanie avaient le droit d'envoyer des représentants aussi en d'autres pays que l'Empire ottoman, ainsi que celui de frapper monnaie, même en or. Dans les titulatures utilisées par les Turcs pour les princes de Transylvanie, ceux-ci étaient désignés par le terme *kraï* (équivalent de Roi — *n.n.*).

Durant la seconde moitié du XVII^e^ siècle, la dépendance de la Transylvanie s'accentua à la suite des changements intervenus dans la situation politique de cette zone. Un rapport impérial de Constantinople a consigné l'hésitation manifestée par les Turcs de continuer à accorder au prince de Transylvanie le titre de *kraï*[17]. Le tribut (*harağ*) et les autres impôts dus à la Porte augmentent à mesure que la dépendance vis-à-vis des Turcs devient plus forte, jusqu'au moment ou la domination turque a été écartée, à la fin du XVII^e^ siècle, par l'instauration du régime autrichien. Les Moldaves et les Valaques se rendaient compte de la situation quelque peu privilégiée de la Transylvanie ainsi que de son prince, mais ils s'expliquaient ce statut en partant des relations bilatérales établies aux siècles précédents. A l'exception du traité d'Alba-Iulia — ou Sigismond a imposé à Michel le Brave un traité de suzeraineté, accepté par ce dernier pour des motifs tactiques et politiques, tous les autres traités conclus entre la Valachie et la Transylvanie au XVII^e^ siècle ont été en général des traités d'égal à égal. Les rapports, généralement bons pendant ce siècle, ont été parfois troublés par les prétentions et l'ambition des princes transylvains. Les représentants de Matei Basarab répliquaient à certains agents impériaux de Constantinople qu'au cas ou Rákóczy serait détrôné, Matei ne convoiterait pas ce trône, puisque la Transylvanie

---

[17] Les chroniques turques nommaient les princes de Moldavie et de Valachie *voyvoda* ou *bey*. Vlad l'Empaleur était nommé *šehrıyar* (Ibn Kemal, dans *Chroniques turques*, p. 198) ; le même titre est donné aussi au Sultan (p. 198). Etienne le Grand apparaît chez Ašık-Pašha zade, *tekür* (ibid , p. 95) et ce titre est encore donné par Nešri à Lazare et à d'autres souverains balkaniques, tout en rencontrant parfois aussi le titre de *kral*.

detenait une position inférieure à celle de la Valachie (en tant que richesse)[18] (da ja der Walachei ein Güte nachstehe). Dans la cronique attribuée au chroniqueur valaque Radu Popescu, le titre de prince-kraï est expliqué de la manière suivante : « S'emparant (Soliman) aussi du Belgrad hongrois, qui est la résidence du prince de Transylvanie, et l'épouse du kraï et son jeune fils faisant la paix avec les Turcs, ils ont soumis la Transylvanie aux Turcs et l'Empereur leur a donné la souveraineté de la Transylvanie. Et depuis ce fils de kraï, les hommes se sont habitués à appeler *kraï* tous les princes de Transylvanie, toutefois ils ne sont pas des kraïs, mais des princes, c'est-à-dire *domni* (voïévodes) comme le valaque et le moldave » [19].

Dans les cercles diplomatiques de Constantinople et dans les milieux politiques européens, les trois Principautés étaient habituellement prises en bloc lorsqu'il s'agissait de leur statut à l'égard des Turcs. Ces derniers par ailleurs se rendaient compte du caractère unitare des trois pays roumains. Un acte de la collection contestée de Feridūn nous informe de l'intention des Turcs d'instaler un seul prince en Moldavie et en Valachie; mais le grand vezir — demandant aussi l'avis du khan tartare —, celui-ci s'y est opposé catégoriquement. (A. Feridun, *op. cit.* II, 43)

Cet aperçu trop sommaire met toutefois en évidence le caractère différent de la domination ottomane dans les trois pays roumains. A la longue, ces différences se sont estompées.

4. L'AUTONOMIE DES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES—ANALOGIE ET MODÈLE POUR D'AUTRES PAYS DOMINÉS

Le statut des régions conquises ou de celles qui dépendaient du pouvoir ottoman à des degrés variables a été précisé à l'époque des conquêtes aux XIV[e] et XV[e] siècles. Les changements ultérieurs concernent surtout les régions situées dans des zones de conflits (nous nous référons à la modification du statut des zones limitrophes de la Transylvanie — Oradea, etc. —, des îles grecques, du Péloponnèse, etc.)[20].

---

[18] Greifenklau à l'Empereur, le 5 janvier 1645, Hurmuzaki, *Fragmente*, II, p. 142.

[19] Radu Popescu, *Istoriile domnilor Țării Românești* (Les chroniques des princes de Valachie), éd. C. Grecescu, Bucarest, 1963, p. 47.

[20] L'état ottoman ne chercha pas à unifier à tout point de vue, par des réglementations, la législation aussi bien que l'état de choses des différentes régions se trouvant sous sa domination directe. Il tint compte de certaines traditions locales et même de certaines anciennes autonomies locales, qui avaient été respectées aussi par les Byzantins.

Les *qanunnāme* contiennent souvent des prescriptions particulières de région à région. Les Ottomans avaient tout intérêt qu'il y eût à l'intérieur de leur vaste et disparate Empire des territoires, des populations et des villes qui puissent jouir de régimes différents ; cela constituait l'une de leurs méthodes de conquête et d'exercice de leur pouvoir. Il n'existe pas jusqu'à présent une étude d'ensemble du problème, qui puisse nous offrir des données nouvelles ainsi qu'une image intéressante et plus objective des rapports de l'Empire ottoman avec les peuples balkaniques. Pour l'ensemble des problèmes, Halil Inalcik, *Stefan Dušan dan osmanlı Imparatorluğunda* dans *Fuat Köprülü Armağanı* (Mélanges Fouad Koprülu), Istanbul,

Au XVII^e^ siècle, on verra se dessiner — sans trop de succès du reste — des essais de réglementer cette dépendance graduée. Au siècle suivant, les diplomates européens s'en préoccuperont de plus en plus et les traités commenceront à inclure ce genre de réglementation en utilisant l'analogie.

Les ottomans faisaient appel à l'analogie afin de définir, en s'appuyant sur un état de fait découlé de situations de droit antérieures, des états de fait nouveaux (v. le raisonnement analogique (*giyās*) du droit islamique). L'analogie était souvent invoquée aussi par certains territoires, pays ou régions qui sollicitaient un régime comparable à celui des pays roumains. Des allusions à l'analogie peuvent être décelées dans des pourparlers ou dans des documents diplomatiques et même des traités internationaux.

Parmi les pays se trouvant sous la suzeraineté de la Porte, les pays roumains étaient les plus importants par leur étendue, par leurs ressources économiques, par la persistance d'une administration et d'une hiérarchie propres, aussi bien que par leur position géographique.

Au XVI^e^ siècle, le sultan Süleyman II essayait, dans une lettre adressée au Roi de Pologne, de définir le degré de dépendance des Principautés Roumaines, en partant de comparaisons qui ne faisaient que refléter les tendances des Turcs de les amener sous leur contrôle direct : ces pays « conquis » et « hérités » sont dominés — prétendait le sultan — au même titre que la Bosnie et la Sémendrie et il leur est, par conséquent, interdit d'envoyer des ambassadeurs et des mandataires [21]. Bien plus, sans mentionner expressément dans la lettre citée, la Transylvanie, il l'incluait dans le même groupe de territoires et lui appliquait la même

1953, pp. 207—248 ; idem, *Adaletnamelor*, « Turk Tarih Belgeler Dergisi », II (1965), 3—4 et tirage à part, Ankara, 1967.

M. Hadzijahić, *Die privilegierten Städte zur Zeit des osmanischen Feudalismus*, « Südost Forschungen » 20 (1961), p. 120—158 ; H. Šabanović, *Upravna podeleja jugoslovenskich Zemlja pod turskom vladavinom do Karlovackog mire 1699 god*, « Godišnjak Ist. Drustva Bosne i Hercegovine », 4 (1942), pp. 171—204 ; idem, *Bosanski Pašaluk*, Sarajevo, 1959.

Pour la situation de l'Eglise sous la domination ottomane : L. Hadrovics, *L'église serbe sous la domination turque*, 1947 ; P. Lemerle et P. Wittek, *Recherches sur l'histoire et le statut des monastères Athonites sous la domination turque*, « Archives d'Histoire du Droit Oriental », 1948 ; D. Veselà Prenosilova, *A propos de la protection exercée par le gouvernement ottoman sur le monastère de S-te Catherine au Sinaï*, dans « Arhiv Orientálni », 37 (1969), 3, p. 36 ; J. Kabrda, *Les documents turcs relatifs aux impôts ecclésiastiques prélevés sur la population bulgare au XVII^e^ siècle*, « Archiv Orientálni », XXIII (1955), 1—2. S. Runcimann, *The Great Church in captivity A Study of the Patriarchate of Constantinople from the eve of the turkish conquest to the Greek War of Independance*. Cambridge, 1968 H A. R. Gibb and H. Bowen, *Islamic Society and the West*, vol. I, Part II, London, 1957, cap.. XIV.

[21] Malheureusement, les archives polonaises ne conservent pas l'original de cette lettre (v. Z. Abrahamowicz, *Katalog dokumentow tureckich*, t. I, Warszawa, 1959). Le texte de Hurmuzaki, *Suppl. II*, vol. I, p. 25 est une traduction française du XVII^e^ siècle (...« le voïévode de Moldavie ainsi que celui de Valachie sont mes esclaves et tributaires et leurs possessions, incorporées dans nos autres Etats au même titre que la Bosnie et la Sémendrie, constituent ma propriété..., » etc.).

interdiction. Mais les relations des Principautés Roumaines avec la Porte révèlent le statut différent dont jouissaient celles-ci, comparé à celui des régions se trouvant sous le contrôle direct des Turcs : certaines particularités du système d'enregistrement des impôts ne conféraient pas aux autres territoires, dans de nombreuses autres directions, un régime comparable à celui des pays roumains. La différence était des plus évidentes et l'effort de l'estomper doit être attribué simplement à l'intention inavouée des sultans d'occuper complètement ces pays.

La tendance de transformer les deux Principautés en territoires directement administrés par la Porte en y installant des *sanğaqbeys*, a été permanente durant tout le XVI^e siècle et cette poussée ottomane n'échappait pas à l'attention des diplomates européens de Constantinople, lesquels l'envisageaient avec effroi, à cause de nombreuses implications d'ordre politique et diplomatique qu'immanquablement aurait entraînеés le déplacement de la frontière militaire ottomane du Danube aux Carpates [22].

Cette crainte persiste aussi après l'action de Michel le Brave et ne se dissipe que beaucoup plus tard, vers la fin du siècle ; le bailli Giorgio Cornaro écrivait en 1666, au Doge, en l'informant de la décision de la Porte de nommer en Moldavie, en Valachie et même en Transylvanie, des Grecs de Constantinople, à la place des princes « nationaux », les premiers étant considérés plus fidèles et ce système préférable à la substitution des pachas turcs aux princes nationaux. Moins de 60 ans après, ce plan fut appliqué à la Moldavie et à la Valachie.

Au XVII^e siècle on considérait que les trois pays roumains et Raguse avaient une situation identique (ou presque) [23]. Une relation d'Andrea Hoetzel, de 1664, notait : « Tutte l'entrate dell'imperator ottomano sono descritte e distribute in 4 parti principali, eccetto li suoi tributari forestieri, comme Wallachia, Moldavia, Transilvania, Ragusa » [24].

[22] Le 2 avril 1557, Du Ferrier écrivait à Charles IX, en lui faisant part de sa crainte de voir les Turcs occuper la Transylvanie et la Valachie (Hurmuzaki, *Documents*, Suppl. I, vol. I, p. 33) ; en 1578, l'Abbé de Lisle écrivait de Constantinople au Roi Henri III, en l'informant de la décision de la Porte : « On n'y souffrira plus aucun voïévode et on y mettra des beglerbeys pour régir le pays et y planter la religion mahométane (*ibid.*, p. 41). Le baillis vénitien rapporte le 23 juin 1589 : « ... parlarsi alla Porta di riddurre la Moldavia e la Valacchia sotto il governo di un Beglierbei » (*ibid.*, IV, 2, p. 61). C'est chez les chroniqueurs turcs et spécialement chez Selānīkī et Naīmā, etc. que le plan de soumettre la Valachie au temps de Michel le Brave, apparaît plus clairement.

[23] Sur Raguse (Dubrovnik) sous la domination turque, il existe une vaste littérature yougoslave et étrangère. Plus récemment : N. Biegman, *The Turco-Ragusan relationship according to the Firmans of Murad III (1575—1595) existant in the State Archives of Dubrovnik*, Paris, The Hague, 1967, à moi innaccessible. Les plus anciens documents turcs concernant les rapports turco-ragusains, Fr. Kraelitz, *Osmanische Urkunden in turkischer Sprache aus der zweiten Halfte des 15 Jahrhunderts*, Wien 1921, pp. 46—48 ; Fr. Giese, *Die osmanisch-turkischen Urkunden im Archive des Rektorenpalastes in Dubrovnik* (*Ragusa*). H. Šabanović a publié un catalogue sommaire des documents turcs des archives d'Etat de Raguse (reproduit en trad. par Ismail Eren dans « TTK Belleten » 30, 119, pp. 391—437).

[24] N. Iorga, *Acte şi fragmente*, I p. 258 cf. *Acta et diplomata ragusina* IV/2, p. 193, 230.

Cette analogie était reconnue par les Ragusains eux-mêmes, qui se rendaient compte qu'ils bénéficiaient d'une situation quelque peu meilleure en ce qui concerne la non-intervention turque dans la nomination des dirigeants de la République, et qui s'opposaient à l'assimilation complète de leur statut à celui des pays roumains. Aussi, le Sénat ragusain donnait en 1692 des instructions à ses agents de Constantinople, quant à l'augmentation du tribut, en leur enjoignant de faire remarquer que Raguse ne disposait pas de revenus et ne pouvait être comparée de ce point de vue à la Transylvanie, à la Valachie ou à la Moldavie. Ordinairement, lorsqu'ils devaient faire face à des exigences d'argent et qu'ils demandaient l'augmentation du tribut ou son paiement annuel, les Turcs invoquaient l'analogie du régime de Raguse et de celui des Principautés Roumaines ; mais les Ragusains répondaient : « noi non siamo nè Moldavi, nè Vallacchi, nè Transilvani che hanno tresori, ma poveri disperati che non possiamo raccogliere il tributo... »[25] Ils ne niaient donc pas la similitude des régimes juridiques, mais ils essayaient de se mettre à l'abri en invoquant les différences entre les disponibilités des pays roumains et les moindres ressources de la république, en y ajoutant parfois des arguments tirés de l'histoire, comme ce fut le cas en 1660, quand le Sénat concluait son plaidoyer par les mots : « ... Finalmente le dissimo che Vallacchia e Moldavia era stata soggetta con l'armi e pure non era alcune dificoltà alli Turchi... »[26].

---

[25] *Ibidem*, III/2, p. 926. Sur cette excuse diplomatique de la République ragusaine, voir art. *Raguza* de F. Babinger dans *Enc. Islam*, I^ere^ éd., s.v.

[26] *Acta et diplomata Ragusina* III/1 p. 519 Giov. Morosini, le baili de Venise à Constantinople écrivait au doge à propos des intentions de la Porte à l'égard de Raguse à laquelle, les Turcs avaient demandé une augmentation du tribut : « ... e seconda intenzione delvizir che succedi, mediti seriamente esso Ministro supremo d'abbolire quella forma d'erriggere un Principato temporaneo à similitudine di Moldavia e di Vallacchia o pure di consiguarlo in assoluto potere di qualche... Christiana potenza piu offerente coll'obligo dell'annuale tributo (Hurmuzaki, *Documents*, V/2, p. 157).

Dans un rapport du 2 Février 1669 de l'Ambassadeur de Raguse auprès de la Porte, Palmotta, il est rappelé : « Ciò si vedema ogni giorni in effetti, e particolarmente nell'esperienza di Moldavi e Vallacchi i quali, benchè più volte si fussero ribellati e meritessero ogni male, tuttania gli mantenueuano le capitulationi, e lazioni, senza mandar a governali passe o sangiachi, ma Principe Greci del rito loro » et cela, par crainte de voir les habitants fuir en Pologne ou ailleurs, au cas qu'ils agiraient autrement (*Acta et diplomata Ragusina* III, 2, p. 793). Durant le conflit turco-ragusain de 1677 provoqué par la demande en dédommagement des négociants bosniaques pour le fait que la République leur aurait prétendu des droits de douane — considérés comme illégaux par le Grand Vizir Kara Moustafa —, Raguse donnait des instructions à ses ambassadeurs de Constantinople dans le sens que même si « nell athnama non ci crede che da noi si possa prender datio dai mercanti Turchi, non basta ciò dire per conuincerci che noi indubitamente prendiamo questo poco di datio », en prenant pour argument la situation des pays se trouvant dans des conditions similaires : « Anzi se i Principi di Transilvania, di Vallacchia e di Moldavia i quali sono imediamente creati dal Gran Signore e rimossi a voglia sua, possono prender e di fatto prendono di tutti i mercanti tanto Turchi quanto christiani e Greci... » (*Ibid.*, p. 881).

A l'occasion de ces discussions, les ambassadeurs de Raguse se réclamaient des « capitulations » (*athname*, pour *ahdname* — *n.n.*) que de fait ils n'étaient pas en mesure de fournir,

Démètre Cantemir a noté lui aussi l'analogie entre les statuts juridiques, tout en soulignant que Raguse avait le droit d'envoyer des ambassadeurs, des plénipotentiaires et des consuls en d'autres pays étrangers. Parmi les régions disposant d'un degré plus ou moins important d'autonomie dans le cadre de l'Empire ottoman, on peut mentionner certaines îles de la Mer Egée, dont le régime a subi des modifications ultérieures, dans le sens de leur inclusion tardive dans le statut des territoires administrés directement, tout en gardant certains privilèges d'administration locale et d'encaissement de l'impôt *maqtu*ᶜ par les dirigeants de l'endroit[27]. La région Maïna du Péloponnèse a maintenu son autonomie, dont elle jouissait dès l'époque byzantine [28]; au début du XIXe siècle elle était gouvernée par un *bey* (local) placé sous la suzeraineté de la Porte [29]. Au sujet de cette région, Démètre Cantemir raconte une anecdote circulant à l'époque (nous ne savons pas à quel point elle est véridique), à propos d'un certain Liber Gerlachari (Liberaki), qui avait été libéré des galères et installé par le sultan prince de Morée : et il le fit « Prince de Manïa et des Mainotes à *l'exemple des Despotes de Valaquie et de Moldavie quoique revêtu d'une moindre autorité* » [30] (*n. soulig*). Ce Liberaki, prétend Cantemir, aurait épousé par la suite la veuve du prince de Moldavie Duca-Vodă, la princesse Anastasie [31].

D'autre part, ce régime d'autonomie finit par être convoité par certaines autres contrées désireuses d'échapper au contrôle direct des Turcs ou invoqué par les vassaux qui voulaient obtenir un statut privilégié. Un premier essai a été fait par les Cosaques de Dorošenko, qui demandèrent la suzeraineté turque pour mettre un terme à la série de conflits avec la Pologne, surtout après la chute de Kamenitza (1672).

---

mais qu'ils invoquaient en s'appuyant sur la tradition, en argumentant qu'ils se seraient déjà soumis au sultan Orhan « ni noi mai ci siamo sottomessi al Gran Signore, ma raccommandatisi alla sua prottezione con offerta d'un annuo tributo » (*Acta et diplomatica ragusina*, III/2, p. 890). Par conséquent, la situation était analogue à celle des Principautés Roumaines dont les envoyés, un siècle plus tard, allaient argumenter aussi sur des bases traditionnelles, le régime juridique des rapports turco-roumains fondés sur des « capitulations » (ᶜ*ahdnāme*) qu'en 1677 les Ragusains savaient avoir été octroyées aux pays roumains.

[27] J. Z. Stéphanopoulos, *Les îles de l'Egée, leurs Privilèges*, Athènes, 1912, S. Turan, *Rodos ve 12 ada nin turk hâkimiyetinden cikışı*, Belleten 29, 113, 1965, p. 77; v. aussi crt. *Sakiz* (J. H. Mordtman) *Enc. Islam*, Iere éd., IV., 82; *Samos* (Susan adasi) *ibid.*, p. 142—143; *Montenegro-Moreea, ibid.*, vol. III s.v.; *Bozdja ada, ibid.*, 2e éd., v. *Tenedos*, Ière éd., v. aussi *Osmanli Tarihi* v. III et VII, art. *Rodos* (Besim Darkot) *Islâm Ansiklopedisi*).

[28] Constantin Porphyrogénète, *De administrando imperio*, 50; voir aussi la version de Vasile Grecu, *Carte de învăţătură*... Bucarest, 1971, p. 81—82; D. A. Zakithinos, *Le despotat grec de Morée*, Paris, 1932.

[29] V. Pouqueville, *Voyage en Morée*...; voir aussi N. Iorga, *Acte și fragmente* (Actes et Fragments), II, 576, note 7. Plus récemment, sur Maïna, I. M. Wagstaff, *The Economy of Mani Peninsula (Greece) in the Eighteenth Century*, « Balkan Studies », VI (1965), pp. 293—304.

[30] V. Démètrius Cantemir, *Histoire de l'Empire othoman*, trad. par M. de Jonquiers, t. IV, Paris, 1743, p. 25.

[31] *loc. cit.*

Dès 1671, Dorošenko s'est adressé à la Porte, en demandant un régime analogue à celui de la Moldavie et de la Valachie et des insignes de la souveraineté similaires à celles qu'obtenaient les princes de ces pays [32]. Les chroniques turques de Kātīb Čelebī et Nacᶜīmā relatent que cette demande aurait été faite par les Cosaques quelque temps avant, mais que les Tartares s'y étaient opposés. Presqu'indépendants au début, la situation des Tartares empira, et les liens de dépendance devinrent si forts que — tout en conservant du point de vue du protocole ottoman leurs anciens avantages — ils finirent par être traités de la même manière que les princes roumains. L'octroi des privilèges à leurs ennemis de toujours, les Cosaques, aurait rendu pire leur position dans l'empire et ils protestèrent vigoureusement. Mais Dorošenko obtint de la Porte un *firman* que les contemporains et l'historien Hammer assimilaient à un *ᶜahdnāme*[33]. L'analogie avec le régime demandé, est mentionnée [34] dans le dit *firman* de manière expresse.

Un régime similaire à celui des pays roumains a été réclamé aussi par les confédérés de Bar et le parti de Poniatowski. Athanase Comnène Ypsilanti nous informe qu'« une lettre de la part des Polonais est parvenue en 1767/68 au sultan, lui offrant l'Ukraine et la Podolie, pour en faire deux Principautés comme la Vlaquo-Bogdanie, s'il (le sultan — *n.n.*) chasse par la guerre les Russes de la Pologne » [35].

Au XVIIIᵉ siècle, le problème de l'autonomie des Principautés Roumaines a rallié l'intérêt des cercles diplomatiques européens. En 1774, les rapports entre les pays roumains et la Porte furent définis dans le traité de Kutchuk-Kaïnardji, et l'Empire ottoman fut obligé de reconnaître expressément ce qu'il avait évité de statuer formellement, dans l'espoir de rendre toujours plus forts les liens de dépendance : les formu-

---

[32] Doc. dans *Ibnu'l-Emın Haricıye vesikalari* no. 52, ap. I. H. Uzunçaršılı, *Osmanlı Tarıhı*, t. III/2, p. 113.

[33] J. Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, trad. J. J. Hellert, t. XI, Paris, 1838, p. 370.

[34] ...Sarikamiş ve Barabaş ve Potkal uç kavım kazaği hatman Petro Doroşenko... hizmet ve ubûdıyyet arzedip memalek-i mehrusatu-l mesalıkimde zikr-i himâye-i husrevâneme dahil olan *Eflak ve Bogdan* ve sair ibâd-i inaıyet mutadem dâdendan ad olanup...

[35] Athanase Comnène Ypsilanti, Τα μετὰ τὴν ἅλωσιν ... (trad. frag. dans Hurmuzaki, *Documents*, XIV/2, p. 1 189). Ce renseignement nous est également confirmé par un rapport de von Solms du 22 novembre 1768 qui est au courant — depuis Constantinople — qu'une partie des confédérés, afin d'obtenir l'appui de la Porte, aurait offert une partie de la Podolie, que les Turcs devraient par la suite posséder dans des conditions similaires que la Moldavie et la Valachie (cf. N. Iorga, *Acte și fragmente* (Actes et fragments), II, p 11 ; il cite *Hist. des révolutions de Pologne depuis la mort d'Auguste III, jusqu'à l'année 1775*, t. II, Varsovie, 1775, p. 16. Plus récemment, Ven. Ciobanu, *Confederația de la Bar și implicațiile ei pentru Moldova* (La Confédération de Bar et ses implications *pour la Moldavie 1768—1771*), « Anuarul Inst. de istorie și arheologie Alexandre Xenopol », Iași, 1970, 7, p. 289.

En 1794 des émissaires polonais arrivés en septembre à Constantinople ont offert à la Porte le projet de la formation d'une nouvelle principauté, dépendante de la Porte, à l'instar de celle de Moldavie et de Valachie » (von Knobelsdorf au roi de Prusse, dans N. Iorga, *Acte și fragmente*, II, p. 351).

lations qui consacraient l'autonomie des pays roumains furent incluses aussi dans les notes adressées aux fonctionnaires de l'Empire de la région danubienne et dans les règlementations internes qui portaient la mention « confidentiel ».

Au cours de leurs luttes pour une quasi-autonomie, les pachas rebelles de la fin du XVIIIe siècle et du début du siècle suivant (les pachas de Scutari — Shkodra —, Yanina, Vidin) — désignés par le titre de *beglerbeys* — se référèrent souvent au statut privilégié accordé aux princes des pays roumains. Ainsi, Mahmoud Pacha de Scutari (qui, durant la guerre turco-autrichienne, avait été *serasker* en Valachie) réclamait (d'après le rapport de l'ambassadeur prussien von Knobelsdorf, daté le 16 mars 1794) les privilèges accordés aux « hospodars » de Moldavie et de Valachie, qui n'étaient que des « giaours » [36].

Tous ces témoignages rendent compte du rôle de modèle joué dans le Sud-Est européen par l'autonomie des Principautés Roumaines, aussi bien sur le plan culturel que sur celui politique. L'exemple roumain a été invoqué même devant les puissances chrétiennes. Rappellons, en ce sens, les propositions formulées par les trois prêtres, délégués des Serbe, du Pachalik de Belgrade, qui s'adressaient à l'Empereur Léopold II, à la veille de la signature du Traité de Chichtov (1791), en lui demandant d'assurer aux Serbes le même régime qu'avait « Kara Vlahija », « en sorte que nous donnions au Sultan un tribut moyen établi par traité et que les Turcs, ni par leurs pachas, ni par leurs muselims, ne se mêlent plus de nous juger et qu'avec le consentement du peuple entier nous choisissions parmi notre élite un chef à nous tous, tel qu'a été Bogdan bey (sic !) en Valachie ; il encaissera le tribut fixé, le versera au Sultan et que nous puissions vivre toujours en paix sur nos terres » [37].

La question sera d'ailleurs reprise un peu plus tard sur l'initiative des Russes. Le 25 avril 1807, le Ministre des Affaires Etrangères Russes écrivait à l'agent Pozzo di Brogo : « Je suis convaincu que vous déposerez tous vos efforts pour obtenir pour les Serbes tout ce qui est possible. Il serait à désirer de former de la Serbie un knezat, semblable à la Moldavie et à la Valachie, qui payât à la Porte un tribut, mais que ce fût sous le protectorat de la Russie et, s'il est nécessaire, aussi de l'Angleterre. En insistant sur ce désir de notre Auguste Cour, la Serbie

---

[36] N. Iorga, *Actes et Fragments*, II, p. 350.

[37] Cité dans Gaston Gravier, *Les frontières historiques de la Serbie*. Paris, 1919, p. 46 ; voir aussi N. Iorga, *Ist. Rom.* (Histoire des Roumains), VIII, p. 70. Cette requête se retrouve aussi dans d'autres documents dans lesquels on invoque certains privilèges locaux qui ont toujours existé en Serbie. Ainsi, au début du XIXe siècle, on invoquait les privilèges de la contrée Stari Vlah : « Sub Serviae despotes universo Principatu Rasciae summa cum potestate praefuere usque ad Turcarum invasionem, a Turcis ottomanibus, exemplo *Valachiae Moldovieque* ducum, servati ac Rasciae prefecti, Principium dignitatem usque ad a 1689 obtinere" (document publié dans *Glasnik Skopskog Naucnog Drustva* 7—8, 1930, p. 202—235).

devra être gouvernée par un knez librement choisi par le peuple, à vie, et confirmé par le Sultan » [38].

En 1812, par le Traité de Bucarest, la Porte reconnaissait « aux Serbes les mêmes avantages dont jouissent ses sujets des Îles de l'Archipel et d'autres parties ».

Pourquoi ne donnait-on plus les pays roumains comme terme de comparaison ? Les Îles de l'Archipel avaient-elles un régime plus favorable que celui des Principautés Roumaines, qui jusqu'alors avaient été invoquées comme un modèle pour l'autonomie serbe ? La vérité était que la Porte ne voulait pas accorder aux Serbes un régime semblable à celui des pays roumains, car cela impliquait de fait une autonomie territoriale qui — suivant les termes dudit traité — ne pouvait pour le moment être accordée. En effet, l'art. 8 du Traité de Bucarest ne mentionnait pas la « Serbie », par ce que celle-ci était, du point de vue de l'administration turque, divisée en plusieurs *sanğaqs*, mais « les Serbes ». C'est ainsi que commençait, après ce moment seulement, la lutte du peuple serbe pour la délimitation de ses frontières, lutte qui ne prendra fin que par le Traité d'Andrinople. Or, la situation de certaines îles de l'Archipel, s'accordait à l'autonomie serbe de 1812.

Le XIX^{e} siècle mettait en discussion un nouvel élément : la création de la République des Sept Îles, ou la République des Îles Ioniennes (Corphou, Zante, Céphalonie, etc.), avec certaines parties de la Morée et des territoires albanais ayant appartenus à Venise. Formellement la République fut mise sous la suzeraineté de la Porte, à laquelle elle devait payer tous les trois ans un tribut de 75 000 piastres. En ce qui concerne son régime, il fut assimilé à celui de Raguse, en spécifiant pour la première fois la situation privilégiée de celle-ci, par rapport aux pays roumains [39].

De ces quelques exemples, qui pourraient être complétés par maints autres, on peut constater que l'autonomie des Principautés

[38] A. N. Petrov, *Война России с Турцией с 1806—1812 год*, S. Pb., 1885, I, p. 270. L'idée revient aussi dans des documents diplomatiques français : le 23 juin 1806, le Ministre des Affaires Etrangères français communiquait à l'Ambassadeur turc, que « La Russie, en protégeant ouvertement les révoltés, en intervenant en leur faveur, en cherchant à faire assimiler la Serbie à la Moldavie et à la Valachie... » ; Gregur Jakšić, Vojislav J. Vucković : *Francuski dokumenti. O pravom i drugom ustankju* (*1804—1830*) (Documents français relatifs à la première et deuxième insurrection serbe, 1804—1830), Belgrade, 1957, p. 8. Le 2 octobre 1812, l'ambassadeur de France à Constantinople apprenait que les Grecs du Phanar auraient intrigué « pour que la Servie soit errigée en principauté à l'instar de celles de la Valachie et de la Moldavie », dans l'espoir que bientôt un prince phanariote y fût nommé (*Ibid.*, p. 79), voir aussi la réponse de Maret à Andreassy (*Ibid.*, p. 81) : « ... La Russie a pour but d'obtenir une forme gouvernementale semblable à celle de la Valachie et de la Moldavie... ».

[39] La Convention entre la Turquie et la Russie concernant la République des Sept Iles Ioniennes, du 21 Mars 1800, dans *Martens* Recueil, 2^{e} éd., VII, p. 41, voir aussi Sturdza, *Istoria Renașterii României* (Histoire de la Renaissance roumaine), I, p. 243. Le firman turc reproduit en traduction macédonienne, dans *Turski dokumenti za makedonskata Istorija*. I. Skopje, p. 38—41 (et un fac-similé de l'original turc). Sur « La République des Sept Îles : I. H. Uzunçarŝili, *Arŝiv vesikalaruna gore Yedi Ada Cumhuriyeti*, dans „TTK Belleten" », 718 (1938), 2, p. 630.

Roumaines — fondée à l'origine sur des ᶜ*ahdnāme* qui n'ont été renouvelés que beaucoup plus tard par des *hatt-i sèrifs* accordés dans les conditions évoquées plus haut — a été implicitement reconnue par les Turcs à travers les réglementations internes et les accords conclus avec des tiers. Le fait d'établir une analogie entre le régime existant dans les pays roumains et ceux d'autres contrées, met en évidence deux réalités : la reconnaissance implicite de ce régime par l'Empire ottoman, de même que la diversité de ces autonomies placées en des conditions différentes, mais que les luttes de libération nationale et les disputes diplomatiques d'une époque ultérieure, font ressortir.

A vouloir faire un tableau de ces régimes d'autonomie dans l'Empire ottoman, en laissant de côté les régions musulmanes qui ont joui d'une situation privilégiée dès le commencement (exemple : les Tartares de Crimée), ou qui l'ont obtenu ultérieurement (les régions du Maghrèbe, d'Egypte, etc.), nous pourrions les classer en plusieurs catégories, bien qu'il faille avoir en vue des particularités qui individualisent chacune de ces régions ou zones territoriales.

I. Pays se trouvant sous le régime d'un *dār al-āhd*, la population appartenant *ahl al- āhd* (« peuple de la convention ») :

a) avec un ᶜ*ahdnāme* continuellement renouvelé et avec un statut d'autonomie complète :
La Valachie au XVᵉ siècle
La Moldavie au XVIᵉ siècle
La Transylvanie (de 1541 à 1690)
Raguse (XVᵉ—XVIIIᵉ siècle)
Certaines îles de la Mer Egée (XVᵉ—XVIᵉ s.), etc.

b) avec un ᶜ*ahdname* non renouvelé depuis le XVIᵉ siècle et avec des *hatišerifs* de privilèges au XVIIIᵉ et XIXᵉ siècle ;
La Moldavie (depuis 1538)
La Valachie (depuis le XVᵉ siècle)
La Serbie (1812—1829—1877)

II. Autonomies et administrations locales de *dār-al-Islam*, la population étant *dimmi*, mais jouissant cependant de certains privilèges et franchises (comme dans certaines îles de la Mer Egée, etc.)

III. Autonomies fiscales et judiciaires non territoriales comprises dans des *qanunnāme* et des adaletname :
les Vlaques, les Voïnuks, les Derbendgis ;
l'Eglise et certaines monastères chrétienes, etc.

Le problème mérite une analyse beaucoup plus nuancée et plus détaillée, ce dont nous nous proposons de nous occuper à l'avenir.

LA DIFFUSION DE LA LANGUE LATINE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE

HARALAMBIE MIHĂESCU
(Bucarest)

IV

Une des principales voies de communication qui menaient d'Italie vers la Pannonie partait d'Aquileia, montait le long de la vallée de la rivière *Aesontius* (Isonzo) jusque près de Gorizia, virait à droite le long d'un affluent de celle-ci, franchissait les Alpes (*Alpes Iuliae*) en atteignant à leur sommet la frontière avec la Pannonie Supérieure et descendait ensuite le cours de la rivière Ljubljanica vers *Emona* (Ljubljana). C'était là la *via Gemina*. A la première halte (*mansio*), nommée *Longaticum* (Logatec), il s'est conservé une borne milliaire [1]. Plus bas se trouve *Nauportus* (Vrhnika), lieu d'étape (*mansio*) et port sur la rivière Ljubljanica, *vicus instar municipii* comme dit Tacite[2], la plus ancienne communauté romaine des Alpes Juliennes, où les marchandises apportées d'Italie étaient chargées sur des bateaux et dirigées vers la rivière Sava : 25 inscriptions marquent ce point [3]. A Novi, sur la rivière Ljubljanica, on a découvert 1 inscription [4]. A l'ouest d'*Emona*, à la station *Ad Nonum* (Log), 4 inscriptions ont été mises au jour [5]. Enfin, toujours sur la rivière Ljubljanica, dès la deuxième décennie du I^{er} siècle de n.è. s'est développée la *colonia Iulia Emona* (Ljubljana), pourvue de fortifications et d'un

---

[1] C 4614 = 15198.
[2] Tac. *Ann.*, I, 20.
[3] C 2285, 2286, 3224, 3776–3783, 10719–10725, 10771, 12031 $^{10-14}$; J. Šašel, AV, XI–XII, 1960–1961, pp. 187–188.
[4] RA, VIII, 1936, n° 159.
[5] C 14360–14363.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 1, P. 97–113, BUCAREST, 1973

7 – c. 2511

marché commercial, centre agricole prospère, mais sans garnison militaire digne de mention. 150 inscriptions latines s'y sont conservées [6].

En remontant le cours de la Ljubljanica au sud-ouest d'*Emona*, on rencontre 2 inscriptions à Kamnik (Stein)[7], 1 à Preserja [8], 5 à Strahomer [9], 1 à Tomišlje [10], 1 à Lanišče [11] et 7 à Sonnegg [12]. Au sud d'*Emona*, entre les petits cours d'eau Iška et Ižica, au bord de la plaine, sur l'emplacement actuel de la localité Ig, il a existé un centre important dont il est resté 75 inscriptions [13]. Plus loin vers le sud, sur la rive de la Iška, on a découvert 2 inscriptions à Študenec [14], 5 à Iška Vas [15], 2 à Golo [16], 1 à Pokojišče [17], 1 à Rakitna [18] et 3 à Šmarata [19].

Au sud-ouest d'*Emona*, le long de la rivière Ižica, on trouve 1 inscription à Gatina [20], 1 à Žaljna [21] et 1 à Ponikva (Šmarje) [22]. Vers l'est , le long de la rivière Višnica, au pied de Višnja Gora, 1 inscription a été mise au jour [23], ainsi que deux autres à Stična [24]. Plus à l'est, à St. Vid, on a localisé la station (*mutatio*) antique *Acervo*, qui comprend 7 inscriptions [25]. A l'est de cette station on trouve 1 inscription à Ruckštanj [26], 1 à Stranska Vas [27] et 1 à Valična Vas [28]. Sur la rivière Krka, on a trouvé 1 inscription à Šmihal (Žuženberg) [29], 1 à Vel. Koren [30] et 1 à

---

[6] C 3831—3887, 6474, 6475, 6538, 6538 a, 6539, 6539 a, 10763—10778, 13399—13402, 14354[7—18], 15176—15178; JA, 1913, pp. 195—217; GMDS, VII—VIII, 1926—1927, p. 23; X, 1929, p. 17—21; XII, 1931, p. 5—10; XIV, 1933, p. 7—17; XVI, 1935, p. 124—127; XVIII, 1937, p. 134—135; XXII, 1941, p. 36; RA, IV, 1934, n° 72; XII, 1938, n° 173; Šašel, p. 302—326; AV, XI—XII, 1960—1961, p. 192—194; XVIII, 1967, p. 179—185; W. Schmid, GMDS, XXII, 1941, p. 44—54; J. Klemenc dans *Zgodovina Ljubljane. Prva knjiga: Geologija i arheologija*, Ljubljana, 1956, p. 341—426; Peter Petru, AV, XV—XVI, 1964—1965, p. 100.

[7] C 10749, 10782 = AIJ 212.

[8] C 3795.

[9] C 3789, 3826, 10727, 10740, 10743.

[10] C 3816 = AIJ 142.

[11] GMDS, XIV, 1933, p. 12, n° 11 = AIJ 220.

[12] C 3791, 3804, 3809, 10734, 10739, 10745, AIJ 133.

[13] C 3785—3825, 3827—3830, 10728—10755, 13396, 13397; GMDS, XIV, 1933, p. 6; ŽA, V, 1955, p. 373; Šašel, 298—301.

[14] C 10744, 10746.

[15] C 3799, 3806, 10734, 10741; AIJ 140.

[16] C 3784, 3808.

[17] OeJ, XXI—XXII, 1923—1924, B. 305.

[18] *Ibid.*

[19] C 10722, 10723, 10725; AIJ 123—125.

[20] C 13402.

[21] C 13403.

[22] J. Klemenc-B. Saria, *Blatt Rogatec*, p. 20—21.

[23] AIJ 223.

[24] GMDS, XXII, 1941, p. 37.

[25] C 4014, 4060, 4616 = 11322, 10783, 13403; AV, IV, 1953, p. 227—233.

[26] GMDS, XXII, 1941, p. 38.

[27] C 11322.

[28] C 10788 = AIJ 229.

[29] C 10792 = AIJ 228.

[30] C 10791 = AIJ 227.

Straža, à l'ouest de Novo Mesto [31]. Vers le sud-ouest, dans les *montes Latobicorum*, on rencontre 1 inscription à Rožanc [32]. Plus loin vers le sud-est, dans la vallée de la *Colapis* (Kupa), 6 inscriptions apparaissent à Crnomelj [33], 1 à Adlešici [34] et 2 à Podzemelj [35]. A l'est de Karlovac, sur l'actuel emplacement de la localité Kamensko, se trouvait la station (*mansio*) de *Romula*, avec 2 inscriptions [36], cependant qu'à mi-distance de cette station et de *Metulum*, près de la frontière entre la Pannonie et la Dalmatie, on a découvert 6 inscriptions à Sv. Peter na Mrežnici [37].

Dans la vallée de la Temenica, affluent de la Krka, sur l'emplacement de la localité Trebnje, il a existé un centre florissant nommé *Praetorium Latobicorum*, qui a livré de nombreux vestiges archéologiques et 40 inscriptions latines, dont la dernière datant de l'an 257 de n.è. [38] Plus au nord, à Trebinec Vrh, on a mis au jour 1 inscription[39] et, entre *Emona* et *Praetorium Latobicorum*, 5 inscriptions dans des lieux non identifiés [40]. Au sud-est de Trebnje, on a trouvé 1 inscription [41]. Dans la vallée de la Mirna, on a trouvé 1 inscription à Zg. Globodol [42] et 1 à Tržisče [43]. Dans la vallée de la *Corcoras* (Krka), on rencontre 1 inscription à *Crucium* (Mačkovac) [44], 1 à Zg. Karteljevo [45], 1 à Statenberg [46],1 à Šmarjeta [47], 1 à Raka [48], 1 à Vel. Podlog [49], 1 à Vel. Vas [50] et 1 à Stara Vas [51]. Près de la confluence avec la Sava, à 6 km sud de Krško, sur l'emplacement de la localité actuelle Drnovo, se trouvait la cité de *Neviodunum*, égale-

---

[31] C 3915 = 10798.
[32] C 3933 = 10818 = AIJ 485.
[33] C 10822—10825 = AIJ 484, 487—490; GMDS, XIV, 1933, p. 18—20.
[34] GMDS, XIV, 1933, p. 24.
[35] C 10826; AIJ 486, 493.
[36] C 3935; AIJ 104, 109.
[37] C 3024; AIJ 495—499.
[38] C 3899—3914, 10786—10797, 13403; GMDS, VII—VIII, 1926—1927, p. 24—25; XIV, 1933, p. 14—15; XXII, 1941, p. 37—39; « Mitteilungen des Vereins klassischer Philologen in Wien », 1929, p. 85—88; « Razprave » Ljubljana, VI, 1969, p. 122; AIJ 230—239; Šašel 327—331; B. Saria, RE, XXII, 1954, 1638—1639.
[39] C 3913 = AIJ 104.
[40] AIJ 220, 224—226, 229.
[41] C 3914 = AIJ 237.
[42] C 10793.
[43] 10795.
[44] C 4617 = 11323.
[45] GMDS, XIV, 1933, p. 17 = AIJ 238.
[46] C 10794.
[47] AIJ 239.
[48] Premerstein-Rutar, p. 28, 36.
[49] C 4619 = 11324.
[50] C 10811.
[51] C 14042.

ment nommée *municipium Flavium Latobicorum*, d'où nous sont parvenues 50 inscriptions latines [52].

Revenons à *Emona* et dirigeons-nous vers le nord-ouest, en remontant la vallée de la Sava. On y rencontre 1 inscription à Sp. Gameljine[53], 1 à Senčur [54], 2 à *Carnium* (Kranj) [55], 1 à Radovljica [56], 3 à Lešče [57] et 1 à Begunje [58]. Au nord d'*Emona*, au-delà de la station *Ad Quartodecimum* (Trnovo-Mengeš), dans la vallée de la Bistrica, on note Kamnik avec 3 inscriptions [59]. Au nord-est, à Mekinje (Münkendorf), 2 autres inscriptions ont été mises au jour [60]. La route atteignait ensuite la station *Ad Publicanos* (Lukovica), pour passer de là dans la province de Norique. En Slovénie, 6 inscriptions ont été découvertes dans des endroits inconnus[61].

Dans la vallée de la Sava, entre *Emona* et *Neviodunum*, l'on rencontre 1 inscription à Kašelj [62], 3 à Gradišče [63], 1 à Vernek [64], 1 à Hrastnik [65], 3 à Radece (près de Zidani Most) [66], 1 à Sv. Križ (vers le sud-ouest) [67], 2 à Seonica (Lichtenwald) [68], 2 à Brestanica (Reihenburg) [69], 3 à Krško [70] et 1 à Sv. Paul (Brezje), vers le nord-est [71]. Il en apparaît également plus loin vers le sud-est, jusqu'à Zagreb, à savoir : 1 à Čatež [72], 6 à Vel. Malence [73], 4 à Mokrice [74], 1 à Podsused [75], 1 à Kerestinec [76] et 1 à Zagreb [77]. Au nord de la Sava, sur le cours supérieur de la Kosteljina, on rencontre 1 inscription à Pregrada [78] et, dans la vallée de la Krapinica, 3 inscriptions à Lobor, à l'est de Krapina [79]. Au nord-est de *Neviodunum*,

---

[52] C 3915—3932, 3934, 10799—10817, 13404—13406, 14354[20—22]; GMDS, XIV, 1933, p. 20—27; AIJ 240—253; T. Knez—P. Petru—S. Skaler, *Municipium Flavium Latobicorum Neviodunum, Opis antičnega mesta i njegove predzgodovine (Beschreibung der antiken Stadt und ihrer Vorgeschichte)*, Novomesto-Rudolfswerth, Dolenska Založba, 54 pp.

[53] C 3893 = AIJ 209.

[54] AV, XVIII, 1967, p. 201.

[55] C 3892, 3895 = AIJ 215, 216.

[56] C 3889 = AIJ 217.

[57] C 3888, 3890.

[58] AIJ 219.

[59] AIJ 211, 213, 214.

[60] C 13396, 13397.

[61] IBAI, XVI, 1947—1949, p. 229—234; AV, I, 1950, p. 113—122.

[62] C 3894.

[63] St, V, 1928—1930, p. 63—69.

[64] C 3896.

[65] GMDS, XVIII, 1937, p. 132.

[66] GMDS, XIV, 1933, p. 11; AIJ 255—257.

[67] AV, V, 1954, p. 136.

[68] C 10884; AIJ 397.

[69] Premerstein-Rutar, p. 30.

[70] C 3915 = 10798, 3922, 4622.

[71] C 3930.

[72] C 14354[22].

[73] C 3925, 3927, 10801, 10807, 10810; AIJ 241.

[74] C 3917, 3932, 10809; GMDS, XVI, 1935, p. 4—5.

[75] C 10867.

[76] C 15183 = AIJ 483.

[77] C 10866.

[78] VHAD, XXII—XXIII, 1942, prilog p. 7; Šašel 335.

[79] C 4114, 10888; VHAD, X, 1906, p. 165.

2 inscriptions sont apparues à Gornja Pohanca [80]. Plus au sud-est, près de la confluence de la *Colapis* (Kupa) et du *Savus* (Save), sur l'emplacement de la localité actuelle de Sisak, s'élevait la cité de *Siscia*, *colonia Flavia* et *Septimia*, qui présentait une importance stratégique de par sa position naturellement fortifiée entre la Kupa et la Save et qui fut par la suite capitale de la province de Pannonia Savia. Non moins de 106 inscriptions latines ont été découvertes à *Siscia* [81]. A l'est de *Siscia*, 5 inscriptions ont été mises au jour dans des lieux non identifiés [82]. Au sud-ouest de *Siscia*, sur la route antique menant à *Romula* et à *Senia*, on a découvert 1 inscription à *Ad Fines* (Degoj) [83] et 21 inscriptions à Topusko [84]; un peu plus à l'ouest se trouvait la station (*mansio*) de *Quadrata* (Vojnić), cependant que vers le sud-est 1 inscription est apparue à Dragotina [85]. Dans la vallée de la *Colapis* (Kupa), 30 inscriptions ont été attestées dans des lieux inconnus [86].

Au nord de la Save, dans la vallée de la Krapinica, non loin de Krapina, 3 inscriptions sont apparues à Mihaljekov Jarek [87] et 1 inscription à Rogatec (Šmarje) vers le nord-ouest, près de la frontière avec le Norique [88]. Sur la route antique, entre *Siscia* et *Poetovio*, on trouve 24 inscriptions à *Andautonia* (Sćitarjevo), probablement promue au rang de municipe [89], et 1 à Hraščina [90].

En descendant le cours de la Save à partir de *Siscia*, on rencontre 1 inscription à Slabinja [91], 1 à Bačin [92], 2 sur le territoire de la tribu nommée *Varciani* [93], 3 à *Ad Praetorium* (Bos. Dubica)[94] et 2 à Donji Podgradci [95]. De *Servitium* (Bos. Gradiška), l'une des routes antiques se dirigeait vers le sud et franchissait la frontière avec la Dalmatie à la station *Ad Fines* (Laktaši).

De *Siscia*, une route allait vers l'est, passait par *Varianae* (Kutina), *Menneiana* (Požesko Predgorje), où il est resté 1 inscription latine [96],

---

[80] AIJ 258—259.
[81] C 3942—3966 a, 4671—4674, 6476, 10835—10864, 13407—13408, 15179—15181[2]; VHAD, XI, 1910—1911, p. 24; XIV, 1915—1919, p. 176; XVI, 1935, p. 68; AIJ 531, 545, 554, 563, 575, 576—578.
[82] AIJ 585—587, 590, 591.
[83] C 3936 = 10820 = AIJ 500.
[84] AIJ 501—523.
[85] C 15199 = AIJ 608.
[86] C 3933—3949, 10820—10833, 14043—14050.
[87] C 15187, 15188; AIJ 452.
[88] J. Klemenc—B. Saria, *Blatt Rogatec*, p. 21—22.
[89] C 1746, 2187, 3679, 4007—4014, 10866, 10867, 11463, 11465, 12751, 13409, 14354[24], 15182, 15183; GMBH, XLVI, 1934, p. 19—20; Sp, LXXVII, 1934, p. 13—14.
[90] VHAD, XIII, 1913—1914, p. 104—105.
[91] C 15200.
[92] C 15201.
[93] C 9796; CIL, XVI, 4.
[94] C 15202, 15203, 15203[1].
[95] *Strena Buliciana*, p. 229; Sp, LXXXVIII, 1938, p. 7.
[96] C 3998.

Inicerum (Požega), où il existe également 1 inscription [97], et pénétrait en Pannonie Inférieure, en direction de la ville de *Cibalae*. Une ramification se détachait de cette route à *Menneiana* en direction nord, passant par *municipium Iasorum* et par *Aquae Balissae* (Daruvar), où 7 inscriptions latines se sont conservées [98]. Un peu plus au nord-est, on note 2 inscriptions latines à Vel. Baštaji [99]. A ces inscriptions s'ajoutent 19 inscriptions provenant de la vallée du *Savus*, de lieux non identifiés [100].

Entre *Emona* et *Poetovio*, la route antique traversait une partie de la province de Norique, passant par la ville de *Celeia* (Celje). Là où elle débouchait dans la vallée de la Bistrica, affluent de la Dravinja, elle-même affluent de la Drave, elle atteignait l'emplacement de l'actuelle localité de Jurišna Vas (près de Sl. Bistrica), où on a découvert 1 inscription latine [101]. A Hajdina, à quelques kilomètres sud de *Poetovio*, 4 inscriptions sont apparues [102]. Sur la rive droite de la Drave, à peu près à mi-chemin entre Ptuj et Maribor, on a découvert 14 inscriptions à Starše (Altenburg) [103]. Un peu plus au nord, sur la rive gauche de la Drave, 1 inscription a été trouvée à Sv. Martin (Vurberk) [104]. La ville de *Poetovio*, important centre administratif et commercial, a longtemps abrité la XIII^e^ légion Gemina ; elle a eu un port et une station douanière et a laissé de nombreux vestiges archéologiques, notamment d'époque tardive. Cette *colonia Ulpia* est devenue plus tard siège épiscopal, avec plusieurs églises paléochrétiennes. C'est là qu'a vécu et qu'est mort en 303 l'évêque Victorinus, dont il est resté une œuvre écrite. Après les réformes de l'empereur Dioclétien, la ville de *Poetovio* a été rattachée à la province de *Noricum Mediterraneum*. A *Poetovio* se sont conservées non moins de 347 inscriptions latines [105]. A proximité, à Mestni Vrh, on a également trouvé 1 inscription [106].

---

[97] C 3997.

[98] C 2750, 3998–4001, 9813, 9822 a; AIJ 583–588; VHAD, XI, 1910–1911, p. 124–126; AÉ, XCI, 1964, p. 218–221.

[99] C 10863, 10865.

[100] C 3888–3898, 10782, 10783; AIJ 210, 217, 219, 256–259.

[101] C 11711.

[102] C 10878, 13414, 14355 [2]; OeJ, XVII, 1914, B. 133.

[103] C 4099–4106, 5285–5287, 5741, 5742; AV, V, 1954, p. 373.

[104] AIJ 264.

[105] C 4015–4098, 4675–4687, 6477, 6478, 10871–10887, 13410–13416, 13510–13515, 14051–14065, 14114[1–13], 14354 [25]–14355 [7], 15184–15188; « Jahrbuch der Zentral–Kommission für Erforschung und Erhaltung der Denkmäler », II, 1904, p. 186–214; « Mitteilungen der Zentral–Kommission für Erforschung und Erhaltung der Denkmaler », 1905, p. 302–316; JA, III, 1909, p. 165–173; V, 1911, p. 177–178; VII, 1913, p. 22–24; OeJ, XVII, 1914, B. 102–119, 133–160; XVIII, 1915, B. 190; XIX–XX, 1919, B. 283–294; XXXVI, 1946, B. 61–62; St, I, 1922, p. 191–208; ČZN, XXVI, 1931, p. 177–202; XXVIII, 1933, p. 119–144; XXXII, 1937, p. 23; IBAI, XVI, 1950, p. 229–234, AV, II, 1951, p. 9–17; III, 1952, p. 300; IV, 1953, p. 282–289; V, 1954, p. 361–377; XI–XII, 1960–1961, p. 153–179; XVIII, 1967, p. 157–194; ŽA, X, 1960, p. 197–200; M. Abramić, *Poetovio. Führer durch die Denkmäler der römischen Stadt*, Wien, 1935.

[106] C 4086.

De *Poetovio*, une route descendait la vallée de la Drave vers la Pannonie Inférieure. A proximité de cette route, des inscriptions latines ont été découvertes dans plusieurs petites localités, telles que Pristava — 1 inscription [107], *Remista* (Zavrč ou Babinec) — 1 inscription [108] et Križovljan — 3 inscriptions [109]. Au nord de la Drave, on note V. Nedelja avec 2 inscriptions [110] et *Curta* (près d'Ormož) avec 1 inscription [111]. Au sud de la Drave, sur le cours supérieur de la Bednja, une inscription a été découverte à Klenovnik [112]. Plus à l'est, sur la rive droite de la Drave, on rencontre *Aquaviva* (Petrijanec) [113] avec 1 inscription et Zelendvor (Varaždin) avec 2 inscriptions [114]. Sur la rive gauche, au nord-est de Varaždin, on en rencontre une autre à Čakovec [115]. Le voyageur qui, de *Aquaviva*, suivait cette route en direction est faisait une halte à la station (*mutatio*) de *Populi* ou *Poplos* (Žabnik), puis s'engageait sur un chemin secondaire vers *Aquae Iassae* (Varaždinske Toplice), sur la rive gauche de la Bednja, lieu de repos et de cure pour l'armée de Pannonie, d'où il s'est conservé 15 inscriptions [116]. Regagnant la route principale, il passait par la station de *Iovia* (près de Ludbreg), par l'emplacement de la localité actuelle de Novigrad Podravski, d'où provient 1 inscription [117], par les stations de *Lentulis* (Gjugjevac) [118] et de *Serota* (Noskovci) [119], chacune avec 1 inscription, pour arriver à la station de *Bolentium* (Moslovina), à la frontière entre la Pannonie Supérieure et la Pannonie Inférieure. Entre la Save et la Drave sont apparues, de localités inconnues, 32 inscriptions [120]. Au nord de *Bolentium* se trouvait la station de *Limusa* (Szigetvar), d'où une route menait à la rive sud-ouest du lac *Pelso* (Balaton), en passant par *Silacaenae* (Beleg), d'où il est resté 1 inscription [121]. Plus à l'ouest, à Magyarszerdahely, on a découvert 1 inscription [122]. Entre *Dravus* (Drave) et le lac *Pelso* (Balaton) on a trouvé 4 inscriptions au lieu de provenance inconnu [123].

---

[107] AIJ 226.
[108] C 4111.
[109] C 4108–4110.
[110] C 4107, 14065.
[111] C 4081 = AIJ 600 = Šašel 361.
[112] C 4112.
[113] C 4115.
[114] C 4205, 10926.
[115] C 4116 = AIJ 457.
[116] AIJ 458–471 ; Šašel 356 ; AV, XIX, 1968, p. 89–93.
[117] AIJ 199.
[118] C 13392 = AIJ 582.
[119] C 4006.
[120] C 3997–4005, 4107–4121, 10889–10895.
[121] CIL, XVI, 31.
[122] FA, IX, 1957, p. 83.
[123] C 4122, 4123, 10896, 10897.

De *Poetovio* (Ptuj), de la vallée de la Drave, une route importante allait vers *Savaria* (Szombathely), *Scarbantia* (Sopron) et jusqu'à *Carnuntum* (Petronell), dans la vallée du Danube. Près de la rivière Lendava, à Murska Sobota, on a découvert 1 inscription [124] et à *Halicanum* (Dolnja Lendava) une autre [125]. Les collines de Prekomurje une fois franchies, la route débouchait dans les vallées de la Krka et de la Zala, où une inscription a été mise au jour à Zalalövö [126]. De là elle se dirigeait vers le nord, descendant dans la vallée du Rab, où une inscription a été découverte à Körmend [127]. Le voyageur se trouvait sur le territoire de la ville de *Savaria*, où l'on compte plusieurs localités ayant livré des inscriptions latines. En remontant la vallée du Rab, 1 inscription a été découverte à Rabagyarmat [128] et une autre à Rax [129]. Dans la vallée de la Pinka, affluent du Rab, on a découvert 1 inscription à Szentpeterfa [130], 1 à Porno [131], 1 à Pözsöny [132], 1 à Mischendorf [133], 2 à Rotenturm [134], 2 à Pinkafeld [135], 1 à St. Martin in der Warth [136], 1 à Neumarkt [137]. Entre les vallées supérieures des rivières Pinka et Seber Zäbernbach , 3 inscriptions sont apparues à Schlening [138], 1 à Oberkohlstätten [139] et 1 à Holzschlag [140]. Non loin de là, 5 inscriptions ont été attestées à Hochneukirchen [141], 1 à Habich-Kirchschlag [142], 1 à Oberwaldbauern [143], 2 à Dechantkirchen [144], 1 à Litzeldorf [145] et 1 à Zuberbach bei Rechnitz [146].

Au sud de *Savaria*, on note 2 inscriptions à Jak [147], 1 à Kiskajd [148], 1 à Dozmat [149] et 14 à Ondód [150]. Vient ensuite *Savaria* (Szombathely),

---

[124] AIJ 447 = Šašel 359.
[125] C 4149 = AIJ 448 = Šašel 360.
[126] C 4321.
[127] *Savaria*, n° 27.
[128] *Savaria*, n° 110.
[129] C 10895.
[130] C 4210.
[131] C 4219.
[132] C 10923.
[133] BurgHbl, I, 1932, p. 77.
[134] *Ibid.*, p. 78 ; C 13426.
[135] *Ibid.*, p. 78 ; C 5520.
[136] C 5525.
[137] C 10937.
[138] C 4153, 4200, 4212.
[139] C 4224.
[140] C 4223.
[141] OeJ, XXVI, 1930, B. 201—203 ; FOe, I, 1930—1934, p. 7, 53.
[142] BurgHbl, XIII, 1951, p. 2.
[143] C 5520.
[144] C 5518, 5519.
[145] C 13426.
[146] BurgHbl, XIII, 1951, p. 8.
[147] C 4211 ; *Savaria*, n° 201.
[148] *Savaria*, n° 121.
[149] C 10921.
[150] *Savaria*, n^{os} 13, 26, 28, 30, 70, 96—98, 104, 111, 113, 120, 123, 153.

avec 122 inscriptions. La ville a obtenu le rang de *colonia* sous le règne de Claude (41—54), elle a souvent accueilli entre ses murs des empereurs romains et elle est devenue un important centre administratif [151]. A l'est de la ville, se trouvent Sitke avec 1 inscription [152], Szentkiraly avec 1 inscription [153], Vép avec 1 inscription [154] et *Bassiana* (Sárvár). Au nord de la ville, 2 inscriptions sont apparues à Salfa [155], 1 à Söpte [156], 1 à Vassurany [157], 1 à Hegykö [158], 1 à Klostermarienberg [159], 1 à Steinberg [160] et 2 à Gyalóka [161]. Vers le nord-ouest, on rencontre 2 inscriptions à Salköveskút [162], 2 à Acsád [163], 1 à Gór [164], 2 à Répceszentgyörgy [165] et 1 à Répceszemere [166]. Les limites approximatives de la ville de *Savaria* (*ager Savariensis*) étaient au sud et à l'est la rivière *Arrabo* (Rába, Raab), au nord la rivière Répce (Rabnitz) et à l'ouest la frontière entre les provinces de Norique et de Pannonie Supérieure. La base de la vie économique était la production agricole, où la moyenne et la grande propriété jouaient un rôle important : le grand nombre d'inscriptions latines répandues sur l'étendue du territoire semble refléter cette réalité.

Sur le territoire de la ville de *Scarbantia*, de même, les inscriptions latines sont nombreuses et éparpillées sur toute sa superficie. Ainsi, en s'avançant vers le nord sur la route de *Savaria*, on rencontre à droite Festőszékplak avec 1 inscription [167] et à gauche Nekenmarkt avec 5 inscriptions [168]. Un peu plus loin à l'est, 1 inscription a été mise au jour à Unterspetersdorf [169] et une autre à Deutsch-Kreutz [170]. *Scarbantia* a reçu le grade de *municipium* entre 69 et 96 et a livré 84 inscriptions [171].

---

[151] C 4150—4222, 4688—4694, 6479, 10908—10932, 13423—13426, 14066, 14067; « Pannonia », I, 1935, p. 171; AÉ, LXXXVIII, 1961, p. 249—252; ActArch, XV, 1963, p. 225—237; *Savaria*, p. 81—124; G. Schrot, *Zur Colonia Savaria und ihrer Geschichte*, « Das Altertum », XI, 1965, p. 158—173.

[152] C 10918.

[153] C 4182 = 10920.

[154] C 4201.

[155] C 6487, 10928.

[156] *Savaria*, nº 211.

[157] C 10922.

[158] C 4250.

[159] C 10936.

[160] C 4226.

[161] C 4227, 4228.

[162] C 6479 = 10926, 10931.

[163] *Savaria*, nºˢ 100, 102.

[164] *Savaria*, nº 140.

[165] AÉ, LXXI, 1954, p. 189 = *Savaria*, nº 106.

[166] C 4229.

[167] C 10949.

[168] C 4253, 4255, 4256, 10945, 13432.

[169] C 4251.

[170] BurgHbl, I, 1932, p. 75.

[171] C 4232—4266, 4695—4697, 10938—10953 a, 13428—13433, 14068, 14355^{8-20}; AÉ, XXXI, 1911, p. 272—273, 365—369; XXXIII, 1913, p. 56; XCI, 1964, p. 223; Schober, nºˢ 51, 60; VHAD, LVI—LIX, 1954—1957, vol. I, p. 132; « Soproni Szemle », X, 1956, p. 344—346; XIII, 1959, p. 13; « Arrabona », XII, 1970, p. 59.

Notons également 5 inscriptions provenant de localités non identifiées entre *Savaria* et *Scarbantia*[172]. A l'ouest de *Scarbantia*, on a découvert 2 inscriptions à Schattendorf[173], 1 à Mattersburg[174], 4 à Walbersdorf[175], 2 à Pöttsching[176], 1 à Lichtenwörth[177] et 3 à Neudorf[178]. En remontant la vallée de la Leitha, on rencontre 1 inscription à Katzelsdorf[179], 1 à Frohsdorf[180] et 7 à Neunkirchen[181]. A l'est de *Cetius mons* (Schneeberg), on note du sud au nord 3 inscriptions à Gorasdorf[182], 1 à Winzendorf[183], 1 à Muthmannsdorf[184], 2 à Brunn-Fischau[185], 1 à Wőllersdorf[186] et 1 à Wiener Neustadt[187]. Sur la route de *Scarbantia* à *Vindobona* (Vienne), on a mis au jour 10 inscriptions à Müllendorf[188], 17 à Eisenstadt[189], 3 à Stinkenbrunn[190], 3 à Loretto[191], 12 à Au am Leithaberge[192] et 4 à *Mutenum* (Leithaprodersdorf)[193]. Au nord-est de *Scarbantia*, le long du lac, on a mis au jour 6 inscriptions à Fertörakos (Kroisbach)[194], 1 à St. Margarethen[195], 1 à Rust[196], 1 à Oggau[197], 2 à Schützen a.G.[198], 4 à Donnerskirchen[199], 5 à Purbach[200], 1 à *Ulmus* (Winden a. See)[201], 10 à Bruck-Parndorf[202], 3 à Neusiedl a. See[203] et 1 à Weiden-Gols[204]. *Scarbantia* était un nœud de communications et était située dans une

---

172 C 4223—4225, 4230, 4231.
173 C 4246, 4261.
174 C 4244.
175 OeJ, XII, 1909, p. 226, 235, 237, 239 = Schober, n^{os} 185, 191, 224, 270.
176 FOe, I, 1930—1934, p. 44; Pascher 112.
177 Pascher 169.
178 C 4551 = 11301; Pascher 98.
179 C 4550 = 11298.
180 Pascher 36.
181 C 4548, 4549, 11299; OeJ, XXVI, 1930, B. 212—214; Pascher 100.
182 C 4553; RLiOe, XVIII, 1937, p. 111, 115.
183 C 11300.
184 C 4554.
185 C 4594, 11302.
186 C 4555.
187 C 4552.
188 C 10950, 10951.
189 C 10952 = 13427, 13430; Kubitschek 65—85.
190 FOe, I, 1930—1934, p. 163, 218—219.
191 C 13433, 14355^{18}; FOe, I, 1930—1934, p. 43.
192 JA, V, 1911, p. 233; OeJ, XVII, 1914, B. 2—17; FOe, I, 1930—1934, p. 49, 224, 239.
193 C 14355$^{19-20}$; OeJ, XXVI, 1930, p. 13; RLiOe, XVIII, 1937, p. 116.
194 C 4237 = 10941, 4238 = 10942, 4239 = 10943, 4240.
195 OeJ, XXXVII, 1948, B. 263.
196 OeJ, XLV, 1960, B. 107—109.
197 OeJ, XXXIII, 1941, B. 15.
198 C 10938, 10944.
199 FOe, I, 1930—1934, p. 42; II, 1935—1938, p. 220; OeJ, XXIX, 1935, B. 307.
200 C 10953, 11349, 11352; Kubitschek 1, 6.
201 RA, 1951, n° 66.
202 C 14359$^{17-25}$; RLiOe, XVIII, 1937, p. 126.
203 C 11371, 14355^{17}; Kubitschek 30.
204 4392.

zone de transition où se rencontraient les collines, le lac et la plaine. Cette ville était trop proche du *limes* de l'empire pour pouvoir rivaliser en importance avec *Carnuntum*, pourtant elle était pourvue d'un mur d'enceinte, d'un aqueduc et d'un amphithéâtre ; elle a entretenu des échanges commerciaux avec les localités rurales environnantes et celles-ci ont maintenu un contact étroit avec elle, à en juger par le grand nombre d'inscriptions latines.

Sur la route de *Vindobona* (Vienne), au-delà de la Leitha et près de la Fischa, se trouve Weigelsdorf avec 3 inscriptions latines [205]. Plus vers le nord-ouest, sur la rivière Schwechat, à la frontière avec le Norique, on note 5 inscriptions à *Aquae* (Baden) [206] . Plus en aval sur le Schwechat et sur sa rive gauche, 4 inscriptions ont été conservées à Guntramsdorf [207]. Plus à l'est, au-delà de la route *Scarbantia-Vindobona*, 8 inscriptions ont été mises au jour à Velm [208]. Plus à l'est, à proximité de la Fischa, 1 inscription a été découverte à Ebergassing [209]. A l'ouest, près de la frontière avec le Norique, on a découvert 5 inscriptions à Modling [210]. A l'est de cette localité, sur la rivière Triesting qui se verse dans le Danube, 1 inscription est apparue à Maria Lanzensdorf [211]. Au nord-ouest, sur la route antique qui mène à *Vindobona*, 3 inscriptions se sont conservées à Vösendorf [212]. Plus à l'est, sur la rivière Liesing, affluent de la Triesting, on note 1 inscription à Unterlaa [213]. Plus loin sur la route de *Vindobona*, au-delà de la rivière *Liesing*, on rencontre 9 inscriptions à Inzersdorf [214], 1 à Meidling [215] et 2 à Gumpendorf [216]. A l'est de *Vindobona*, à Wien-St. Marx, une inscription a été mise au jour [217]. *Vindobona* (Vienne), d'origine celtique, est parvenue au rang de municipe sous l'empereur Hadrien (117—138), elle a eu la plus importante flottille sur le Danube et elle a eu en garnison les VII^e^, VIII^e^, XIV^e^ et XXX^e^ légions. 70 inscriptions y sont enregistrées [218]. A l'ouest de la ville, on trouve 1 inscription à Untersievering [219] et 8 à *Astura* (Klosterneuburg) [220].

---

205 JA, VI, 1912, p. 96—98.
206 C 4659, 4660, 12010; OeJ, XXIX, 1935, B. 208, 308.
207 OeJ, XXIX, 1935, B. 208—210; Pascher 44—45.
208 C 11305, 15186 ²⁻³; JA, I, 1907, B. 119—120; OeJ, XXIX, 1935, B 209; Pascher 156—157.
209 C 11297.
210 C 11303 = 14098, 11304, 15196, 15196 ¹; OeJ, XXIX, 1935, B. 298.
211 C 4850.
212 C 4579, 4582, 4648.
213 JA, IV, 1910, p. 188.
214 C 4581, 4584, 4649—4653, 4659; RLiOe, XVIII, 1937, p. 108—109.
215 C 4563 = 13496.
216 C 4556, 11344.
217 C 4647.
218 C 4557—4586, 4709—4711, 6485 a, 11306—11310, 13495—13497 a, 14097, 14359 ²⁶—14360 ², 15196, 15197; JA, III, 1909, p. 39—40; IV, 1910, p. 189—193; VI, 1912, p. 98; AAW, XCII, 1955, p. 76—81; RA, 1956, n^os^ 9, 239; 1957, n° 114.
219 Pascher 177.
220 C 5645—5649, 5752, 5753, 11791.

Le voyageur qui descendait le Danube à partir de *Vindobona* arrivait à la station *Ala Nova* (Schwechat), qui nous a légué 19 inscriptions latines [221], puis à *Aequinoctium* (Fischamend) — 1 inscription [222]. A droite du Danube, sur son affluent la Fischa, se trouve Schwadorf, avec 2 inscriptions [223]. Au sud-est de cette localité se trouvent Margarethen a. Moos — 3 inscriptions [224], Stixneusiedl — 5 inscriptions [225] et Göttlesbrunn — 4 inscriptions [226].

Sur la route de *Scarbantia* à *Carnuntum*, au nord du lac, on rencontre Königshof — 1 inscription [227], Bruck a.d. Leitha — 6 inscriptions [228] et Höflein — 8 inscriptions [229]. Enfin, à l'extrémité de la route, sur le Danube, s'élevait la cité célèbre de *Carnuntum* (Petronell), qui a obtenu le rang de *municipium* sous Hadrien (117—138) et de *colonia* sous Septime Sévère (193—211); point stratégique de premier ordre, la ville a servi de garnison successivement aux XIII^e^, XIV^e^ et XV^e^ légions et a transmis à la postérité le nombre considérable de 856 inscriptions latines [230]. Au sud-est et à l'est de cette localité, on trouve 1 inscription à Schönabrunn [231], 1 à Prellenkirche [232], 4 à Potzneusiedl [233], 1 à Zurndorf sur la Leitha [234] et 4 à *Gerulata* (Oroszvár), sur la rive droite du Danube [235].

---

[221] C 4641—4646, 4655 a, 4659, 4660,2—4661,9 b, 4664 c, 13494, 13501.

[222] C 15195.

[223] C 4543; FOe, I, 1930—1934, p. 59.

[224] C 4533 = 11294; « Monatsblatt des Altertumsvereins zu Wien », VII, 1903—1905, p. 54; Pascher 77.

[225] C 4538.

[226] C 4544, 13552 [1]; FOe, II, 1934—1938, p. 76.

[227] RLiOe, 1905, p. 54.

[228] C 4536, 4537, 11295 = 13433, 11296, 14359 [14]; JA, II, 1908, p. 155—156; RLiOe, XVIII, 1937, nº 42.

[229] C 4661, 14359 [15], 14359 [16—18b]; RLiOe, III, 1904, p. 27.

[230] C 4393—4546, 4698—4708, 6481—6485, 11104 a-11293, 13454—13493, 14071—14096, 14356 [1]—14359 [13], 15189—15194; RLiOe, IV, 1903, p. 130—134; V, 1904, p. 10—34, 127—139; VI, 1905, p. 151—166; VII, 1906, p. 131—142; VIII, 1907, p. 113—118; IX, 1908, p. 40—43; XI, 1910, p. 127—154; XII, 1914, p. 316—340; XVI, 1926, p. 7—136; XVII, 1933, p. 35—83; XVIII, 1937, p. 33—111; JA, VI, 1912, p. 269; Schober 6, 28, 36, 97, 99, 131; OeJ, XXX, 1936—1937, B. 311—312; XXXVII, 1948, B. 259—262; XXXIX, 1952, p. 151—157; XL, 1953, B. 209; AÉ, VII—IX, 1946—1949, p. 157—168; « Carinthia », I, 1956, p. 434—436; CJb, II, 1956, p. 65—68; VI, 1960, p. 29—35; E. Vorbeck, *Militarinschriften aus Carnuntum*, Wien 1954; *Carnuntina. Ergebnisse der Forschung über die Grenzprovinzen des römischen Reiches*, Vortrage beim Internationalen Kongress der Altertumsforscher Carnuntum 1955, hg. v. Erich Swoboda, Graz-Koln, 1956; Erich Swoboda, *Carnuntum. Seine Geschichte und seine Denkmäler*, 3. Aufl., Graz-Koln, 1958; H. Stiglitz, RE, Suppl. XII, 1970, col. 1575—1588.

[231] C 15195.

[232] C 14358 [12].

[233] C 4537 a—c; OeJ, XXIX, 1935, B. 332.

[234] C 13445.

[235] C 4391, 4392, 13445, 13446.

Dans la partie nord-est de la province de Pannonie Supérieure, entre le lac *Pelso* (Balaton) et le Danube, les localités ayant livré des inscriptions latines sont relativement nombreuses. Sur la rive sud-ouest du lac se trouvent *Valcum* (Fenékpuszta) avec 3 inscriptions [236] et Keszthely-Újmajor avec 2 inscriptions [237]; sur sa rive ouest, Lesencetomaj — 2 inscriptions [238], Kékkut — 6 inscriptions [239], Révfülöp (près du lac) — 1 inscription [240], Kővágóörs — 1 inscription [241], Nagyvázsony — 2 inscriptions [242]; à l'est de sa rive sud, Somogyvár — 2 inscriptions [243]; au nord-ouest du lac, Tótvázsony — 1 inscription [244] et Vörösberény — 1 inscription [245]. Sur la route de *Valcum* (Fenékpuszta) à *Mogentiana* (Tüskevár) on a mis au jour 2 inscriptions à Zálavár [246], 1 à *Maestriana* Zalaszentgrót) [247], 3 à Somlyóvásárhely [248] et 6 à *Mogentiana* (Tüskevár) [249]. Sur la route de *Mogentiana* à *Caesariana* (Jutas), 1 inscription est apparue à Ajka [250]. Entre *Caesariana* et *Arrabona* (Györ), on rencontre 1 inscription à Gyulafirátót [251], 1 à Csetény [252], 3 à Dióspuszta [253], 1 à Sikator [254], 1 à Lovaszpatona [255], 7 à *Mursella* (Kisárpás) [256] et 4 à (Pannonholma [257].

Le long du *limes* danubien, entre *Gerulata* (Oroszvár) et *Ad Mures* (Vaspuszta), les inscriptions sont de même nombreuses : 14 à *Ad Flexum*

---

[236] C 4125, 4126, 10904; E. Polaschek, RE, 2. Reihe, VII, 1948, col. 2095—2096, K. Sagi, *La colonie romaine de Fenékpuszta et la zone intérieure des forteresses*, ActArch, I, 1951, p. 86—90.

[237] Kuzsinszky, *Balaton*, p. 77.

[238] C 4128, 4129.

[239] C 4132, 4133, 10899—10902.

[240] Kuzsinszky, *Balaton*, p. 142.

[241] C 4131.

[242] C 4141, 4142.

[243] C 4122, 4123.

[244] CIL, XVI, 84.

[245] C 4144.

[246] C 4148; AÉ, XXVIII, 1908, p. 184.

[247] « Muzeumi és Konyvtari Ertesito », 1912, p. 130.

[248] C 10955—10957.

[249] C 10900, 10993, 11043, 15166, 15188.

[250] AÉ, LXXIX, 1952, p. 108—112.

[251] Kuzsinszky, *Balaton*, p. 193.

[252] C 4268.

[253] C 4680, 10954; AÉ, XLV, 1931, p. 29—31.

[254] CIŁ III, p. 852.

[255] C 4267.

[256] C 4490, 6480, 10955—10957.

[257] C 14355[6]; CIL VI, 64.

(Magyaróvár = Ung. Altenburg)[258], 1 au sud-ouest de Mosonszentjános[259], 1 à *Quadrata* (Barátföldpuszta)[260], 41 à *Arrabona* (Györ)[261], 5 à *Ad Statuas* (Ács)[262], 2 à Billegpuszta[263], 6 à *Ad Mures* (Vaspuszta)[264]. Sur la rive nord-ouest du lac Balaton on a mis au jour 30 inscriptions de provenance inconnue[265].

Entre le lac Balaton et le Danube, le long de la frontière avec la Pannonie Inférieure, on a découvert 1 inscription à Balatonhenye[266], 1 à Balatonkiliti[267], 1 à Balatonkövesd[268], 2 à Csajág[269], 1 à Kiralyszentistván[270], 3 à Öskü[271], 1 à Vaspalóta[272], 1 à Vérteskethely[273], 4 à Csáczár[274], 1 à Ászar[275], 3 à Környe[276], 6 à Kisigmánd[277] et à Komaron, sur la rive du Danube, à l'ouest de *Brigetio* (Szőny)[278]. Enfin, outre les inscriptions susmentionnées, la province de Pannonie Supérieure a livré 982 inscriptions provenant de localités non identifiées[279].

La province de Pannonie Supérieure avait une terre fertile et assurait les liaisons entre l'Italie et le Moyen et Bas-Danube. Ces deux facteurs ont favorisé le processus de romanisation et ont donné naissance à cinq colonies (*Carnuntum*, *Emona*, *Poetovio*, *Savaria* et *Siscia*) et à sept municipes ou *oppida* (*Andautonia*, *Mursella*, *Nauportus*, *Noviodunum*, *Praetorium Latobicorum*, *Scarbantia* et *Vindobona*). Dans l'ensemble de la province il s'est conservé 3761 inscriptions, réparties dans 270 localités.

---

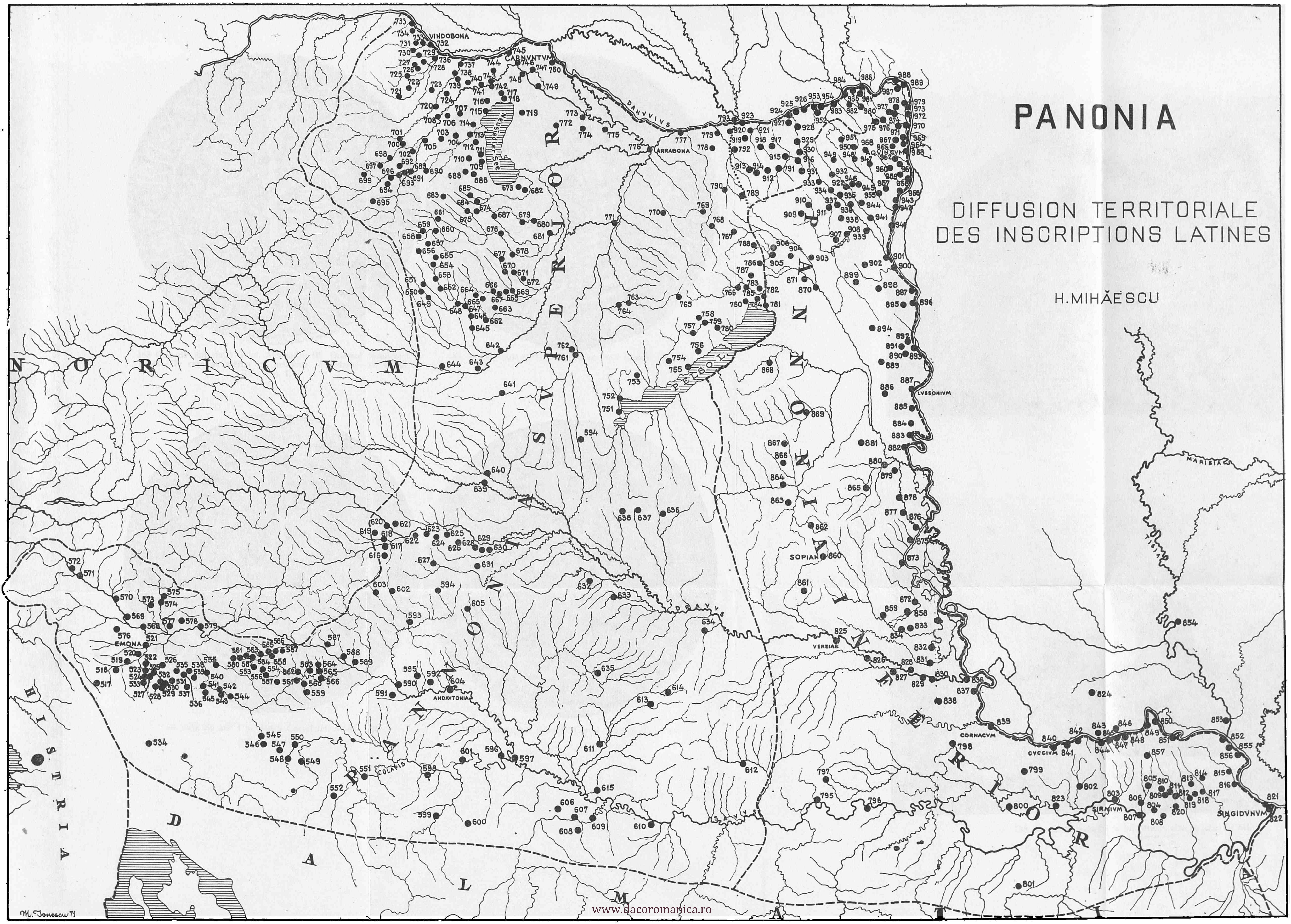
[258] C 11295, 13443, 13444, 14359^{17-25}, 14373^{69}.
[259] « Arrabona », VII, p. 113–126.
[260] C 4665.
[261] C 4359–4390, 11079–11085, 13441, 13442; CIL III, p. 1978; Schober 138.
[262] C 6454, 10349, 10993; AÉ, XCIV, 1967, p. 194; XCVI, 1969, p. 200.
[263] C 11043, 10993.
[264] C 4304, 4329, 10993, 11020, 11055, 11059.
[265] C 4124–4147, 10903, 10906, 13417–13420.
[266] Kuzsinszky, *Balaton*, p. 148.
[267] *Ibid.*, p. 4.
[268] « Muzeum és kònyvtari Ertesito », XI, 1917, p. 254.
[269] AÉ, LXXXIII, 1956, p. 94–103; LXXV, 1958, p. 79–95.
[270] Kuzsinszky, *Balaton*, p. 197–198.
[271] C 4145; CIL XVI, 57, 104.
[272] MagyRégTop, II, p. 215.
[273] AÉ, LV, 1942, p. 225.
[274] C 15188^{1-4}.
[275] CIL XVI, 96.
[276] C 4273 = 10964, 4277 = 10965, 4280 = 10966, 4284 = 10967; AÉ, LXXXVII, 1960, p. 192–194.
[277] C 4355–4388, 11077, 11078; *Savaria*, n° 121.
[278] Kubitschek 63–64.
[279] C 4587–4670, 6486–6489, 6570, 11312–11469, 12015–12032, 12034, 13499, 13516, 13517, 14100, 15199–15204, 16360^{3-4}; GMDS, XIV, 1933, p. 25, n^os 24–25; OeJ, XLII, 1955, B. 105–112.

PANNONIA SUPERIOR

517. *Longaticum* (Logatec)	1
518. *Nauportus* (Vrhnika)	25
519. *Novi* (Ljubljanica)	1
520. *Ad Nonum* (Log)	4
521. *Emona* (Ljubljana)	150
522. Kamnik (Stein)	2
523. Preserje	1
524. Strahomer	5
525. Tomišlje	1
526. Lanišče	1
527. Sonnegg	7
528. Ig	75
529. Študenec	2
530. Iška Vas	5
531. Golo	2
532. Pokojišče	1
533. Rakitna	1
534. Šmarata	3
535. Gatina	1
536. Žaljna	1
537. Ponikva (Šmarje)	1
538. Višnja Gora	1
539. Stična	2
540. *Acervo* (Št. Vid)	7
541. Ruckštanj	1
542. Stranska Vas	1
543. Valična Vas	1
544. Šmihel (Žužemberg)	1
545. Vel. Koren	1
546. Straža	1
547. Rožanc	1
548. Črnomelj	6
549. Adlešići	1
550. Podzemelj	2
551. *Romula* (Kamensko)	2
552. Sv. Peter na Mrežnici	6
553. *Praetorium Latobicorum* (Trebnje)	40
554. Trebinec Vrh	1
555. *Inter Emonam et Praetorium Latobicorum*	5
556. Jezero	1
557. Zg. Globodol	1
558. Tržisče	1
559. *Crucium* (Mačkovec)	1
560. Zg. Karteljevo	1
561. Štatenberg	1
562. Šmarjeta	1
563. Raka	1
564. Vel. Podlog	1
565. Vel. Vas	1
566. Stara Vas	1
567. *Neviodunum* (Drnovo)	50
568. Sp. Gameljine	1
569. Šenčur	1
570. *Carnium* (Kranj)	2
571. Radovljica	1
572. Lešče	3
573. Begunje	1
574. Kamnik	3
575. Mekinje (Münkendorf)	2
576. Slovenia	6
577. Kašelj	1
578. Gradišče	3
579. Vernek	1
580. Hrastnik	1
581. Radeče (prope Zidani Most)	3
582. Sv. Križ	1
583. Sevnica (Lichtenwald)	2
584. Brestanica (Reihenburg)	2
585. Krško	3
586. Sv. Paul (Brezje)	1
587. Čatež	1
588. Vel. Malence	6
589. Mokrice	4
590. Podsused	1
591. Kerestinec	1
592. Zagreb	1
593. Pregrada	1
594. Lobor	3
595. Gornja Pohanca	2
596. *Siscia* (Sisak)	106
597. *Siscia* — est	5
598. *Ad Fines* (Degoj)	1
599. Topusko	21
600. Dragotina	1
601. *Colapis* (Kupa)	30
602. Mihaljekov Jarek	3
603. Rogatec (Šmarje)	1
604. *Andautonia* (Šćitarjevo)	24
605. Hrašćina	1
606. Slabinja	1
607. Bačin	1
608. *Varciani*	2
609. *Ad Praetorium* (Bos. Dubica)	3
610. Donji Podgradci	2

611.	*Menneiana* (Požeško Predgorje)	1
612.	*Inicerum* (Požega)	1
613.	*Aquae Balissae* (Daruvar)	7
614.	Vel. Bastaji	2
615.	*Savus*	19
616.	Jurišna Vas (Sl. Bistrica)	1
617.	Hajdina	4
618.	Starše (Altenburg)	14
619.	Sv. Martin (Vurberk)	1
620.	*Poetovio* (Ptuj)	347
621.	Mestni Vrh	1
622.	Pristava	1
623.	*Remista* (Zavič sive Babinec)	1
624.	Križovljan	3
625.	V. Nedelja	2
626.	*Curta* (prope Ormož)	1
627.	Klenovnik	1
628.	*Aquaviva* (Petrijanec)	1
629.	Zelendvar (Varaždin)	2
630.	Čakovec	1
631.	*Aquae Iassae* (Varaždinske Toplice)	15
632.	Novigrad Podravski	1
633.	*Lentulis* (Gjugjevac)	1
634.	*Serota* (Noskovci)	1
635.	*Inter Dravum et Savum*	32
636.	*Silacaenae* (Beleg)	1
637.	Magyarszerdahely	1
638.	*Inter Dravum et Pelsonem*	4
639.	Murska Sobota	1
640.	*Halicanum* (Dolnja Lendava)	1
641.	Zalalovo	1
642.	Kormend	1
643.	Rabagyarmat	1
644.	Rax	1
645.	Szentpéterpa	1
646.	Pornó	1
647.	Pozsony	1
648.	Mischendorf	1
649.	Rotenturm	2
650.	Pinkafeld	2
651.	St. Martin in der Warth	1
652.	Neumarkt	1
653.	Schleining	3
654.	Oberkohlstätten	1
655.	Holzschlag	1
656.	Hochneukirchen	5
657.	Habich-Kirchschlag	1
658.	Oberwaldbauern	1
659.	Dechantkirchen	2
660.	Litzelsdorf	1
661.	Zuberbach bei Rechnitz	1
662.	Ják	2
663.	Kiskajd	1
664.	Dozmat	1
665.	Ondód	14
666.	*Savaria* (Szombathely)	122
667.	Sitke	1
668.	Szentkiraly	1
669.	Vép	1
670.	Salfa	2
671.	Sópte	1
672.	Vassurany	1
673.	Hegyko	1
674.	Klostermarienberg	1
675.	Steinberg	1
676.	Gyalóka	2
677.	Salkoveskút	2
678.	Acsád	2
679.	Gór	1
680.	Repceszentgyorgy	2
681.	Repceszemere	1
682.	Fertőszékplak	1
683.	Neckenmarkt	5
684.	Unterspetersdorf	1
685.	Deutsch-Kreutz	1
686.	*Scarbantia* (Sopron)	84
687.	*Inter Savariam et Scarbantiam*	5
688.	Schattendorf	2
689.	Mattersburg	1
690.	Walbersdorf	4
691.	Pottsching	2
692.	Lichtenworth	1
693.	Neudorfl	3
694.	Katzelsdorf	1
695.	Frohsdorf	1
696.	Neunkirchen	7
697.	Gerasdorf	3
698.	Winzendorf	1
699.	Muthmannsdorf	1
700.	Brunn-Fischau	2
701.	Wollersdorf	1
702.	Wiener Neustadt	1
703.	Mullendorf	10
704.	Eisenstadt	17
705.	Stinkenbrunn	3
706.	Loretto	3
707.	Au am Leithaberge	12
708.	*Mutenum* (Leithaprodersdorf)	4
709.	Fertórakos (Kroisbach)	6

710.	St. Margarethen	1
711.	Rust	1
712.	Oggau	1
713.	Schützen a.G.	2
714.	Donnerskirchen	4
715.	Purbach	5
716.	*Ulmus* (Winden a. See)	1
717.	Bruck-Parndorf	10
718.	Neusiedl a. See	3
719.	Weiden-Gols	1
720.	Weigelsdorf	3
721.	*Aquae* (Baden)	5
722.	Guntramsdorf	4
723.	Velm	8
724.	Ebergassing	1
725.	Modling	5
726.	Maria Lenzensdorf	1
727.	Vosendorf	3
728.	Unterlaa	1
729.	Inzersdorf	9
730.	Meidling	1
731.	Gumpendorf	2
732.	Wien — St. Marx	1
733.	*Vindobona* (Wien)	70
734.	Untersievering	1
735.	*Astura* (Klosterneuburg)	8
736.	*Ala Nova* (Schwechat)	19
737.	*Aequinoctium* (Fischamend)	1
738.	Schwadorf	2
739.	Margarethen a. Moos	3
740.	Stixneusiedl	5
741.	Gottlesbrunn	4
742.	Konigshof	1
743.	Bruck a.d. Leitha	6
744.	Hoflein	8
745.	*Carnuntum* (Petronell)	856
746.	Schònabrunn	1
747.	Prellenkirche	1
748.	Potzneusiedl	4
749.	Zurndorf	1
750.	*Gerulata* (Oroszvár)	4
751.	*Valcum* (Fenékpuszta)	3
752.	Keszthely-Újmajor	2
753.	Lesencetomaj	2
754.	Kékkut	6
755.	Révfülop	1
756.	Kővágóors	1
757.	Nagyvázsony	2
758.	Somogyvár	2
759.	Tótvázsony	1
760.	Vorosberény	1
761.	Zalavár	2
762.	*Maestriana* (Zalaszentgrót)	1
763.	Somlyóvásárhely	3
764.	*Mogentiana* (Tűskevár)	6
765.	Ajka	1
766.	Gyulafirátót	1
767.	Csetény	1
768.	Diópuszta	3
769.	Sikator	1
770.	Lovaszpatona	1
771.	*Mursella* (Kısárpás)	7
772.	Pannonholma	4
773.	*Ad Flexum* (Magyarovár)	14
774.	Mosonszentjános	1
775.	*Quadrata* (Barátfoldpuszta)	1
776.	*Arrabona* (Győr)	41
777.	*Ad Statuas* (Ács)	5
778.	Billegpuszta	2
779.	*Ad Mures* (Vaspuszta)	6
780.	*Lacus Pelsonis* (Balaton)	30
781.	Balatonhenje	1
782.	Balatonkilıti	1
783.	Balatonkövesd	1
784.	Csajág	2
785.	Kiralyszentistván	1
786.	Öskü	3
787.	Vaspalóta	1
788.	Vérteskethely	1
789.	Császár	4
790.	Aśzar	1
791.	Kornje	3
792.	Kisigmánd	6
793.	Komáron	1
794.	*Pannonia Superior — incertae*	982



PANONIA
DIFFUSION TERRITORIALE
DES INSCRIPTIONS LATINES
H. MIHĂESCU
VINDOBONA
CARNVNTVM
DANVVIVS
ARRABONA
AQVINCVM
LVSSONIVM
SOPIANAE
PELSO
NORICVM
PANNONIA SVPERIOR
PANNONIA INFERIOR
EMONA
ANDAVTONIA
COLAPIS
DRAVVS
VEREIAE
CORNACVM
CVCCIVM
SIRMIVM
SINGIDVNVM
MARISIA
TISIA
HISTRIA
DALMATIA
M. Ionescu 71

LA CONTRIBUTION DE TACHE PAPAHAGI À L'ÉTUDE DU SUD-EST EUROPÉEN

Quelques jours après sa naissance — qui avait eu lieu vers le 20 octobre 1892, dans la localité Avdela du Pinde, à une altitude de 1200 m — l'enfant Tache Papahagi était mis dans un sac et chargé, avec d'autres bagages, à dos de mulet : les habitants du village et leurs troupeaux commençaient leur descente vers la plaine thessalienne où, jusqu'au printemps suivant, ils trouvaient abri contre les rigueurs de l'hiver. De sorte que le futur savant se trouva, dès les premiers jours de sa vie, en contact avec la dure existence des Aroumains, dont les divers aspects seront fidèlement rendus plus tard dans son œuvre scientifique. Son enfance s'est passée sous le signe de cet incessant va-et-vient entre la haute montagne du village natal, l'été, et la Thessalie, l'hiver. C'est ainsi que dès son jeune âge il baigna dans ce milieu caractéristique de bergers et de charroyeurs. Sa vie d'écolier devait se poursuivre sous le même signe des voyages : école élémentaire en Thessalie l'hiver et à Avdela l'été ; lycée à Ianina et Bitolie (1903—1912) ; études supérieures à la faculté des Lettres de Bucarest (1912—1916), où il eut pour maîtres Ovide Densusianu et I. A. Candrea, auxquels il s'attacha pour le restant de la vie. Mobilisé d'abord en 1913 et ensuite en 1917—1918, il reprendra pied dans le milieu universitaire bucarestois en 1921, en suivant la filière (assistant, maître de conférences et professeur) jusqu'en 1948.

Pour mieux comprendre son œuvre, il convient de l'étudier en rapport avec l'activité de ses maîtres et dans le contexte de l'époque qui l'a vue naître. L'entre-deux-guerres fut une époque propice aux études philologiques et linguistiques. La Roumanie dut redoubler le nombre de ses universités et, par conséquent, des étudiants qui les fréquentaient ; la recherche était devenue plus accessible ; les méthodes d'investigation s'étaient enrichies, de même que les possibilités d'en publier les résultats. Par rapport à la période antérieure qui avait imposé l'école dite des « néogrammairiens » avec sa méthode comparative lui apportant un

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 1, P. 115—144, BUCAREST, 1973

surcroît d'autorité grâce aux « lois phonétiques », l'étape suivante, comprise entre 1918 et 1944, devait promouvoir plutôt les études morphologiques, syntactiques et stylistiques. Elle multiplia les enquêtes sur les lieux destinées à approfondir la connaissance des parlers locaux ; elle contribua au triomphe de la géographie linguistique ; elle manifesta un intérêt particulier pour l'histoire de la langue et l'étymologie. Enfin, ce fut elle qui jeta les bases des études structuralistes.

Des problèmes urgents se posaient alors aux spécialistes roumains. En effet, la sauvegarde des trésors culturels multiséculaires — que les innovations de la vie moderne risquaient d'anéantir complétement—imposait d'amples enquêtes linguistiques, folkloriques et ethnographiques. Il fallait aussi publier des atlas linguistiques et ethnographiques, reflétant aussi bien l'ensemble des phénomènes que les détails d'un caractère spécial. Les événements incitaient ces spécialistes à s'attaquer aux grandes synthèses portant sur l'histoire ou sur la langue, sur la littérature tout comme sur le folklore et l'ethnographie du peuple roumain. Absolument nécessaire s'avéra la parution périodique de quelques revues susceptibles d'élaborer des programmes de recherche, de stimuler l'activité, d'organiser l'information. De cette nécessité sont nées dans les trois principaux centres universitaires du pays les revues : « Grai şi suflet » (Bucarest, 1924—1937), « Dacoromania » (Cluj, 1920—1948), « Buletinul Institutului de filologie română A. Philippide » (Iaşi, 1934—1948).

Se complétant heureusement dans leur travail, O. Densusianu, I. A. Candrea et Tache Papahagi constituèrent l'âme de la revue bucarestoise susmentionnée. Leur point de départ fut l'idée que les recherches concernant la langue doivent se conjuguer avec celles de folklore et d'ethnographie. Mais la pensée d'abandonner parfois l'étude de cabinet pour se baigner dans le milieu populaire afin de mieux saisir les traits caractéristiques de son âme et de sa vie matérielle anima surtout le plus jeune des trois savants : ce fut l'idée maîtresse de Tache Papahagi durant toute sa vie. L'expérience de son enfance passée parmi les Aroumains lui avait appris combien liés étaient ces éléments constituant un tout inséparable. Ce fut donc sous l'empire de cette idée qu'il rédigea en 1922 son *Anthologie aroumaine*. La sélection des matériaux inclus était faite de telle manière que le lecteur de l'ouvrage en retirait l'image complexe de la langue, du folklore, de la musique, de la danse, de l'ethnographie des Aroumains. Il n'oublia pas dans le glossaire en français d'expliquer avec un soin particulier la terminologie spécifique de son anthologie, afin de faciliter l'entendement des textes. Ensuite, il passa à l'étude méthodique du parler et du folklore de Maramureş, ouvrage qui lui prit plusieurs années (paru en 1925) et lui fit faire de nombreuses visites dans cette région.

Le Maramureş l'avait attiré d'un double point de vue. D'abord, il avait affaire à une région archaïque et isolée, pouvant offrir maintes surprises au chercheur avisé. D'autre part, c'était aussi chez lui le désir de sauter de l'extrémité méridionale à celle septentrionale des contrées habitées par les Roumains, dans l'espoir d'accéder plus facilement à une vision d'ensemble. Voici quelques-unes de ses idées telles qu'il les formule lui-même dans l'introduction de cette monographie : « Convaincu de l'importance des recherches ethnolinguistiques faites sur place et parce que les spéculations scientifiques de bibliothèque pourraient s'anémier à la longue dans la poursuite de plus en plus loin des différents problèmes, j'ai cru dans l'impératif d'une direction à imprimer aux études dans le domaine vivant de la réalité dialectologique, en présentant de cette manière sinon une interprétation satisfaisante, du moins le matériel brut formant la base de ces spéculations... J'aurais aimé poursuivre tout aussi intimement d'autres aspects vivants de ce coin nordique dacoroumain afin que, d'un embrassement total de son entité, je puisse donner jour à une iconographie ethnographique de ce pays des plus complètes... »[1]. « De telles études portant sur la totalité complexe du peuple roumain s'imposent avec promptitude, d'autant plus que les transformations radicales apportées par la culture et la civilisation approchent d'un pas rapide et sûr »[2].

Plus tard, il devait étudier selon le même plan la région habitée par les « Moţi » dans les Carpates occidentales et délimitée par les localités Cîmpeni, Vidra de Sus, Iarba Rea, Lăpuş, Gura Arăzei, Albac et Secătura [3].

Si l'on y ajoute son intérêt pour unc autre région isolée, à savoir les montagnes et la vallée de la Cerna supérieure [4], il s'ensuit que Tache Papahagi essayait, avec des éléments inédits, la restitution d'une image du passé plus éloigné du peuple roumain dans le but de mieux saisir son processus de développement et l'évolution de sa langue. Il avait sans doute raison en affirmant que « le problème le plus important de la linguistique roumaine est celui de la naissance et de la formation de la langue roumaine dans le temps, mais surtout dans l'espace »[5]. La réponse à ces questions fondamentales, il l'a cherchée en s'appuyant sur la toponymie, sur l'étude comparée des sons et des formes, sur les données du folklore et de l'ethnographie. En ce qui concerne l'espace, il pensait que les Aroumains du Pinde et de l'Albanie méridionale étaient

---

[1] *Graiul şi folklorul Maramureşului* (La langue et le folklore du Maramureş), Bucarest, 1925, p. V.

[2] *Ibidem*, p. VI.

[3] *Creaţiunea poetică populară* (La création poétique populaire). « Grai şi suflet », 2 (1925–1926), p. 22–89.

[4] *Prin munţii si valea Cernei superioare* (Par les monts et la vallée de la Cerna supérieure), « Arhivele Olteniei », 14 (1937), n^os 77–78.

[5] « Grai şi suflet », 1 (1923–1924), p. 201.

les descendants directs des colons romains de l'Antiquité, auxquels se sont ajoutés dans une certaine mesure les émigrants venus du Nord [6]. Quant à la question du temps, son opinion était que jusque vers la fin du III[e] siècle leur langue était le latin commun de l'Occident ; une différenciation graduelle commença au IV[e] siècle qui conduisit au roumain parlé depuis le V[e] siècle. A la fin du VII[e] siècle, le peuple roumain était constitué avec une parfaite unité [7].

S'il nous faut pour notre part prendre position vis-à-vis de ces problèmes tellement importants, nous sommes d'avis que la naissance de la langue et celle du peuple roumain ont coïncidé, le commencement de ces deux processus ayant eu lieu vers la fin du VII[e] siècle. Par ailleurs, nous sommes entièrement d'accord avec la nécessité d'élargir l'horizon de notre recherche pour y englober non seulement la Dacie, mais en plus le complexe sud-danubien. Rome a tenu un rôle particulièrement actif dans un espace immense ; le nombre des épigraphes latines mises au jour entre le Nord de la Dacie et le Pinde d'une part, entre le Pont Euxin et la mer Adriatique de l'autre, dépasse vingt-deux mille ; les traces du latin dans la culture byzantine et dans toutes les langues sud-est européennes sont évidentes. Notons aussi que certains éléments latins ont pénétré dans la langue roumaine par la filière byzantine ou slave, ce qui montre qu'il s'agit d'un vaste complexe et que l'espace génétique de la langue roumaine ne saurait être limitée à la Dacie et la Mésie inférieure. Il s'ensuit que théoriquement nous ne contestons pas la possibilité de la persistance en Macédoine de quelques enclaves linguistiques latines.

En rattachant la recherche linguistique à celle folklorique et ethnographique, Tache Papahagi a ressenti le besoin d'approfondir l'étude de l'histoire de la langue roumaine afin de se procurer quelques jalons sûrs en vue d'une chronologie relative des phénomènes d'une certaine importance. Aussi, lorsqu'il fut appelé à suppléer Ovid Densusianu à l'Université durant l'année 1921—1922, il a tenu un cours approfondi du latin en tant que base de la langue roumaine, utilisant en ce sens un matériel aussi riche que varié. Sept ans plus tard, en 1929—1930, il tiendra un cours d'introduction en philologie romane, traitant surtout de la phonétique considérée comme « la clé des études linguistiques, puisqu'il est impossible à quelqu'un de suivre un problème linguistique s'il ignore la phonétique de la langue respective » [8]. Ce cours sera complété, parachevé et publié en 1943. Vu la difficulté d'embrasser toutes les langues et tous les dialectes romans, il choisira quatre langues importantes (le

---

[6] *Ibidem*, p. 99.

[7] *Ibidem*, p. 201—202.

[8] *Introducere în filologia romanică, cu privire specială asupra istoriei limbii române : Fonetica* (Introduction à la philologie romane concernant surtout l'histoire de la langue roumaine : La phonétique), Bucarest, 1930, p. 4.

roumain, l'italien, le français et l'espagnol); en synthétisant les résultats essentiels, il les a rendus facilement accessibles à ses étudiants.

La méthode comparative appliquée au domaine plus large des langues romanes l'aida dans l'explication de certains phénomènes phonétiques roumains étudiés dans son article intitulé *Din epoca de formațiune a limbii române* [9].

A ce propos, Tache Papahagi a eu la force de se prononcer contre son maître Ovide Densusianu, en démontrant à l'aide de la phonétique historique du français que l'évolution de type *cervus* > *țerbu*, *cinque* > *ținți* du dialecte aroumain est antérieure à l'évolution de type *cervus* > *cerb*, *cinque* > *cinci* du dialecte dacoroumain. Si un tel résultat a été possible, c'est le mérite de la meilleure connaissance du dialecte aroumain et d'un horizon plus large de la recherche. Toujours grâce à la méthode comparative, il a réussi en outre à faire quelques précisions importantes à l'égard de la morphologie historique du roumain.

Une place de tout premier rang dans son activité a été réservée aux recherches lexicologiques, notamment à l'étymologie qui réclamait la connaissance de plusieurs langues étrangères telles que l'albanais, le bulgare, le néo-grec, le serbe, le turc. Il exposa quelques-unes de ses considérations d'ordre théorique dans une étude intitulée *Dispariții și suprapuneri lexicale*[10]. Il pensait que les incessantes transformations du domaine lexicologique impliquaient aussi certains facteurs extra-linguistiques, par exemple la position géographique d'un peuple, son contact avec les autres peuples, ses échanges commerciaux, les divers courants culturels, la structure spirituelle de ses individus. Ce dernier aspect était englobé par lui dans le concept de « linguistique ethnopsychologique », affirmant l'existence de liens étroits entre la langue et l'âme d'un peuple.

Lorsqu'il a soutenu que dans la terminologie chrétienne le terme de *basilica* (conservé par le mot roumain *biserică*) est antérieur à celui d'*ecclesia* ou *ecclisia* (conservé en albanais et dans les langues romanes de l'Occident), il a touché aussi en passant à la question du caractère de la langue albanaise : « La langue albanaise n'appartient pas à la romanité orientale, parce qu'elle n'est pas une langue romane... A la différence du peuple roumain, l'albanais a vécu également dans le proche voisinage de la mer. Mais nous savons que la côte adriatique orientale était accessible à l'influence italique... donc, le transplant de la forme *ecclisia* dans le parler des Albanais christianisés ne saurait surprendre »[11].

---

[9] « Grai și suflet », 1 (1923—1924), p. 201—234.
[10] *Ibidem*, 3 (1927—1928), p. 82—100 ; 4 (1929—1930), p. 84—96.
[11] *Omagiu lui I. Bianu*, Bucarest, 1927, p. 288.

Par ailleurs, Tache Papahagi a fourni des contributions essentielles aux études de Th. Capidan (1925), C. Höeg (1926) et Chr. Geagea (1934), tout en publiant quelques études lexicologiques personnelles. En outre, il a tôt commencé à récolter du matériel nécessaire à son dictionnaire du dialecte aroumain, général et étymologique, publié en 1963. Son travail à cette œuvre fondamentale s'est prolongé des années durant et il ne s'estima arrivé au bout ni après la parution même de l'ouvrage. En effet, il n'a pas encore cessé de réunir des matériaux supplémentaires, d'amplifier son ouvrage, dont il prépare une nouvelle édition, améliorée, qui doit paraître sous peu dans un volume d'environ 1 500 pages. C'est une œuvre d'une importance toute particulière non seulement pour l'étude de la langue roumaine, mais aussi pour celle de toutes les langues sud-est européennes. Comme on le sait, toutes ces langues sont en étroites relations entre elles surtout sous le rapport du vocabulaire. La plupart ont conservé un fonds indo-européen commun sur lequel s'est greffé une forte influence latine ; toutes sont entrées en contact avec les Byzantins et les Turcs ; toutes ont adopté certains éléments italiens du Moyen Age et de la Renaissance ; enfin, toutes ont reflété, parfois de façon directe, d'autre fois indirectement, la culture moderne de l'Europe occidentale. Il s'ensuit que les langues du Sud-Est européen offrent un ensemble de problèmes communs qui obligent les chercheurs à tenir compte des progrès réalisés par chacune d'entre elles. Si nous attendons de nos jours avec intérêt la parution des dictionnaires étymologiques de chaque langue sud-est européenne c'est justement parce que seule la profonde connaissance de chaque partie composante est à même de conduire à une vision véridique de l'ensemble.

Malheureusement, nous sommes encore bien loin d'atteindre un pareil objectif : le dictionnaire étymologique de la langue slovène ne se trouve que dans un stade préparatoire ; ceux des langues serbo-croate et bulgare sont à peine à leur premier volume ; celui de la langue albanaise est en train d'être envoyé sous presse ; celui du néo-grec, publié par l'Académie d'Athènes, semble s'enliser depuis un certain temps à la lettre γ ; quant aux dictionnaires étymologiques roumain et turc, c'est seulement à présent qu'on commence à les préparer. Vu cet état des choses, le dictionnaire du dialecte aroumain publié par Tache Papahagi et honoré du Prix d'Etat est le premier de la série. Il est aussi le seul complet dans les limites du possible et susceptible d'aider à la rédaction des autres. Ce dictionnaire compte 1628 mots d'origine latine, 2534 d'origine grecque, 1620 d'origine turque, 577 d'origine slave, 350 d'origine albanaise et 300 d'origine italienne. L'ossature du dialecte aroumain, composée des 1628 mots fondamentaux d'origine latine et de leurs dérivations, repose sur un système propre de facture romane — fait

extrêmement précieux pour l'étude de la langue roumaine, alors que les termes empruntés peuvent servir à une meilleure connaissance des langues voisines.

L'étude étymologique roumaine compte sur une bonne tradition créée par des savants de la taille d'un B. P. Hasdeu, A. Philippide, O. Densusianu, I. A. Candrea, S. Puşcariu, Th. Capidan, N. Drăganu et autres. Tache Papahagi s'est soigneusement assimilé les résultats de ses devanciers, en leur ajoutant de nouveaux acquis. Il a tâché d'éviter toute partialité envers les éléments latins ou romans, s'astreignant à suivre l'histoire compliquée des mots et dégageant l'ache minement des emprunts entrés dans le dialecte aroumain. Sachant exploiter au maximum les ressources du folklore et de l'ethnographie, l'auteur a fait de son dictionnaire en plus d'un trésor lexicologique une véritable encyclopédie de la vie matérielle et spirituelle des Aroumains. Leur parler fut élevé au rang de dialecte littéraire par un certain nombre de poètes et écrivains — dont Nuși Tulliu, Z. A. Araia, T. Cacioca, G. Murnu et N. Batzaria—édités par Tache Papahagi entre les années 1926—1935.

Un nombre important de textes en dialecte avaient été publiés jusqu'en 1932, ce qui permit à Th. Capidan de donner à ce moment-là une synthèse du parler et de l'histoire des Aroumains. Mais celui qui fit le maximum en ce sens, celui connaissant parfaitement la vie et la langue des Aroumains reste sans doute le professeur Tache Papahagi. Cette connaissance en profondeur, complétée par les nombreux voyages à travers tout l'espace habité de Roumains, une suffisante information en ce qui concerne la Romania occidentale et la bonne intelligence du complexe sud-est européen constituent un exemple de la manière dont il faut aborder les problèmes fondamentaux de l'étude de la langue roumaine.

(H. Mihăescu)

★

Le professeur Tache Papahagi consacra une bonne partie de son activité à l'étude du folklore et on ne saurait assez souligner le fait que, loin de se borner à n'être qu'un folkloriste de cabinet (parmi tant d'autres), son constant souci fut de s'assurer la connaissance directe de la réalité folklorique. Ce ne sera qu'ensuite, après avoir vécu l'expérience concrète du terrain, qu'il entamera l'étude méthodique du folklore. Il ne s'agit pas d'établir ici une chronologie arbitraire de son activité, mais de bien saisir l'heureuse combinaison qu'il a réussie de la récolte des faits folkloriques et de leur étude. Au fur et à mesure du développement de sa carrière scientifique, il développa aussi l'étude du folklore roumain en s'efforçant de maintenir le contact permanent avec la réalité vivante. C'est ainsi qu'il a parcouru presque tout le pays à pied, passant infatigable d'une

localité à l'autre — témoins les trois volumes d'*Images d'ethnographie roumaine*, œuvre unique dans la littérature spécialisée roumaine. Deux grandes régions du pays ont surtout exercé sur lui un attrait exceptionnel : le Maramureş et cette zone dite « Ţara Moţilor », auxquelles il consacra deux monographies rédigées d'un double point de vue, linguistique et ethnographique.

Comme le premier de ces ouvrages, *Graiul şi folclorul Maramureşului* (Bucarest, 1925) est, sans conteste, le plus ample recueil folklorique qu'il a réalisé, ainsi que le plus sérieux du genre paru dans notre pays, il nous semble utile de donner un bref aperçu des principes théoriques et méthodologiques partant desquels il fut rédigé. L'ouvrage répond à un besoin dialectologique et ethnolinguistique. On avait déjà recueilli le folklore du Maramureş auparavant [1], mais sans aucune préoccupation particulière pour les aspects linguistiques et ce qu'on connaissait du parler local n'était pas très concluant. Or, le but du professeur T. Papahagi fut justement de combler cette lacune. Sa collection de faits folkloriques est précédée de toute une série d'informations historiques et ethnographiques qui visent à surprendre et à définir la spécificité de la culture populaire dans cette zone. L'auteur procède à la présentation géographique de cette région ; il traite du genre des agglomérations humaines, des maisons et de leurs annexes ; il donne l'analyse économique et sociale de la région (activités, métiers, penchants psychologiques) ; il fait la description du costume des habitants et de leur type anthropologique, en saisissant leur mode de vie, ainsi que leurs traits caractérologiques.

Chaque aspect débattu est illustré d'exemples folkloriques et de témoignages ethnographiques récoltés par l'auteur même. Tout un grand chapitre est consacré à l'examen du folklore propre à cette zone, considéré sous le rapport des genres folkloriques, de leur fréquence, des occasions où il se manifeste, etc., aboutissant à une image complexe, mais complète de sa vie artistique. Le chapitre suivant, de pure dialectologie, s'occupe de l'analyse des aspects phonologiques, morphologiques, syntactiques et lexicologiques du parler local, qu'il finit par encadrer dans l'ensemble complexe de la langue roumaine. Pour chaque cas, l'auteur renvoie ses lecteurs à des phénomènes comparables du folklore roumain en général, aussi bien que du folklore macédo-roumain ou albanais et italien, voire des autres peuples, ce qui place l'ouvrage sur le plan des grandes corrélations culturelles sud-est européennes. Le recueil proprement-dit se compose de : cantilènes (= « doine »), plaisanteries criées pendant la danse (= « strigături »), épithalames, complaintes (= « bocete »), cantiques de Noël (= « colinde »), prières, ballades, incantations (= « descîntece »), devinettes (= « cimilituri »), contes, traditions, légendes, descrip-

[1] Dumitru Pop, *Folcloristica Maramureşului*, Bucarest.

tions de différents jeux d'enfants, coutumes, croyances, superstitions et — pour satisfaire à certains desiderata d'Ovid Densusianu — quelques récits relatifs à la vie contemporaine. Ces textes, publiés dans une transcription phonétique, offrent un matériel idéal aux études dialectologiques. La notation musicale de quelques mélodies caractéristiques, des listes de toponymes mineurs ou d'onomastiques, une carte de la région et de nombreuses photos viennent compléter heureusement l'ouvrage, fournissant au spécialiste comme au profane l'image véridique d'un coin du pays. Quant au style, le livre se distingue par la concision, le ton mesuré et la précision de l'expression — qualités spécifiques du *positivisme académique* qui a régné sur une bonne partie de la science roumaine entre les deux guerres mondiales.

La deuxième étude folklorique de Tache Papahagi, publiée dans la revue d'Ovid Densusianu « Grai şi Suflet », a pour objet une zone des Carpates occidentales appelée « Ţara Moţilor ». Intitulée *Cercetări în Munţii Apuseni* (Bucarest, 1925), son trame est similaire à celui de l'ouvrage antérieur, donnant des informations d'ordre général sur la composition des villages, le type anthropologique, le costume, le mode de vie, les caractères, les coutumes. Les trente deux textes qui leur font suite sont transcrits avec la même acribie, mais cette fois leur distribution ne suit plus le critère des genres folkloriques, qui est remplacé par le critère géographique (par localités). On constate chez l'auteur le même souci de bien saisir l'ensemble des phénomènes artistiques. La notation des mélodies populaires, un glossaire régional détaillé, la carte de la zone respective et de nombreuses photos rendent cette étude similaire à l'autre sous le rapport méthodologique. Toutes les deux éclairent les grandes lignes d'un véritable système de recherche préconisé par l'auteur pour les recueils folkloriques dans le cadre du système général de l'école philologique d'Ovid Densusianu [2].

De formation linguistique et profondément marqué par l'école des néo-grammairiens, Tache Papahagi appliqua les procédés, la pensée et la méthode de cette école à la recherche folklorique, bien qu'il fût parfaitement conscient de l'incongruence entre sa méthode et la substance d'une telle recherche. C'est avec un regret constant qu'il se rendait compte de l'impossibilité où se trouvait l'étude folklorique d'égaler la rigueur de la linguistique, sans renoncer pour autant à transférer les méthodes de cette dernière discipline à l'investigation du folklore, esti-

---

[2] Nous n'avons pas pris en considération ici ses recueils de folklore aroumain, qui ont été réalisés dans des circonstances différentes. Mentionnons cependant comme la plus intéressante entre ces ouvrages l'étude intitulée *Originea muloviştenilor si gopesenilor în lumina unor texte*, « Grai şi suflet », 4 (1929—1930). Le matériel le plus intéressant a été analysé par nous dans notre article *Contributions aux recherches concernant la chanson populaire des Balkans*, dans « l'AIESEE-Bulletin », 9 (1971), nos 1—2, p. 92, 93, 97, 98, 100.

mant que leur vérité et leur solidité pouvaient conduire à des résultats parfois inattendus.

Les théories à la mode n'avaient pas de prise sur lui : il réclamait en matière de folklore comparé beaucoup de souplesse susceptible de s'adapter à chaque cas, à chaque genre, à chaque catégorie folkloriques. S'il prend partie pour la théorie de la monogenèse avec son corrolaire, la théorie de la migration culturelle, il n'a garde d'écarter l'idée de la polygenèse, partant du concept de l'unité et de l'identité de l'esprit humain (théorie anthropologique dans une interprétation sociologique).

Il est facile de saisir le pourquoi de cette attitude à la fois circonspecte et souple du savant, vu sa formation linguistique. Selon lui, la génération spontanée en tant que phénomène culturel est possible, voire probable, dans le cas des croyances populaires et des superstitions[3]. Quant à la migration culturelle, elle est caractéristique pour le folklore poétique[4]. La recherche comparative doit — à son avis — montrer vis-à-vis des emprunts culturels un intérêt égal au souci de saisir les éléments originaux. Il préconise l'étude comparée du folklore roumain et de celui des peuples voisins, considérant suffisant le critère du voisinage géographique et de la communauté historique même quand on a affaire à des familles linguistiques différentes. Mais le savant réclame en même temps la comparaison effectuée à l'intérieur d'une même famille linguistique, ce qui permettrait le décèlement des prototypes de la création propre à tout un groupe de peuples. Cette démarche lui semble de toute première importance pour l'étude du folklore roumain et c'est pourquoi il orienta ses propres recherches vers l'étude comparée du folklore roumain avec le folklore des autres peuples romans.

Il va même plus loin, relevant un autre parallélisme entre la linguistique et l'étude du folklore, à savoir le parallélisme des restitutions : « Tout comme on peut restituer et préciser, grâce aux formes romanes, le prototype latin susceptible d'expliquer à tous points de vue ces formes, on peut également procéder de la même manière à l'égard du matériel folklorique »[5]. C'est ainsi qu'« il suffirait de trouver le même élément folklorique chez différents peuples romans n'ayant jamais eu de contacts entre eux, élément qui ne leur ait été emprunté par aucun peuple hétérogène et que nous ne sachions même pas que les Romains l'eûssent possédé, pour conclure qu'il a son origine au sein du folklore latin »[6]. En tout premier lieu, le professeur T. Papahagi est intéressé par le résultat de la comparaison du folklore dacoroumain avec le folklore macédo-roumain

[3] *Din folclorul romanic și cel latin.* Etude comparée. Bucarest, 1923, p. 15.
[4] *Mic dicționar folcloric.* Choix folkloriques et ethnographiques comparés. Bucarest, 1947, p. 14.
[5] *Din folclorul romanic și cel latin*, p. 13.
[6] *Ibidem*, p. 14.

et le folklore istro-roumain et ce faisant il suit strictement les conseils d'Ovid Densusianu [7]. C'est aussi l'idée maîtresse du recueil folklorique de Maramureş, dont nous venons de parler. En effet, il est à supposer que la romanité orientale resta, dans ses grandes lignes, la même sur les deux bords du Danube et ceci jusqu'à un moment donné, quand survint la débâcle et son émiettement. Jusqu'à ce moment là, on peut donc parler d'une certaine continuité et communauté de vie romane dans l'ensemble de cette zone.

De même, Ovid Densusianu postulait le besoin d'une étude comparée du folklore roumain et des folklores néo-grec et albanais. Sous ce rapport non plus son disciple Tache Papahagi n'aura pas trompé l'attente du maître, poursuivant assidûment de telles recherches. La chose lui était facilitée par son origine macédo-roumaine qui lui avait donné une connaissance *de visu* des réalités ethnographiques et folkloriques des Balkans, ainsi que la connaissance de plusieurs langues balkaniques. Son ouvrage le plus important en ce domaine s'intitule *Paralele folclorice*, dont la récente édition (Bucarest, 1970, 198 p.) reproduit une forme antérieure, moins ample, publiée en 1944[8]. Nous nous permettrons d'en donner un bref aperçu, car ce livre n'est pas seulement l'un des plus importants mais aussi l'un des plus complets dans ce genre de la littérature roumaine de spécialité.

Après une minutieuse prospection des recueils folkloriques grecs, l'auteur détermine un nombre de 49 parallèles (textes poétiques) grecs à des correspondants roumains, roumains et macédo-roumains, ou encore seulement macédo-roumains. Le schéma de son travail est chaque fois le même : la traduction du texte grec de manière à conserver les caractères métriques et rythmiques de l'original; le choix du texte grec dicté par des critères de la variante-type pour le sujet ou le motif en question ; la notation de toutes les variantes grecques dont il peut prendre connaissance avec la discussion des éléments convergents ou divergents par rapport au texte traduit ; il procède ensuite à des renvois aux correspondants roumains, avec la mention des variantes publiées et la précision de l'aire couverte par ledit sujet à l'intérieur du pays roumain ; il expose les points de vue avancés par les chercheurs grecs à l'égard de chaque texte séparément et leur confrontation avec tout ce que peut fournir la littérature mondiale spécialisée en ce sens, tout en soulignant au cours des débats les problèmes spécifiques liés à la genèse et à la diffusion des différents sujets, motifs ou thèmes. Il avance même, dans certains cas, des considérations d'ordre linguistique, notant les aspects dialectaux des divers

---

[7] O. Densusianu, *Aspecte ale poeziei populare romanice*, cours à l'Université de Bucarest, 1925—1926, p. 5 et 194.

[8] *Paralele folclorice* (*greco-române*). Traductions de poésies populaires grecques et notes folkloriques, philologiques et ethnographiques. Bucarest, 1944, 96 p.

textes. Chaque fois que le cas se présente, l'auteur mentionne les folklores albanais, serbo-croate et bulgare, se référant aussi à l'ensemble du folklore balkanique ce qui rend cet ouvrage un instrument indispensable à toute recherche comparée sur le folklore de cette partie du monde, à l'usage des spécialistes roumains autant qu'à ceux de l'étranger.

Conformément à une de ses anciennes opinions, selon laquelle tout texte épique narrant un fait quelconque doit avoir pour source un événement réel, le professeur Tache Papahagi accepte le postulat de la monogenèse étant un partisan de la théorie migratoire, comme nous l'avons déjà mentionné à propos des textes poétiques. C'est pourquoi il tâche de trouver pour chaque texte étudié le centre unique de sa genèse et de surprendre son rayonnement d'un peuple à l'autre. Il arrive à ce sujet à la conclusion que « pour tout un ensemble de considérants — de culture, d'art et de civilisation millénaires, de passé historique et de primauté religieuse, de position géographique et de *forma mentis*, etc. — la poésie populaire grecque a joué par rapport à la poésie balkanique en général un rôle identique à celui que G. Paris attribuait au génie français »[9] dans le monde occidental, accordant de la sorte une portée plus grande que nature, à ce qu'il paraît, au facteur grec dans la culture des peuples sud-est européens.

Ce qu'il y a d'absolument certain c'est que l'ouvrage du professeur T. Papahagi, outre la valeur du matériel proprement-dit, offre toute une série de réponses logiques et de solutions strictement adéquates à bon nombre de problèmes théoriques et pratiques. Il représente, de manière incontestable, l'une des plus sérieuses contributions à l'étude comparée du folklore sud-est européen, essentielle à tout progrès dans ce domaine de recherche. A tous points de vue, une contribution aussi essentielle ne saurait faire défaut à l'arsenal de l'investigateur ayant choisi pour objet d'étude la culture populaire de cette zone. L'exactitude de la démonstration, l'ampleur sans précédents de l'information, les larges percées dans l'ensemble de la culture populaire européenne ne représentent qu'une partie des qualités qu'on doit reconnaître à toute l'activité du savant, et ce sont elles qui font de l'ouvrage en question un exemple et un modèle. Sa lecture offre la satisfaction des solutions définitives et des discussions arrivées à leur terme.

Sans doute, également dignes d'attention sont encore les deux autres grands travaux comparatistes du savant, mais le manque d'espace nous interdit de nous en occuper ici[10]. Toutefois, rappelons que dans l'un

---

[9] *Ibidem*, p. 17—18; dans la nouvelle édition, p. 23.

[10] *Din folclorul romanic și cel latin* et *Concordances folkloriques et ethnographiques*, « Langue et littérature », 3 (1946), p. 166—201; 4 (1948), p. 72—98.

d'entre eux il examine les réminiscences romanes du calendrier latin en se servant de l'analyse des *Fastes* d'Ovide, alors que dans l'autre il étudie, autant que les possibilités documentaires de l'époque le lui permettent, non moins de 26 motifs folkloriques (notamment des croyances et des coutumes, ainsi que certaines mentalités) propres aux Roumains, Macédo-Roumains, Latins, Italiens, Français, Grecs, Bulgares, Russes, Arméniens, Slovaques, Finlandais, avec l'intention de jeter les bases d'un dictionnaire folklorique et ethnographique européen.

Adepte de l'idée que certains genres artistiques nettement individualisés, avec une genèse différente, une fonction précise et une tenue artistique distincte ont une existence objective dans le folklore [11], le professeur Tache Papahagi consacra plusieurs années de sa vie à l'étude de la poésie lyrique du peuple roumain, concrétisée dans un vaste ouvrage : *Poezia lirică populară* (Bucarest, 1967). Comme d'habitude, le savant s'est efforcé, et avec un réel succès, à embrasser l'ensemble de cette création folklorique, qu'il traita aussi bien sous le rapport de son contenu spirituel, que du point de vue des différentes formes artistiques (espèces et sous-espèces), adoptant une fois de plus la méthode comparative appliquée au même domaine de la culture sud-est européenne et romane. Aussi, faut-il nous arrêter un moment à cet ouvrage constituant encore une preuve de la capacité de synthèse de son auteur.

Après des considérations générales exposées dans une substantielle introduction et délimitant la place de la poésie lyrique dans la création du folklore roumain (au point de vue de son origine, sa fonction et ses diverses formes artistiques), l'auteur aborde l'analyse du domaine lyrique dans sa totalité. Il commence par étudier d'abord la poésie lyrique « mineure », à un seul motif, pour passer ensuite à la poésie lyrique « développée », comportant plusieurs motifs — études poursuivies chez les Daco-Roumains et les Macédo-Roumains. Dans le cadre de la poésie lyrique mineure il dénombre cinq idées poétiques principales, parmi lesquelles au premier rang se placent la nostalgie et l'amour, qu'il étudie à la lumière des métaphores les concrétisant, de manière à en dégager les principaux noyaux poétiques propres à ce genre de création. En abordant la poésie lyrique développée, il s'occupe de : l'inspiration érotique ; la nature ; les événements ; la solitude ; le coup du sort ; la vie pastorale, celle des haïdouks et des soldats ; l'inspiration sociale et l'ins-

[11] C'est ainsi qu'il affirme, en étudiant l'apport de la femme à la création folklorique dans *Creațiunea poetică populară* (Bucarest, 1926), qu'en général les femmes sont portées vers la création lyrique et l'incantation, alors que les hommes sont aptes pour la création épique. Il écrit à ce sujet : « l'origine de la création épique est essentiellement masculine » (p. 3), ou : « dans la création épique c'est l'inspiration masculine qui prend un relief très accusé, de même que du domaine de la magie, par exemple, c'est surtout la personnalité féminine qui s'en dégage » (p. 4).

piration funèbre. D'un mérite particulier nous semble le fait que l'auteur introduit dans le débat des matériaux liés au rituel funéraire, à l'ordinaire étudiés par les spécialistes du folklore roumain au chapitre de la poésie cérémoniale. De cette manière, le professeur Tache Papahagi apporte un correctif au concept du genre et de l'espèce folklorique, reconnaissant comme essentiels non pas le genre ou l'espèce littéraires, mais les moments-clés de la vie, générateurs de l'art [12]. Un autre chapitre est dédié à l'étude dans la même manière de la poésie lyrique macédo-roumaine. Notons, à ce propos, que jusqu'à l'heure actuelle ce chapitre est l'unique étude de synthèse traitant d'un genre de création populaire macédo-roumaine (encore un aspect à retenir de sa contribution scientifique). Un chapitre final, intitulé « Problèmes de lyrique populaire » se propose de regrouper les problèmes d'un point de vue supérieur, à savoir en les rapportant aux problèmes fondamentaux du folklore. L'auteur accumule les parallèles avec la production étrangère, s'efforçant d'atteindre à des conclusions généralement valables au sujet de ce genre de création populaire, ce qui confère à l'ensemble un caractère d'ouvrage de référence, quelque peu didactique.

Il y a aussi lieu de mentionner que tous les ouvrages du professeur T. Papahagi, ceux de linguistique y compris, abondent en matériaux folkloriques rendant sensible l'importance constante de cette sorte de préoccupations dans son œuvre. Signalons à titre d'exemple en ce sens les centaines de proverbes macédo-roumains mentionnés dans son monumental *Dictionnaire du dialecte aroumain (général et étymologique)*. Le folklore a constitué donc l'écran sur lequel s'est projetée la totalité de l'activité scientifique développée par le professeur T. Papahagi et c'est ce qui nous a incité à présenter d'une manière plus détaillée au moins quelques-uns de ses ouvrages essentiels.

Naturellement, certaines de ses affirmations, quelques-unes des conclusions élaborées pendant une carrière aussi longue que la sienne (plus d'une cinquantaine d'années) sont-elles tombées en désuétude ou périmées à l'heure actuelle, d'autres réclament une révision à la lumière des résultats obtenus par des recherches ultérieures, mais ceci n'empêche que bon nombre d'entre elles soient définitivement entrées dans le circuit scientifique. Cette pérennité ne peut que faire honneur au savant autant qu'à la science roumaine en général.

(Adrian Fochi)

★

[12] En 1963, Ovidiu Papadima a rédigé une anthologie de la poésie lyrique populaire roumaine partant du même critère fondamental (*Cu cît cînt, atîta sînt*, Bucarest, 1963, 602 p.) Mais le fait que ces deux ouvrages ont été composés absolument indépendamment l'un de l'autre rend évident le besoin qui commence à se faire jour dans les études folkloriques roumaines modernes de poser le problème justement de cette manière.

L'école roumaine d'ethnographie fut illustrée au cours de la première moitié du XX[e] siècle notamment par des spécialistes de formation philologique. En effet, la recherche complexe promue par Ovide Densusianu trouva des adeptes fervents parmi les disciples du maître. Tache Papahagi a été l'un de ces linguistes qui ont abordé, dès le début de leur activité, la recherche ethnographique et folklorique. Il estimait que les trois disciplines — la linguistique, l'ethnographie et le folklore — sont inséparables dès qu'il s'agit d'obtenir l'image complexe de la vie du peuple. « Il serait difficile de faire des enquêtes dans nos provinces sans connaître un peu de patois pratiquement et sans se heurter à des problèmes spécialement linguistiques »[1], affirmait toujours T. Papahagi en parlant de l'ethnographe désireux de mener à bonne fin sa tâche. De même, le linguiste et le folkloriste, s'ils veulent trouver l'explication adéquate de maints faits liés à l'histoire du peuple, ont besoin de vastes et profondes connaissances ethnographiques[2]. Si le spécialiste qui s'appuie sur les éléments ethnographiques peut s'en aider d'une manière heureuse en vue d'une meilleure connaissance de la vie du peuple, c'est que ces éléments, ainsi que ceux fournis par le folklore, se caractérisent par leur « universalité, en quoi ils s'opposent aux matériaux linguistiques »[3]. En outre, il semble que les éléments ethnographiques, en tant que traits caractéristiques entre autres de l'âme populaire, sont plus stables que la langue, parce que « un peuple à moins qu'il ne soit complètement anéanti ne perd pas son âme même s'il a perdu sa langue »[4].

Les études philologiques, ethnographiques et folkloriques devaient — de l'avis de T. Papahagi — être conçues partant de bases nouvelles. « Par la nature même du fonds s'offrant à l'étude il conviendrait d'appeler cette nouvelle direction : linguistique ethnopsychologique ou ethnopsychologie linguistique. Avec pour base d'orientement l'aspect formel des notions — aspect généralement soumis aux déterminations des soi-disant lois ou règles phonétiques — il nous faudra approfondir d'une façon aussi variée que possible le substratum, afin d'en souligner avec un maximum de clarté non seulement la structure spirituelle originaire latino-autochtone, mais aussi l'évolution ethno-sociale développée à travers les siècles »[5]. De cette manière, l'ethnographie comme science nationale et historique (selon la définition de Karl Weinhold)[6] bénéficiait d'une place centrale parmi les recherches interdisciplinaires.

---

[1] *Din mic dicționar folcloric. Spicuiri folclorice și etnografice comparate*, Bucarest, 1927, p. 2.

[2] *Aromânii. Grai—Folclor—Etnografie*, Bucarest, 1932, p. 170.

[3] *Concordances folkloriques et ethnographiques*, I, Bucarest, 1946, p. 1.

[4] *Paralele folclorice*, Bucarest, 1944, p. 11.

[5] *Dispariții si suprapuneri lexicale* (Cours à la Faculté des lettres et de philosophie, 1926—1927), Bucarest, 1927, p. 1—2.

[6] *Din mic dicționar folcloric...*, p. 2.

Ainsi que pour ses études linguistiques, T. Papahagi a toujours mis la recherche ethnographique au service de quelques thèses d'une portée toute particulière, telles la continuité du peuple roumain ou le lieu et la période de la formation de la langue roumaine. Il avait assigné comme principal but à ses études ethnographiques de « préciser les éléments (ethnographiques) d'origine latine ; d'attester par la voie ethnographique l'unité ethnique aroumano-daco-roumaine » [7]. Pour ce qui est de la première partie de ce double but, T. Papahagi a pu démontrer avec brio que l'héritage latin s'était imposé avec prépondérance dans les principaux secteurs de la vie matérielle et spirituelle. Compte tenu du fait que les objets sont susceptibles d'avoir des origines diverses (objets autochtones, emprunts ou créations indépendantes) et que leur évolution doit être suivie à travers les âges, T. Papahagi tâche de centrer ses travaux sur une recherche synchronique et historique, sans négliger pour autant le côté comparatif. Quant à la transhumance des bergers roumains (considérée comme un aspect du problème de l'unité), elle aura conduit — selon lui — aux infiltrations ou transplantations sud-danubiennes dans la région de l'Oaş et au Maramureş. Même si les contemporains n'ont pas accepté l'argumentation de T. Papahagi à ce sujet, la question réclame une réévaluation d'après les nouvelles données ajoutées par les travaux de ces dernières années.

Bien que ne l'ayant point faite sujet exclusif de quelque ouvrage, T. Papahagi n'en fut pas moins l'un des premiers à cultiver la recherche typologique. La classification des types de maisons qu'il propose pour le sud-est européen [8], bien qu'incomplète, surprend les différences fondamentales, tout en cernant avec précision les caractères spécifiques de l'activité pastorale au nord et au sud du Danube.

Visant à la connaissance intégrale du phénomène ethnographique et sachant utiliser avec succès la recherche interdisciplinaire (sur laquelle nous allons revenir par la suite), Tache Papahagi a poursuivi dès le début l'étude des aspects ethnographiques sud-danubiens et nord-danubiens. Il fut, par son origine autant que par sa formation, l'un des chercheurs les plus accomplis de ce domaine. Depuis ses premières contributions T. Papahagi s'impose à l'attention du monde scientifique grâce à l'exceptionnelle qualité de sa méthode de travail, qui se distingue par une parfaite méticulosité dans l'enregistrement des faits,

---

[7] *Aromânii...*, p. 171.

[8] *Etnografie lingvistică românească* (Cours à la Faculté des lettres et de philosophie, 1926—1927), Bucarest, 1927, p. 46 ; *Aromânii...*, p. 88.

le souci du détail significatif, l'intuition des traits ethnographiques spécifiques à chaque région. Ces qualités sont particulièrement évidentes dans ses études d'ethnographie sud-danubienne. Avec beaucoup d'enthousiasme, mais autant de discernement, T. Papahagi rassembla un immense matériel représentant tout ce qu'il y avait de plus caractéristique dans les activités, le costume, la mentalité, etc. de la population aroumaine considérée à ce moment historique. Ses contributions : *Aromânii, grai, folclor, etnografie*, Bucureşti, 1932 ; *Macedo-românii sau aromânii*, Bucureşti, 1927 ; *Images d'ethnographie roumaine*, tomes I—III, Bucarest, 1928—1934, pour n'en citer que les plus importantes, représentent, avec les ouvrages de Th. Capidan, une indéniable archive de l'ethnographie aroumaine.

Lorsqu'il s'agit d'étudier l'ethnographie daco-roumaine, Tache Papahagi choisit les régions représentatives entre toutes (le massif des Carpates occidentales, le Maramureş, la vallée de la Cerna), constituant en égale mesure des zones riches en éléments ethnographiques et des « points nodaux » pour un certain type de culture matérielle. Par exemple, il a donné une bonne caractérisation de la vie des paysans dits « Moţi » et des propriétaires des grands troupeaux de moutons appelés «Mocani » habitant le massif des Carpates occidentales, en fournissant une explication encore valable de nos jours à certains phénomènes ethnographiques, dans le genre des fameux « marchés de jeunes filles », etc. [9] Il est aussi le premier à avoir étudié l'ethnographie historique du Maramureş. Mais son aiguillage vers l'ethnographie daco-roumaine ne l'éloigna guère du complexe sud-est européen et il n'a jamais perdu de vue ces « faits et phénomènes qui, portant les limites régionales, étatiques ou nationales, se prolongent sur une superficie supranationale et interbalkanique » (telles que D. Zakythinos les définit) [10], car ce sont eux qui s'imposent en tout premier lieu à l'intérêt du comparatiste. De même que le folkloriste roumain, qui ne peut s'appuyer uniquement sur les données fournies par les Daco-Roumains pour en tirer des conclusions d'ordre général, étant obligé de prendre également en considération les Aroumains et les Istro-Roumains [11], l'ethnographe qui néglige l'aspect comparatif limite ses propres vues sur l'ensemble.

Partant donc de la prémisse que les éléments ethnographiques daco-roumains doivent être mis en relation avec l'ethnographie sud-danu-

---

[9] *Cercetări în Munţii Apuseni*, Bucarest, 1925, p. 27—44.

[10] D. Zakythinos, *Etat actuel des études du sud-est européen*, « Bulletin. Association internationale d'études du Sud-Est européen », VIII, 1970, nº 1—2, p. 43.

[11] A. Fochi, *Recherches de folklore comparé sud-est européen en Roumanie*, « Revue des études sud-est européennes », 1969, nº 2, p. 382.

bienne, Tache Papahagi — avant l'apparition du concept d'ethnographie balkanique comparée — avait réuni des données provenant de zones éloignées les unes des autres. Des traits identiques entre les Roumains des Carpates occidentales ou du Maramureş et les Aroumains sud-danubiens ont été relevés par lui à maintes reprises. Il développa sa démonstration dans l'ouvrage intitulé *Concordances*..., en l'appuyant entièrement sur les jeux des enfants [12], les coutumes d'épousailles, etc., comportant un riche matériel récolté dans toute la Péninsule balkanique et complété avec des renseignements originaires de l'Italie et d'autres zones encore plus éloignées. Dans le même contexte extrêmement large, il a étudié la coutume du jeu des masques dit *brezaia*, ou tous les éléments ethnographiques se rattachant au modelage et au port, ainsi qu'à la signification et au symbolisme de la corne des animaux [13].

La richesse du matériel rassemblé constitue l'un des traits essentiels des ouvrages de T. Papahagi. Qu'il s'agisse de costume populaire, au nord comme au sud du Danube, de type d'habitation et des différents outils, ou qu'il s'agisse d'enregistrer les manifestations spirituelles du peuple, notre chercheur tâche de s'assurer la connaissance du maximum de faits et phénomènes possibles. Un exemple en ce sens est sa description du costume aroumain dans l'étude intitulée *Din epoca de formaţiune a limbii române. Probleme etnolingvistice* (Bucureşti, 1924, 34 p.). La précision des détails et des traits caractéristiques enregistrés confère aux témoignages de Papahagi la qualité de source de toute première main. De même, dans l'article traitant de l'origine de certaines communautés, *Originea muloviştenilor şi a gopeşenilor*, Bucureşti, 1930, il fonde la démonstration de leur appartenance aux Méglénoroumains sur l'énumération de toute une suite de faits. La possibilité de tirer des conclusions décisives d'une massive accumulation de faits est égalements illustrée dans son compte rendu du livre de C. Hoëg, *Les Saracatsans* [14], où il soutient que ces « Saracatsans » sont en fait des Aroumains grécisés ainsi que le prouvent leur existence de bergers, leurs maisons et leur costume.

Cependant, en dépit de cette abondance de faits, T. Papahagi s'est prononcé en faveur de la sélection du matériel dès le moment de sa récolte, car c'est l'unique possibilité de le rendre significatif. Il affirme à ce sujet que « souvent il est préférable de ne disposer que d'un bouquet de faits réunis par un spécialiste à la place de tout un amas dû au travail d'un non-spécialiste dans l'ethnographie » [15].

---

[12] *Concordances*..., II, Bucarest, 1948, p. 19. Cf. *Aromânii. Grai—Folclor—Etnografie*. ..., p. 172—178.

[13] *Din folclorul romanic si cel latin*, Bucarest, 1923, p. 38. Cf. *Din mic dicţionar folcloric*..., p. 24.

[14] « Grai şi suflet », III (1927), fasc. 1, p. 259—272.

[15] *Aromânii din punct de vedere istoric, cultural şi politic*, Bucarest, 1915, p. 168.

Quand il se propose de prouver que l'une des coutumes du Nouvel An dite *Pluguşorul* peut devenir un témoignage de la continuité, l'auteur en donne une description détaillée, racontant comment des groupes de jeunes gens vont de maison en maison à la veille du premier jour de l'an pour y faire des vœux de prospérité selon un vieux rituel. Le spécialiste ne donne pas seulement la description du principal objet servant à l'accomplissement de ce rite (une charrue, ce qui explique le nom de ladite coutume : *pluguşor* = petite charrue) ; il met en lumière ses aspects folkloriques et littéraires, révèle l'existence de cette coutume chez d'autres peuples aussi, s'occupe de sa genèse et de sa diffusion, examine sa terminologie. Rappelons quelques-unes de ses conclusions dignes d'être actualisées. Tout d'abord, si la question de la principale activité du peuple roumain aux premiers temps de son histoire reste encore ouverte, la terminologie agricole, extrêmement abondante chez les Roumains de même que la terminologie pastorale, est bien d'origine latine. D'autre part, sous le rapport ethnographique et folklorique certains faits s'imposent : entre les fêtes romaines *sementivae feriae* et le *pluguşor* roumain, il y a, sinon une parfaite identité, une incontestable analogie, tant en ce qui concerne le fonds que la forme. En effet, ces fêtes romaines présentaient un caractère agricole ; elles étaient également célébrées au cours des derniers jours du mois de décembre. « Si des recherches et des études ultérieures n'infirmaient pas les vues exposées dans le présent essai sur l'origine du pluguşor — écrivait Tache Papahagi — cette manifestation ethnographique et folklorique daco-roumaine pourrait mettre en évidence davantage la continuité romaine dans la Dacie de Décébal »[16]. L'extrait exhaustif du matériel linguistique et l'enregistrement d'absolument toutes les variantes d'un certain aspect ethnographique ont constitué l'aspiration constante de T. Papahagi, qu'il l'eût reconnu ou non.

Il fondait entièrement sa recherche sur les enquêtes du terrain. Chacune de ses vacances était consacrée à des voyages d'étude (réalisés avec maints sacrifices, ainsi qu'il l'a souvent avoué), ce qui lui a permis une connaissance directe des problèmes ethnographiques nord et sud-danubiens. Passant selon le cas un temps plus ou moins long dans chaque localité afin de se familiariser suffisamment avec les habitants de l'endroit pour saisir leurs caractères spécifiques, T. Papahagi n'oubliait jamais d'enregistrer, outre les données purement ethnographiques, toute information linguistique ou folklorique qu'il pouvait récolter. Une grande générosité incitait le chercheur expérimenté associé au bon pédagogue qu'il était à révéler les « secrets » du travail sur le terrain[17], rendant pu-

---

[16] *Concordances...*, II, p. 27.

[17] Cf. *Cercetări în Munţii Apuseni...*, pour la manière d'obtenir les infomations. Aspect également mis en lumière par Şt. Paşca dans son compte rendu de « Dacoromania », IV (1927), p. 1017.

blics tous les détails susceptibles de faciliter l'accomplissement d'une telle tâche.

Pour T. Papahagi, la méthode à appliquer entre toutes était celle de la monographie dialectale, à laquelle il apportait sans cesse des améliorations, sachant utiliser de façon exemplaire toutes les données qui se rapportaient au sujet et veillant à la notation scrupuleuse de la terminologie locale appliquée aux pièces et coutumes respectives. Aussi, ses monographies : *Cercetări în Munții Apuseni*, București, 1925 ; *Graiul și folclorul Maramureșului*, București, 1925, sont-elles d'excellentes contributions, basées sur un matériel inédit, bien interprété. La méthode, la compétence avec lesquelles il embrasse tous les aspects ethnographiques du sujet qu'il traite distinguent justement — et de manière radicale — ses contributions des autres recueils de matériaux, qui n'arrivent pas à s'élever au-delà du simple enregistrement des faits.

Afin de se mettre à l'abri d'une éventuelle accusation de subjectivité qu'on pourrait lui porter vu sa description superlative des qualités physiques et morales des Aroumains, Tache Papahagi fait un appel fréquent aux témoignages des savants étrangers qui s'en sont occupés et des voyageurs ayant noté leurs impressions à ce sujet. Cette manière d'aborder un problème que nous serions enclins d'appeler « la connaissance par références » puisqu'elle ne s'appuie pas sur des observations personnelles, a été critiquée par Sextil Pușcariu [18] comme supposant la sélection des témoignages respectifs dans le sens désiré. Pourtant, de nos jours cette méthode a donné des résultats positifs dans le processus de réévaluation des aspects ethnographiques des temps passés.

Une autre méthode préconisée par T. Papahagi a été celle des questionnaires, destinés à faciliter la récolte des éléments ethnographiques communs à plusieurs peuples et permettant de les inventorier et de les classer de façon unitaire. Malheureusement, la pénurie des fonds lui a interdit de transformer en réalité cette initiative.

Il fut aussi le premier ethnographe à réclamer un atlas ethnographique, tout au moins un atlas roumano-balkanique. Avant d'avoir réalisé un tel atlas, l'ethnographie devait se borner — selon lui — simplement à enregistrer et relever les faits. Elle pouvait essayer tout au plus d'en souligner l'intérêt et l'importance, mais sans avoir droit aux généralisations [19]. De la tribune du premier Congrès des philologues roumains (avril 1925), il lance l'idée d'un *album ethnographique*, avec un regard spécial pour l'iconographie. Poursuivant dans cette voie, il entrevoit,

[18] « Dacoromania », III (1923),
[19] *Aromânii*..., p. 173.

dans sa préface au troisième volume de son ouvrage *Images d'ethnographie...*, la possibilité de faire servir cet ouvrage même comme atlas.

« A l'encontre de ce qu'on observe pour les matériaux folkloriques, il arrive souvent que l'exposé des matériaux ethnographiques ne peut atteindre le but qu'il se propose s'il n'est pas accompagné soit de photographies, soit de dessins ou d'esquisses »[20], postule Tache Papahagi. Sans être le premier chercheur roumain à employer un appareil photographique dans des fins scientifiques, il a recommandé, le premier, avec persistance aux spécialistes de « cinématographier authentiquement » (selon son expression) les aspects ethnographiques.

C'est encore à T. Papahagi qu'appartient l'initiative de la première photothèque ethnographique roumaine. Sa collection — qu'il a léguée à la Bibliothèque de l'Académie roumaine — comptait il y a déjà une vingtaine d'années plus de 18.000 pièces, rangées d'après des critères scientifiques, avec des précisions concernant la date de la photo, l'endroit et l'objet. Partant de ces clichés, fut réalisé l'un des plus précieux albums de l'ethnographie daco-roumaine et aroumaine : *Images d'ethnographie...* Le respect rigoureux de la réalité, des conditions absolument objectives de la vie paysanne roumaine et de toutes les particularités propres à chaque région (manifestes dans le costume, l'habitation, les outils) confère à cet ouvrages le caractère d'une véritable monographie. Toutefois, bien que guidé par les mobiles les plus honnêtes, l'auteur s'est laissé séduire dans une large mesure par le côté, disons, « impressionniste » de la recherche. En effet, la *spécificité* se détache non grâce à la sélection de toutes les données recueillies, fruit d'un processus de hiérarchisation, mais surtout en tant qu'élément subjectif du choix délibéré d'un certain modèle, d'une coutume considérée comme « plus réussie ». L'absence d'un grand nombre de localités est suppléée par un nombre accru de pièces provenant d'une même localité. En outre, l'auteur reconnaît un certain manque de méthode dans la classification du matériel selon les zones géographiques. Sans qu'il le confesse, les critères esthétiques constituèrent dans la majeur partie des cas la raison de la sélection, leur fonctionnalité étant évidente.

Le but de l'ouvrage était d'enregistrer les principaux objets d'usage courant dans une maison paysanne, sans prétendre à l'exploration exhaustive de tout ce qui peut caractériser certaines zones d'activité spécialisée, ni même de toutes les pièces composant le cadre d'un type déterminé d'habitation. Un tel but, plus complexe, s'était proposé l'auteur pour les volumes suivants, qui ne furent jamais publiés. En procédant à l'analyse de ce matériel, une supposition se fait jour, bien qu'elle ne

---

[20] *Concordances...*, II, p. 19.

soit pas étayée par aucune précision plus explicite de la part de T. Papahagi, à savoir qu'il semble avoir enregistré les éléments susceptibles de témoigner par eux-mêmes de la continuité du peuple roumain.

Plusieurs faits concourent à assurer la pérennité de cet ouvrage — première aspiration de toute contribution scientifique. Notons parmi ces faits la qualité des photos, le mérite incontestable d'avoir enregistré des aspects ethnographiques en train déjà de disparaître, la mise à la disposition de l'étranger d'une information aussi exacte que nécessaire [21] — puisque les deux seules publications parues jusqu'alors (l'album de Nicolas Iorga, *La Roumanie pittoresque*, Paris, 1924, et l'ouvrage de Fr. Damé, *Încercare de terminologie poporană română*, Bucureşti, 1898) étaient loin d'avoir comblé les lacunes.

Outre les méthodes strictement ethnographiques qu'il a employées pour démontrer l'*origine* des aspects ethnographiques soumis à son étude, T. Papahagi fit également appel aux méthodes linguistiques. A juste titre, il affirme en tant que créateur de ce point de vue l'importance de « l'apport de la linguistique dans l'étude et l'élucidation des problèmes d'ethnographie, car c'est grâce à elle que nous pouvont départager ce qui est latin autochtone de ce qui est hétérogène. C'est l'unique voie permettant de mettre en évidence le fonds latin autochtone du domaine de l'ethnographie roumaine » [22]. Le tissage, par exemple : l'analyse de cette activité montre qu'elle occupait une aire très vaste, qu'elle y était pratiquée de la même manière et avec les mêmes outils. Or, seule l'analyse des termes désignant les diverses phases de cette activité ou les instruments avec lesquels ses opérations étaient menées à bout atteste son ancienneté. Elle atteste par la même occasion que cette activité a été pratiquée sans discontinuité en territoire roumain, puisque la plupart des termes respectifs sont d'origine latine. Donc, plus qu'un simple recueil de « mots et de choses » — méthode fort bonne du reste pour les études statiques portant sur le vocabulaire —, un véritable essai de saisir la corrélation entre la langue et toute l'histoire et la vie d'un peuple.

Les civilisations ayant exercé une influence sur la culture roumaine peuvent être mises au jour par l'analyse attentive des éléments qui en sont l'expression : les mots révèlent la manière dont un élément ancien est remplacé par un autre, de provenance étrangère, même si l'objet auquel il s'applique est resté inchangé durant toute cette période. Pour

---

[21] Des spécialistes renommés, tels Fr. Kruger, G. Rohfls, etc. ont donné des comptes rendus élogieux pour ces trois volumes.

[22] *Etnografie lingvistică...*, p. 60—61.

quelle raison en Transylvanie aura-t-on renoncé à dire *luntre* (= barque), en remplaçant ce mot par le terme *cin*, bien que l'objet en soi n'ait changé nullement avec le temps, ni sous le rapport de sa forme, ni sous celui de sa technique de confection? Si le lexique roumain n'a point conservé les termes *domus* et *atrium*, est-ce là un signe que le modèle d'habitation aurait tellement changé chez les populations périphériques de l'Empire que les termes mêmes de l'objet n'ont pu être conservés? Ce sont des questions que se pose un ethnolinguiste. La stratigraphie linguistique se transforme de la sorte en méthode destinée à vérifier la chronologie relative de l'ethnologie, à l'instar des représentations iconographiques, des données archéologiques et autres qui font office d'étalon dans l'étude de la permanente corrélation entre le terme et l'objet.

Lorsqu'il inaugurait en 1926 un cours universitaire d'ethnographie linguistique, Tache Papahagi préparait en réalité les coordonnées d'un nouveau domaine de recherche. Dans ce nouveau domaine, les méthodes particulières à la linguistique et à l'ethnographie séparément visent à élucider des problèmes beaucoup plus nombreux que ceux dont s'occupait chacune de ces deux disciplines de son coté. Précisons qu'il ne faut pas voir dans ce phénomène l'hypertrophie des dimensions propres aux disciplines respectives, mais un heureux élargissement de la problématique devenue plus complexe et des solutions devenues multilatérales. Même Ovide Densusianu, dans son cours dédié aux « Problèmes actuels de la philologie romane » (1926—1927), reconnaissait que « d'autres recherches viennent s'ajouter aussi au domaine linguistique. Constatons tout d'abord les rapports de la linguistique et de l'ethnographie, rapports dont l'importance fut méconnue parfois, mais qui ne saurait plus être contestée aujourd'hui » (p. 26). Il est vrai que l'ethnolinguistique, constituée en tant que discipline limitrophe, suscite encore d'innombrables discussions : la définition de ce concept, la délimitation de son domaine, la précision de sa problématique en fournissent les sujets [23]. Mais, de toute façon, il est incontestable que Tache Papahagi n'est pas seulement l'un des précurseurs des études actuelles, mais aussi — avec Ovide Dnsusianu — l'un des initiateurs et des promoteurs de la recherche interdisciplinaire.

(Zamfira Mihail)

---

[23] Une section du VII^e Congrès international des sciences anthropologiques et ethnographiques, tenu à Moscou en août 1965, s'est consacrée à l'étude de ces problèmes. Cf. le rapport de V. I. Rosenzweig, *Лингвистический подход к описанию культурных контактов*. Voir aussi A. Schaff *Problèmes de l'ethnolinguistique*, « Diogène », n° 46, 1964, p. 127—150 ; B. Pottier, *Le domaine de l'ethnolinguistique*, « Langages », n° 18, juin 1970, p. 3—20.

BIBLIOGRAPHIE

des ouvrages scientifiques de Tache Papahagi

RECHERCHES ET ÉTUDES

1. *Aromânii din punct de vedere istoric, cultural și politic*, (Les Aroumains du point de vue historique, culturel et politique), Bucarest, 1915, 36 p., 6 gravures
2. *La românii din Albania* (Chez les Roumains d'Albanie), [impressions de voyage], Bucarest, 1920, VI + 72 p., 9 gravures
3. *Latina vulgară* (Le latin vulgaire), cours universitaire lithographié, Bucarest, 1922, 446 p.
4. *Antologie aromânească* (Anthologie aroumaine), Casa Școalelor, Bucarest, 1922, XLVII + 519 p., avec 30 photos ethnographiques, 12 airs musicaux et glossaire en français

   C.-r. : « Viața românească », XV, 1923, 3, p. 453 ; I. Iordan, « Arhiva », XXX, 2, 1923, pp. 238—239 ; St. Mladenov, « Učilišten pregled », Sofia, XX, 4—5, 1923, pp. 246—255 ; « Ramuri », XVI, 44, 1922, pp 700—701 ; R. Janin, « Echos d'Orient », 26, 130, 1923, pp. 249—250 ; André Mazon, « Revue des études slaves », III, 1—2, 1923, p. 140 ; Mario Roques, « Romania », 193, 1923, p. 157 : Ov. Densusianu, « Grai și suflet », I, 1, 1923, pp. 158—159 ; Th. Capidan, « Dacoromania », III, 1923, pp. 889—891 ; « Șezătoarea », XXXI, 7—8, 1923, p 120 ; P. Păltănea, « Mercure de France », 15 juin 1924 ; p. 838 ; « La Cultura » III, 1924, 15 marzo, 5, p. 237—238 ; « Revista di filologia española », X, 2, 1923 ; « Zeitschrift fur romanische Philologie », XLIII, 1924, 511 ; M. Friedwagner, « Literaturblatt fur germanische und romanische Philologie », XLV, 4—6. 1924, pp. 139—142 ; Oscar Bloch, « Bulletin de la Société de linguistique de Paris », XXIV, 2 (74), 1924, pp. 94—95.
5. *Din folklorul romanic și cel latin* (Folklore roman et latin), étude comparative, Casa Școalelor, Bucarest, 1923, II, + 174 p., 2 gravures.

   C.-r. : P. Fouché, « Revue des langues romanes », LXIII, 1925, 162 ; R. Riegler, « Archivum Romanicum », IX, 1925, pp. 485—488 ; V. Bogrea, « Dacoromania », III, 1923, pp. 880—882 ; « Mercure de France », 1924, p. 838.
6. *O problemă de romanitate sud-ilirică* (Un problème de romanité sud-illyrienne), tiré à part de « Grai și suflet », I, 1, Bucarest, 1923, 30 p., 2 pl.

   C.-r. : M. Friedwagner, « Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen », 1924, pp. 278—279, v. aussi « Zeitschrift fur romanische Philologie », LIV, 1924, pp. 641—715 ; S. Pușcariu « Dacoromania », III, 1923, pp. 840—841 (cf. la réponse de Tache Papahagi dans « Grai și suflet », II, pp. 156—159) ; N. Iorga, « Revista istorică », XII, 1926, pp. 29—30.
7. *Din epoca de formațiune a limbei române: probleme etno-lingvistice* (De l'époque de formation de la langue roumaine : quelques problèmes ethno-linguistiques), tiré à part de « Grai și suflet », I, 2, Bucarest, 1924, 34 p.

   C.-r. : N. Iorga, « Revista istorică », XII, 1926, p. 128 ; Cf. L. Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, II, pp. 3, 266, 336, etc.
8. *Cercetări în Munții Apuseni* (Recherches dans les Carpates occidentaux), tiré à part de « Grai și suflet », II, 1, Bucarest, 1925, 72 p., 16 photos, 4 airs musicaux et une carte.

   C.-r. : N. Iorga, « Revista istorică », XII, 1926, p. 129 ; St. Pașca, « Dacoromania », IV, 1927, pp. 1009—1017 ; « Anuarul Arhivei de folklor », V, 1939, p. 111 suiv.

9. *Graiul și folclorul Maramureșului* (Le langage et le folklore de Maramureș), Bucarest, 1925, LXXXIII + 240 p., 22 pl., 10 airs musicaux et une carte.
C.-r. : Ovid Densusianu, « Grai și suflet », II, 2, 1926, pp. 403—405 ; N. Iorga, « Revista istorică », XII, 1926, pp. 276—277 ; V. Bogrea, « Făt-Frumos », II, 1, 1927, pp. 22—25 et II, 2, pp. 55—59 ; N. Drăganu, « Dacoromania », IV, 1926, pp. 1063—1091 (Cf. T. Papahagi, « Grai și suflet », III, 1927, pp. 241—252) ; N. Drăganu, « Junimea literară », XVI, 1927, pp. 164—174 ; T. Papahagi, « Grai și suflet », IV, 1928, pp. 241—252 et 434—439) ; C. Șăineanu, « Adevărul », 12 janvier 1926 ; St. Mladenov, « Izvestĭa na narodınia etnografskĭ muzeĭ vă Sofia », V, 1925, pp. 127—129 ; Raf. Corso, « Il folklore italiano », I, 2—3, 1925, pp. 338—339 ; P. Fouché, « Revue des langues romanes », LXV, 1927, pp. 137—138 ; Cf. Dumitru Pop, *Folcloristica Maramuresului*, 1970, pp. 107—117.

10. *Creațiunea poetică populară* (La création poétique populaire) tiré à part de « Grai și suflet », II, 2, Bucarest, 1926, 47 p.
C.-r. : N. Iorga, « Revista istorică », XII, 1926, p. 125.

11. *Biblioteca națională a Aromânilor*, vol. I : Nuși Tulliu, *Poezii* — original și transpunere în limba literară (Bibliothèque nationale des Aroumains, I : Nuși Tulliu, Poèmes, texte établi et transposition en langue littéraire), Bucarest, 1926, XVI + 144 p.
C.-r. : P. Fouché, « Revue des langues romanes », LXIII, 1926, p. 405 ; André Mazon, « Revue des études slaves », VI. 1926, p. 118 ; Petronius « Viitorul », 1 juin 1926 ; B. Cecropide, « Universul », 3 juin 1926 ; C. Șăineanu, « Adevărul » 23 novembre 1926 ; « Cuvîntul », 14 janvier 1927.

12. *Dispariții și suprapuneri lexicale* (Disparitions et superpositions lexicales), I, tiré à part de « Grai și suflet », III, 1, Bucarest, 1927, 24 p. (Cf. n. 17).
C.-r. : P. Fouché, « Revue des langues romanes », LXV, 1927, p. 134 ; Mario Roques, « Romania », LIV, 1928, pp. 586—588 ; Carlo Tagliavini, « Studi rumeni », I, 1927, p. 141.

13. *Macedo-Românii sau Aromânii* (Les Macédo-Roumains ou Aroumains), Cartea românească, Bucarest, 1927, 29 p., 4 photos (« Cunoștințe folositoare », C, 30).

14. *Etnografie lingvistică română* (Ethnographie linguistique roumaine), cours universitaire lithographié, Bucarest, 1927, 118 p.

15. *Basilica — Ecclesia în Romania orientală* (Basilica — Ecclesia dans la Romania orientale), dans *Omagiu lui I. Bianu*, Bucarest, 1927, pp. 285—288.

16. *Images d'ethnographie roumaine — daco-roumaine et aroumaine* — (318 photographie originales avec texte français et roumain), Bucarest, 1928, 176 p.
C.-r. : Ovid Densusianu, « Grai și suflet », III, 2, 1928, p. 467 ; N. Iorga, « Revue historique du Sud-Est européen », V, 1928, p. 274 ; « Dacoromania », VII, 1934, p. 316 ; R B.[= Mihail Dragomirescu], « Falanga », 15 juin 1928 ; P. Fouché, « Revue des langues romanes », LXV, 1927, p. 138 ; Mario Roques, « Romania », LIV, 1928, p. 615 ; Raf .Corso, « Il folklore italiano », III, 1928, p. 317—318 ; Carlo Tagliavini, « Studi rumeni », IV, 1929—1930 ; M. Friedwagner, « Literaturblatt fur germanische und romanische Philologie », L, 1929, pp. 364—365 ; F. Kruger, *Volkstum und Kultur der Romanen*, II, 1929, pp. 111—112 ; Gerhard Rohlfs, « Archiv fur das Studium der neueren Sprachen », 159, 1931, p. 320 ; St. Romansky, « Makedonsky pregled », IV, 1928, pp. 165—167 ; St. Mladenov, « Izvestia na narodnia ethnografski muzei vă Sofia », VIII—IX, 1929, pp. 303—306 ; B. Cecropide, « Universul », 13 juin 1928 ; I. Simionescu, « Universul », 21 janvier 1932 ; C. Șăineanu, « Adevărul », 21 juin 1928.

17. *Dispariții și suprapuneri lexicale*, II, tiré à part de « Grai și suflet », IV, 1, Bucarest, 1929, 15 p. (Cf. n° 12).

18. *Folklor român comparat* (Folklore roumain comparé), cours universitaire lithographié, Bucarest, 1929, 427 p.
Cf. L. Salvini, « Archivio per la raccolta e lo studio delle tradizioni popolari italiane », XI, 1936, p. 215.

19. *Colonizarea Aromânilor* (La colonisation des Aroumains), dans « Revista aromânească I, 1929, pp. 114—124 avec 10 photos.

20. *Introducere în filologia romanică cu privire specială asupra istoriei limbii române: Fonetica* (Introduction à la philologie romane, ayant en vue surtout l'histoire de la langue roumaine : la Phonétique), cours universitaire lithographié, Bucarest, 1930, 285 p. (Cf. n° 34).

21. *Originea Mulovișlenilor și Gopeșenilor în lumina unor texte* (L'origine des habitants de Muloviște et de Gopeși à la lumière de quelques textes), tiré à part de « Grai și suflet », IV, 2, Bucarest, 1930, 64 p.

22. *Images d'ethnographie roumaine — daco-roumaine et aroumaine* — tome deuxième (431 photographies originales avec texte français et roumain), Bucarest, 1930, 332 p. (Cf. n^os^ 16 et 25).

    C.-r. : Ov. Densusianu, « Grai și suflet », IV, 1930, p. 411 ; Th. Capidan, « Dacoromania », VII, 1934, p 316 ; Em. Bucuța, « Boabe de grîu », I, 4, 1930, pp. 426—427 ; V. Stoica, « Blajul », I, 1934, pp. 303—307 ; N. Iorga, « Revue historique du sud-est européen », VII, 1930, pp. 122—123 ; Raf. Corso, « Il folklore italiano », V, 1930, pp. 238—239 ; M. Ruffini, « L'Europa Orientale », XV, 5—6, 1935, p. 275 ; M. Friedwagner, « Literaturblatt fur germanische und romanische Philologie, LIII, 3—4, 1932, pp. 124—126 ; F. Kruger, « Volkstum und Kultur der Romanen », V, 1931, pp. 194—196 ; St. Romanski, « Makedonski pregled », VIII, 2, 1932, pp. 177—179 ; K. Chotek, « Národopisný Věstnik Československý », XXVII—XXVIII, 1—2, 1934—1935, pp. 102—103 ; B. Cecropide, « Universul », 10 avril 1930 ; I. Simionescu, « Universul », 21 janvier 1932 ; Ion Dimitrescu, « Curentul », 5 mai 1930 : « Adevărul », 20 avril 1930 ; George Beza, « Epoca », 26 avril 1930.

23. *Biblioteca națională a aromânilor*, II : *poeții Z. A. Araia și T. Caciona* — original și transpunere în limba literară (Bibliothèque nationale des Aroumains, II : les poètes Z. A. Araia et T. Caciona, texte établi et transposition dans la langue littéraire), Bucarest, 1932, XXI + 137 p.

    C.-r. : Ov. Densusianu, « Grai și suflet », V, 1932, p. 391 ; « Dacoromania », VIII, 1936, p. 410.

24. *Aromânii: grai, folklor, etnografie, cu o introducere istorică* (Les Aroumains : langage, folklore, ethnographie, avec une introduction historique), cours universitaire lithographié, Bucarest, 1932, 213 p.

25. *Images d'ethnographie roumaine: Banat, Olténie*, tome troisième (561 photographies originales, avec texte français et roumain), Bucarest, 1934, 295 p. (Cf. n^os^ 16 et 22).

    C.-r. : Ov. Densusianu, « Grai și suflet », VI, 1934, pp. 366—367 ; Vintilă Mihăilescu, « Buletinul Societății regale române de geografie », LIII, 1934, pp. 435—436 ; H. H. Stahl, « Arhiva pentru știință și reforma socială », XII, 1935, pp. 523—525 ; C. Dan Pantazescu, « Țara noastră », XIII, 1934 ; A. Mazon, « Revue des études slaves », XIV, 1934, p. 243 ; Raf. Corso, « Il folklore italiano », IX, 1934, pp. 135—136 ; F. Kruger, « Volkstum und Kultur der Romanen », VIII, 1935 ; M. Friedwagner, « Literaturblatt fur germanische und romanische Philologie », LVI, 1935, pp. 11—12, col. 419—420 ; Wilhelm Giese, « Ethnologische Anzeiger », Bd. IV, 1935, Heft. 1.

26. *Biblioteca națională a aromânilor*, vol. III : N. Batzaria, *Anecdote* — original și transpunere în limba literară (Bibliothèque nationale des Aroumains, III : N. Batzaria, Anecdotes, texte établi et transposition en langue littéraire), Bucarest, 1935, XV + 173 p.

    C.-r. : N. Batzaria, « Adevărul », 19 mars 1935 ; L. Salvini, « Archivio per la reccolta e lo studio delle tradizioni popolari italiane », XI, 1—2, 1936, pp. 213—215.

27. *Prin munții și valea Cernei superioare* (Dans les montagnes et la vallée de la Cerna supérieure), description d'une excursion faite en 1932, tiré à part des « Arhivele Olteniei », XIV, 77—78, 1935, Craiova, 1935, 14 p.

28. *Flori din lirica populară* — doine și strigături (Fleurs de la poésie lyrique populaire), Bucarest, 1936, 79 p.

C.-r. : Gh. Dăncuș, « Graiul Maramureșului », V, 1936, N° 167 du 8 novembre ; Ion Diaconu, « Ethnos », I, 1941, pp. 319—323 ; L. Salvini, « Archivio per la raccolta e lo studio delle tradizioni popolari italiane », XI, 1—2, 1936, pp. 215—216.

29. *Din morfologia limbei române: substantivul, articolul, numeralul, pronumele* (De la morphologie roumaine : le substantif, l'article, le numéral, le pronom), Bucarest, 1937, 23 p.

C.-r. : Al. Procopovici, « Dacoromania », X, 1941, pp. 93—94.

30. *Sumare portrete etnografice ale județelor: Argeș, Buzău, Ilfov, Piatra Neamț, Sibiu, Turda, Vîlcea*... (Portraits ethnographiques sommaire des départements...) dans *Enciclopedia României*, II, pp. 35, 92—93, 249, 264—265, 306—307, 405—406, 464—465, 490—492, 507—508, Bucarest, 1938.

31. *Contribuții lexicale* (Contributions lexicales), Bucarest, 1939, (ouvrage tiré en 135 exemplaires).

C.-r. : G. Giuglea, « Dacoromania », X, 1941, pp. 105—106.

32. *Etimologii* (Etymologies), Bucarest, 1939.

C.-r. : G. Giuglea, « Dacoromania », X, 1941, pp. 106—107.

33. « *Universitate?* » — *contribuții la istoria cultural-morală a Facultății de filosofie și litere din București* (« Université ? » — contributions à l'histoire culturelle ct morale de la faculté de philosophie et des lettres de Bucarest), Bucarest, 1940, 40 p.

34. *Manual de fonetică romanică — română, italiană, franceză și spaniolă* (Manuel de phonétique romane — roumaine, italienne, française et espagnole), Casa școalelor, Bucarest, 1943, 194 p.

C.-r. : Mario Roques, « Romania », LXIX, 194 : Guiter « Revue des langues romanes », LXIX, 1947 ; « Dacoromania », XI, 1948, p. 322.

35. « *Mala chançun n'en deit estre cantée* » — *Chanson de Roland, 1466* dans « Langue et littérature », II, 1943, pp. 227—228.

36. *Paralele folclorice* (greco-române) — traduceri din poezia populară greacă și note de folklor, filologie și etnografie (Parallèles folkloriques gréco-roumaines — traductions de la poésie populaire grecque avec des notes folkloriques, philologiques et etnographiques), Bucarest, 1944, 96 p.

C.-r. : N. Bănescu, « Revista istorică », XXX, 1944, pp. 143—144 ; Gh. Pavelcscu, « Transilvania », 76, 1—2, 1945, p. 90—92 ; Th. Capidan, « Langue et littérature », III, 1946, pp. 234—235 ; I. C. Chițimia, « Cercetări folklorice », I, 1947, pp. 167—168.

Paralele folclorice — traduceri din poezia populară greacă. Introducere, note de folclor, filologie și etnografie urmărite comparativ. Ediția a doua — augmentată (Deuxième édition, augmentée du livre précédent), Mincrva, Bucarest, 1970, 200 p.

C.-r. : P. Ursache, « Cronica », 2 (257), VI, 1971, p 3 ; N. Saramandu, « Revista de etnografie și folclor », XVI, 2, 1971, pp. 170—174.

37. *Concordances folkloriques et ethnographiques*, I, tiré à part de « Langue et littérature », III, 1946, pp. 166—201, Bucarest, 1946, 36 p.

38. *Sur Crăciun* « *Noel* » dans « Langue et littérature », III, 1946, pp. 211—213.

39. *Eléments aroumains en daco-roumain* dans « Langue et littérature » III, 1946, pp. 213—216.

40. *Critique d'une étude philologique: Ilie Bacinschi, L'infinitif et les moyens de son remplacement — étude de syntaxe historique et comparée, 1946, 75 p.*, Bucarest, 1946, 8 p.

41. *Din Dicționarul dialectului aromân general și etimologic* (Du Dictionnaire du dialecte aroumain général et étymologique), Bucarest, 1947, 20 p.
42. *Din « Mic dicționar folkloric » — spicuiri folklorice și etnografice comparate* (Du « Petit dictionnaire folklorique » — glanures de folklore et d'ethnographie comparée), Bucarest, 1947, 29 p. (Introduction et deux articles : Le clairon, Les noces des animaux).
43. *Concordances folkloriques et ethnographiques*, II, tiré à part de « Langue et littérature », IV, 1948, pp. 72—98, Bucarest, 1948, 27 p. (v. n° 37)
44. *Les parfaits en -(d)zúĭ en roumain*, dans « Langue et littérature » IV, 1948, pp. 183—185.
45. *Dicționarul dialectului aromân — general și etimologic. Dictionnaire aroumain (macédo-roumain) général et étymologique* (36 photographies originales, 1 esquisse et 1 carte), Ed. Academiei, Bucarest, 1963, 1264 p.

    C.-r. : Ion Vasiu [D. Șandru] dans « Luceafărul » du 21 décembre 1963 ; E. Tănase, « Revue des langues romanes », 1966, pp. 273—274 ; H. Mihăescu, « Revue des études sud-est européennes », I, 3—4, 1963, pp. 586—590 ; Gr. Brîncuș, « Studii și cercetări de lingvistică », XIV, 3, 1963, pp. 409—411.

46. *Poezia lirică populară* (La poésie lyrique populaire), Ed. pentru literatură, Bucarest, 1967, 591 p.

NOTES BRÈVES, ARTICLES DIVERS, COMPTES RENDUS

47. P. Vergilii Maronis, *Bucolica: ecloga I, 1* [traduction en vers en aroumain], dans « Flambura », II, 4, 1914, pp. 5—6, Thessalonique.
48. *Munților din Pind* (Au Pinde), poésie en aroumain, dans « Flambura », II, 2, 1914, p. 3, Thessalonique.
49. *Les Roumains du Pinde (Macédoine)*, dans « La Vie », 8ᵉ année, 1919, n° 9, 15 juin 1919, pp. 191—192, Paris.
50. *O scenă din viața poporului turc oglindită în poezia « Le voile » a lui Victor Hugo* (Une scène de la vie du peuple turc dans la poésie « Le voile » de Victor Hugo), dans « Viața studențească » I, 11—12, 1921, Bucarest.
51. *Prevestirile — lecturi folklorice* (Les présages — lectures folkloriques), dans « Viața studențească », 1922, février, Bucarest.
52. *Poporul albanez — literatură filologică* (Le peuple albanais — littérature philologique), dans « Viața studențească », I, 17—18, 1922, Bucarest.
53. Béla Bartók, *Volksmusik der Rumänen von Maramureș* [c.r.] dans « Grai și suflet », I, 1923, pp. 155—156.
54. *Etimologii* (Etymologies) : (a)crină, frigănat, morŭ, năoeamă, stringl'i, tare, tirn'ĭacŭ, ntornic, dans « Grai și suflet », I, 1924, pp. 327—331.
55. Lubor Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, I, 1923 [c.—r.], dans « Grai și suflet », I, 1924, pp. 339—343.
56. André Mazon, *Contes slaves de la Macédoine sud-occidentale* [c.-r.] dans « Grai și suflet », I, 1924, pp. 343—347.
57. *Pentru dicționarul macedo-român* (Pour le dictionnaire macédo-roumain) dans « Neamul românesc », 9 avril 1924.

    Cf. « Peninsula Balcanică », II, 1924, pp. 23—24.

58. *Cronica literară: Nuși Tulliu* dans « Peninsula balcanică » II, 1924, pp. 83—85.

59. I. Dalametra [Nécrologe], dans « Peninsula balcanică », II, 1924, pp. 104—105.

60. *Cronica literară: Zicu A. Araia*, dans « Peninsula balcanică », II, 1924, pp. 110—113.

61. *Între România și Albania* (Entre la Roumanie et l'Albanie) dans « Peninsula balcanică », II, 1924, pp. 134—137.

62. *Cronica literară: Din viața Fărșeroților* (Chronique littéraire : De la vie des « fărșeroți ») dans « Peninsula balcanică » II, 1924, pp. 148—150.

63. *Cronica literară: George Murnu*, dans « Peninsula balcanică » II, 1925, pp. 173—176.

64. *Cronica literară: Nic. C. Velo*, dans « Peninsula balcanică », II, 1925, pp. 203—206.

65. *Congresul filologilor români în București în aprilie 1925*, (Le congrès des philologues roumains à Bucarest en avril 1925) dans « Peninsula balcanică », III, 1925, pp. 42—44.

66. *Rectificare la o însemnare referitor la Tîrgul de fete* (Rectification à une note concernant « le marché des jeunes filles ») dans « Peninsula balcanică », III, 1925, pp. 85—86.

67. *Cronica literară: Megleno-românii* de Th. Capidan dans « Peninsula balcanică », III, 1925, pp. 112—114.

68. Răspuns la o recensie (Réponse au compte-rendu de S. Pușcariu sur l'ouvrage N° 6 de cette bibliographie), dans « Grai și suflet », II, 1925, pp. 156—159.

69. *Probleme cultural-științifice: lingvistica, etnografia, folklorul* (Problèmes culturels-scientifiques : la linguistique, l'ethnographie, le folklore), dans « Cuvîntul » des 31 octobre et 3 novembre 1926.

70. Carsten Höeg, *Les Saracatsans*, I, 1925 ; Raffaele Corso, *Folklore*, 1923 ; Raffaele Corso, *Patti d'amore e pegni di promessa*, 1924 ; Alex. Resmeriță, *Dicționarul limbei române, 1925* [c.-r.] dans « Grai și suflet » II, 1926, pp. 411—414.

71. *Etimologii* (Etymologies) : *flúmin, hima* dans « Grai și suflet », III, 1927, pp. 238—241.

72. Răspuns la o dare de seamă (Réponse au compte-rendu de N. Drăganu sur l'ouvrage N° 9 de T. P.), dans « Grai și suflet », III, 1927, pp. 241—252.

73. *În jurul formelor aromânești flúmin, hima și morŭ* (Autour des formes aroumaines...) dans « Grai și suflet », IV, 1929, pp. 165—170.

74. Lubor Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, II, 1926 [c.-r.] dans « Grai și suflet », IV, 1929, pp. 181—184.

75. *Cronica literară: Zicu A. Araia*, dans « Revista aromânească », I, 1929, pp. 88—104.

76. *Cronica literară: Marcu Beza*, dans « Revista aromânească », I, 1929, pp. 184—194.

77. *Însemnări* : *Odysseia lui Homer tradusă de G. Murnu și de C. Papacostea* (Notes sur les traductions de l'Odyssée dues à G. Murnu et à C. Papacostea), dans « Revista aromânească », I, 1929, pp. 195—201.

78. *Note: Ion Foti, C. N. Burileanu, † D. Cosmulei*, dans « Revista aromânească », I, 1929, pp. 204—208.

79. *Dicționarul enciclopedic ilustrat « Cartea românească »* de I. Aurel Candrea și Gh. Adamescu [c.-r.], dans « România literară », 8, 9 avril 1932, p. 1.

80. G. Cocchiara, *Il linguaggio del gesto*, 1932 [c.-r.] dans « Grai și suflet », V, 1932, pp. 390—391.

81. Th. Capidan, *Aromânii: dialectul aromân*, 1932 [c.-r.] dans « Grai și suflet », VI, 1934, pp. 367—381.

82. Chr. Geagea, *Elementul grec în dialectul aromân*, 1931 [c.-r.] dans « Grai și suflet », VI, 1934, pp. 381—389.

83. *Studențimea noastră* (Nos étudiants), dans « Înălțarea », I, 1936, pp. 5—10.

84. *Etimologii* (Etymologies) : *ahi, (a)lăută, bucovină, cita, fit, maldăr, marf, mat, șabác(ă), Lehliu*, dans « Grai și suflet », VII, 1937, pp. 293—296.

85. *Etimologii* (Etymologies) : *(a)ruseáŭă, asmán, buin, cip, čiólĭŭ čiúčĭŭ, dámă, dardár, glar, fifi*, dans « Langue et littérature », III, 1946, pp. 221—226.

86. Th. Capidan, *Limbă și cultură*, 1943 [c.-r.] dans « Langue et littérature », III, 1946 pp. 239—243.

87. I. A. Candrea, *Folklorul medical român comparat*, 1944 [c.-r.], dans « Langue et littérature », III, 1946, pp. 243—246.

88. *Etymologies: cărăfétă, cúmpite, fáră, ghintánă, ğiumăáte, luși, nărleáță, pîngĭiós, pruscukéscu, psirúdz, sămănáre, stămărie, Cálea*, dans « Langue et littérature », IV, 1948, pp. 213—217.

(Nicolae-Șerban Tanașoca)

SHABAN DEMIRAJ, *Çështje të sistemit emëror të gjuhës shqipe* (Problèmes du système nominal de la langue albanaise). Tirane, 1972, 296 p. (Universiteti Shteteror i Tiranës. Fakulteti i Historisë dhe i Filologjisë. Katedra e gjuhës shqipe).

La genèse et l'essence du genre neutre en roumain firent l'objet de nombreuses discussions, laissant encore place à de nouvelles précisions ou des apports complémentaires. Comme ce genre pose également des problèmes dans les autres langues du Sud-Est européen, le présent ouvrage sera utile non seulement aux albanologues ou aux romanistes, mais aussi aux slavisants et aux hellénistes. L'auteur part d'un fondement solide, ayant consulté la situation dans les différentes langues et s'étant familiarisé avec la linguistique indo-européenne avant d'aborder l'étude des textes littéraires albanais depuis le XVII^{e} siècle à nos jours et des données fournies par la dialectologie albanaise. Cette monographie dia- et synchronique du neutre en albanais résout la question pour cette langue, tout en apportant aussi des contributions utiles à la linguistique générale.

Au fur et à mesure de la disparition des consonnes finales, le latin connaît la diminution de la catégorie neutre, dont les substantifs passent soit au masculin, soit au féminin. Du fait de ce processus, avec le temps le genre neutre disparaît presque totalement des langues romanes occidentales. Cependant, cette disparition a dû avoir eu lieu à une époque assez tardive, puisque le français en garde encore des traces dans le système des prénoms démonstratifs, indéfinis et relatifs, par exemple : *ceci, cela, quoi*. L'opinion de l'acad. Al. Rosetti (« Studii şi cercetări lingvistice », XIV, 1963, p. 436), suivant lequelle le genre neutre aurait disparu du latin dès les premiers siècles de notre ère, nous semble par trop catégorique. En effet, l'on constate sa présence dans les textes littéraires et dans les inscriptions jusqu'au IX^{e} siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'apparition des premiers monuments de langue en vieux français. D'autre part, il serait difficile d'imaginer un long hiatus entre le latin et le roumain alors que le neutre, disparu du latin aux I^{er}—III^{e} siècles, réapparaît après quelques siècles (disons aux VII^{e}—X^{e} siècles) en roumain. Par conséquent, l'idée de la persistance du neutre latin jusqu'à une époque relativement récente pourrait se soutenir. C'est ainsi qu'il aura pu passer en roumain, subissant certaines adaptations qui lui valurent, outre un changement quantitatif, des modifications qualitatives.

En latin, de même qu'en roumain, les noms neutres désignaient des objets inanimés. Les quelques exceptions connues avaient un sens dérivé ou métonymique ce qui confirme la règle, par exemple : *mancipium* « objet touché à la main au moment de son achat, esclave » ; *prostibolum*, « lieu de prostitution, femme publique » ; *scortum* « peau, loque, femme dévergondée » ; *testimonium* « témoignage, preuve, témoin ». Les désinences du neutre en latin lui appartiennent en propre, tandis que le neutre roumain use au singulier des désinences du masculin et au pluriel de celles du féminin, ce qui ne l'empêche pas de conserver son indépendance en tant que catégorie grammaticale, dont le rôle unique est de désigner des objets inanimés. Mais, ce qui est caractéristique pour le roumain c'est le fait que ce rôle a pris

plus d'importance par rapport au latin. Si les substantifs neutres du latin sont restés neutres en roumain aussi (par exemple : *cornu, cornua — corn, coarne*; *pectus, pectora — piept, piepturi*), on retrouve dans cette dernière langue comme appartenant au neutre des substantifs qui en latin sont masculins ou féminins (tels : *anellus, anelli — inel, inele*; *focus, foci — foc, focuri*; *acus, acus — ac, ace*; *palea, paleae — pai, paie*). Donc le roumain a adopté les désinences du système morphologique latin pour se construire sa propre catégorie bien précisée et exprimant seulement les objets inanimés. Néanmoins, on constate ces-derniers temps la tendance évidente et irréversible du roumain de simplifier les catégories grammaticales, par l'élimination progressive du neutre en faveur du masculin (par exemple le néologisme *pilon, piloni* par rapport au terme plus ancien *piron, piroane* ou les doublets : *capi-capete, piepţi-piepturi*, etc.).

Le neutre est très ancien en albanais, c'est-à-dire d'origine indo-européenne. Ayant subi une errosion progressive, il ne dispose plus de nos jours de désinences propres, utilisant au singulier les instruments grammaticaux du masculin et au pluriel ceux du féminin. On peut citer entre autres neutres hérités de l'indo-européen : *bark* « ventre », pl. *barqe* ou *berqe*; *krye* « tête », pl. *kreré* ou *krera*; *lesh* « cheveu », pl. *leshèra*; *mish* « viande », pl. *mischèra* ou *mishra*; *rrush* « raisin », pl. *rrusha* ou *rrushera*; *va* « gué », pl. *vaja*. Notons donc qu'au pluriel, les neutres ont les désinences *-e, -a, -ra* correspondant aux désinences *-e, -uri* du roumain. Chacune de ces deux langues a résolu à sa manière ce problème.

Les neutres du latin sont restés neutres en albanais. Ceci montre qu'au moment où l'emprunt a eu lieu les ancêtres des Albanais comptaient le genre neutre dans leur système linguistique : *damnum* « dommage », pl. *damna — dam, dame* ou *deme*; *iudicium* « justice », pl. *iudicia — gjyk, gjyque* (en roumain *judeţ, judeţe*); *signum* « signe », pl. *signa — shenj, shenja* (en roumain *semn, semne*); *stratum* « couche », pl. *strata — shtrat, shtrate* ou *shtratëra* (en roumain : *strat, straturi*).

La moitié presque des neutres albanais sont des noms collectifs ou désignant la matière, trait également caractéristique pour le roumain : *djathé* « fromage », pl. *djathét* ou *djathéra* — comparez avec le roumain *brînzeturi*; *drithe* « blé », pl. *drithet* ou *drithera*, comparez avec le roumain *grîne*; *gjaljé* « beurre », pl. *gjaljet, gjaljëra*; *ujë* « eau », pl. *ujet, ujera*. Il y en a aussi qui sont des adjectifs substantivés, tels : *i bardhé* « blanc » mais *te bardhët e syrit* « le blanc de l'œil », à comparer avec le roumain *frumosul în artă* ou l'allemand *das Schone in der Kunst*; *i verdhé* « jaune » mais *té verdhet e vezès* « le jaune d'œuf »; *i zi* « noir » mais *té zité e ullisit* « le noir de l'olive ». Enfin, quelques uns sont des infinitifs substantivés, par exemple : *te ecurit ne gjumé* en roumain *mersul în somn* « le somnambulisme » ; *të folurit shumë* en roumain *vorbitul mult* « la loquacité »; *te piret e alkoolit ësht i demschem* en roumain *băutul alcoolului este dăunător* « boire de l'alcool porte préjudice ».

L'auteur fait précéder son ample étude du neutre par deux autres études de moindres proportions mais de contenu complémentaire, intitulées : *De la catégorie grammaticale du défini et de l'indéfini en albanais* et *Du changement de genre des substantifs au pluriel, en albanais confronté aussi avec le roumain*. Dans cette dernière il propose de remplacer en roumain le terme « neutre » par « ambigène ». Pour notre part, nous préférons le premier de ces termes, pour deux raisons : d'abord parce qu'il s'est implanté dans la langue devenant traditionnel, ensuite parce qu'il désigne une catégorie bien délimitée de noms qui s'opposent, tant sur le plan des notions que sur celui de la forme, aux substantifs masculins et féminins. De cette manière, la catégorie correspond justement à la définition du neutre donnée par l'auteur du présent ouvrage comme suit : « Ce terme, comme on le sait, a été employé depuis l'antiquité pour désigner les substantifs qui s'opposent, du point de vue morphologique et syntaxique, aussi bien aux substantifs masculins qu'aux féminins » (p. 67).

Quant à l'origine de ce phénomène propre à l'albanais comme au roumain, l'opinion de l'auteur est convaincante : il s'agit d'une évolution parallèle mais partant de sources diffé-

rentes ; l'origine du neutre albanais doit être recherchée dans l'indo-européen et celui du neutre roumain dans la langue latine.

La disparition progressive du neutre dans la langue albanaise confirme les constatations faites pour d'autres langues et le phénomène justifie la formulation d'un principe de linguistique générale : « dans plusieurs langues indo-européennes on constate une tendance relativement ancienne à éliminer graduellement le neutre. Cette évolution, qui est la conséquence directe de la transformation graduelle du genre en une catégorie grammaticale, a été favorisée plus ou moins intensivement par deux facteurs principaux de caractère phonétique et morphologique : l'évolution et la chute des sons finales des formes nominales a laissé le champ libre à l'action de l'analogie » (p. 267).

H. Mihăescu

JEAN DARROUZÈS, *Le Registre synodal du patriarcat byzantin au XIV[e] siècle. Etude paléographique et diplomatique.* Paris, 1971, 503 p. (avec 64 planches). (Archives de l'Orient chrétien, 12).

Au stade actuel des recherches byzantines, l'étude des actes patriarcaux comporte des difficultés plus grandes encore que celle des actes impériaux. C'est ce qui résulte aussi du fait que l'édition des régestes de ces-derniers est déjà achevée et par les soins d'une seule personne — F. Dolger, en l'occurrence. L'ouvrage du R. P. J. Darrouzès vient donc s'inscrire parmi les préoccupations actuelles de l'école française, qui s'attache à mener à bonne fin cette importante entreprise. D'une simple étude — « rapide et provisoire » (p. 4) — prévue au début comme thèse secondaire de doctorat, l'auteur tire un ouvrage de large envergure, publié sous l'égide de l'Institut Français d'Etudes Byzantines et avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique. Nous voici donc, un an seulement après la parution des *Recherches sur les offikia de l'Eglise byzantine*, devant un ouvrage paléographique et diplomatique méthodique portant sur les actes compris dans les deux uniques registres de la chancellerie patriarcale byzantine qui se soient conservés jusqu'à nos jours grâce aux manuscrits *Vindobonensis hist. gr. 47* et *48*. Publiés il y a plus d'un siècle, ces registres ont constitué les deux premiers volumes de la collection en six volumes dont nous sommes redevables à F. Miklosich et J. Muller : *Acta et diplomata graeca medii aevi* (= MM).

Dès le début, J. D. attire l'attention sur le besoin d'une révision de l'édition MM encore très utile à l'heure actuelle, bien que dépassée et lacunaire. Elle a déja subi d'ailleurs des complètements sérieux de la part de spécialistes renommés de l'histoire byzantine, tels H. Hunger et P. Wirth, ou E. Honigmann, G. T. Dennis et J. Meyendorff — ces trois derniers s'étant surtout occupés des documents de la querelle hésychaste, mais conservés dans d'autres manuscrits. Pour sa part, J. D. n'accorde qu'une moindre attention aux apports provenant d'autres manuscrits, pour se concentrer sur les manuscrits viennois susmentionnés. La chose est toute naturelle du reste, puisque son propos n'est pas d'entreprendre l'étude de la tradition manuscrite, mais une recherche de diplomatique byzantine relative à l'activité de la chancellerie patriarcale. Or, c'est justement de ce point de vue que les registres de Vienne s'avèrent fort précieux, car en ce qui les concerne il ne s'agit pas de quelques banales copies, mais bien de copies authentiques, sorties de la chancellerie patriarcale byzantine (cf. entre autres p. 165, n. 21), et d'autre part, nous sommes souvent privés de la possibilité de rapporter lesdites copies à leurs originaux. En effet, ces deux registres de la chancellerie

patriarcale byzantine couvrent à eux seuls presque tout le XIV^e siècle (alors que la chancellerie pontificale de Rome compte plus de dix mille pour la période allant du XI^e au XIV^e siècle), et les actes originaux sont encore moins fréquents, car des catégories entières font totalement défaut (par exemple celles des *praxis* ou *entalma*, dont il n'y a plus aucun original).

C'est donc à juste titre que l'auteur pense que les seules conclusions en ce cas ne peuvent résulter que de la comparaison du registre avec lui-même (p. 3). Mais une telle opération est assez difficile, car les deux sources envisagées ont subi, par suite de différentes restaurations, des changements qui ont modifié leur aspect initial.

Une autre opinion de l'auteur est que la situation précaire de l'Etat byzantin à l'époque devait influer sur l'activité de la chancellerie patriarcale. Il suppose, sous réserve, qu'il ne s'agirait que d'un pâle reflet de l'institution de jadis, qui s'efforçait de conserver encore des formes juridiques créées par les époques de prospérité précédentes, pour couvrir une réalité devenue toute autre (p. 4). Or, le présent volume se propose comme principal but de cerner justement ces formes juridiques, afin d'établir un inventaire méthodique de tous les documents du patriarcat constantinopolitain. La double finalité d'une telle entreprise est de poursuivre, tout d'abord, l'édition des Régestes (que V. Grumel avait conduite jusqu'en 1206 et V. Laurent continuée jusqu'au seuil du XIV^e siècle) et, en second lieu, de préparer la voie d'une édition diplomatique de ces actes émis par le patriarcat de Constantinople. De l'avis de J.D., cette future édition diplomatique devra s'accompagner des fac-similés des deux registres originaux susmentionnés. Lesdits fac-similés seront utiles surtout à l'analyse de l'écriture des actes patriarcaux. C'est grâce à une telle analyse qu'a pu être dressée la liste des copistes comprise dans le premier chapitre de notre ouvrage, qui est consacré à l'étude paléographique des deux manuscrits. L'auteur distingue les copistes principaux des copistes secondaires, ainsi que — le cas échéant — les actes autographes. Il constate pour certains patriarcats (celui de Gérasime, 1320—1321) l'absence totale de tout acte ; pour d'autres, la main d'un unique copiste (comme à l'époque de Jean XIII Glykys, 1315—1320). Mais par la suite, la main du copiste change souvent et la situation se complique.

L'étude paléographique des cahiers, du papier et du filigrane montre que des deux manuscrits, *Vindob. hist. 48* se révèle d'une composition plus simple et uniforme. Même pour ce qui est des lacunes, ce manuscrit pose moins de problèmes que *Vind. hist. 47*, dans la rédaction duquel se laisse saisir la lutte des palamites et de leurs adversaires. Dans le même ordre d'idées on vérifie une fois de plus l'opinion de Dennis, selon lequel le nom manquant dans certains actes synodaux est celui du patriarche Jean XIV Kalékas ; cette omission est mise sur le compte des antipalamites, qui ont essayé de le préserver ainsi de l'opprobre qu'il encourait de la part de la postérité (pp. 23, 44 et 165). Par la même occasion se confirme l'exactité de la remarque de F. Dolger, renforcée plus tard par P. Wirth (*Byz. Zeitschr.* 56/1963, p. 21—23), que la véritable forme du nom du patriarche Isidore était *Hèsidôros*.

A cette critique, disons, extérieure, de la forme des actes, l'auteur ajoute les éléments d'une analyse du texte et de leur contenu. Extrémement utile aux chercheurs sera aussi l'inventaire analytique des actes (p. 95—140), groupés par patriarcats dans un ordre chronologique et corroborés avec l'édition MM. Chaque fois que l'usage de l'édition citée sera nécessaire, cet auxiliaire s'avérera efficace, d'autant plus que pour chaque acte une mention précise la catégorie dont il fait partie.

L'auteur s'arrête longuement sur ce dernier point, celui de la classification des actes, dans le III^e chapitre de son ouvrage, qui s'occupe de leur inventaire diplomatique et juridique (p. 141—294). Ce chapitre est une contribution importante à l'étude de la diplomatique byzantine. (Les problèmes qui y sont débattus ont été présentés par l'auteur au Congrès des études byzantines tenu à Bucarest en septembre 1971). Naturellement, cette classification n'a été réalisée que dans les limites du possible, nombre d'aspects étant encore insuffisamment

élucidés. Et de fait, l'auteur attire l'attention sur quelques uns de ces aspects. Par exemple sur le fait qu'on voit figurer dans un registre de copies, des actes originaux qu'il traite à part, comme des actes venus de l'extérieur (p. 144—163). Il s'ensuit que le registre patriarcal contenait les entrées aussi bien que les émissions et ceci malgré sa destination initiale, qui se limitait aux actes émis . Notons, en outre, la difficulté née de ce que dans le cas des copies aucune mention n'est faite quant au sort de l'original (p. 142). D'autre part, si la préséance accordée à ce registre se justifie puisqu'il joue le rôle d'un manuscrit original par rapport à n'importe quelle copie, il convient de ne point négliger la question des actes figurant dans d'autres copies non-incluses dans le présent registre ou revêtant ailleurs une forme plus complète qu'ici. D'ailleurs, l'auteur remarque lui aussi (pp. 233 et 283) que le registre comporte parfois des références à des actes ne figurant pas dans ses pages.

Les difficultés sont tout aussi grandes quand il s'agit de la nomenclature des actes, de l'établissement de la catégorie dans laquelle ils se rangent en fonction de leurs éléments spécifiques. Beaucoup se sont conservés abrévíés et dépourvus de certains éléments composants. J.D. note séparément (p. 281—294) les actes dits « de chancellerie », qui se distinguent des autres catégories étant l'œuvre exclusive de la chancellerie patriarcale, sans marquer cependant le compte rendu de quelque action explicitement exposé et sans aucune mention de l'adresse ou de celui qui l'a émis. C'est par exemple le cas des divers titres des sections du manuscrit, ainsi que celui des notes marginales ou des notices (*imbreviaturae* ou *parasemeiôseis*). Bien qu'en règle générale les copies soient munies de la formule εἶχε τὸ précédant la signature, parfois cette formule a été omise (pp. 306—307, 138 et 150). Faisant abstraction de ces cas-là et de la catégorie des actes « venus de l'extérieur », l'auteur range les emissions p'actes en trois grandes rubriques :

— actes du synode seul ;
— actes du patriarche seul ;
— actes du patriarche et du synode.

Les actes du synode seul sont les moins nombreux (p. 164—167), en raison de leur caractère même, tout-à-fait exceptionnel. Ce sont des actes émis seulement quand la personne-même du patriarche était en cause ou quand il entrait en conflit avec l'autorité impériale. La deuxième rubrique, celle des actes du patriarche seul (p. 168—203), comporte des actes privés, des lettres avec une adresse et des vœux (*pittakion*, différents de *gramma*), des *sigillion* (ou *sigilliôdes gramma* équivalant l'ancien *hypomnêma*) et des *gramma*. Enfin, la dernière catégorie, qui est celle des actes synodaux (autrement dit : du patriarche et du synode à la fois), s'avère aussi, naturellement, la plus riche (p. 204—280). Elle se compose de : *sêmeiôma*, *gramma synodikon*, *diagnosis kai apophasis* et de *praxis synodikê*. L'auteur dégage cinq catégories de *praxeis* : générale, d'ordination, de transfert, d'épidosis et de topos.

Outre le mérite d'avoir mis quelque ordre dans un domaine où — comme on nous le dit — « il semble plutôt que la pratique est dominée par l'arbitraire et le laisser-aller » (p. 299), le livre du R. P. J. Darrouzès est aussi d'une grande portée par les réflexions qu'il éveille chez le lecteur. Grâce à lui on est mieux à même de saisir, au-delà des influences mutuelles, la nette distinction qui existait entre la chancellerie patriarcale et celle de l'empereur, ce qui jette un jour nouveau sur les chances d'exactité de la formule du « césaro-papisme » byzantin. Une heureuse suggestion se trouve à la page 289, proposant de continuer l'étude entreprise par H. Hunger concernant le *prooimion* des documents impériaux, en l'étendant aux documents patriarcaux. Maintes informations sont également susceptibles d'aider à retracer l'activité de l'office qui répondait de ces documents (le *chartophylakion* dirigé par des *chartophylax*).

Dans le cadre de chaque chapitre ou sous-chapitre, le matériel est disposé par ordre chronologique et distribué par patriarcats, avec des références continuelles à l'édition MM.

Il n'y a aucune omission d'acte, ainsi que leur index l'atteste (p. 461—472). Toutefois, nous pensons que quelques renvois directs du texte aux planches des pages 397—460 auraient facilité d'autant plus l'intelligibilité de certains détails techniques.

D'une grande utilité s'avèrent aussi les listes épiscopales dressées pour chaque patriarcat (appendice, p. 335—388). Elles révèlent l'importance du rôle tenu par les nouvelles acquisitions de la « Grande Eglise » de Constantinople. C'est à cette époque que celle-ci engloba l'Eglise des deux principautés roumaines (la Valachie et la Moldavie), récemment parues sur la carte politique du monde et entrées dans la hiérarchie des sièges ecclésiastiques à son obédience. Sans entrer dans des détails oiseux, qu'il nous soit toutefois permis de faire une petite précision à cet égard. Tels qu'ils figurent dans l'index, les termes de « Hongrovalachie » (p. 488) et de « Mauroblachie » (p. 491) risquent d'être confondus par le lecteur non-avisé; il aurait peut être fallu préciser que l'« Hongrovalachie » désigne la Valachie, alors que les termes « Mauroblachia » ou « Rôsoblachia » sont l'équivalent de la Moldavie (comme J. D. l'écrit d'ailleurs à la p. 178, n. 38 et à la p. 384). De même pour ce qui est de « Sévérinon » (actuellement Turnu-Severin, en Roumanie), dont l'équivalent dans les listes épiscopales de l'auteur est « Hongrovalachie 2 », le métropolite de Turnu-Severin ou ὁ ἕτερος Οὐγγροβλαχίας (dans le cas présent Anthime; cf. par exemple, MM I, p. 535 et MM II, p. 19), alors que le premier métropolite du pays avait son siège dans la capitale princière de Curtea de Argeş (Hyacinthe, auquel devait succéder Chariton).

Trois index achèvent l'ouvrage du R. P. Jean Darrouzès. Le premier est destiné à la citation des actes de l'édition MM, alors que le deuxième comprend les termes grecs figurant dans l'ouvrage et le troisième comporte les noms propres et les différentes institutions. L'ouvrage tout entier s'avère aussi utile que le V^e volume des Régestes des actes du patriarcat de Constantinople, dont la parution est attendue avec un vif intérêt.

Tudor Teoteoi

Κέντρον ἐπιστημονικῶν ἐρευνῶν Κύπρου: Ἐπετηρίς (Centre des Recherches Scientifiques de Chypre : Annuaire), Leucosia, I (1967—1968), 213 p.; II (1962—1969), 226 p.; III (1969—1970), 375 p.; IV (1970—1971), 522 p.

Le Centre des Recherches Scientifiques de Chypre a été fondé en 1962 à Leucosia (Nicosia) et fonctionne depuis 1967 comme section spéciale du Ministère de l'Éducation de la République Chypriote. Les travaux élaborés par ses membres et par ses collaborateurs portent surtout sur l'histoire, la linguistique, l'ethnologie et l'archéologie de Chypre. Les deux principaux initiateurs et organisateurs du Centre sont à la fois historiens, ethnologues et philologues : Constantin Spiridakis nous est connu surtout par ses œuvres sur l'histoire ancienne de Chypre et par son activité philologique, dont nous avons mis en lumière quelques traits, dans notre compte rendu publié dans la revue « Studii », XVIII (1965), 5, p. 1200—1201; Théodore Papadopoullos nous est aussi connu par ses publications concernant surtout la méthodologie historique, l'anthropologie et l'orientalisme. Il est à présent le directeur du Centre qui fait éditer *'Annuaire*.

Le comité de rédaction de cette publication annuelle accorde une égale attention aux matériaux signés par les auteurs de l'étranger. C'est pourquoi certaines études sont publiées en français ou en anglais. Mais pour la plupart, ce recueil est édité en grec. Nous indiquons,

étude par étude, article par article, le contenu de ces quatre volumes de l'Annuaire Chypriote. Nous rendons en français les titres grecs respectifs, à l'intention d'offrir aux lecteurs une présentation surtout bibliographique. Notre exposé indique pour chaque étude ou article les renvois au volume et aux pages de l'Annuaire.

L'Annuaire Chypriote s'est imposé à l'attention du monde scientifique comme un organe largement ouvert aux recherches sur la civilisation des Chypriotes à travers leur histoire millénaire. Bien que les collaborateurs de cette publication n'examinent pas toujours les situations historiques du point de vue de leur conditionnement social, leurs études et leurs articles témoignent incontestablement d'une remarquable érudition.

Le premier volume s'ouvre par l'étude *Questions et méthodes de la recherche concernant surtout l'hellénisme médiéval et moderne* (I, p. 1—13). Théodore Papadopoullos y présente ses conceptions méthodologiques d'un grand intérêt scientifique pour les historiens et surtout pour ceux qui étudient les traditions culturelles. L'esprit critique et l'horizon de cet exposé confirment la pensée que l'auteur a exprimée au XIII^e^ Congrès International des Sciences Historiques, en 1970 à Moscou, dans sa communication sur « La méthode des sciences sociales dans la recherche historique ». Selon sa conception, l'objet et l'aspiration légitime de la science historique doivent être le développement parallèle des sociétés humaines et le processus historique général. Il propose qu'on examine le rôle de l'hellénisme à la lumière de l'histoire universelle, avec l'appui de toutes les sciences sociales.

Dans son article *L'ordonnance de Décembre 1296 sur le prix du pain à Chypre* (I, p. 45—51) le professeur Jean Richard de l'Université de Dijon met en lumière un aspect de la politique économique des autorités chypriotes au temps des Lusignans. Sous la signature de Georgios Papacharalampos on trouve quelques remarques originales concernant la littérature de critique sociale à Byzance au X^e^ siècle ; l'article est intitulé *Observations sur un chant supposé satirique* (I, p. 53—58).

Les historiens de la musique et de l'hymnographie byzantines pourraient manifester de l'intérêt pour l'article de Costas D. Joannides, *Considérations on the ekphonetic signs of the Heptakomi evangelion* (I, p. 59—83). Fondée sur des sources inédites du XVII^e^ siècle, l'étude *Prosopographical data relating to Georgio Protopapa da Vatili* (I, p. 85—104), signée par Costas Kyrris, offre de nouveaux renseignements sur le rôle actif des intellectuels grecs de Chypre établis à Venise après l'occupation de leur pays par les Turcs. Un essai sur la phonétique du grec parlé en Chypre est signé par Ménélaos N. Christodoulos sous le titre *Petite contribution à l'étude des consonnes doubles dans le dialecte de Chypre* (I, p. 105—121).

Ce volume contient encore, sous la signature de Théodore Papadopoullos, un exposé sur *Le VIII^e^ Congrès International des sciences anthropologiques et ethnologiques* (I, p. 123—135), qui eut lieu au Japon en 1968, ainsi qu'une *Introduction à la bibliographie chypriote* (I, p. 137—147). Costas Kyrris, M. Christodoulos et d'autres chercheurs présentent à la fin du volume *La bibliographie chypriote des années 1965—1967* (I, p. 149—213).

Le deuxième volume de l'Annuaire (1968—1969) s'ouvre par l'article intitulé *The comparative method in social anthropology* (II, p. 1—8). C'est la communication que Théodore Papadopoullos a présentée à Tokyo en 1968 au Congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques. L'auteur propose que l'anthropologie soit étudiée dans un contexte ethnohistorique. Les traditions grecques et turques sur *Le pommier rouge* (II, p. 9—14) sont examinées par Georgios H. Papacharalampos, qui trouve que pendant la domination ottomane le Peuple Grec garda l'espoir de sa délivrance après le départ et le châtiment des Turcs dans les endroits d'un imaginaire pommier rouge.

L'étude de phonétique, signée par Ménélaos Christodoulos, est intitulée *Sur quelques phénomènes de prononciation dans le dialecte chypriote et dans la langue grecque en général* (II, p. 17—55). Sur le même thème qu'il a examiné dans le premier volume (p. 85—104), Costas Kyrris publie *Documents relatings to Georgio Protopapa da Vatili and Michiel Farro Cyprio*

(II, p. 57—84). D'une importance particulière par sa documentation gréco-roumaine est l'étude *Formes d'initiation des membres de l'Hétairie* (II, p. 85—109), signée par Théodore Papadopoullos. L'auteur utilise les sources roumaines éditées dans le IV^e^ volume de la série *Răscoala din 1821*, publiée dans la collection *Documente privind istoria României*, Bucarest 1960. On y examine aussi la nouvelle historiographie grecque au sujet des cérémonies pratiquées pour l'admission des hétairistes au grand combat révolutionnaire qui s'est déclenché en 1821.

Une étude consacrée à l'histoire de la musique byzantine, intitulée : *Aperçu sur les hymnes ecclésiastiques* (II, p. 111—150), porte la signature de Costas D. Joannides. Après l'exposé de Théodore Papadopoullos sur *Le premier Congrès international des études chypriotes* (II, p. 151—164), le volume s'achève par *La bibliographie chypriote de l'an 1968* (II, p. 171—226) rédigée par Costas Kyrris et Ménélaos Christodoulos.

Le troisième volume de l'Anuaire (1969—1960) contient les études offertes par leurs auteurs comme *Hommage à Constantin Spiridakis*.

L'étude signée par Théodore Papadopoullos, *Le domaine et le contenu du folklore dans sa définition* (III, p. 1—62), présente une ample analyse des conceptions concernant la culture traditionnelle spécifique aux milieux populaires des pays civilisés. L'auteur conçoit que la compréhension du folklore serait impossible sans l'utilisation de la méthode historique et sans l'étude de l'anthropologie. Il a pleinement raison d'affirmer qu'en ce qui concerne ses racines historiques, le folklore a été créé au cours des siècles, par les nécessités sociales dissemblables et par mentalités différentes.

Dans son article intitulé *L'abbaye cisterciennes de Jubin et le prieuré Saint-Blaise de Nicosie* (III, p. 63—74), le professeur Jean Richard de Dijon examine le texte du seul diplôme de Guy de Lusignan, qui ait été conservé et qui date de 1194, sur cette fondation monastique chypriote. Le philologue Kyriakos Katziioannou signe le bref article *Observations et rectifications concernant les éditions des textes chypriotes du moyen âge* (III, p. 75—86), se rapportant notamment à l'édition publiée en 1932 à Oxford par Richard M. Dawkins et réimprimée en 1969 sous le titre « Leontios Makhairas, Recital concerning the Sweet Land of Cyprus entitled Chronicle ».

Nikolaos G. Kontozopoulos signe une *Contribution à l'étude du dialecte chypriote* (III, p. 87—109) pour mettre en lumière la situation particulière de ce dialecte dans la dialectologie néo-hellénique ; l'auteur trouve qu'en Chypre il existe à présent un morcellement du grec en parlers locaux dont le nombre s'élève à dix-huit. Cinq cartes illustrent les particularités de ce phénomène linguistique.

Après les *Explications étymologiques* (III, p. 111—117), signées par Andreas M. Kolitzis au sujet de certaines expressions populaires, on trouve l'article de Ménélaos N. Christodoulos intitulé *Les zones dialectales de la langue néo-grecque et la position du dialecte chypriote* (III, p. 119—138) et l'article de Georgios Ch. Papacharalampos sur les *Percements* (III, p. 139—144), se rapportant aux coutumes magiques pratiquées pour la guérison des maladies de l'esprit par des perforations dans les rochers et dans les arbres.

Connaisseur des archives médievales de Venise, Costas P. Kyrris publie un matériel documentaire sous le titre *Further documents relating to Chypriote immigrants in Venice: XVI—XVII centuries* (III, p. 145—165). Précieux pour l'étude de la politique anglaise en Chypre est l'exposé documentaire intitulé *Churchill's 1907 visit to Cyprus: a political analysis* (III, p. 167—220). De nouveau, un article sur *Les signes de la musique byzantine* (III, p. 221—226, est signé par Costas D. Joannides.

L'étude *Upper Cretaceus-Tertiary foraminiferal zones in Cyprus* (III, p. 227—241), signée par Michael Mantis, est accompagnée d'une carte aux amples indications sur les résultats des recherches archéologiques de l'auteur. Dans son exposé bibliographique intitulé *Catalogue des collections manuscrites conservées dans les Archives d'Athènes concernant la langue et le*

folklore chypriotes (III, p. 243—266), Andréas Ch. Roussounides présente un nombre de 152 recueils, avec un index géographique et un index des matières. Le volume s'achève par *La bibliographie chypriote de l'an 1969* (III, p. 287—375), rédigée par Costas P. Kyrris, Georgios Georgallides et Ménélaos N. Christodoulos.

La série des études publiées dans le IV^e volume de l'Anuaire (1970—1971) s'ouvre par l'exposé *Enonciation d'un programme pour les études orientales* (IV, p. 1—28), qui porte la signature de Théodore Papadopoullos. L'auteur examine l'état actuel des recherches consacrées aux civilisations asiatiques et africaines, en esquissant un projet pour le développement des études concernant : « l'indologie », « l'islamologie » et « l'africanologie ». Bien que profond connaisseur de l'historiographie mondiale sur l'orientalisme, l'auteur ne fait acune allusion aux travaux publiés en Roumanie, par Tancred Bănăţeanu, Vlad Bănăţeanu, H. D. Siruni, Aram Frankian, Mihail Guboglu, Mustafa Mehmet, Constantin Daniel et à la publication « Studia et Acta Orientalia », éditée à Bucarest par les orientalistes roumains.

Dans son étude documentaire *Manuscrits ottomans officiels concernant l'histoire de Chypre* (IV, p. 29—132), Paulos Khidiroglou examine l'écriture, la langue et le contenu des documents turcs, qui au nombre de 42 se rapportent aux obligations fiscales, au régime des biens et au droit de famille des Chypriotes grecs pendant le XIX^e siècle. L'étude de phonétique intitulée *Éléments lexicaux étrangers en Chypre et à Rhodes* (IV, p. 133—208), signée par A. G. Tsopanakis, offre aux linguistes des renseingnements sur les mots provenant du latin, de l'arabe et du turc, qui figurent dans la langue grecque de ces pays avec des significations parfois bien différentes. Une autre étude de phonétique est signée par Ménélaos N. Christodoulou sous le titre *Quelques phénomènes de remplacement dans le dialecte chypriote et dans la langue grecque en général* (IV, p. 209—232).

G. S. Ploumidis de l'Institut Grec de Venise publie sous le titre *Documents concernant le monastère de Saint-Nicolas de Stegis* (IV, p. 233—238) deux lettres de 1558 rédigées en italien. On trouve un nombre de 31 documents provenant des archives vénitiennes du XVIII^e siècle dans l'exposé signé par E. L. Louizos, *Lettres inédites de Chatzigeorgakis Kornesios, dragoman en Chypre* (IV, p. 239—282) ; c'est la correspondance de cet interprète avec le consul vénitien en Chypre. Sur le même personnage, on trouve encore les extraits documentaires édités par Costas P. Kyrris, *Écrits inédits se rapportant à Georgakis Kornesios* (IV, p. 283—382). En dehors de ses relations de service avec la Porte Ottomane, Kornesios fut un défenseur des droits des cypriotes grecs ; il fut élogié comme tel dans un chant populaire identifié au début du XIX^e siècle, analysé dans l'étude de Théodore Papadopoullos, *Une variante nouvelle d'un chant historique* (IV, p. 329—378).

La position du Chypre au point de vue du droit international et le régime tributaire de ce pays sous la domination ottomane au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle forment l'objet des recherches de G. S. Georgallides, *The commutation of Cyprus's payement of the Turkish debt charge* (IV, p. 379—415). Une question d'histoire moderne est examinée dans l'article de Christos A. Theodoulou, *The 1915 British offer of Cyprus to Greece in the light of the war in the Balkans* (IV, p. 417—430) Andréas Ch. Rousounides propose *L'élaboration d'un atlas folklorique chypriote* (IV, p. 431—434). Toujours préoccupé de la musique byzantine, Costas D. Joannides traite *Des hymnes ecclésiastiques* (IV, p. 435—460).

Après les exposés informatifs signés par Théodore Papadopoullos sur les travaux du XIII^e Congrès international des sciences historiques et du V^e Congrès international d'histoire économique (VI, p. 461—468), le volume s'achève par la *Bibliographie chypriote de l'an 1970* (IV, p. 471—552), rédigée par Costas P. Kyris, G. S. Georghallides et M. N. Christodoulos.

L'Anuaire Chypriote offre aux historiens, aux ethnologues et aux linguistes les contributions scientifiques toujours neuves des chercheurs qui étudient avec passion la civilisation chypriote en spécial et la culture grecque en général.

Gheorghe Cronţ

PAUL CORNEA, *Originile romantismului românesc* (Les origines du romantisme roumain), Bucureşti, Editura Minerva, 1972, 759 p.; avec un résumé français (pp. 703—730) (« Momente şi sinteze »).

La fin du XVIII[e] siècle et les premières décennies du XIX[e], qui représentent un vrai tournant dans l'histoire de la culture roumaine — de même, d'ailleurs, que dans celle des autres aspects du développement de la société —, jouissent depuis quelque temps d'un très large intérêt de la part des chercheurs. Dans ce domaine, où l'apport de Dimitrie Popovici conserve toujours sa place dominante [1], chaque jour voit s'ajouter d'une manière très heureuse de nouvelles découvertes documentaires, des articles qui éclairent des points de détail, des études qui tentent de donner des vues de synthèse. Qu'il reste toutefois, après tout ce qu'on a récemment publié, encore beaucoup à savoir sur cette période passionante à tant d'égards, qu'elle est toujours susceptible de nous apparaître sous un nouveau jour soit grâce à l'enrichissement de l'information, soit par l'originalité de la vision qui vivifie cette dernière — et surtout par les deux à la fois —, la preuve nous en est donnée, si jamais elle était nécessaire, par l'ample ouvrage que vient de nous offrir, après de longues années de recherches et de méditation, l'un des meilleurs spécialistes roumains de l'histoire littéraire et des disciplines apparentées. Evidemment, un livre de l'étendue et de la densité de celui de Paul Cornea pourra être jugé à de nombreux points de vue : valeur de l'information inédite soumise à la discussion ; pertinence des analyses particulières ; valabilité, surtout, de la conception d'ensemble, avec ses grandes articulations, et, comme conséquence immédiate, son degré d'originalité par rapport aux images de l'époque proposées antérieurement. En ce qui me concerne, je me contenterai de beaucoup moins : je tâcherai seulement de souligner l'intérêt remarquable que présente cette étude d'histoire littéraire pour la recherche historique dans son sens le plus général.

Dans la partie introductive de son ouvrage — dans laquelle P. Cornea expose, avec un large horizon de lectures et de pensée, son point de vue dans la question tellement controversée des concepts de romantisme et de préromantisme, et aussi dans celle, non moins importante, des rapports entre les « influences étrangères » et les « réalités nationales » —, un bref paragraphe est dédié aux « problèmes de méthode ». Nous y lisons. entre autres — mais le reste est en fait la justification de cette affirmation — qu'« étant donné que le romantisme roumain, de même que tout autre romantisme, est l'expression médiatisée par des « états d'esprit » de certaines métamorphoses survenues dans la structure de l'existence sociale, l'exploration de ses origines implique nécessairement une recherche à trois niveaux : littérature, mentalité, réalité historique ». Excellente — faut-il encore le dire ? — position méthodologique et, sans lui faire des chicanes sur le fait que les « mentalités » font aussi partie, à leur manière, de la « réalité historique », félicitons Paul Cornea pour l'intérêt qu'il accorde au « niveau » intermédiaire, où l'historien trouve notamment sa nourriture. Cet intérêt si moderne pour l'histoire des mentalités, qui a en Roumanie un de ses précurseurs dans Nicolae Iorga, fait de l'étude que nous sommes en train de discuter, plus que tout autre chose peut-être, une contribution de première importance à l'histoire de la société roumaine au moment de son passage vers des formes modernes d'existence.

Une mention mérite tout d'abord la qualité des tableaux d'histoire sociale et politique offerts au lecteur comme premier « niveau » et base de compréhension des deux autres, tableaux qui, par leur caractère synthétique, seront à même de susciter l'envie chez de nombreux auteurs de prose historique. Il se pourrait seulement que le diagnostic moral de la société

[1] Voir, en premier lieu, sa remarquable *Littérature roumaine à l'époque des lumières*, Sibiu, 1944.

roumaine durant la dernière période du régime phanariote soit un peu trop poussé au noir, malgré toutes les justifications données à la n. 9, p. 616—617. Selon une vieille boutade, les peuples heureux n'ont pas d'histoire ; dans le même sens, l'on a droit de penser que les hommes sans tares visibles laissent rarement — à ce point de vue — des traces dans les sources. C'est sans doute l'un des motifs qui font si difficile l'application dans ce domaine des méthodes quantitatives, les seules qui pourrait l'éclairer effectivement. Jusqu'alors, nous sommes forcés de nous en tenir aux vérités d'impression.

Des remarques pleines de finesse sont faites par Paul Cornea à propos du rôle des Phanariotes dans l'« intégration européenne » de la société roumaine, de même que sur les changements intervenus dans « les goûts, les mœurs et le style de vie » — combien serait-il nécessaire de savoir un peu plus dans ce domaine ! — et surtout sur ce que l'on a nommé la « symbiose gréco-roumaine » à cette époque. C'est pourtant une affirmation beaucoup trop catégorique que celle qui touche à « l'emploi du grec à la Cour, dans l'administration, et par l'Eglise » (p. 61). D'un très grand intérêt sont les considérations concernant l'évolution des états de conscience dans les couches cultivées de la société, qui participaient à la fois à la culture grecque et aux phénomènes qui indiquaient les progrès de la conscience nationale roumaine. Au fur et à mesure que les phénomènes de ce dernier ordre gagnent en consistance, les domaines propres de chaque culture et leur fonction particulière se dessinent avec une plus grande netteté. Mais l'une des conséquences de cette séparation des eaux, de leur rentrée dans leurs lits normaux, sera justement une certaine image du phanariotisme, identifié par les esprits plus simples avec tout ce qui est grec, image que nous retrouverons jusqu'assez tard reflétée dans l'historiographie, sans pouvoir encore affirmer qu'elle soit morte pour toujours.

Lié aux manifestations, encore timides, de la conscience nationale, se trouve le problème, très judicieusement posé par l'auteur, des commencements d'un enseignement plus évolué en roumain et de leurs rapports avec l'enseignement en langue grecque et avec l'optique du régime phanariote. Une autre question soulevée par P. Cornea, controversée depuis longtemps et que n'a pas pu résoudre d'une manière satisfaisante les dernières recherches sur les Académies princières, est celle du rôle joué par ces dernières dans la vie spirituelle de la société roumaine. Dans une longue note (n. 64, pp. 625—627) l'auteur manifeste des doutes qui semblent justifiés quant à ce rôle. Très significatives sont ses remarques (pp. 61—62) sur l'absence, dans la littérature de la fin du XVIII^e^ et du début du XIX^e^ siècles, de tout indice qui puisse révéler une connaissance plus intime de l'humanisme gréco-latin. La question, pour tout le XVIII^e^ siècle et pour les premières décennies du siècle suivant, est par trop importante, pour qu'elle ne suscite pas de nouvelles recherches approfondies.

Mais, avec ces considerations, nous pénétrons dans la zone de ce qui est, ou devrait être, de la littérature. Ici encore, les analyses de l'auteur dépassent en intérêt le point de vue strictement littéraire. Il est vrai que l'époque étudiée, par son caractère de transition, par le contact qu'elle permet avec un monde qui se désagrège pour se donner une structure nouvelle, s'y prête et invite même dans cette direction. Nous y trouvons ainsi des changements aussi bien que des résistances dans les mentalités et les états affectifs, difficiles à surprendre à l'aide d'autres catégories de sources et qui conservent leur intérêt même s'ils ne concernent qu'une partie encore très réduite de la société. Des phénomènes tels que l'apparition d'une conscience d'écrivain, l'orientation surtout classicisante de la production littéraire durant la période 1780—1821, avec tout ce qu'elle comporte du point de vue mental et culturel, les nouvelles zones de vie psychique et les changements d'horizon qu'impliquent les infiltrations préromantiques — examinés par Paul Cornea dans le permanent dialogue entre l'écrivain et le milieu social — tiennent sans doute de l'histoire littéraire, de la sociologie de la littérature, mais

aussi de l'histoire sociale pure et simple. La même observation vaut aussi pour l'ample paragraphe dédié à la signification du choix des œuvres traduites, problèmes qui préoccupe depuis longtemps l'auteur. A côté des traductions, nous trouvons les lectures, domaine qui attend encore des recherches systématiques. Le décalage constaté entre lectures et traductions aide aussi à la diagnose du milieu littéraire.

Le second livre s'ouvre sur l'évocation de l'année révolutionnaire 1821 dans ses aspects essentiels. L'auteur y voit « un début d'époque ». Il est difficile de savoir si les événements de cette année ont réellement produit dans les esprits la profonde commotion qu'il leur attribue, mais il est évident que dans la vie intellectuelle aussi le flux historique acquiert après cette date une allure plus vive. La période 1821—1830 (considérée comme « La transition »; mais le I^er^ livre, consacré aux années 1780—1821, portait le titre : « Préliminaires » !) est traitée, à son tour, avec une très grande ampleur. Elle n'occupe pas moins de 246 pages (outre les notes, en fin de volume) et jouit proportionnellement de plus d'espace que la décennie suivante. Signe d'un intérêt spécial de la part de l'auteur, ou disproportion relative due au fait que l'époque ultérieure a été plus et mieux étudiée ? En tout cas, le vaste cadre donné au mouvement littéraire, où l'on examine aussi l'idéologie politique et les caractères de la pensée des lumières durant cette III^e^ décennie, avec ses modalités d'action dans la société du temps, n'offre pas seulement la possibilité d'une meilleure comprehension du phénomène littéraire, mais reste en même temps intéressant en soi.

Le III^e^ livre, précédé d'une introduction historique un peu trop longue et moins personnelle, traite, entre autres, des transformations subies par le mouvement des lumières et par sa fonction pendant la IV^e^ décennie, de « l'institutionnalisation » de la culture — avec un paragraphe dédié au « public » qui mérité d'être particulièrement souligné — et, dans un long chapitre, de « l'idée nationale », problème essentiel pour une littérature dont le militantisme devient chaque jour plus évident et sur lequel, malgré tout ce qu'on a écrit jusqu'alors, l'auteur réussit à nous donner une synthèse personnelle. Nous arrivons ainsi — et on ne m'en voudra pas, je l'espère, d'avoir omis de mon compte-rendu tant de perspectives nouvelles qui s'offrent au lecteur lorsqu'il parcourt ce livre—aux deux dernier chapitres, où Paul Cornea, pour citer ses propres paroles, fait l'effort d'intégrer « les aspects particuliers dans une structure qui s'appelle : romantisme ». Ou, autrement dit, mais toujours avec ses propres termes, après le long trajet marqué par le progrès des éléments de facture préromantique, nous nous trouvons devant « l'émergence du romantisme ». L'itinéraire littéraire romantique qui clôt le livre est d'une brièveté inattendue. Evidemment, l'essentiel avait été dit dans les chapitres précédents.

Longuement préparé par ses recherches antérieures, le livre de Paul Cornea pose l'un des problèmes majeurs du développement de la littérature roumaine, qui est aussi celui d'une phase importante de la vie spirituelle des Roumains. La solution qu'il lui donne est originale, parce qu'issue du contact permanent avec les sources, de lectures très étendues et d'une forte capacité de synthèse. Sans ignorer les résultats des prédécesseurs, elle reussit à être neuve, aussi bien par l'élargissement de l'information que par la sagacité des interprétations.

Il est certain que ces interprétations, soit dans leur détail, soit pour l'ensemble de la thèse soutenue et pour les grandes articulations de celle-ci, donneront lieu à de longues discussions entre spécialistes. On pourra reprocher à l'auteur certaines longueurs, on lui suggerera des additions à une bibliographie qui est déjà copieuse et qui va, en général, directement aux sources. Quoiqu'écrit avec une rare puissance d'expression et animé d'un mouvement qui vous gagne dès le début, ce livre pourra toutefois heurter le lecteur par certaines stridences de langage, par des néologismes de dernière heure, sinon même des créations personnelles, par une certaine recherche de l'effet. Mais ce qui importe le plus, c'est sans doute la vigueur de la pensée et l'horizon de la recherche. Évitant tout cliché et toute transposition mécanique, Paul Cornea tâche de surprendre la genèse du phénomène littéraire dans les transformations

d'une société qu'il était d'ailleurs appelé à exprimer. C'est pour cela qu'en scrutant attentivement les mouvements, parfois très lents et contradictoires, survenus dans la structure et dans les formes de pensée et de sentir de la société de l'époque, Paul Cornea ne réussit pas seulement à retrouver les origines lointaines du romantisme roumain, mais aussi à éclairer — tant son liées entre elles toutes les manifestations humaines — d'autres formes de l'existence et de la conscience sociale. D'ailleurs, le sens historique, qui est aussi un sentiment de la complexité et des nuances, me semble avoir été le principal guide et le garant du succès de Paul Cornea dans sa difficile entreprise.

Au courant de la problématique et des méthodes d'investigation les plus récentes, le livre de Paul Cornea se présente comme un exemple remarquable d'utilisation indépendante de cet arsenal commun dans l'examen d'une réalité sociale et mentale qui a sa propre originalité. C'est à cela que nous devons, d'une part, le large cadre où la culture roumaine s'insère dans les courants généraux de la culture européenne et, de l'autre, la mise en relief des caractères spécifiques d'une société ou bien de ceux qui lui sont communs avec la zone orientale de notre continent. Général et particulier se trouvent ainsi dans des rapports dont l'intérêt dépasse celui du cas concret analysé, pouvant de la sorte apporter leur lumière dans la discussion de problèmes théoriques — et, partant, méthodologiques — sur l'importance desquels je ne vais pas insister.

Un mot seulement j'ajouterai sur l'esprit dans lequel Paul Cornea traite sa matière. Sur la valeur de la création historique roumaine, on n'a que trop souvent oscillé entre l'éloge inconditionné et une dépréciation imméritée. Paul Cornea l'embrasse d'un regard à la fois sympathique et serein, qui lui fait voir sans d'inutiles exagérations tout l'intérêt que présente les manifestations originales d'une société luttant pour se frayer sa voie parmi de si nombreux écueils.

M. Berza

ILIA KONEV, *Ние сред другите и те сред нас* (Nous parmi les autres et eux parmi nous). Sofia, Editions Science et Art, 1972, 322 p.

Par ses vues inédites, le livre d'Ilia Konev éveille l'intérêt du lecteur dès les premières pages. Si sommaire que soit une éventuelle récapitulation des contributions fournies par les spécialistes roumains et bulgares à l'étude des rapports littéraires des deux peuples, elle montre que pour leur part les Roumains se sont surtout attachés à la recherche de nature historique, documentaire, biographique, alors que l'historiographie bulgare s'est penchée de préférence sur l'aspect purement littéraire du problème. Les uns, comme les autres ont négligé pourtant la méthode comparatiste.

L'attirance de l'historiographie bulgare pour le côté littéraire du problème s'explique du fait qu'une telle étude mettait notamment en cause les écrivains bulgares émigrés en Roumanie au XIX^{e} siècle. De son côté, éblouie par la richesse du matériel documentaire concernant l'émigration bulgare, l'historiographie roumaine s'est choisie la voie historique et documentaire, dominée aussi par l'idée de définir l'influence de la société roumaine sur la littérature bulgare de l'émigration et sur certains écrivains. C'est en ce sens qu'elle a dirigé ses recherches dans le domaine des documents, des faits, des renseignements biographiques significatifs. L'utilité de ses efforts est évidente de nos jours encore et les balkanistes sont les

premiers à en profiter. Mais les nuances n'ont pas été suffisamment mises en valeur. On a laissé de côté l'étude de la genèse de la pensée et de l'expérience sociale bulgare en contact avec la société roumaine et l'étude du rôle de ce contact dans la formation de la pensée littéraire bulgare. On a également négligé le fait que l'émigration bulgare a pu marquer par sa présence la conscience littéraire des Roumains.

Or, notre auteur, tout en partant de l'expérience acquise par les deux écoles susmentionnées, se prononce nettement en faveur de l'étude comparée des littératures balkaniques. En ceci Konev s'inscrit sur la ligne d'une tradition de l'école inaugurée par I. D. Sišmanov mais — malheureusement ! — sans une évolution continue chez ses successeurs. Il ramène au centre de l'attention de la recherche littéraire la présence réelle d'un espace balkanique indépendant, avec ses problèmes spécifiques, soulignant l'importance d'une étude parallèle des littératures développées dans les divers centres ethniques de l'Empire ottoman au cours de leurs quelques siècles d'existence. L'étude comparée de ces littératures et de leurs interférences est susceptible d'aboutir à des résultats essentiels pour la connaissance de ce domaine et l'auteur le prouve par quelques unes des études comprises dans son livre.

Historien littéraire en tout premier lieu, Ilia Konev tâche par ses investigations d'approfondir les différents rapports entre les créations des belles lettres. Par conséquent, les interprétations du spécialiste bulgare fournissent un apport considérable à la définition d'un domaine de recherche, doté auparavant d'une individualité moins frappante. C'est donc sous cet angle que le spécialiste bulgare entreprend sa recherche en se concentrant sur le XIX^{e} siècle littéraire balkanique. Il ne bornera pas son étude seulement aux rapports bilatéraux, entreprenant aussi les grandes lignes et la problématique générale de la recherche comparée des littératures du Sud-Est européen.

Pour faciliter notre tâche, nous avons préféré de ne point tenir compte dans nos commentaires de l'ordre fixé par l'auteur à ses études, pour les groupes selon leur problématique. Le livre s'ordonne dans deux parties importantes. La première s'occupe des problèmes de méthodologie et du contenu de la recherche comparée des littératures balkaniques. En proposant quelques nouveaux thèmes d'étude, l'auteur attire l'attention sur les espaces encore inexplorés de la littérature balkanique. Qui plus est, il nous montre que l'étude comparée de cette littérature n'a jamais fait l'objet d'une recherche méthodique et propose, à juste titre, que l'examen des relations entre les littératures nationales balkaniques et les grandes littératures européennes s'accompagne désormais de l'analyse des rapports interbalkaniques.

Cette partie du livre commence par la mise en lumière des perspectives ouvertes à l'histoire et à la critique littéraires par le premier Congrès d'études balkaniques et du Sud-Est européen (1966) (*Nouvelle étape de la recherche comparée des littératures balkaniques*, p. 7—21). Le regard critique de l'auteur s'arrête aussi sur la pauvreté des thèmes explorés par la recherche fondamentale de l'espace littéraire balkanique dans son étude : *Nouvelles contributions et tâches de la recherche comparée des littératures balkaniques* — étude inspirée du II^{e} Congrès international d'études du Sud-Est européen (1970). Outre les questions liées à la problématique, la méthodologie et la typologie de la recherche littéraire comparée appliquée à l'espace sud-est européen, l'auteur traite dans cette première partie de son ouvrage des problèmes communs aux littératures balkaniques, précisant également quelques directions pour des recherches bilatérales. Il consacre à ces aspects les études : *Problèmes des relations littéraires roumano-bulgares à l'époque de la Renaissance* (p. 98—115) ; *A propos du national-patriotique et du général-humain dans la poésie romantique des peuples balkaniques* (44—63) ; *Le caractère des rapports littéraires et culturels bulgaro-croates* (p. 64—97).

La deuxième partie de ce livre, englobant des études aux titres révélateurs (par exemple : *Christo Botev et la littérature serbe et croate* — p. 136—162 ; *Christo Botev et la pensée sociale et littéraire roumaine pendant la 8^{e} décennie du siècle dernier* — p. 163—199 ; etc.) réunit les

résultats des recherches poursuivies à la lumière de la discussion développée dans la première partie de l'ouvrage. En effet, elle traite des rapports bilatéraux roumano-bulgares, bulgaro-serbes et croates, etc. A retenir aussi l'étude intitulée *Iurii Venelin et sa contribution à la recherche comparée du folklore des peuples sud-slaves* (p. 280—298). Cette étude procède à l'analyse de l'influence unilatérale des grandes cultures en tant que stimulants du développement des cultures et des littératures balkaniques.

Un problème que l'auteur estime à juste titre devoir compter parmi les premiers à étudier est celui des motifs littéraires communs aux littératures balkaniques. C'est un point de vue tout justifié car, une fois relevée la présence de tels motifs dans plusieurs littératures, on pourra aborder la difficile discussion de la meilleure réponse à donner aux questions suivantes : Est-ce que les littératures sud-est européennes exercent-elles les unes sur les autres l'influence d'une création originale ou, peut-être, ne font-elles que véhiculer et transmettre des motifs appartenant au fonds des valeurs artistiques mondial, avec lequel elles ont fini (plus ou moins tard) par entrer en contact ? Et, à partir du moment où l'on pourra cerner l'élément original compris dans chaque œuvre, on pourra aussi introduire dans le débat l'expérience intellectuelle dont se sont nourries l'élaboration et la diffusion des ouvrages littéraires dans l'espace national, ainsi que dans la totalité de l'aire sud-est européenne. Au-delà du mécanisme des contacts, on pourra de la sorte saisir les coordonnées générales de l'existence des peuples vivant dans cette zone. Nous nous référons à ces facteurs d'unité dans le genre, par exemple, de la vie culturelle dans l'Empire ottoman, qui suscitèrent maintes assimilations et réactions à travers toute la zone balkanique.

Si vraiement les littératures balkaniques se sont affirmées grâce à l'activité de l'« intelleigentsia » développée au sein de chaque nation, en réussissant au moyen d'un grand effort engagé de détacher le monde balkanique du XIX^e^ siècle de la mentalité médiévale que des relations économiques fort arriérées entretenaient toujours, il convient aussi de saisir les éléments communs d'une telle entreprise. Comme il convient de saisir également les éléments distinctifs, nés en égale mesure des impératifs du moment et de l'emprise de la tradition.

Sur cette sorte de problèmes, l'auteur semble se prononcer souvent d'une manière peut être un peu trop laconique. Néanmoins, ses analyses apportent à la discussion des données qu'on ne saurait négliger. En effet, Ilia Konev traite des différents aspects de la littérature de l'émigration, cette particularité des littératures balkaniques du XIX^e^ siècle. L'un de ces aspects — que tous les comparatistes s'occupant du Sud-Est européen devraient avoir incessamment en vue — est celui concernant les milieux hétérogènes (au point de vue national comme sous le rapport idéologique), qui contribuent à la formation des écrivains balkaniques du XIX^e^ siècle, compte tenu de ce qu'ils participaient à leur existence. Par exemple, traitant du thème *Botev en Roumanie*, l'auteur ne s'occupe pas seulement de la société roumaine du temps, mais aussi de l'activité des émigrants socialistes russes, de l'émigration polonaise, ainsi que de celle serbe. Il fait la part de ce que chacun de ces milieux a pu offrir à l'écrivain bulgare, en contribuant à la formation de sa pensée sociale et littéraire ; il essaie de saisir ce que la personnalité de l'écrivain a pu retirer des contacts établis. Et, en le faisant, l'auteur note à juste titre que jusqu'à présent l'étude de l'œuvre de l'écrivain bulgare « était dominée par la biographie, là où en réalité il s'agissait d'un lien plus direct avec le problème de ses relations avec la littérature et la pensée sociale roumaine ».

D'autre part, Ilia Konev ne s'interdit pas l'ample usage des moyens d'information documentaire, sachant utiliser la biographie, le document, la stricte information. Il les utilise pour aborder les aspects généraux, retirant de chaque expérience quelques points de vue valables pour l'étude de l'espace balkanique. Là où la chose s'impose, il sait recomposer la trame de la biographie littéraire de l'auteur, afin de mieux souligner la manière dont un seul et même écrivain a pu développer son activité au sein de plusieurs sociétés distinctes, ou bien

pour relever ce fait, singulier mais caracteristique pour la zone sud-est européenne, que bon nombre d'écrivains ont appartenu au point de vue intellectuel à plusieurs sociétés. Tout d'abord, Ilia Konev traite théoriquement de ce problème, mais il le reprend pour l'appliquer lors des recherches partielles (v. l'étude sur Gh. Pešacov ou sur Chr. Botev).

En voici seulement quelques unes des réflexions éveillées par la lecture du livre d'Ilia, Konev. Les problèmes qu'il sait nous suggérer au moyen des divers aspects analysés, de même que par la manière dont l'analyse est conduite et par l'angle sous lequel elle se développe, sont susceptibles de donner une nouvelle direction à la recherche comparée actuelle des littératures balkaniques. Le lecteur retiendra notamment le fait que dans la zone balkanique les influences uni- et bilatérales s'exercent au niveau de la formation de la pensée et de l'expérience sociale et politique, où la pensée et l'expérience artistique modernes trouvent leur source. Sous ce jour, la recherche comparatiste des littératures du Sud-Est européen prend une ample tournure, qui la conduira à aborder quelques problèmes fondamentaux de l'histoire des littératures modernes.

Elena Siupiur

VENETIA NEWALL, *An Egg at Easter. A Folklore Study*, London, Routledge & Kegan Paul, 1971, 423 p.

Du fait de ses précieuses contributions à l'étude des coutumes et croyances populaires, le nom de Venetia Newall est très connu et apprécié parmi les spécialistes de ce domaine. Formée à la Sorbonne et à l'University of St. Andrews, la jeune chercheuse anglaise sait unir constamment son travail d'investigation à une riche activité didactique. Ses efforts se sont concrétisés dernièrement dans un cours à l'Université de Keel, consacré aux coutumes et croyances populaires, ainsi que dans son apport au Colloque de folklore organisé par l'Université de Pennsylvanie.

Les études antérieures de Venetia Newall relatives à la signification de l'œuf dans la culture populaire justifient pleinement le succès enregistré par son récent ouvrage dans les milieux scientifiques internationaux. Le prix de folklore accordé par l'Université de Chicago confirme ce succès, représentant le couronnement de onze années de recherches intenses et passionnantes. C'est du reste cette longue quête qui a rendu possible la rédaction d'une telle synthèse. En effet, jusqu'à présent, le domaine de la culture populaire n'était abordé que par des ouvrages de moindre envergure. D'habitude, on lui consacrait seulement des études partielles, quand on ne le traitait pas de manière subsidiaire, dans le contexte d'autres horizons et préoccupations, liées à l'ethnologie, à l'ethnographie, au folklore. C'est justement ce que souligne dans son Avant-Propos le dr Robert Wildhaber, qui fait autorité dans le domaine folklorique, éditeur bien connu de l'« International Folklore and Folklife Bibliography » et de la revue « Archiv fur Volkskunde » : « Never before — at least to my knowledge — has the egg been treated in such a comprehensive monograph, in all its aspects, usages, beliefs and implications. A book indeed which has been made possible only because of its authors wide range of knowledge drawn from personal experience, travel and a superior mastery of literature ».

Parmi les nombreuses qualités de cet ouvrage, je voudrais retenir tout d'abord celle d'ordre méthodologique. Une fois de plus, un témoignage nous est fourni quant à l'importance de la méthode comparatiste pour l'approche et la juste interprétation des phénomènes de culture

populaire . Grâce à cette méthode plusieurs régions du monde peuvent être traitées d'un point de vue synchronique, alors que sous le rapport diachronique la discussion aborde les époques historiques les plus diverses. Naturellement, une telle méthode suppose le travail sur une quantité impressionnante d'informations, réunies dans notre cas par l'exploration de différentes catégories de sources. L'auteur met donc à profit les résultats des fouilles archéologiques, ainsi que les mythes de l'antiquité gréco-romaine ; la création mythique des peuples afro-asiatiques, autant que les coutumes et croyances des peuples européens, récoltées sur le vif ou des sourcces littéraires ; les éléments des cultes antiques et modernes ; les représentations plastiques de diverses époques, etc. L'interprétation de ce riche matériel a pour but final d'établir la portée de chaque élément analysé, la hiérarchisation des faits, la mise en lumière des traits unitaires et des différences spécifiques de chaque zone culturelle, ainsi que la signification ultime de certains symboles.

Une si large base d'information était seule susceptible de permettre à l'auteur l'explication des antiques et complexes origines des croyances populaires largement répandues, qui attribuent à l'œuf des puissances exceptionnelles. L'étude des mythes cosmogoniques révèle sa signification fondamentale, qui est aussi la plus ancienne. Pour la pensée primitive, le rapprochement entre l'éclosion de la vie dans un œuf et l'image d'un œuf créateur du monde n'a pu guère être trop difficile. C'est ce que témoignent aussi bien les créations mythiques égyptiennes, phéniciennes, hindoues, chinoises et grecques que celles véhiculées de nos jours encore en Afrique, Océanie, Australie. D'innombrables exemples fournis par la création mythique et folklorique de divers peuples attestent la large diffusion de la croyance selon laquelle l'œuf représente l'essence même de la vie. Sa principale qualité de symbole de la vie explique la présence de l'œuf dans les coutumes, les rites, les pratiques magiques les plus divers. Le rôle de l'œuf en tant que substitut du sacrifice humain dans les rites de la construction, les signifiences qui lui sont accordées en tant qu'objet de profonde méditation dans les pratiques de la divination et de la magie, son importance dans les rituels de la fertilité (où il appelle la pluie, assure la richesse d'une récolte, (où la fécondité des troupeaux), sa présence dans le cycle des coutumes liées au calendrier ou à la vie humaine (naissance, mariage, mort), sa place dans la médecine magique et empirique — voilà seulement les aspects les plus significatifs faisant l'objet d'une minutieuse analyse de la part de l'auteur, qui aboutit à des résultats du plus haut intérêt.

Il faut mentionner aussi la richesse des exemples illustrant les coutumes et croyances dont traite l'auteur. Ces exemples lui ont été fournis par les faits de culture populaire que Venetia Newall a appris à connaître lors de ses voyages d'études dans le Sud-Est de l'Europe ou qu'elle a glanés dans la littérature spécialisée. Sans doute. il ne saurait être question de la présentation exhaustive des problèmes se rattachant à la zone qui nous importe en tout premier lieu. Toutefois, les aspects essentiels en sont mentionnés ; qui plus est, l'auteur souligne à maintes reprises leurs touches spécifiques, ainsi que la place précise qu'ils occupent dans le contexte plus large des croyances et coutumes. Mais il nous semble surprenant de constater, en ce qui concerne la littérature roumaine spécialisée qu'elle a consultée, l'absence de plusieurs ouvrages importants, tels : Elena Niculiţă-Voronca, *Datinele şi credinţele poporului român*, 1903 ; Gh. F. Ciauşanu, *Superstiţiile poporului român în asemănare cu ale altor popoare vechi şi nouă*, 1914 ; Artur Gorovei, *Credinţe şi superstiţii ale poporului român*, 1915 ; Gh. Pavelescu, *Cercetări asupra magiei la românii din Munţii Apuseni*, 1945.

Si nous signalons comme surprenante l'absence de ces ouvrages de la bibliographie consultée par Venetia Newall, c'est que leur lecture lui aura permis la connaissance plus approfondie et plus nuancée de ce chapitre de la culture populaire en Roumanie. Nous nous bornerons de donner seulement quelques exemples en ce sens, choisis dans le folklore roumain, pour illustrer le rôle de l'œuf dans sa signification primaire, brillamment démontrée du reste par l'auteur. Tout d'abord, dans un conte moldave on retrouve l'idée de la genèse du soleil à partir

d'un œuf : « Le soleil sort d'un œuf. Il y avait un homme et il possédait un œuf. Il a enfermé l'œuf dans un coffre et un autre, qui l'a su — quand l'homme est parti de chez lui — le fit sortir et de celui-là est né le soleil au ciel » (El. Niculiţă-Voronca, p. 420). L'œuf — dans un autre conte — est le siège d'une malédiction qui ne sera levée que par la découverte de la cane portant l'œuf et la destruction de cet œuf (El. Niculiţă-Voronca, p. 990). Aussi intéressant est l'usage de l'œuf dans diverses pratiques rituelles liées au cycle des travaux agricoles, pratiques jugées indispensables par la mentalité populaire ancestrale pour obtenir une récolte abondante. La coutume voulait qu'un œuf soit jeté devant les bœufs tirant la charrue, avant le commencement du labour, et que le sac de semences contienne aussi quelques coquilles d'œuf (El. Niculiţă-Voronca, p. 166—167). L'œuf tenait aussi un rôle largement répandu quand il s'agissait d'assurer les conditions météorologiques les plus propices au développement normal des cultures : la fumée des coquilles d'œufs de Pâques ou l'enterrement d'un œuf dans les vignobles étaient considérés très efficaces contre la grêle (El. Niculiţă-Voronca, p. 805). L'élément régénérateur contenu dans l'œuf aidait, selon la conception populaire, au traitement de certaines maladies ; il avait, par exemple, une très grande efficacité lorsqu'il s'agissait de lever un sort : « si on a jeté un sort à un cheval, qu'on brise sur son front un œuf et il se rétablira » (A. Gorovei, p. 97). La naissance et les épousailles — moments si importants dans la vie de l'homme — impliquaient l'usage de l'œuf en vue de s'assurer la santé, l'aisance, le bonheur : « On déposait un œuf dans le bain du nouveau-né afin que l'enfant soit sain et intact comme l' œuf » (A. Gorovei, p. 297) ; « Après la célébration du mariage, au soir, que les époux se nourrissent d'un seul œuf, pondu en premier par une jeune poule, afin qu'ils vivent à jamais unis jusqu'à la mort ». (A. Gorovei, p. 249). En général, du reste, l'œuf pondu en premier comportait une signifience bénéfique : « il est bon de manger l'œuf pondu en premier pour prendre des forces et surtout l'œuf d'une poulette noire, sur lequel glissent les charmes » (El. Niculiţă-Voronca, p. 426) ou bien « l'œuf pondu en premier doit être donné aux vaches pour qu'elles produisent du bon lait » (A. Gorovei, p. 347).

Enfin, de même que chez d'autres peuples, les œufs malformés (petits, avec la coquille molle) exerçaient d'après la croyance populaire roumaine une influence maléfique : « Le petit œuf pondu en dernier lieu par la poule s'appelle un œuf abandonné, celui-ci n'est pas bon à conserver chez soi, ni à manger, mais qu'on le jette par-dessus la maison. Cet œuf-là, si quelqu'un le couve 9 jours à l'aisselle, le diable en sortira » (El. Niculiţă-Voronca, p. 465) ou encore : « qu'on jette cet œuf par-dessus la maison, et s'il aura en lui l'image d'un bélier c'est de bon augur, mais s'il montrera l'image du serpent c'est de mauvais augur » (A. Gorovei, p. 397). L'œuf servait aussi dans différentes pratiques magiques en tant qu'intermédiaire pour réaliser les charmes : « Pour vaincre la rouille du blé, les femmes qui s'en occupent doivent préparer auparavant plusieurs œufs pourris... qu'elle devront enterrer au bout du champ » (Gh. Ciauşanu, p. 21).

L'analyse des conditions du transfert des croyances préchrétiennes dans la religion chrétienne et de leur signification dans ce nouveau contexte donne l'occasion à l'auteur de fournir un exposé riche en idées originales. En dernière instance, elle remarque — et à juste titre — qu'il n'y a point eu de difficulté pour l'Eglise chrétienne de voir dans l'œuf, véhicule de la renaissance miraculeuse, un symbole de la résurrection et de le relier comme tel aux cérémonies pascales. Assez consistante et avec des racines antiques est l'association — dans des régions et des époques extrêmement diverses — de l'œuf aux rites funéraires. C'est un témoignage du fait que les œufs, tenant un rôle aux enterrements ou dans la commémoration des morts symbolisaient le retour à la vie. Reconnaissons à ce propos le grand mérite de Venetia Newall d'avoir souligné à plusieurs reprises le fait que ces rites revêtent les formes les plus spectaculaires et les plus intéressantes aussi dans les pays orthodoxes et ceci en raison du caractère spécifique de l'Eglise constantinopolitaine, qui a englobé dans son cérémonial quelques éléments préchrétiens, orphiques, où l'œuf tenait un rôle important. L'auteur discute dans

le même contexte certains aspects de la nourriture rituelle en usage lors de diverses fêtes ou commémoration des morts (nourriture blanche, nourriture noire, nourriture verte); là encore, quantité d'exemples du plus haut intérêt sont fournis par le monde sud-est européen. Par la façon dont ce paragraphe de la nourriture est abordé et l'explication donnée quant à la signification traditionnelle de chaque aliment dans la vie du village, des horizons nouveaux s'ouvrent à l'étude des problèmes concernant l'alimentation, dont la recherche méthodique pourrait conduire à des résultats inédits.

Une portion considérable de l'ouvrage est consacrée à la présentation du côté artistique de la coutume des offrandes d'œufs à certains moments du printemps. Leur décoration a abouti à de véritables chefs-d'œuvre d'art populaire, où la sensibilité et l'expression artistique nationale trouvent un large emploi. Le matériel présenté a été récolté notamment dans les pays du centre et de l'est de l'Europe, car ce fut justement dans ces régions-là que l'art de la peinture des œufs a connu son plein épanouissement. Bien que les dessins soient très variés, bien qu'il s'agisse d'une diversité considérable même à l'intérieur de zones très limitées, une idée fondamentale s'en détache, à savoir : la présence de quelques dominantes thématiques traditionnelles au sein des différents groupes ethniques : bulgares, tchèques, serbes, grecs, roumains, russes, etc. Les techniques traditionnelles de la couleur et du motif ornemental, la gamme très large de ces motifs et les moyens artistiques employés, le rôle exclusif de la femme dans leur exécution — voilà autant d'aspects sur lesquels s'arrête tour à tour l'attention de l'auteur.

Le fait que sa recherche englobe aussi les œufs en verre, porcelaine, bois, pierre ou métal noble, produits des centres manufacturiers ou des ateliers d'artisanat citadins, s'avère révélateur pour ce qui est d'un autre aspect de sa méthode. Il s'agit de sa vision globale, intégrale de la culture populaire qui suit les faits de culture dans leur devenir, tout au long des différentes contaminations qu'ils ont subies, de leur influence et leurs échos dans les milieux non-folkloriques.

Comme de juste, l'ouvrage traite également de la situation actuelle de ces coutumes et croyances. Il surprend en tout premier lieu la perte de leurs significations magico-religieuse et l'incessant processus de diminution qui conduit par endroits à leur disparition quasi-totale. Mais quand il s'agit d'expliquer les causes de ce processus, l'auteur n'insiste pas suffisamment sur les changements d'ordre économique et social intervenus dans la vie des villages, malgré leurs si longues conséquences pour la pensée et les actes des hommes.

Pour finir, il convient aussi de relever les conditions graphiques exceptionnelles du volume, et tout d'abord les belles planches blanc et noir ou en couleurs l'illustrant de manière si heureuse. Toutefois, il est à regretter l'absence des cartes qui auraient enregistré les éléments les plus éloquents, pour donner une image plus frappante de l'ensemble.

La richesse du matériel — faits et idées — sur lequel s'appuient les démonstrations abordées par l'auteur d'un point de vue comparatiste confère à son livre les qualités exemplaires d'une synthèse dédiée à un thème de culture populaire. Sa valeur informationnelle augmente grâce à la substantielle liste bibliographique ajoutée à la fin. Cette liste est organisée en quatre grands chapitres : I. — Histoire, topographie, archéologie ; II. — Littérature et art ; III. — Religion ; IV. — Folklore, mythologie, anthropologie. Le Sud-Est de l'Europe y est assez bien représenté, surtout en ce qui concerne la littérature plus ancienne.

Cornelia Belcin

WOLFGANG PUTSCHKE, *Sachtypologie der Landfahrzeuge. Ein Beitrag zu ihrer Entstehung, Entwicklung und Verbreitung* (La typologie des véhicules paysans. Une contribution à l'étude de leur apparition, leur évolution et leur expansion). Walter de Gruyter, Berlin, New York; 1971, 163 p. + 25 pl.

Le quatrième volume de la série « Schriften zur Volksforschung », que trois renommés professeurs d'ethnographie (G. Heilfurth, K. Ranke et M. Zender) publient, a été consacré par le jeune Wolfgang Putschke à la typologie des véhicules paysans; le travail constitue une importante contribution à l'étude de l'apparition, de l'évolution et de l'expansion de ces véhicules.

L'auteur étudie les particularités de construction et fonctionnelles des véhicules, qu'il classe dans un système typologique. Mais, étant donné le grand nombre de véhicules, W. Putschke se borne à l'étude de ceux qu'il considère typiques, c'est-à-dire ceux dont les éléments fondamentaux sont la roue et l'essieu, la traction animale et le transport des fardeaux ou des personnes. L'investigation des véhicules à travers les temps étant extrêmement compliquée, l'auteur s'arrête à deux sections synchroniques: une section préhistorique ou appartenant à l'histoire ancienne (avec les formes que les objets étudiés prenaient dans le cadre de tout le territoire de leur expansion) et une autre section moderne (avec les formes actuelles des véhicules, sur le même territoire), les deux sections se complétant réciproquement.

L'ouvrage de W. Putschke s'appuie non seulement sur une vaste bibliographie de presque 400 titres, mais aussi sur des recherches personnelles effectuées sur le territoire germanique. Les études consacrées aux véhicules paysans sont classées en études générales et spéciales, archéologiques et ethnologiques. Il y a toute une série de savants qui ont abordé ce problème dans une perspective générale et le premier est, à ce qu'il paraît, Johann Christian Ginzrot. Celui-ci a publié, en 1817 et 1830, à Munich, 4 volumes, dont les deux premiers sont consacrés aux véhicules des Grecs et des Romains, les deux autres s'occupant du même problème chez les différents peuples du Moyen-Âge; il faut mentionner aussi les noms de Theo Wolff (1909), Edwin Tunis (1955), Wulf Schadendorf (1959) et Wilhelm Treue (1965). Les recherches archéologiques concernant les véhicules paysans n'ont commencé qu'assez tard, après 1900 et elles furent orientées spécialement sur le char à roues, le char à deux roues destiné aux combats et le char de culte; certaines investigations poursuivent ce problème à travers l'âge paléolithique, l'âge d'airain et l'âge du fer, tandis que d'autres se situent dans les époques Hallstatt et Latène; puis il y a des spécialistes qui ont étudié les sources de nature artistique, les dessins rupestres, les urnes, les monnaies, etc., enfin d'autres se sont efforcés à tirer au clair le problème de l'apparition de la roue et du véhicule paysan en général.

Parmi les contributions ethnologiques qui éveillent l'attention de W. Putschke, il faut mentionner les travaux de A. Schulz (1892), F. Streubel (1954), G. Berg (1935) et A. G. Haudricourt (1948). Il est à remarquer que la seule contribution roumaine qui figure dans la bibliographie de l'ouvrage c'est *Images d'ethnographie Roumaine*, de T. Papahagi. Il est vrai que chez nous ce problème n'a pas encore été étudié minutieusement. Mais, puisque le livre dont nous nous occupons ne représente qu'une première partie de la thèse de doctorat de W. Putschke (thèse qui sera publiée intégralement dans *Studia Linguistica Germanica*, V-e vol., cf. p. 101), nous jugeons nécessaire de signaler à l'auteur quelques travaux roumains qui pourraient être mis à profit: Al. Cebuc et C. Mocanu, *Din istoricul transporturilor de călători în România* (Sur l'histoire des transports de voyageurs en Roumanie), București, 1967; Petru Idu, *Mijloace tradiționale de transport* (Moyens traditionnels de transport) dans *Țara Bîrsei*,

I, p. 359—373, Bucureşti, 1972. Nous sommes persuadés que l'examen des véhicules qui se trouvent dans les musées de notre pays et des pays balkaniques en général constituerait une contribution importante à l'enrichissement des informations sur ce problème et, en plus, cela pourrait faciliter la découverte sinon de quelques nouveaux types de véhicules paysans, d'au moins quelques variantes typologiques inconnues.

Pour pouvoir connaître le processus d'apparition et de l'évolution des véhicules paysans, l'auteur en étudie d'abord *les formes préliminaires*, en prenant comme point de départ une idée de F. Hančar selon qui tout outil n'est qu'une « combinaison des éléments existant antérieurement ». Pour la roue, les formes préliminaires possibles sont, considère l'auteur, la roue du fuseau, la roue du moulin et la roue du potier, sans oublier les conceptions d'après lesquelle la roue représenterait une imitation du disque solaire ou de quelques objets de forme ronde servant d'ornements. La roue du fuseau est généralement répandue dans les zones où les véhicules paysans sont connus, sauf en Scandinavie, où elle n'est attestée que pendant l'âge du bronze. La roue du moulin et surtout celle du moulin à bras, attestée un peu partout (Chine, Asie Centrale, Indes, Egypte, Grèce, Italie, les pays gallo-celtiques, etc.,) est absente dans le Nord de l'Europe n'y étant attestée que dans le Latène tardif. La roue du potier était connue en Mésopotamie et en Egypte, même avant 3000 ans av.n.ère. Plus tard elle s'est répandue en Grèce, puis en Italie et finalement, pendant l'époque Latène, elle franchit les Alpes. W. Putschke en vient à la conclusion que seules la roue du fuseau et celle du potier peuvent êtitre considérées comme formes préliminaires de la roue du véhicule; son opinion est que le eu où la roue du véhicule pouvait apparaître se situe en Mésopotamie et en Egypte.

Examinant ensuite le châssis, l'auteur constate qu'à la base de celui-ci se trouvent les brancards pour le harnais et pour le joug, ainsi que le traîneau (aux patins parallèles et aux patins fourchus). Les brancards pour le harnais sont répandus dans les zones septentrionales de l'Europe et de l'Asie (Irlande, Ecosse, Norvège, Suède, Finlande, Ukraine, Sibérie, Chine, etc.), alors que les brancards pour le joug sont attestés au cours du II-e millénaire av. notre ère, probablement pendant l'âge du cuivre, mais uniquement sur un dessin figurique sur pierre.

Le traîneau aux patins parallèles est répandu sur une zone qui comprend la Suède, la Finlande, le Nord de l'URSS, l'Espagne, la France, la Mésopotamie, l'Egypte et par endroits on en peut établir la datation : 3000 ans av. notre ère. Le traîneau aux patins fourchus est connu sur une aire plus réduite (qui renferme la partie méridionale de la Scandinavie, le Danemark, l'Angleterre, la partie orientale et méridionale de la France, l'Espagne, le Portugal, la Pologne) et, par conséquent, il a moins de chances d'être accepté comme forme préliminaire du châssis.

La carte des formes préliminaires des véhicules paysans nous témoigne d'une grande fréquence de celles-ci en Mésopotamie et en Egypte, la deuxième place revenant aux steppes de l'Asie Centrale et de l'Europe orientale et la troisième à la zone méridionale et occidentale de l'Europe. Compte tenu de cette situation, ainsi que des circonstances socio-économiques des zones mentionnées ci-dessus, l'auteur considère que le pays où le véhicule paysan aurait pu apparaître, c'est la Mésopotamie, suivie par la steppe euroasiatique et par les régions sibériennes du Sud.

W. Putschke ordonne les matériaux qu'il étudie en trois types fondamentaux : *le type fondamental A*, véhicule à quatre roues, se caractérisant par l'absence du timon, répandu dans la zone danubienne déjà pendant l'âge du bronze ; il a quatre variantes typologiques ; *le type fondamental B*, char à deux roues et timon, caractérisé par l'existence d'un châssis triangulaire et traction double ; il a trois variantes typologiques ; *le type fondamental C*, char à deux roues et limons, caractérisé par l'existence d'un châssie, dont les éléments composants sont parallèles et qui se continue dans le mécanisme de traction, laquelle est souvent assez simple ; le nombre de ses variantes typologiques est assez réduit.

Pour chaque type de véhicule et chaque variante typologique on examine la zone de propagation, les attestations primitives et modernes, ainsi que le processus d'évolution, les informations fournies par l'auteur étant plus d'une fois d'un intérêt tout particulier.

D'une réelle utilité sont les reproductions photographiques (au nombre de 75) et les dessins constituant — on peut l'affirmer sans réserve — une sorte d'anthologie des plus intéressants modèles de véhicules paysans, à partir du troisième millénaire avant notre ère (dessins rupestres, dessins sur les vases, modèles de terre glaise, de cuivre, d'or, etc.), jusqu'à l'époque moderne. A ces reproductions s'ajoutent 19 cartes qui présentent la localisation des recherches archéologiques et ethnologiques sur les véhicules paysans, l'expansion des formes préliminaires possibles de la roue, du châssis et du mécanisme de traction, leur fréquence, les régions où l'on a découvert les premiers chars à châssis, les centres du développement du char aux limons, l'expansion du char à quatre roues, avec ou sans timon, du char à deux et trois roues, les fonctions des chars, etc.

Considéré dans ses grandes lignes, l'ouvrage de Wolfgang Putschke est tout à fait remarquable par sa densité, par une très bonne systématisation des matériaux, par la solidité des constatations et des déductions, par les nombreuses illustrations qu'il contient.

Ion Taloş

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHAI BERZA (M.B.) ; CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.) ; VALENTIN AL. GEORGESCU (V.A.G.) ; MAX DEMETER PEYFUSS-WIEN (M.D.P.) ; JOHANNES IRMSCHER-R.D.A. (Irm.) ; H. MIHĂESCU (H.M.) ; ZAMFIRA MIHAIL (Z.M.) ; GHEORGHE CRONȚ (G.C.) ; NESTOR CAMARIANO (N.C.) ; ION RADU MIRCEA (I.R.M.) ; ALEXANDRU DUȚU (A.D.)

Cultura bizantină în România (La culture byzantine en Roumanie), București, 1971, 263 p., ill.

Ce catalogue d'amples proportions de l'exposition organisée par le Comité d'Etat pour la Culture et l'Art de la R. S. de Roumanie à l'occasion du XIV^e Congrès international des études byzantines (Bucarest, 6—12 septembre 1971), conserve pour le chercheur, après avoir répondu à sa destination initiale, sa valeur d'instrument de travail. Nous le devons à Corina Nicolescu, Ion Barnea et Octavian Iliescu, représentants des trois institutions principales — Musée d'Art de la R. S. de Roumanie, Institut d'Archéologie et Cabinet Numismatique de la Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie — qui, avec le concours de nombreuses collections appartenant à l'Etat, aux monastères ou à des particuliers, ont réussi à réaliser, dans les salles du Musée d'Art, cette vue panoramique des relations entre les Roumains et la civilisation byzantine.

Les pièces présentées dans l'exposition sont de provenance byzantine — très souvent trouvées dans des fouilles — ou rendent sensible la pénétration des formes et des techniques byzantines dans la production locale et leur survivance parfois, jusque très tard, dans l'art roumain.

Le catalogue proprement-dit est précédé de brèves présentations (en roumain et en français), signées par les auteurs cités, des résultats de la recherche — souvent de leurs propres recherches — concernant les relations roumano-byzantines dans le domaine de la culture, d'abord entre le IV^e et le XII^e siècle (I. Barnea), et ensuite aux XIII^e—XV^e siècles (C. Nicolescu), ainsi que la circulation de la monnaie romaine et byzantine en territoire roumain du IV^e au XIV^e siècles (O. Iliescu).

Le catalogue — pp. 97—197 — contient 470 numéros, sous le même numéro se trouvant parfois deux ou plusieures pièces. Le lecteur y trouve les données nécessaires sur chaque pièce — dépôt, provenance, matériau, date, description —, accompagnées d'indications biblio-

graphiques (la bibliographie générale occupe les pages 201—221). Les pièces sont classées par catégories : inscriptions (IV^e—VI^e ss.), sculpture en pierre (V^e—VI^e ss.) et sur bois (porte de chapelle provenant de Snagov, 1453), icônes (XV^e—XVI^e ss.), broderies et tissus (XIV^e — début XVII^e ss.), objets de culte (IV^e—VI^e, IX^e—XII^e, XV^e ss.), objets de parure (IV^e—XIV^e ss.), céramique (amphores — IV^e—VI^e, X^e—XII^e ss. —, poterie de cuisine et de table — IV^e—VI^e, X^e—XVII^e ss. —, lampes—IV^e—VI^e ss.), céramique de construction (V^e—VI^e, XI^e ss.) et ornementale (XIII^e—XV^e ss.), monnaies romaines et byzantines (IV^e—XIV^e ss.), balance (VI^e s.) et balances pour les monnaies (XIII^e—XIV^e ss.), poids (VI^e s.), plombs commerciaux (IV^e s.), sceaux (VI^e—XII^e ss.).

Aux pages 225—258, le même catalogue, en français et dans une forme simplifiée, mais conservant les données essentielles, qui seront facilement complétées à l'aide du catalogue en roumain.

L'illustration qui clôt le volume est riche — 252 figures, dont 6 en couleurs — et souvent de bonne qualité. Excellente présentation typographique.

M.B.

N. IORGA, *Sinteza bizantină. Conferinţe şi articole despre civilizaţia bizantină* (La synthèse byzantine. Conférences et articles sur la civilisation byzantine). Texte alese, traducere, prefaţă de Dan Zamfirescu. Bucureşti, Editura Minerva, 1972, LX—281 p. « Biblioteca pentru toţi ».

Parmi les rééditions, toujours plus nombreuses les derniers temps, d'ouvrages de N. Iorga, l'une des plus utiles est celle donnée par Dan Zamfirescu sous le titre « La synthèse byzantine ». Elle offre au lecteur, dans un volume format « livre de poche » — qui, à ce que l'on nous annonce, sera suivi par un second contenant la version roumaine de « The Byzantine Empire », Londres, 1907 —, les principaux écrits de Iorga sur Byzance et sa civilisation. La plupart d'entre eux, publiés par Iorga surtout en français, n'avaient pas connu jusqu'à présent de traduction roumaine. Nous y retrouvons, par exemple, « Définir Byzance » ou « L'homme byzantin », à côté des « Médaillons d'histoire littéraire byzantine » et de « La littérature byzantine. Son sens, ses divisions et sa portée ». L'éditeur a ainsi délibérément évité les études plus particulièrement érudites du savant roumain. Les textes de Iorga sont précédés d'une ample préface — pp. V—LV —, où Dan Zamfirescu analyse ce qu'il appelle à juste titre « La Byzance de Nicolas Iorga ». Cet intelligent essai sur l'œuvre de byzantiniste de N. Iorga s'ajoute maintenant à ceux du R. P. Vitalien Laurent (Rev. et. byz., IV, 1946) et de E. Stănescu (Bull. AIESEE, II, 1965) et au volume de patiente et fructueuse investigation des différents aspects de cette œuvre, réalisée par un groupe de jeunes chercheurs de l'Institut d'études sud-est européennes sous la direction de E. Stănescu (*Nicolae Iorga — istoric al Bizanţului*, Bucureşti, 1971).

Pour les services qu'ils sont toujours capables de rendre à une meilleure connaissance de la grande civilisation de Byzance, les textes réunis par Dan Zamfirescu dans son édition. anthologique mériteraient bien d'être réédités aussi dans une langue de circulation générale

M.B.

N. STOICESCU, *Bibliografia localităţilor şi monumentelor feudale din România* (Bibliographie des localités et des monuments d'époque féodale en Roumanie). I — Ţara Românească (Muntenia, Oltenia şi Dobrogea), cu o prefaţă de I.P.S.S. Firmilian, arhiepiscopul Craiovei şi mitropolitul Olteniei, vol. 1 : A—L ; vol. 2 : M—Z ; indici, editată de Mitropolia Olteniei, 1970, 799 p. ; id., *Dicţionar al marilor dregători din Ţara Românească şi Moldova, sec. XIV—XVII* (Dictionnaire des grands dignitaires de la Valachie et de la Moldavie, XIV^{e}—XVII^{e} ss.), Bucureşti, Editura enciclopedică română, 1971, 456 p.

Parallèlement à ses recherches sur le moyen âge roumain—nous avons rendu compte ici même (4/1970) de son livre sur « Le Conseil princier et les grands dignitaires de la Valachie et de la Moldavie aux XIV^{e}—XVII^{e} siècles » —, N. Stoicescu multiplie ses efforts pour doter l'historiographie roumaine de précieux instruments de travail. Le premier des ouvrages que nous voulons signaler maintenant au lecteur est en fait la continuation du « Répertoire bibliographique des monuments d'époque féodale de Bucarest », paru en 1961 et sera suivi — nous espérons le plus tôt possible — par deux autres séries de deux volumes chacune, consacrées à la Moldavie et à la Transylvanie. Nous aurons ainsi, dans ces sept volumes promis et en bonne partie réalisés, une bibliographie complète des villes et villages du long moyen âge roumain et des monuments qu'ils nous ont légués ou qu'ils possédèrent jadis et ont disparu depuis.

Les 800 pages compactes des deux volumes consacrés à la Valachie, à l'Olténie et à la Dobroudja[1] donnent des informations sur — je cite de la préface, car ni les localités, ni les monuments dans le cadre des localités, ne sont pas numérotés — « un nombre de 3 000 localités, villes et villages, où se trouvent attestés par les sources, à l'époque qui nous préoccupe, env. 8 000 églises, plus de 400 ermitages et monastères, env. 200 habitations seigneuriales et maisons fortes, 150 caravansérails, de nombreux autres monuments (châteaux-forts, cours princières, écoles, hôpitaux, casernes, fontaines publiques, tours de veille), ainsi que sur env. 450 croix et croix votives ».

La richesse du dépouillement des sources et des d'ouvrages modernes effectué par l'auteur est impressionnante. Pour chaque localité ou monument, il indique les dates essentielles (pour les monuments, celles de la construction et des transformations, réparations ou réédifications) et renvoie aux sources publiées (narratives et documentaires, y compris les récits des voyageurs étrangers, riches parfois en informations précieuses) et très souvent à des sources inédites (parmi lesquelles de nombreux recensements d'églises, régionaux ou généraux). La bibliographie contient aussi bien les études spéciales dédiées à une localité ou à un monument, que les études générales qui en font mention. On y trouve parfois relevés jusqu'aux articles publiés dans des feuilles locales. A juste titre, on n'a pas manqué d'enregistrer les vieux dessins, les estampes et les photographies.

Procédant de cette manière, il n'est pas étonnant que l'auteur ait réussi à nous donner pour certaines localités un volume d'indications bibliographiques tout à fait remarquable. Ainsi, par exemple, Curtea de Argeş s'est vue attribuer non moins de 14 grandes pages, dont 4 pour St. Nicolas (XIV^{e} s.) et 7 pour la fondation de Neagoe Basarab. Craiova, avec ses nombreux monuments, d'une importance d'ailleurs inégale, bénéficie à son tour d'un total de 18 pages.

---

[1] Dans une forme plus réduite, la matière de ces deux volumes a été présentée par l'auteur dans une série de fascicules de la revue « Mitropolia Olteniei », 1964—1966. En continuation, N. Stoicescu a donné dans la même revue depuis 1966 la bibliographie des monuments moldaves.

On voit facilement de quelle utilité peut être une telle bibliographie en premier lieu pour les recherches d'histoire de l'art, mais aussi pour toute recherche d'histoire locale. L'ouvrage est complété par un index alphabétique des fondateurs de monuments religieux ou laïques, avec mention de leur état social, dont de nombreuses suggestions se dégagent, et par une liste chronologique des monuments, qui permet une rapide vue d'ensemble sur l'œuvre constructive de chaque période.

Le « Dictionnaire des grands dignitaires » est organisé par principautés — Valachie et Moldavie — et par siècles, les XIV[e] et XV[e] ss., pour lesquells nous disposons d'une information assez restreinte, constituant une seule division. Au sein de chaque division, les dignitaires — membres du conseil princier, chargés d'importantes fonctions administratives et militaires — sont classés par ordre alphabétique et, naturellement, là où ils portent un nom de famille commun, ils se trouvent rangés sous ce nom. Pour chaque dignitaire, on indique les fonctions remplies, les événements auxquels il participa, les parentés, les fondations, l'endroit où il se trouve enseveli etc., avec des renvois aux sources et à la bibliographie moderne. Pour le XVII[e] siècle, l'auteur fait souvent appel aussi à des sources inédites. Les dignitaires mentionnés seulement dans les documents en tant que membres du conseil princier, mais dont on ignore tout de leur existence, ont été, comme de raison, éliminés du dictionnaire.

Il va sans dire que surtout pour l'époque plus ancienne, en l'absence des noms de famille stables, les filiations proposées par l'auteur — adoptées ou établies par lui-même — pourront plus d'une fois donner occasion à des controverses. Tel qu'il se présente, par l'information riche et ordonnée qu'il offre au lecteur, le dictionnaire de N. Stoicescu facilitera sans doute les recherches d'histoire politique et sociale et aidera à répondre à de nombreuses questions concernant la classe dominante de la Valachie et de la Moldavie et les transformations qu'elle a subies jusqu'au seuil du XVIII[e] siècle.

M.B.

Marie-Magdeleine Lefebvre donne la traduction française, accompagnée de commentaires, de *Quinze firmans du sulṭān Meḥmed le Conquérant* (Extr. de la « Revue des Etudes Islamiques », XXXIX/1—1971, p. 147—173) dont l'original a été publié par H. Inalcik (Belleten, XI/44, Ankara, 1947, p. 643—708), d'après un registre judiciaire du Musée de Brousse. Ils datent des années 1478—1480 et témoignent de la vaste et méticuleuse activité déployée par le gouvernement ottoman. Une très grande attention est accordée aux sources de revenus et aux dépenses. Deux documents me semblent très significatifs à cet égard. Le premier — no. 8 — concerne „une somme fixe annuelle" accordée à Bayezid, fils et successeur de Mehmed II, sur les revenus de la « balance » (droits de pesage) de Brousse et de Tòkat. Un revenu equivalent étant octroyé au prince héritier sous la forme d'un timar, ordre est donné qu'on lui acquitte son dû jusqu'à la date fixée lors de la donation « et qu'on ne le lui verse plus au-delà de cette limite ». Selon le second — no. 7 —, informé qu'au domaine impérial de Brousse se trouvaient huit chevaux et un poulain malades, le sultan ordonnait : « vendez-les, envoyez-en la contre-valeur ici et portez à ma connaissance la somme pour laquelle chaque cheval a été vendu ». Rien à redire, le Fatih savait administrer son bien !

M.B.

Dans son intéressante *Contribution à l'étude des relations diplomatiques et commerciales entre Venise et la Porte ottomane au XVI^{e} siècle* [Südost-Forschungen. Sonderdruck aus Band XXVI (1967), XXVIII (1969), XXIX (1970)], Christiane Villain-Gandossi met en valeur les données offertes par le Ms. fonds turc ancien 83 de la Bibliothèque Nationale de Paris, recueil de firmans et de lettres des années 1527—1593, dont le texte turc est presque toujours accompagné d'une traduction ou au moins d'une analyse en italien. La soixantaine de pièces qui composent ce recueil est présentée par l'auteur dans des analyses attentives à tous les éléments importants du document et accompagnées d'un riche commentaire. Dans la dernière livraison indiquée de la revue de Munich, onze pièces sont reproduites *in extenso*, dans la traduction en dialecte vénitien.

Plus de la moitié des actes copiés dans le manuscrit 83 datent des années 1590—1593, deux décennies, donc, après Lépante et à l'approche de la longue guerre, qui pourtant « n'aura pas lieu sur mer ». Ceci ne fait qu'accroître, sans doute, leur intérêt. Beaucoup d'informations, ainsi que l'auteur ne manque pas de le souligner, sur les régions du voisinage turco-vénitien et sur les actions des corsaires. Mais la Sagorie (Zagorya) mentionnée dans le document de 1591 n'est certainement pas celle de l'Épire. Pour la mer Noire, deux mentions, de 1530 et de 1549.

M.B.

Continuant l'étude de la culture urbaine en Moldavie et en Valachie au Moyen Age, qu'il est le premier à avoir abordée de manière systématique, Radu Manolescu s'arrête cette fois sur les villes moldaves du XVI^{e} siècle (*Cultura orăşenească în Moldova în secolul al XVI-lea*, in « Analele Universităţii Bucureşti », Istorie, XX, 1, 1971, p. 51—77). L'auteur examine plus particulièrement la diffusion de l'écriture parmi les artisans et les marchands et surtout les activités des conseils municipaux reflétées dans les actes émis par la chancellerie urbaine, les registres des propriétés foncières et les archives de la ville. Le dernier chapitre est consacré aux différentes formes d'enseignement organisées dans les villes moldaves. Mais aussi bien l'hypothèse concernant l'école de Suceava — où aurait enseigné ce « Baptista Italus de Vesentino, magister in diversis artibus », dont on a retrouvé la pierre tombale datée de 1512 —, que celle du collège fondé à Hîrlău par Alexandre Lăpuşneanu sont difficilement acceptables.

M.B.

Dans leur *Contribution à la connaissance de la biographie et de l'œuvre de Jean* (*Hiérothée*) *Comnène* (*1658—1719*) (« Balkan Studies », 12, 1 (1971), p. 143—186), Olga Cicanci et Paul Cernovodeanu suivent attentivement les étapes de la carrière de l'érudit grec, médecin de Brîncoveanu et métropolite de Silistrie, et offrent de riches indications d'ordre bibliographique sur son activité scientifique et littéraire, y compris la trentaine de lettres dues à sa plume et identifiées jusqu'à présent. Figure de second plan sans doute, mais non dépourvue d'intérêt, ce Comnène d'emprunt reste un témoin de la diversité des préoccupations intellectuelles qui animaient la couche cultivée de la société grecque du temps et de ses rapports étroits avec les Principautés roumaines. Pour l'œuvre historique de Jean Comnène, à ajouter maintenant l'article de E. Voordeckers, *La « Vie de Jean Cantacuzène », par Jean Hiérothée Comnène* (« Jahrb.

d. Österr. Byz », 20 (1971), p. 163—169). En annexe, les auteurs donnent le texte d'une lettre adressée à Manolakis Caryophyllis et conservée dans le ms. grec 974 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

M.B.

L'historiographie roumaine contemporaine s'est enrichie, ces dernières années, de quelques importants ouvrages dédiés à l'histoire des Roumains. Rappelons, tout d'abord, que depuis 1960, sur l'initiative de l'Académie Roumaine, un grand traité d'histoire de la Roumanie[1] (dont le V-e volume — sous presse — aboutit à la première guerre mondiale) a synthétisé pour la première fois les données de cette histoire à la lumière de la conception matérialiste. Par son caractère érudit ce grand traité est moins accessible au grand public, ce qui a rendu nécessaire l'élaboration de nouveaux ouvrages, de proportions plus réduites, exposant de manière synthétique l'histoire nationale et communiquant aussi les progrès récents dus à l'enrichissement de la base documentaire.

C'est la structure plutôt que le contenu de ces ouvrages que nous examinerons dans ce qui suit, l'espace ne nous permettant pas d'entrer dans les détails d'un véritable compte rendu.

Le premier en date est le volume paru en 1969, sous la rédaction[2] des professeurs Miron Constantinescu, Constantin Daicoviciu et Ştefan Pascu (*Istoria României — Compendiu* /Histoire de la Roumanie — Abrégé/, Bucarest, Edit. didactică şi pedagogică, 1969), qui a été réédité en 1971. L'avant-propos des auteurs nous renseigne, dès le début, tant sur la méthode employée, que sur les buts poursuivis. Signalons, tout d'abord, qu'une nouvelle conception sur la périodisation de l'histoire roumaine y est appliquée, modifiant sensiblement la vision de notre historiographie, en ce qui concerne l'époque moderne surtout. En effet, l'analyse des réalités économiques, sociales et culturelles des pays roumains montre que la révolution bourgeoise-démocratique de 1848—1849 ne peut pas marquer le commencement de l'époque moderne, mais bien l'un de ses points culminants. C'est dans la deuxième moitié du XVIII-e siècle que ce début doit être placé, puisque c'est à cette époque qu'on constate l'apparition de nouvelles relations de production et d'échanges dans l'économie de la Transylvanie, de la Valachie et de la Moldavie. Selon cette nouvelle conception, les auteurs pensent que tant la révolte de 1784—1785, dirigée par Horia, Cloşca et Crişan, que le mouvement de 1821, dirigé par Tudor Vladimirescu, appartiennent à l'époque moderne de l'histoire roumaine et non pas à l'époque féodale.

D'autre part, les auteurs de cette synthèse se sont proposé de traiter l'histoire de la Roumanie en tenant compte des réalités historiques européennes et sud-est européennes. Enfin, ils ont tâché aussi de signaler les questions les plus controversées, en ajoutant à tous les chapitres des rubriques finales, intitulées : « Problèmes, sources, bibliographie », destinées à attirer l'attention des lecteurs sur le stade actuel des différents problèmes. Le caractère scientifique de cet ouvrage est aussi renforcé par les riches annexes qui l'accompagnent. Il s'agit d'une liste des princes de Valachie et de Moldavie et des princes et gouverneurs de Transylvanie, d'un ample tableau chronologique de l'histoire roumaine et d'un index général des noms.

---

[1] *Istoria României* (Histoire de la Roumanie), Bucarest, Edit. Academiei, 4 vol., 1960—1964.

[2] Les autres auteurs du volume sont : Hadrian Daicoviciu, Traian Lungu, Ion Oprea, Aron Petric, Alexandru Porţeanu et Gheorghe Smarandache.

En saluant la parution de cet ouvrage, dans la préface de son édition française (*Histoire de la Roumanie des origines à nos jours*, Editions Horvath, Roanne, 1970), le prof. Georges Castellan souligne son importance et relève l'objectivité des auteurs et «la mise au point synthétique d'un quart de siècle de recherches et de réflexions», qu'il représente. Mentionnons aussi que cette édition a été complétée par des cartes et un succinct glossaire, dans le but de familiariser les chercheurs étrangers avec certaines institutions spécifiques à l'Europe du Sud-Est et à la Roumanie notamment.

Une seconde synthèse de l'histoire des Roumains parut en 1970, sous la rédaction de l'Académicien Andrei Oţetea, secondé par les professeurs I. Popescu-Puţuri, I. Nestor, M. Berza et V. Maciu [3]. Ce livre (*Istoria poporului român* /Histoire du peuple roumain/, Bucarest, Edit. Ştiinţifică, 1970) [4] s'est proposé d'être un guide d'histoire nationale, qui tout en étant accessible à un public plus large, ne sacrifie pas les exigences d'un ouvrage scientifique. Les principes poursuivis ont été : la continuité de la société humaine dans l'espace carpato-danubien, l'origine romain e du peuple, son unité ethnique — au-dessus des frontières artificielles imposées par l'histoire — sa lutte pour l'émancipation sociale et pour l'indépendance politique, couronnée par le succès de l'insurrection du 23 Août 1944.

Si le premier ouvrage groupait les différents chapitres selon un schéma chronologique, par étapes historiques, celui-ci offre des titres tels que : *La formation du peuple roumain* ; *L'instauration de la domination ottomane et l'épopée de Michel le Brave* ; *La succession de Michel le Brave* ; *Vers l'accomplissement de l'Etat national roumain* ; *La création de la Roumanie socialiste*, etc. dénotant l'esprit de synthèse qui en dirige la rédaction.

De nombreuses planches, dont quelques-unes en couleurs, contribuent à illustrer les événements de marque de nostre histoire. Il lui manque pourtant une bibliographie — par chapitres ou générale — qui ne ferait que mieux contourer l'intérêt des thèses exposées. Il est vrai que les auteurs déclarent n'avoir qu'un seul but, celui de permettre au lecteur avisé « une orientation rapide et sûre » dans l'histoire de la société roumaine, or ce but a été atteint. Ce livre a d'ailleurs été édité aussi en Italie dans deux tirages (*Storia del popolo romeno*, Rome, Editori Riuniti, 1971).

Après ces grandes synthèses collectives, c'est un ouvrage dû à deux auteurs qui parut en 1971 : *L'Histoire des Roumains* rédigée par le professeur Constantin C. Giurescu et Dinu C. Giurescu (Edit. Albatros, 1971). Nous y trouvons le même souci pour une clarté de l'exposé qui le rende accessible au public roumain. Là aussi on pose la question — encore discutable — d'une répartition des périodes de l'histoire roumaine. Faut-il décider — se demandent les auteurs — que «l'antiquité finit avec l'abandon de la Dacie par l'administration et l'armée romaine, ou bien doit-on l'arrêter au début de l'établissement des tribus slaves, qui jouèrent chez nous le rôle que les tribus germaniques eurent en Europe Occidentale ?» Peut-on placer les commencements de l'époque moderne dans la seconde moitié du XVIII-e siècle, ou bien à partir de la révolution de Tudor Vladimirescu ? Une idée s'impose, selon Const. C. Giurescu et Dinu C. Giurescu, c'est que «la période de transition du Moyen Age développé à l'époque moderne, comprend trois quarts de siècle, en commençant par la suppression du servage — institution typiquement médiévale — et par les réformes de Constantin Mavrocordat».

La répartition en chapitres de cet ouvrage respecte le schéma classique de l'histoire des Roumains, axé sur l'histoire événementielle, tout en y ajoutant des chapitres d'analyse économique et sociale afin d'expliquer les profondes raisons de l'évolution du peuple roumain. Les listes chronologiques des princes moldaves et valaques, des voïévodes, princes et gouver-

[3] La plupart des chapitres sont rédigés par les professeurs : I. Nestor, R. Vulpe, Şt. Ştefănescu, M. Berza, A. Oţetea et V. Maciu. Les autres auteurs du volume sont : I. Donat, Ş. Papacostea, Fl. Constantin, Sorin Ulea, D. Miou, R. Niculescu, E. Zottoviceanu, A. Deac, I. Chiper, Titu Georgescu, Gh. Matei et C. Firică.

[4] En 1972, ce livre a été réimprimé (Editura Politică, Bucarest).

neurs de Transylvanie, une bibliographie générale et des bibliographies spéciales, accompagnant chaque chapitre, ainsi qu'un index des noms, contribuent à l'utilité de cette synthèse.

Ces ouvrages démontrent, une fois de plus, les progrès réalisées par l'historiographie roumaine. L'enrichissement du fonds documentaire et les moyens offerts par l'application de la méthode matérialiste, ces dernières décennies, rendaient nécessaires de pareilles études qui reflètent l'état actuel de nos recherches. S'ils semblent destinés à un public plus large, ils n'en sont pas moins utiles aux spécialistes aussi.

C. P.—D.

MARIE NYSTAZOPOULOU-PELEKIDOU et I.-R. MIRCEA Τὰ ρουμανικὰ ἔγγραφα τοῦ Ἀρχεῖου τῆς ἐν Πάτμῳ μονῇ. (Les manuscrits roumains des archives du couvent de Patmos), Athènes, 1970 (Ἐθνικὸν ἵδρυμα ἐρευνῶν Κέντρον Βυζαντινῶν ἐρευνῶν. Συμμεἰκτα, τόμος δεύτερος), p. 255—320 + 20 pl.

L'heureuse collaboration gréco-roumaine de ce volume a rendu accessibles une quarantaine de manuscrits roumains du couvent Saint-Jean le Théologue de Patmos. Si, il y a 30 ans, pareille entreprise[1] se heurtait à des difficultés considérables, maintenant, grâce aux progrès des relations culturelles sud-est européennes, l'édition des documents roumains de Grèce sera sûrement facilitée.

Dans son ample étude introductive, M. Nystazopoulou-Pelekidou décrit les deux groupes de documents (princiers et privés), leurs limites chronologiques (1584—1820), leur sujet (l'aide que les deux Principautés offraient au couvent de Patmos et à la « Πατμιάδα Σχολή », le caractère plus ou moins régulier des subventions.

C'est à partir du XVIII^{e} siècle que l'aide accordée par les princes au couvent de Patmos depuis le XVI-^{e} *siècle* (*Pierre le Boiteux*) commence à être versée régulièrement, ainsi que le témoignent les chrysobulles datant des règnes phanariotes.Les comparant aux donations des monastères athonites, qui tout en étant importantes, ne sont pas toujours régulières — selon M. Nystazopoulou-Pelekidou, l'auteur souligne la politique constante et suivie des princes de Moldavie et de Valachie envers le couvent de Patmos. A partir du règne valaque d'Alexandre Ipsilanti (1774—1782), la subvention fut augmentée et à partir de 1778, par l'initiative de Constantin Mourouzi, presque toutes les sommes sont offertes par les princes non seulement au couvent, mais à l'école de Patmos aussi. Cette dernière, fondée en 1713, acquit une grande renommée dans le dernier quart du XVIII^{e} siècle, étant considérée parmi les meilleures écoles grecques. Ainsi que le remarque l'auteur, ceci explique l'intérêt spécial que lui portaient les voivodes des Principautés roumaines, qui — on le sait — ont beaucoup contribué au développement de l'enseignement des pays orthodoxes de l'empire ottoman.

Tout en s'occupant davantage du premier groupe de documents princiers, qui sont les plus nombreux, M. Nystazopoulou-Pelekidou ne manque pas d'attirer l'attention sur le second groupe aussi. Ces derniers se rapportent à la quête effectuée en Moldavie et en Valachie

---

[1] Grigore Nandriș, *Documente românești în limba slavă din mănăstirile Muntelui Athos, 1372—1658, după fotografiile și notele lui Gabriel Millet* (Documents roumains en slavon dans les monastères du Mont Athos, 1372—1658, d'après les photos et les notes de Gabriel Millet), Bucarest 1937, p.5. En parlant de ces monastères, l'auteur constate « qu'il s'y trouve de riches collections de documents slavo-roumains, qui devraient être mis à la disposition de l'historiographie roumaine.

par l'higoumène du couvent de Patmos Jacob, en 1815—1816, période extrêmement critique pour le couvent et l'école. Si dans le premier groupe, la donation a un caractère officiel, étatique, dans le second, c'est le peuple qui est représenté par les donateurs.

Le chapitre intitulé „Remarques de diplomatique" est en même temps un exposé sur la diplomatique roumaine en général; l'auteur utilise une bibliographie à jour et s'attaque même à un problème controversé, tel que le Iω du titre des princes roumains, dont il a reconstitué les principales données.

C'est dans la seconde partie du livre que nous trouvons les documents, dans leur traduction grecque. Une note du pr. D. Zakythinos apprend aux lecteurs la part qu'eurent les deux auteurs dans ce chapitre, c'est-à-dire, la rédaction des résumés pour les documents slaves et roumains par Ion-Radu Mircea; la description diplomatique et l'appareil critique par M. Nystazopoulou-Pelekidou. La tenue scientifique de ces pages en impose. Tout juste si deux ou trois mots roumains ont des fautes d'impression, chose expliquable en pays étranger.

Un très utile tableau des documents princiers et un autre du second groupe d'actes nous aident à récapituler dans une vue d'ensemble les donateurs, la date de la donation, le lieu d'emission et la langue dans laquelle ils sont écrits. Un troisième tableau contient le nom et la période du règne moldave ou valaque des princes ayant émis ces actes. Enfin 20 planches présentent les documents les plus intéressants et les plus caractéristiques, ainsi que quelques sceaux princiers.

Nous ne pouvons que saluer avec satisfaction la parution de ce volume qui nous fait connaître un chapitre important de l'activité culturelle des princes roumains, activité qui tenait à leur politique générale envers les institutions orthodoxes mises en danger par l'oppression économique ottomane. Souhaitons aussi que des volumes semblables lui succèdent prochainement.

C.P.-D.

R. CLOGG, *Benjamin Barkers' Journal of a tour in Thrace*. Birmingham, 1971 (Reprinted from the University of Birmingham Historical Journal, XII, no. 1, 1971), p. 243—260.

En rappelant l'importance des témoignages laissés par les voyageurs occidentaux pour l'histoire sociale et culturelle de la Grèce à l'époque de sa guerre pour l'Indépendance, R. Clogg s'arrête à une catégorie particulièrement négligée jusqu'ici : les rapports des missionnaires. La preuve, le journal de Benjamin Barker, dont E. D. Tappe a décrit l'activité dans les Principautés Roumaines; sa relation d'un voyage entrepris en Thrace, en Avril-Mai 1823, forme l'objet du présent article. La Société Biblique était bien, à l'époque, la plus active des sociétés de missionnaires et Barker, en tant que représentant général, devait distribuer aux minorités de Thrace des exemplaires de la Bible traduite en bulgare ou grec. Notons, parmi les utiles renseignements de ce journal, la précision des données, tant pour les dimensions des villes et la statistique des différents peuples minoritaires, que pour la situation culturelle de ce pays, le nombre des écoles grecques, etc. C'est pour Andrinople (la ville et le Pachalik) que nous trouvons les plus nombreux détails. Et puisque ces missionnaires devaient aussi contacter les dirigeants laïques des différentes communautés chrétiennes, Barker fit la connaissance de personnages intéressants, tel cet auteur d'un tract anticlérical brûlé par la Patriarchie de Constantinople, Stephanos Karatheodoris.

Concluons aussi, avec R. Clogg que, en effet, le rôle de la Société Biblique pour les chrétiens de l'Empire Ottoman n'a pas été uniquement religieux, mais que « la distribution de la Bible en grandes quantités, dans les différentes langues des minorités, dans des éditions gratuites ou bon marché, contribua de façon substantielle au développement de la culture ».

C. P.—D.

FRANÇOIS DE VAUX DE FOLETIER, *Mille ans d'histoire des Tsiganes*, Paris, Fayard (1970), 282 pp. (Les grandes études historiques).

L'auteur, ancien directeur des Archives de Paris, spécialiste réputé des études tsiganes[1], a raison de noter dans sa « prière d'inserer » que dans la vieille Europe et dans le Nouveau Monde, les Tsiganes restent profondément marqués par leurs longs séjours dans le Sud-Est européen, dont il est beaucoup question dans ce livre, qui s'arrête au milieu du XIX^{e} siècle.

L'ouvrage, d'une lecture agréable, fruit d'une vaste documentation, s'adresse avec succès au large public cultivé de la collection qui l'a accceilli. La bibliographie de 423 titres (p. 247—262) dont 25 de l'auteur lui-même et les références reléguées en fin de volume, en font un instrument que les spécialistes utiliseront avec profit. Le lecteur roumain y trouve une dizaine de noms familiers et indispensables. Le nombre aurait pu être doublé, sans rompre l'équilibre général de la selection.

Voisi les titres des 14 chapitres : De l'Inde à l'Europe centrale — Migrations et dispersion — Conflits avec les sédentaires — Griefs de la population — Les Tsiganes et les pouvoirs publics — Les chefs tsiganes — La religion — Dans les armées — Musique et danse — Bonne aventure — Magie — Art de guérir — Ressources et métiers — Mœurs et coutumes — Tsiganes et non-Tsiganes — Les Tsiganes dans la littérature.

L'origine indienne semble à l'auteur confirmée par l'anthropologie (E. Pittard); on admet la pénétration par l'Iran et l'Empire byzantin, mais la voie tartare, secondaire, n'est pas exclue pour les Tsiganes des Principautés (en fait, plutôt pour ceux de Moldavie). Le tableau de la vie des Tsiganes, avec ses douloureux problèmes, est trassé avec sympathie et d'une manière instructive. Mais le propos de la collection ne permet pas à l'auteur d'aller plus loin, en abordant de front les problèmes d'histoire sociale dans toute leur gravité et dans un esprit démiystificateur et démythifiant. La condition servile des Tsiganes dans les Principautés (avec référence à la thèse économique de N. Panaitescu) ne trouve pas de véritable explication. Les rapports entre Tsiganes et boyards sont présentés d'une manière rapide et un peu idyllique.

La méthode de l'auteur (p. 10) c'est l'extrapolation et le recoupement à l'aide d'une multitude de « petits faits divers », suggestifs et significatifs. Le résultat est — avec les réserves faites — heureux et captivant. Certes, l'auteur ne pouvait être que très sélectif. On pourrait ajouter sans peine mille autres faits divers, mais ce serait un jeu injuste et vain, qui ne pourrait diminuer les mérites de l'ouvrage. Les chapitres sur « Le despotisme éclairé et l'assimila-

[1] V. son ouvrage de base : *Les Tsiganes dans l'ancienne France*, 1961 ; il a mis à jour avec Henriette David la 3e éd. de Jules Bloch, *Les Tsiganes*, 1968 ; activité à l'Assoc. des études tsiganes et à la Gypsy Lore Society (v. bibl. p. 259—261).

tion forcée » (p. 83—86), procès qui échoue, et sur « L'esclavage dans les Principautés roumaines » (p. 86—89), retiennent l'attention. On y précise fort à propos que ce statut n'était pas une mesure pénale, mais « un moyen de conserver par la contrainte une main d'œuvre jugée indispensable ». Rappelons qu'actuellement l'importante législation moldave et valaque sur les Tsiganes au XVIII^{e} siècle a été bien étudiée dans notre historiographie. La progressive libération des Tsiganes au milieu du siècle (v. p. 88—89) soulève de nombreux problèmes sur lesquels on eût aimé à pouvoir réflechir.

Les grands problèmes de l'histoire des Tsiganes et de l'actualité tsigane sont esquissés seulement. « Sans doute — dit l'auteur de l'ouvrage — n'y trouvera-t-on pas de réponse à toutes les questions » (p. 9), et il s'engage à revenir sur un sujet qui lui est cher. Il estime que l'étude des Tsiganes contemporains est trop poussée, pour qu'il soit possible d'y ajouter quelques chose de neuf. Or, les questions qu'on voudrait se poser concernent justement la situation actuelle des populations tsiganes et les solutions positives apportées par les états socialistes, y compris ceux du Sud-Est.

Quoi qu'il en soit, les mille ans d'histoire évoqués dans ce livre demeurent comme un matériau inestimable et toujours un peu déconcertant pour l'anthropologue, l'ethnologue, le folkloriste, l'historien, le sociologue et le philosophe de l'histoire. Car la tsiganologie, ne l'oublions pas, avant la lettre, a marqué le triomphe de la pluridisciplinarité et de la recherche interdisciplinaire, ce qui facilite son insertion dans l'ensemble des disciplines sud-est européennes.

V.A.G.

JOSEF BREU, *Die Kroatensiedlung im Burgenland und in den anschließenden Gebieten*. Wien : Verlag Franz Deuticke, 1970. Broschiert, XIV, 237 S.

SIEGFRIED TORNOW, *Die Herkunft der kroatischen Vlahen des südlichen Burgenlandes*. Berlin : In Kommission bei Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1971. Broschiert, XXI, 274 S. (Veroffentlichungen der Abteilung für slavische Sprachen und Literaturen des Osteuropa-Instituts an der FU Berlin, Bd. 39).

Als am 29. August 1921 durch Entscheid der Siegermächte des Ersten Weltkrieges das Burgenland an Österreich fiel, war die von den Franzosen genährte Hoffnung auf einen slavisch besiedelten Sicherheitskorridor zwischen der jungen Republik Österreich und dem ungarischen Territorium endgültig zerstort. Frankreich hatte sich dabei auf die Existenz einer zahlenmassig nicht unbedeutenden kroatischen Minderheit in dem ganzen, durch die Donau sowie die Flusse Leitha und Raab begrenzten westlichen Teil des alten Transleithaniens berufen.

Josef Breu, Leiter der Geographischen Abteilung des Österreichischen Ost- und Südosteuropa-Instituts, hat nun eine 1937 entstandene geographisch-historische Studie über diese Volksgruppe unter Berucksichtigung der seither erschienenen Literatur veroffentlicht. Auf eine bibliographische und methodologische Einleitung folgt eine Darstellung des grossen Kroatenzuges, der an der Wende vom 15. zum 16. Jahrhundert, ausgelöst durch die osmanische Expansion, tief nach Westungarn und noch weit darüber hinaus führte. Erst in den achtziger Jahren des 16. Jahrhunderts, nachdem bereits in manchen Gebieten eine Rückwanderung eingesetzt hatte, fand diese Bewegung ihr Ende, die sich letztlich als eine weitgehend von wirt-

schaftlichen Erwägungen getragene Massnahme der Grundherren erweist. Im folgenden werden zunächst die geographische und ethnographische Situation und die für die Niederlassung der Kroaten entscheidenden Voraussetzungen untersucht, und wird sodann jede einzelne ehemals oder heute noch kroatische Ortschaft nach historischen, wirtschaftlichen und geographischen Gesichtspunkten detailliert beschrieben. Es geht hieraus, wie auch aus dem sehr übersichtlichen, einpragsamen und reichhaltigen Kartenmateria l der Ss. 220—236, hervor, dass die kroatischen Sprachinseln am Ende des 16. Jahrhunderts wesentlich ausgedehnter waren, als dies heute der Fall ist. Das kroatische Siedlungsgebiet erstreckte sich damals — wohlgemerkt inselweise — einerseits tief ins Wiener Becken und unweit von Wien sogar noch nach Norden über die Donau hinaus, andererseits linker- und rechterhand der Flüsse March und Thaya, ins Marchfeld und ins Vorland der Kleinen Karpathen, wiederum an der Sprachgrenze zwischen Deutschen und Slowaken. Im einzelnen versucht der Verfasser festzustellen, welche Zusammenhänge zwischen Kroatensiedlung und heutiger Kulturlandschaft bestehen und inwieweit sich die geographische Situation auf die räumliche Entwicklung dieses Volkstums ausgewirkt hat — eine Verfahrensweise, die sich auch für andere Beispiele ethnischer Gemengelagen im heutigen Südosteuropa anzuwenden lohnte. Im vierten Abschnitt des Buches wird die Entwicklung dieses Gebietes bis zum Jahre 1937 verfolgt, wobei insbesondere den regional recht unterschiedlichen Assimilationsprozessen Beachtung geschenkt wird. Mit einem mehrsprachigen Ortsnamenregister (15 S.), das die Identifikation der Ortschaften auf Landkarten verschiedener Provenienz wesentlich erleichtert, erwarb sich der Verfasser ein zusätzliches Verdienst.

Nach sozialen Gesichtspunkten waren diese kroatischen Einwanderer natürlich keine einheitliche Masse sondern in verschiedene Gruppen gegliedert. Neben den Bauern finden wir auch eine Hirtenbevölkerung, die — obwohl sie zum Zeitpunkt ihrer Ansiedlung im heutigen Oberwarter Bezirk bereits vollig kroatisiert war — in den Urkunden zur Hervorhebung ihrer rechtlichen Sonderstellung als „libertini" mit den Termini „Valachi", „Oláhok" bzw. „Walachen" bezeichnet wurde. Während Breu diesen Ausdrücken — fur die in Frage stehende Zeit zweifellos mit Recht — nur soziologisch-juridische Bedeutung zuschreibt und der Frage nach der Herkunft dieser walachischen Bevölkerung nicht weiter nachgeht, hat sich Siegfried Tornow in seiner kürzlich veröffentlichen Arbeit gerade mit diesem Thema auseinandergesetzt.

Als Linguist war es ihm zunächst darum zu tun, einwandfreies Material an Ort und Stelle — und zwar in Form von Magnettonaufzeichnungen im Umfang von mehr als 7 Stunden — zu gewinnen. Während die Kroaten des Burgenlandes im allgemeinen den čakavischen Dialekt des Serbokroatischen sprechen und diese Mundart auch erfolgreich zur Schul- und Schriftsprache entwickelt haben, sprechen die kroatischen Walachen, die sich selbst „Vlahi" (also nicht „Vlasi") nennen, einen štokavischen Dialekt, ebenso wie die kleine, mit ihnen aber nicht in näherer Beziehung stehende Gruppe der „Štoji" oder „Dolinci". Der Hauptteil des Buches wird von einer beschreibenden und einer historischen Lautlehre sowie von einer Sammlung von Texten samt Übersetzung eingenommen. Die dialektologische Untersuchung gipfelt in der Feststellung, dass das Vlahische eine ikavisch-šćakavische Mundart sei, die sich aber vom Posavischen in Slavonien unterscheide. Im heutigen Jugoslavien findet sich zwar keine unmittelbare Entsprechung des Vlahischen, aber drei Mundarten zeigen doch eine so ausgeprägte Ähnlichkeit, dass damit eine heute noch in der Ortschaft Spitzzicken lebendige Überlieferung bestätigt wird, wonach die Vlahen aus Zentraldalmatien gekommen seien. Mit linguistischen Argumenten widerlegt Tornow die mehrfach verfochtene Theorie von der orthodox-serbischen Herkunft dieser Vlahen ebenso wie jeden engeren Zusammenhang mit der Uskokenbevolkerung. Es ware nun eine dankbare Aufgabe fur den Historiker, diese sprachwissenschaftlichen Argumente auch von seiner Warte her zu untermauern.

M.D P.

Shqiperia arkeologjike, Tirana, 1971.

Der Sektor Archäologie des Instituts für Geschichte und Sprachwissenschaft der Staatsuniversität Tirana hat diesen dreisprachigen (albanisch, franzosisch und englisch) Prachtband von 139, weithin farbigen Tafelseiten gestaltet, um uber die Ergebnisse der albanischen Archäologie seit der Befreiung des Landes zu berichten (vor 1944 gab es nur ausländische, fast ganzlich auf die klassische Antike beschränkte Expeditionen; heute sind mehr als 170 archäologische Zentren zu verzeichnen, von denen eine beigegebene Karte die wichtigsten aufweist). Den Text gestaltete M. Korkuti, der sich auf wissenschaftliches Material von D. Komata, D. Budina und Z. Andrea stützte; die Fotos lieferte M. Kallfa. Eine Einleitung informiert über den Beitrag der Archäologie zur Entwicklung des albanischen Geschichtsbildes. Die Legenden sind ausfuhrlich, freilich für den Fachmann nicht ausführlich genug gehalten; vor allem vermißt man bibliographische Hinweise auf die Spezialpublikationen.

Irm.

И. ВЕНЕДИКОВ [et alii], *Аполония, Разколките в некропола на Аполония през 1947—1949 г.*, Sofija, 1963.

Unter Leitung von I. Venedikov wurden durch das Archäologische Institut der Bulgarischen Akademie der Wissenschaften 1946 in der Nekropole von Apolonia (heute Sozopol) am Schwarzen Meer Grabungen begonnen und mit verstarkten Kräften 1947 bis 1949 weitergeführt, welche 768 Graber aus dem 5. bis 2. vorchristlichen Jahrhundert freilegten. Die Publikation der Ergebnisse dieser 16 Sondagen liegt nunmehr in prachtiger Ausstattung vor; der bulgarische Text wird durch Zusammenfassungen in russischer und franzosischer Sprache erschlossen. Im einzelnen verteilen sich die Beiträge wie folgt: I. Venedikov, Grabungsbericht, S. 7 ff.; T. Ivanov, Antike Keramik, S. 65 ff.; Cv. Dremsizova, Terrakotten, S. 275 ff.; J. Mladenova, Totenkränze (zur Sache vgl. Ganszyniec in Paulys Real-Encyclopadie der klassischen Altertumswissenschaft, Neue Bearb. 11, 1922, 1595 ff.), S. 287 ff.; dies., Schmuckgegenstände; S. 293 ff.,; dies., Gegenstande aus Glas und Alabaster, S. 305 ff.; I. Venedikov, Gegenstände aus Metall und Knochen, S. 313 ff.; Cv. Dremsizova, Ziegelstempel, S. 321 ff.; I. Venedikov und V. Velkov, Grabstellen, S. 325 ff.; T. Gerasimov, Munzfunde, S. 331 ff.; I. Venedikov, Generalauswertung, S. 341 ff.

Irm.

SALVATORE IMPELLIZZERRI, *L'umanesimo bizantino del IX secolo e la genesi della « Biblioteca » di Fozio*, in *Studii storici in onore di Gabriele Pepe*, Bari, 1969, 211—266.

Die Bedeutung des 9. Jahrhunderts als eines Wendepunktes der byzantinischen Geschichte ist allgemein anerkannt, mogen die Begrundungen dafur auch unterschiedlich lauten. Als wegweisend erwies sich namentlich die zweite ikonoklastische Periode der Jahre 815 bis 842,

wie durch Impellizzeri eindrucksvoll von der Text- und Schriftgeschichte her (Einführung der Minuskel !) demonstriert wird. In die gleiche Epoche fallen die Reorganisation des hoheren Unterrichts sowie mit dem Wirken Leons des Philosophen die Wiederaufnahme der spätantiken Tradition und die Herausbildung einer laizistischen Kultur. Der byzantinische Humanismus eines Photios, aber auch das Wirken des Slawenapostels Konstantinos-Kyrillos waren somit keine Prägungen ex nihilo, sondern standen auf einem breiten Fundament, das die vorangegangene Generation gelegt hatte.

Irm.

DIMITER ANGELOV, *Clement of Ochrida and Bulgarian nationhood*, « Études historiques », Sofia, 1966, 3, 61—78.

Die Entwicklung Bulgariens vom ausgehenden 7. bis zum ausgehenden 9. Jahrhundert ist gekennzeichnet durch die Konsolidierung der bulgarischen народность („Nationalität"). Diesen Prozeß charakterisierten die Gewinnung der Vorherrschaft durch das slawische gegenuber dem protobulgarischen Element, der Herausbildung einer einheitlichen Kultur aus slawischen, thrakischen, romischen, byzantinischen und protobulgarischen Bestandteilen sowie die Liquidierung des Stammespartikularismus und der religiosen Differenzierungen zwischen Protobulgaren und Slawen. Diese „Nationalität" wurde jedoch ohne einheitliche Literatursprache, ohne eine Bevolkerung von guter Ausbildung und Erziehung und ohne eine Intelligenzschicht zu schopferischen Aktionen untauglich gewesen sein. Daß diese Voraussetzungen in wachsend breitem Maße gegenen waren, ist die Leistung des Klement von Ochrida.

Irm.

ДИМИТЪР АНГЕЛОВ, *Към историята на религиозно-философската мисъл в средновековна България — исихазъм и варлаамитство.* « Известия на българского историческо дружество », 25, 1967, 73—92.

In die Auseinandersetzungen zwischen Hesychasmus und Barlaamismus war das Bulgarien des 14. Jahrhunderts in vollem Ausmaße einbezogen. Hauptvertreter der hesychastischen Lehre waren Theodosios von Tirnovo und sein Schuler Euthymios, der letzte bulgarische Patriarch (1375—1393), ferner der Hagiograph Romil von Vidin. Die der Ratio kontrare Mystik der Hesychasten diente objektiv der Erhaltung der bestehenden gesellschaftlichen Ordnung; sie fand daher vornehmlich in der Feudalaristokratie Verbreitung. Dagegen wurden die Lehren des Barlaam und des Akindynos mit ihrer Heraushebung von Wissenschaft und Logik von der gebildeten Stadtbevolkerung aufgenommen und ihre Anhanger durch Staat und Kirche verfolgt.

Irm.

В. Т. ПАШУТО, *Внешняя политика Древней Руси*. Москва, 1968.

Das Buch, das wir als eine der bedeutendsten Leistungen der einschlägigen Historiographie kennzeichnen möchten, erfaßt zum ersten Male in einem zusammenfassenden Überblick die Außenpolitik des altrussischen Staates und erhellt auf diese Weise höchst eindrucksvoll dessen geschichtliche Potenz. Es ist auf der Grundlage aller verfügbaren östlichen und westlichen Schriftsteller erarbeitet und zieht die Zeugnisse der materiellen Kultur weitestmöglich heran. Der erste Teil behandelt die vor- und frühfeudale Rus bis zum Ende des 11. Jahrhunderts, der zweite, umfangreichere, die Epoche des entfalteten Feudalismus bis zum Mongoleneinbruch und den Kreuzzügen (Mitte des 13. Jahrhunderts). Die ausführliche Bibliographie verzeichnet gesondert Quellen und Darstellungen. Beigegeben sind weiter genealogische Übersichten, eine auch die Handelsbeziehungen berücksichtigende Karte, Erläuterungen zu den numismatischen Fontes und brauchbare Register. Eine Zusammenfassung in französischer Sprache (1 Seite!) vermag den wertvollen Inhalt nur anzudeuten.

Irm.

JULIE NOVÁKOVÁ, *České cisiojány od 14. století*, Praha, 1971.

Unter Cisiojani (von cisio bzw. circumcisio, „Beschneidung", und Janus, dem Gott des Januars) versteht man vom 13. bis zum 17. Jahrhundert in Ostmitteleuropa gebräuchliche kalendarische Hilfsmittel, welche die Anfangssilben der Namen der unbeweglichen Kirchenfeste sowie der Heiligen enthielten. Um den literarischen Umkreis zu verdeutlichen, gibt die Verfasserin den sog. Münchner Pseudo-Cisiojanus aus dem Kodex Clm 17703 der Bayerischen Staatsbibliothek in Editio princeps und macht mit zwei lateinischen Cisiojani böhmischer Herkunft vertraut, dem bereits bekannten Krummauer Cisiojan der Prager Universitätsbibliothek vom Jahre 1317 und dem von ihr erstmalig edierten Cisiojan des Humanisten Georg Handsch von Linus, etwa 1549 entstanden und in drei Fassungen durch den Wiener Kodex 9550 bewahrt. Von den tschechischen Cisiojani werden vier der Jüngeren in nähere Betrachtung gezogen: der sog. Ochtáb für die Jahre 1320 bis 1340, in drei Varianten des 14./15. Jahrhunderts zugänglich; der sog. Obřez für die Jahre 1410 bis 1439, aus ebendieser Zeit; der Korandův cisioján zum Jahre 1472; der Cisioján Obřezán, wahrscheinlich aus der 2. Hälfte des 16. Jahrhunderts. Dabei interessiert die Verfasserin vornehmlich die prosodische Entwicklung: die Ablösung des (leoninischen) Hexameters, die Preisgabe der mittelalterlichen Abkürzungen, die Einführung des Reimsystems.

Irm.

VŠEKBECNÁ MÍROVÁ *organizace podle návrhu českého Krále Jiřího z let 1462/1464*, Praha, 1964. The universal peace organization of King George of Bohemia, a fifteenth century plan for world peace 1462/1464. Prague 1964.

Der von der Tschechoslowakischen Akademie der Wissenschaften durch F. Kavka, V. Outrata und J. Polišenský in Verbindung mit der Tschechoslowakischen UNESCO-Kommission in gleichlautender tschechischer und englischer Ausgabe vorgelegte Band behandelt

den *Tractatus pacis toti christianitati fiendae* des Hussitenkönigs Georg Poděbrad vom Jahre 1462. Václav Vaněček gibt eine gründliche Einleitung, in der die geschichtlichen Veranlassungen, die Entwicklung des Poděbrad-Plans vom Gedanken der antitürkischen Koalition zur Vorstellung einer universellen Friedensorganisation, seine historische und rechtsgeschichtliche Bedeutung und seine Auswirkungen erörtert werden. Die Textausgabe des Tractatus besorgte Jiří Kejř auf der Grundlage der fünf verfügbaren Handschriften. Der tschechischen Ausgabe ist eine Übersetzung ins Tschechische beigegeben; die englischsprachige Ausgabe enthält neben der Übertragung ins Englische solche ins Russische, Französische und Spanische.

Irm.

M. 'I. ΜΑΝΟΥΣΑΚΑΣ, Αἱ δύο προσωπογραφίαι τοῦ Γαβριὴλ Σεβήρου καὶ ὁ ζωγράφος Ἐμμανουὴλ Τζανφουρνάρης, «Θησαυρίσματα», 7, 1970, 7–14.

Von dem Erzbischof von Philadelphia Gabriel Severos (1577–1616), der in Venedig seinen Sitz nahm, gibt es zwei Gemälde; das erste, ohne Nennung des Dargestellten und ohne Signatur des Künstlers, befindet sich im Griechischen Institut fur byzantinische und nachbyzantinische Studien in Venedig, das zweite, mit Nennung des Severos und halbgetilgter Kunstlersignatur, im Kloster des heiligen Gerasimos auf der Insel Kephallinia. Als Maler dieses zweiten Bildes gelang es Emmanuel Tzanphurnaris (geboren um 1570/75, gestorben nach 1631) zu ermitteln, der sich um die Jahrhundertwende in Venedig niedergelassen hatte. Das erste Gemalde stellt unzweifelhaft ebenfalls Severos dar, scheint jedoch älter als das Porträt von San Gerasimo. Es konnte daher auf Tzanphurnaris' Lehrer, Thomas Bathas, zurückgehen.

Irm.

ANIKA VUKČEVIĆ SKOVRAN, *Un' opera ignota del pittore Giovanni Apakas* «Θησαυρίσματα» 7, 1970, 110–126.

In der Klosterkirche von Krupa im nordlichen Dalmatien traten kürzlich vier Ikonen zutage. Sie gehoren eindeutig dem kretischen Maler Johannes Apakas (ausgehendes 16. und beginnendes 17. Jahrhundert) zu, der bisher nur durch einige wenige Miniaturen bekannt war. Fortsetzer der byzantinischen Tradition nicht nur in der Ikonographie, sondern auch dem Stil nach, ist er als bedeutende Kunstlerpersonlichkeit anzusehen, welcher weitere Werke in Kirchen des südslawischen Raums mit hoher Wahrscheinlichkeit zuzuschreiben sind.

Irm.

I. ROSENTHAL-KAMARINEA, *Kretische Literatur im 17. Jahrhundert*, « Hellenika », 6, 1969, 60—64.

Die griechische Literatur des 17. Jahrhunderts ist gekennzeichnet durch das Kretische Theater und das romanhafte Epos „Erotokritos" des Vitzentzos Kornaros, der heute allgemein auch als Verfasser des Mysterienspiels „Das Opfer Abrahams" angesehen wird. Diese literarischen Schöpfungen haben in Griechenland in den letzten Jahrzehnten über die Fachwissenschaft hinaus Wirkung geubt, wahrend sie im Auslande kaum bekannt sind. Die von der Verfasserin veranlaßte Übersetzung kennzeichnender Partien aus Kornaros durch Helmut Schareika verdient daher Anerkennung.

Irm.

ÖDON FÜVES, A pesti gorög-román iskolák [Die Pester griechisch-rumanischen Schulen], « Magyar pedagógia », 1971, 134—138.

Die Politik Maria Theresias führte Orthodoxe, zumeist Kaufleute, nach Ungarn : Griechen, Rumänen, Mazedonier. Diese bildeten hier Kolonien und entfalteten ein reges kulturelles Leben. Entsprechend kam es gegen Ausgang des 18. Jahrhunderts auch zur Bildung von Schulen. Diese sind bis in die dreißiger Jahre des 19. Jahrhunderts bezeugt; in mancher Hinsicht setzte das Piaristen-Gymnasium ihre Tradition fort.

Irm.

ÖDÖN FÜVES, *Eine unbekannte griechische Grabinschrift in Vác*, « Ἑλληνικά » 24, 1971, 151—153.

In dem Städtchen Vác, nordlich Budapest an der Donau gelegen, befand sich von 1745 bis zum Ausgang des 19. Jahrhunderts eine griechische Kaufmannsgemeinde. Von dieser legen außer der 1793—1795 errichteten Nikolauskirche vier Grabschriften Zeugnis ab. Drei wurden von dem Verfasser (« Ἑλληνικά », 19, 1966, 343 f.) veroffentlicht, die vierte legt der vorliegende Artikel vor. Sie gehort Peter Bratowitz (Petrus Branderis), gestorben 3. November 1809, einem der reichsten griechischen Handelsherren zu.

Irm.

ἸΟΑΝΝΕΣ Ἐ. ΚΑΡΑΓΙΑΝΝΌΠΟΥΛΟΣ, Ἡ χαραυγὴ τοῦ 21. Γεγονότα καὶ διδάγματα, Θεσσαλονίκη, 1966.

In seiner Festrede vor der Universitat Thessaloniki aus Anlaß des 25. März, des Gedenktages des Beginns der griechischen Erhebung von 1821, stellt der Byzantinist der genannten Universität die Frage nach den Gründen, welche jenen nationalen Befreiungsakt ermoglichten.

Er findet sie in der Gewinnung nationalen Selbstbewußtseins bei dem griechischen Volke, während man vordem auf eine innere Umgestaltung des ottomanischen Reiches oder aber auf Rettung von außen her hoffte. Für beides — die verfehlten Hoffnungen und die neugewonnene Kraft — werden eindrückliche Belege vorgeführt.

Irm.

VESELIN TRAIKOV, Ἡ ἑλληνικὴ ἐξέγερσις διὰ τὴν ἐθνικὴν ἀπελευθέρωσιν τοῦ 1821—1828 καὶ οἱ Βούλγαροι, «Μακεδονικὴ Ζωή», 62, 1971, 16—19.

Die Hetärie fand als eine gesamtbalkanische Bewegung auch in Bulgarien viele Anhänger, so in Tirnovo, Sliven, Plovdiv, Gabrovo, Varna und anderen Orten. Dasselbe galt naturlich auch fur die Moldau und Walachei, wo sich der im russischen Dienste stehende Offizier Dimitrios Vatikivtis besonders hervortat. Auch der Revolutionar G. Rakowski nahm an der Vorbereitung des Aufstandes teil. Als dieser 1821 zur offenen Erhebung fuhrte, machten viele Bulgaren die griechische Sache zu ihrer eigenen; allein die Stadt Sofia stellte 18 Kampfer. Aus urkundlichem Material, das noch keineswegs ganz ausgeschopft ist, berichtet Traikov weitere Einzelheiten.

Irm.

DOUGLAS DAKIN, Οἱ φιλέλληνες τοῦ πολέμου τῆς Ἑλληνικῆς ἀνεξαρτησίας 1821—1833, « Μακεδονικὴ ζωή », 1971, 65, 4—10.

Gibt einen Überblick uber die Philhellenenbewegung, die nüchtern eingeschatzt und in ihrer militärischen Bedeutung nicht sehr hoch veranschlagt wird. Dabei findet der großbritannische Part besondere Berücksichtigung, der mit mindestens 82 Personen auf jeden Fall hinter dem französischen, italienischen und deutschen Anteil zurückstand. Mit dem Jahre 1833 war es mit dem Philhellenismus endgültig dahin.

Irm.

JOHANNES KODER, *Ein Athospilger des 19. Jahrhunderts bei den Metochia der Chalkidike*, « Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft », 17 (1968), 117—125.

Die in der Nachbarschaft des Athos gelegenen Halbinseln Kassandra und Sithonia sind wegen ihrer ungünstigen Verkehrslage während der Turkenherrschaft kaum bereist worden. Sie sind indes bemerkenswert wegen der Metochia, der Dependenzen von Athosklostern,

standen doch um die Mitte des 18. Jahrhunderts auf Kassandra von 700 Familien 100 in Abhängigkeit von diesen Klosterwirtschaften. Eine gute Quelle fur das ausgehende 19. Jahrhundert stellt Γ. A. Νικολόπουλος, Περιήγησις εἰς τὰς Ἱερὰς Μονὰς τοῦ Ἁγίου Ὄρους καὶ τῆς Χαλκιδικῆς Χερσονήσου, Athen 1874, dar. Der Abschnitt Περὶ τῶν μετοχίων, erscheint daher hier im korrigierten Wiederabdruck, mit einigen erklarenden Annotationen versehen.

Irm.

HANS-GEORG WERNER, *Geschichte des politischen Gedichts in Deutschland von 1815 bis 1840*, Berlin, 1969.

Das bedeutsame Werk, das erstmalig eine fundierte Übersicht uber die politische Dichtung im Deutschland des Vormarz vermittelt, verdeutlicht zugleich die internationalen Bindungen dieser Lyrik. Ein spezielles Kapitel, S. 112 ff., ist mit Recht der Philhellenendichtung gewidmet, ruhrte doch die griechische Befreiungsbewegung wie keine andere an das bruchige Fundament des christlich-konservativen Herrschaftssystems im damaligen Europa. Ihr schloß sich Adalbert von Chamisso, dem das nachste Kapitel gilt, auf eine Zeitlang an, und Platen, der ebenfalls selbstandig gewurdigt wird, stand unter ihrem Einfluß. Ferner bezieht Werner « die politische Lyrik aus Österreich » und hierbei wieder besonders Lenau in seine Betrachtung ein.

Irm.

Γ. Σ. ΠΛΟΥΜΙΔΕΣ, Ἰωάννης Βελούδης (1811—1890), Βιογραφικὸ σημείωμα, « Θησαυρίσματα », 7, 1970, 267—271

Auf der Grundlage von Archivmaterial werden Leben und Familie des Historikers der griechischen Gemeinde in Venedig, Johannes Veludis, dargestellt, der von 1874 bis 1887 Direktor der Bibliotheca Marciana war.

Irm.

ISIDORA ROSENTHAL-KAMARINEA, *Kostis Palamas und die Wende in der neugriechischen Literatur*, in : *Das Altertum und jedes neue Gute. Festschrift fur Wolfgang Schadewaldt zum 15. Marz 1970*, hgg. v. Konrad Gaiser, Stuttgart, 1970, 215—228.

Kostis Palamas (1859—1943) empfing seine Erziehung durch seinen Onkel, den Leiter einer Hoheren Schule in Messolongi, und stand daher bei seinen ersten poetischen Versuchen unter dem Einfluß der herrschenden puristischen Literatursprache. Dieser Fruhzeit gehoren

auch bereits seine Vaterlandsverehrung (Patridolatreia) und seine schwärmerische Neigung zur Erotik an zwei Züge, welche sein Leben hindurch seine Poesie kennzeichneten. Bald wandte er sich der Volkssprache zu und nahm in sein erstes Buch von 1886 keinen der puristischen Versuche auf. Mit ihm und der an ihn orientierten Generation fand die griechische Dichtung ihren Weg aus einer dahindammernden Romantik zu einem bodenständigen, volksverbundenen, bewußt griechischen Schaffen, das erst nach dem zweiten Weltkrieg durch andere Entwicklungen abgelost wurde.

Irm.

NIKO KAZANTZAKIS, *Rechenschaft vor El Greco.* I: *Kindheit und Jugend*, deutsch von Isidora Rosenthal-Kamarinea, 2. Auflage. Berlin 1964.

Der große griechische Romancier hat unter dem Titel « Ἀναφορὰ στὸν Γκρέκο » autobiographische Aufzeichnungen hinterlassen, die in romanhafter Form weniger den äußeren Lebensweg als vielmehr den inneren Entwicklungsgang des Dichters behandeln. Sie sind von seiner Witwe Helene Kazantzakis herausgegeben worden und erscheinen jetzt auch in deutscher Übersetzung. Der übertragen vorliegende erste Teil behandelt die Vorfahren und Eltern des Erzählers, seine kretischen Kindheits- und Jugendimpressionen, die Athener Studienzeit, die Pilgerfahrten zum Athos, nach Jerusalem und auf den Sinai, schließlich die Stationen Paris und Wien, die Begegnung mit dem Werk Nietzsches. Die irrationalen, metaphysischen Elemente sind in diesem einzigartigen Document humain ungleich starker als in Kazantzakis' Romanen. — Zum vollen Verständnis ware bei einem postum vorgelegten Werk eine Einleitung notwendig gewesen, die sowohl uber den Grad des Manuskriptabschlusses als auch uber die biographischen Fakten informierte; einige einschlagige Bemerkungen auf dem Schutzumschlag konnen dieses Manko nicht wettmachen.

Irm.

ISIDORA ROSENTHAL-KAMARINEA, *Stratis Myrivilis*, « Hellenika », 6, 1969, 3, 15 f.

Stratis Myrivilis (30. Juni 1892 — 9. Juli 1969) wurde mit seinem Antikriegsroman „Das Leben im Grab" (zuerst 1923) der pazifistische Schriftsteller Griechenlands par excellence. Im weiteren Verlaufe seines Lebens gab er freilich die avantgardistische Beigeisterung auf und schwenkte auf die durch die Tradition vorgegebene nationalistische Linie ein — so mit der Neufassung seiner Erzahlung « Krieg » vom Jahre 1953. — Als Beispiele seines Schaffens erscheinen S. 17 ff. ausgewahlte Kapitel aus « Das Leben im Grab » in deutscher Übersetzung von Ulf-Dieter Klemm.

Irm.

Catalogue of Books on Cyprus from the library of D. N. Marangos exhibited during the Congress, Nicosia, 1969.

Aus Anlaß des First International Congress of Cypriot Studies, Nicosia, April 14—19, 1969, wurde eine Buchausstellung veranstaltet, welche sich auf die umfangreiche Spezialbibliothek des Privatsammlers D. N. Marangos gründete. Deren Katalog, der Andreas M. Lois und Costas Stephanou verdankt wird, bringt die betreffenden Titel in alphabetischer Ordnung und stellt eine nützliche Zusammenfassung der Zypernliteratur dar. Eine gleichzeitige systematische Ordnung des Stoffes würde freilich die Brauchbarkeit des Verzeichnisses erheblich erhöht haben.

Irm.

R. BROWNING, *Medieval and modern Greek*. London, Hutchinson University Library, 1969) 153 p., 1 map.

Als Einführung für Altphilologen und gleichermaßen für Neogräzisten wird, demonstriert an zahlreichen Beispielen, die griechische Sprachgeschichte von der Koine bis zur Gegenwart in den großen Linien vorgeführt. In unserem Zusammenhang interessieren vor allem die — in dieser Gestalt neuartigen — Kapitel 5—7 : « Das Griechische in der Türkenzeit », « Die Entwicklung der Nationalsprache », « Die Dialekte des Neugriechischen ». Den Fluß der anregenden Lektüre stört lediglich der Umstand, daß die Anmerkungen, welche Belege und Belegträger verzeichnen, jeweils hinter die einzelnen Kapitel gerückt sind. Letztere werden in der Bibliographie S. 135 ff. zusammengefaßt, die, ohne auf Vollständigkeit zu tendieren, das Wesentliche und Neue enthält. Ein Fachtermini erläuterndes « Glossary » (S. 149 ff.) verwundert in einem Buch, das ohne Sprachkenntnis nicht verstanden werden kann.

Irm.

JOHANNES IRMSCHER, *Die Entwicklung der zyprischen Wissenschaft als Ausdruck der Entwicklung des zyprischen Nationalbewußtseins*, in : *Revolution und Tradition in den Ländern Afrikas und Asiens*, Halle, 1970, 53—64 (Wissenschaftliche Beiträge der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg 1970/5, C 9).

Die geographische Lage, mehr aber noch die geschichtliche und ökonomische Entwicklung haben für Zypern politische Bedingungen geschaffen, denen derzeit nur durch die Erhaltung eines selbständigen zyprischen Staates Rechnung getragen werden kann. Das griechische Staatsvolk Zyperns gehört nicht zur griechischen Nation, ebensowenig wie die türkische Minorität der türkischen Nation zugerechnet werden kann. Die griechische Wissenschaft in Zypern hat sich später und unter schwierigeren Voraussetzungen entwickelt als die Wissenschaft in Griechenland. Umsohöher ist zu bewerten, daß sie auf den von ihr betriebenen, vornehmlich

philologisch-historischen Disziplinen bereits Beachtliches geleistet hat. Ihr gegenuber steht die türkische Wissenschaft erst in den Anfangen. Die Normalisierung der innerzyprischen Verhaltnisse sollte zu einem Zusammenwirken der Wissenschaftler beider Bevolkerungsteile fuhren sowie auf naturwissenschaftlich-technischem Gebiete jene Facher entwickeln, welche unter den Bedingungen des Landes die wissenschaftlich-technische Revolution meistern helfen.

Irm.

L'histoire bulgare dans les ouvrages des savants européens, Sofia, 1969.

Die Bulgarische Akademie der Wissenschaften, insbesondere ihr Institut fur Geschichte und ihr Institut fur Balkanistik, bereiten eine umfassende Geschichte des bulgarischen Volkes vor. Als Vorarbeit und Parergon dieses Vorhabens entstand das vorliegende Werk, das S. Lišev, A. Pantev, V. Paskaleva, R. Pogov und V. Tăpkova-Zaimova erarbeiteten und V. Božinov, S. Damjanov, H. Hristov, N. Todorov, V. Trajkov und Z. Markova redigierten. Es sammelt, beginnend mit der bulgarischen Renaissance, die zugleich den Beginn der wissenschaftlichen Beschäftigung mit Bulgarien bedeutete, Auszuge aus Werken bekannter europaischer Gelehrter, die sich mit Bulgarien befassen. Jeder Autor wird kurz charakterisiert. Folgende Schriftsteller sind herangezogen (die alphabetische Anordnung entspricht der des Werkes): F. Bradaška, J. B. Bury, N. S. Deržavin, Ch. Diehl, Heinr. Gelzer, E. E. Golubinskij, H. Grégoire, Carl Hopf, Const. Jireček, Vuk Karadjić, Léon Lamouche, É. de Laveleye, E. Lavisse und A. Rambaud, L. Léger, L. Niederle, Fr. Rački, G. Schlumberger, A. M. Selišček, Vl. Sis, St. Verković, Stanko Vraz, Gustav Weigend. Die Membra disiecta werden durch ein Namen- und ein geographisches Register zusammengefaßt.

Irm.

SHQIPËRIA ARKEOLOGJIKE (L'Albanie archéologique). Texte par Muzafer Korkuti; matériel préparé par Damjan Komata, Dhimosten Budina, Zhaneta Andrea, photos Mehmet Kallfa, graphiques par Nikolin Baba, Sotir Kosta. Tirana 1971, XII pp. 139 photos. (Universiteti Shtetaror i Tiranes. Instituti i Historise dhe i Gjuhesie. Sektori i arkeologjise).

Ce magnifique album se compose d'une préface en albanais, français et anglais et d'un nombre suffisant de photos illustrant les matériaux archéologiques, notamment de l'époque pré- et protohistorique, de l'âge du bronze et du fer, de la civilisation antique et médiévale. L'Albanie est un pays riche en vestiges archéologiques qui attestent la continuité de la vie humaine en ces lieux depuis l'âge de la pierre jusqu'à nos jours. Avant la dernière guerre mondiale ces vestiges étaient étudiés surtout par des étrangers, qui parfois se sont appropriés les matériaux découverts en leur faisant passer la frontière. Les choses ont maintenant changé : l'Etat a organisé l'enseignement supérieur, il a créé une Commission nationale des antiquités, a réuni les meilleurs spécialistes du pays à l'Institut d'histoire de Tirana et fondé des

musées districtuels dans chaque localité de quelque importance. Des revues spécialisées, telles « Studime historike » et « Studia Albanica » sont devenues indispensables de nos jours pour la connaissance du passé historique des Albanais.

Le présent album est doté dès ses premières pages d'une carte des découvertes archéologiques — celles plus anciennes et celles faites depuis la dernière guerre. Il y figure un nombre important de stations archéologiques explorées notamment au cours du dernier quart de siècle dans tous les districts du pays. L'attention des chercheurs s'est concentrée de préférence sur les vestiges laissés par la population autochtone, sans négliger pour autant ceux de facture hellénique, romaine, byzantine ou turque, qui ont été tous réalisés avec la contribution et par le travail de la population locale. Le latin a légué plus de 550 mots à l'albanais. Quant à la culture gréco-romaine, elle est également présente sur la côte et le long des grandes artères, dans des centres tels : Buthrotum (Butrinti), Phoenice (Finiqi), Antigonea (Jerma), Chimera (Himara), Oricum (Oriku), Amantia (Ploça), Byllis (Hekali), Apollonia (Pojan-Fieri), Antipatrea (Berati), Dimallum (Krotina), Scampa (Elbasan), Dyrrachium (Durresi), Lissus (Lezhā), Scodra (Shkodra) et Drivastum (Drishti).

Une harmonie se dégage de l'ensemble constitué par les monuments historiques, les beautés du paysage, les produits de l'art populaire et les constructions modernes. Le tout, animé de l'optimisme de la génération actuelle, fait de l'Albanie des jours présents l'un des pays les plus attirants.

H.M.

THEODOROS ANAGNOSTES, *Kirchengeschichte* herausgegeben von Gunther Christian Hansen. Akademie-Verlag, Berlin, 1971, XLI, 228 pp. (Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte).

Theodoros Anagnostes (également connu sous le nom latin de Theodorus Lector) vécut à Constantinople au VI^{e} siècle. Il a laissé deux œuvres : une *Historia tripartita* — résumé de Socrate (380— post 439), Sozomène (environ 400—460) et Théodoret (393—466) — et l'*Historia ecclesiastica*, qui raconte les événements les plus importants des années 439—527. Pour la rédaction de ses ouvrages, Anagnostes s'est servi des actes des conciles, sans négliger les autres sources, en fournissant des données fort utiles pour la connaissance de l'époque dont il s'occupe. Un résumé — l'*Epitome* — a été fait au VIII^{e} siècle d'après son *Histoire ecclésiastique*. Malheureusement, les œuvres fondamentales de l'auteur constantinopolitain ne se sont conservées qu'à l'état fragmentaire, ce qui rend bien ingrate la tâche de leur éditeur moderne. Leur dernière édition, publiée dans le vol. 86 de la *Patrologia graeca* (1860) était tout à fait insuffisante. L'auteur de la présente édition a dû travailler pendant six ans avant d'avoir réuni les divers *membra disiecta* en un tout définitif, à la hauteur des actuelles exigeances scientifiques. Il a étudié les différents témoignages concernant Theodoros et ses œuvres, les historiographes postérieurs qui se sont servis de ses œuvres, ainsi que sept manuscrits décrits dans son introduction.

Le matériel ainsi obtenu est distribué en cinq parties : 1° — commentaire des sources ; 2° — texte proprement dit ; 3° — notices historiques ; 4° — rapports avec les sources ; 5° — apparcil critique. Pour l'*Epitome* seulement quatre de ces cinq parties ont été employées (c'est-à-dire la première de notre énumération). L'appendice reproduit quelques échos d'époque tardive, servant à compléter l'image de l'auteur édité. Des index des sources, des noms propres et des mots complètent l'édition.

Il y a parfois une inadvertance dans le choix des formes adoptées, par exemple la leçon Ἡρακλείας Θρᾴκης (p. 31, 18) par rapport à celle ἐν Ἡρακλείᾳ τῆς Θρᾴκης (p. 112, 16). Parfois aussi l'explication donnée à certains termes ou mots de l'index est insuffisante : le titre de Αὐγοῦστα a été attribué par l'auteur à plusieurs impératrices dont le nom aurait dû être mentionné ; en mentionnant les localités Δρῦς, Θαλμωνᾶ, Κιβάλη, Κλαυδιούπολις, il aurait dû en donner leurs correspondants modernes ; compte tenu de l'existence de plusieurs régions appelées Πεντάπολις il aurait été nécessaire de spécifier qu'il s'agit de l'Afrique ; les doublets βασιλίς—βασίλισσα auraient requis une brève explication ; préciser que par Σκυθία (88, 24 et 143, 24) l'auteur entend la *Scythia Minor*, autrement dit la province correspondant à peu près à la Dobroudja actuelle, nous semble nécessaire ; le surnom Σαλοφακίαλος aurait pu trouver une place dans l'index des mots, avec un essai d'explication partant de l'une des composantes : *faciale* ou *facialia* « serviette, essuie-main ».

Il serait à souhaiter que dans les éditions de cette envergure le philologue tâche de prêter concours à l'historien, au sociologue et au théologien.

H. M.

P. L. M. LEONE, *Nicephori Gregoras, « Antilogia » et « Solutiones Quaestionum »*, « Byzantion », XL, 1970, p. 471—516 ; *Nicephori Gregoras, Opuscula nunc primum edita*, « Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia » dell'Università di Macerata, III—IV, 1970—1971, p. 731—782 ; *Nicephori Gregoras, Ad imperatorem Andronicum II Palaeologum Orationes*, « Byzantion », XLI, 1971, p. 497—519.

Ce qui a été déjà imprimé de l'œuvre — aussi riche que variée, mais en partie encore inédite — de l'auteur byzantin Nicephorus Gregoras (1295—1360) laisse généralement à désirer sous le rapport de la qualité de l'édition. Or, le jeune savant italien P. Leone, professeur aux Universités de Lecce et de Macerata, qui a brillamment démontré ses mérites en éditant l'Histoire et les Letres de Ioannes Tzetzes (1110—1180), fournit un appoint essentiel à l'édition intégrale des œuvres de l'ambassadeur impérial byzantin à la cour du roi serbe en 1326. L'éditeur s'appuie surtout sur les manuscrits italiens. Il les décrit et les valorise en latin ; l'appareil critique qui accompagne ces textes mentionne les sources et les versions diverses, en leur apportant aussi des émendations personnelles. Un index des noms propres complète l'ensemble.

Un des ouvrages de Nicephorus Gregoras — les *Solutiones Quaestionum* — a été édité en 1933 par l'helléniste roumain St. Bezdechi, qui travailla sur un seul manuscrit, alors que le savant italien en utilise quatre, en y procédant à certaines améliorations. Notons la prudence et le respect plus grand de l'éditeur italien vis-à-vis de la tradition manuscrite. Par exemple, il garde la forme Ἑλληνίδων (IV, b), alors que St. Bezdechi la remplace par Ἑλλήνων ; de même, l'éditeur roumain ajoute à V, 60 le mot ἄστρων après σφαίρας, ou bien, à VII, 10 le mot εἰπεῖν après συνελόντι — adjonctions jugées superflues. Comme Nicephorus Gregoras était un archaïsant, l'éditeur italien tâche de conserver les formes et les graphies classiques telles : γίγνεται. Ceci ne l'empêche pas, toutefois, de préférer la leçon γίνεται (dans « Annali ... » p. 749, 1) ce qui est une inconséquence. La forme παλιννοστεῖν, p. 754, 95 (qu'on retrouve aussi dans les meilleurs manuscrits de Théophilacte Simocata) était plus indiquée que παλινοστεῖν. Enfin, à la p. 759, 255, on aurait pu maintenir la leçon ἔστιν de A.

Compte tenu de ce que le lexique de Gregoras est conservateur et sobre, l'éditeur n'a pas jugé nécessaire d'ajouter à l'ensemble un index des mots.

H.M.

VITO D. PALUMBO, *Roda ce kattia* (Rose e spine) Con introduzione, transcrizione fonetica, traduzione e note di Paolo Stomeo. Lecce, 1971, XXVIII, 280 p. (Scrittori Salentini a cura del Centro di Studi Salentini Lecce, V).

Quelques îlots linguistiques grecs ont survécu en Italie méridionale, datant de l'antiquité (selon G. Rohlfs) ou de l'époque byzantine (selon d'autres linguistes). Ils ont exercé une certaine influence sur l'évolution des dialectes du sud de l'Italie, mais leur domaine se rétrécit de jour en jour, de sorte qu'à l'heure actuelle ils sont en train de disparaître. Toutefois, une longue cohabitation n'a pas manqué de laisser son empreinte dans la langue aussi bien que dans la physionomie et l'âme des habitants de ces régions. La population d'origine grecque a conservé pendant longtemps sa religion grecque-orthodoxe, parlant et écrivant dans sa propre langue. Elle développa sa propre culture, qui est tout à fait remarquable. Le dernier grand représentant de cette culture a été le poète Vito D. Palumbo (1854—1918), né à Calimera et instruit dans les écoles d'Otrante, Lecce, Florence et Naples. Par la suite, il devait enseigner dans différentes écoles de l'Italie méridionale, entretenant des étroites relations avec les grandes personnalités européennes de son époque. Doué d'une sensibilité hors série, il a traduit dans son dialecte natal les poésies de la Grèce antique et de la littérature latine, ainsi que les chefs-d'œuvre des poètes italiens, français, allemands ou anglais. Notons aussi qu'il a traduit entre autres une poésie de la poétesse roumaine Matilda Cugler-Poni. Mais la partie la plus durable de son œuvre reste sans doute sa propre œuvre poétique, d'une double veine : lyrique et sociale. Le poète vibrait à la souffrance des pauvres gens. D'autre part, il a consacré sa vie à la lutte pour maintenir la langue et la culture héritées de ses parents.

Le mérite de Paolo Stomeo, professeur de langue et littérature néogrecques à l'Université de Lecce, est d'avoir étudié avec soin les périodiques de l'époque et les écrits de Vito D. Palumbo, afin de réunir ses poésies dans un volume. Il a procédé avec toute l'attention requise à la transcription des textes grecs en caractères latins, en leur adjoignant aussi une artistique traduction italienne. Le tout est précédé d'une belle et substantielle introduction. Grâce à ce travail, l'œuvre du poète devient plus accessible au public grec et italien. Elle sera en outre très utile aux linguistes, leur facilitant une connaissance plus approfondie des parlers grecs de l'Italie méridionale.

H. M.

I. DURIDANOV, *Kolektiva auf* -ar *aus Pflanzenbezeichnungen in der serbischkroatischen und bulgarischen Toponymie.* Makedonska Akademija na Naukite i Umetnoste. Četvrto zasedanie na medjunarodnata komisija za slovenska onomastika, Skopje, 1971, p. 77—87.

L'auteur a rassemblé et étudié 209 noms avec le suffixe *-ar* de la Bulgarie occidentale, Macédoine, Serbie, Croatie, Herzegovine et Slovénie, fréquents notamment dans le carré délimité par les villes de Sofia, Skopje, Sarajevo et Belgrade On peut citer, par exemple à ce propos les noms bulgares de : *bukar* « forêt de hêtres », *Čerešar* (rivière près de Golešovo, distr. de Sandanski) de *čereša* « cerisier », *Topolar* (village près de Granitovo, distr. de Kranovgrad) de *topola* « peuplier » ; en Macédoine : *Leštar* (forêt près de Zelengrad, distr. de Kratovo) de *leska* « coudraie » ; *Lukar* (champ près de Konopište, distr. Tikveš) de *luk* « ail » ; *Slivar*

(lieu boisé près de Belica) de *sliva* « prunier »; en serbocroate : *lipar* « forêt de tilleuls », *šumar* « jeune forêt », *topoljar* « forêt de peupliers » , etc.

Le modèle de ces formations est recherché soit dans la langue latine (comp. les noms en *-arium*: *rosarium, violarium*), soit en roumain (comp. *feregar* « fougeraie », lieu planté de fougères; *frunzar* « feuillée »; *tufar* « hallier »). La conclusion à tirer de ces exemples vient renforcer la thèse du slavisant N. van Wijk qu'une population romane a survécu parmi les Bulgares et les Serbocroates jusqu'au XII^e siècle, en marquant la toponymie et le vocabulaire.

H. M.

Dicționarul Limbii Române (*Dictionnaire de la langue roumaine*). *Nouvelle série, tome VIII, I^{ère} partie, lettre p* (*p — păzui*). Bucarest 1972, VIII, 357 pp. (Academia Republicii Socialiste România).

La série des volumes du grand dictionnaire continue de paraître avec régularité. Il y a quelques corrections à faire au présent volume : p. 91 *paradosi* est dérivé de *paradosis* et non directement de παραδίδω ; p. 103 *paraponisi* s'explique par l'aoriste παραπόνησα ; p. 125 *parigorisi* dérive également de l'aoriste παρηγόρησα ; p. 152 *partid* vient du ngr. παρτίδον, alors que la variante *partit*, imitée de l'it. *partito*, n'a pas survécu ; p. 182 *pat* « lit » vient du mgr. πάτος « couche, plancher »; p. 189 *palimă* est antérieur au XVI^e siècle et il a pénétré dans le langage courant par la voie de la littérature religieuse, comme un reflet du mgr. πάθημα.

Pour le mot *pălărie* « chapeau », il est difficile d'admettre comme point de départ l'it. *cappelleria*, puisque en roumain il est déjà attesté au XVII^e siècle, époque où il n'y avait pas chez nous des magasins de chapeaux. Nous avons donné, pour notre part, une explication plus vraisemblable à ce mot, dans notre article *Zum Begriff « Hut » in den südosteuropäischen Sprachen, Serta Slavica in memoriam Aloisii Schmaus, Gedenkschrift*... Munich, 1971, p. 499—503. Même un écrivain populaire du médio-grec, tel Theodoros Prodromos au XII^e siècle, utilisait le mot ἀπαλαρία ou ἀπαλαρέα dans le sens de « assiette circulaire ». Il est également attesté en Italie (*appallarea*) entre les VI^e—IX^e siècles, avec la même signification. Du byzantin, le mot passa chez les Aroumains (*pălărie*), les Albanais (*palare*), les Monténégrins (*paralija*), les Bulgares (*paralija*) et dans le grec moderne (ἀπαραλία) avec le sens d'« assiette, petite table ronde ». Le mot a donc rayonné dans un vaste espace, véhiculé par les représentants de la culture byzantine. La supposition qu'il aura passé chez les Roumains aussi en gardant le même sens (d'assiette, petite table ronde) s'avère, par conséquent, plausible. Lorsque les premiers chapeaux de forme circulaire furent importés dans leur pays, les Roumains les ont désignés par un mot déjà entré dans la langue : *pălărie*, s'inspirant sans doute de la forme de l'objet. Il s'agirait donc d'un mot d'origine byzantine dont le sens initial était « assiette ». Malheureusement, le sens primaire (assiette) de *pălărie* n'est pas attesté en roumain, qui ne le connaît que dans son sens dérivé de « chapeau ». Cette circonstance a rendu plus difficile la précision de l'étymologie du mot roumain *pălărie* « chapeau ».

H. M.

Cartulary A of the Saint John Prodromos Monastery. Facsimile edition with an introduction by Ivan Dujčev,«Variorum Reprints,» London, 1972, VI, 265 p.

Habent sua fata libelli! Les archives du monastère Saint-Jean-le Prodome, situé sur le mont Ménécée (Menoikeon), non loin de Serrès, au nord-est de Thessalonique, étaient connue depuis près d'un siècle. Elles renfermaient différents documents datant de 1297 à 1800, et tout particulièrement 45 documents concernant les rapports de propriété au XIV^e^ siècle, rédigés en grec et émis par les empereurs byzantins (10 d'entre eux par Etienne Dušan, le souverain de la Serbie). La guerre de 1914-1916 avait fait disparaître les originaux, les textes n'étant connus que par différentes copies. En 1934, Alexandre Soloviev a essayé d'en donner une édition d'après trois copies conservées à Belgrade, mais il a procédé arbitrairement et a commis des erreurs. En 1935 a paru l'étude de F.Dolger, qui faisait ressortir la valeur des documents. Puis, en 1937, par les soins de M. Jugie, paraissait une édition meilleure, mais également d'après des copies et dépourvue d'un commentaire suffisant. Enfin, en 1955, on a bénéficié de l'excellente édition d'André Guillou, faite elle aussi, il est vrai, d'après des copies tardives, mais sur la base d'une analyse attentive du contenu et comprenant un commentaire et un index. Cette édition révèle la richesse de ces sources et l'importance de leur terminologie pour l'étude de différents aspects de la culture byzantine. Citons ainsi, dans le document n° 35, datant de 1339—1342, à la ligne 44, le nom propre de Βλάχος en rapport avec certaines obligations contractuelles envers le monastère. Un terme qui apparaît assez fréquemment est celui de ζευγολατεῖον « terrain, surface de terre que l'on peut labourer avec deux bœufs ». Intéressants, aussi, les titres des dignitaires, les divisions administratives, les formes de propriété, les noms d'ustensiles.

C'est dans cette situation provisoire que l'on se trouvait lorsque, en 1957, V. Urbánková et I. Dujčev ont signalé l'existence d'un original à la bibliothèque de l'Université de Prague. A la suite d'une vérification minutieuse, I. Dujčev a confirmé la nouvelle et a annoncé qu'il avait entrepris l'élaboration d'une édition définitive. Jusqu'à la parution de celle-ci, il a décidé de publier une édition en fac-similé de l'original de Prague, afin de venir plus rapidement en aide aux chercheurs. Cet original comprend 262 pages et il est reproduit d'après les procédés techniques les plus modernes.

H. M.

HANS-MARTIN GAUGER, *Wort und Sprache. Sprachwissenschaftliche Grundfragen,* Tubingen, 1970, S. 130; ders. *Zum Problem der Synonyme,* Tübingen, 1972, S. 150 [160].

Das Erscheinen einer neuen Sammlung unter dem Titel « Konzepte der Sprach- und Literaturwissenschaft » macht aufmerksam auf die Bemühungen, die es in Deutschland im Zusammenhang mit diesen Forschungen gibt, auf die Bedeutung, die man ihnen im Unterricht beimisst, sowie auf die Erscheinung eines Beitrags überhaupt, dessen Wirksamkeit um so grosser ist, je schneller er im Druck erscheint. Sie ist eine gewissermassen analoge Sammlung zur bei uns im Lande erscheinenden « Universitas », die mehrere Bande herausbrachte, worunter wir nur Hubert Paul Hans Tessings *Das Problem der Perioden in der Literaturgeschichte*; Roman

Ingardens *Über den Gegenstand und die Aufgaben der Literaturwissenschaft*; Uriel Weinreichs *Erkundungen zur Theorie der Semantik*; Helmut Hennes *Prinzipien und Probleme der Lexikographie*, Hans-Martin Gaugers *Wort und Sprache* nennen.

Der Autor des Bandes *Wort und Sprache* ist ordentlicher Professor fur Romanische Philologie an der Universität Freiburg i. Br. Seine Schriften : *Wortgestalt und Wortinhalt im Französischen und im Spanischen*; *Die Semantik in der Sprachtheorie der transformationellen Grammatik*; *Durchsichtige Worter* bezeugen, dass er auf dem Gebiete theoretischer Fragen bezüglich des Wortes und der Sprache zu den bedeutenden Fachleuten gehort. Erfullt von dem Wunsche, das Interesse eines je grosseren Leserkreises zu wecken, schatzt der Autor : « Wissenschaft muss nicht nur « wissenschaftlich », sie muss auch interessant sein ; sie muss das jeweils Interessante an ihren Gegenstand, dasjenige, worum willen allein es sich lohnt, ihn zu erkennen, zu ihrem Thema machen. Das Ideal in der Sprachwissenschaft wäre eine die Vielfalt ihres Gegenstandes, der Sprache des Menschen, widerspiegelnde Vielfalt konkurrierender, sich gegenseitig helfender, in standigem commercium stehender Betrachtungsweisen » (S. VIII).

In den vier Kapiteln der Arbeit werden folgende wichtige Probleme behandelt : 1. Sprachbewusstsein und Sprachwissenschaft ; 2. Das Wort — Zeichen und Name ; 3. Der Inhalt des Wortes ; 4. Die Form des Wortes.

Der Verfasser beurteilt als personlichen Beitrag die Stellungnahme und den persönlichen Standpunkt, die sich aus der Auseinandersetzung mit früheren Autoren ergeben. Dadurch dass sich H.-M. Gauger mit fruheren Standpunkten im Zusammenhang mit den jeweiligen Problemen auseinandersetzt, gewinnt seine Arbeit den Charakter einer Mikromonographie. Eine strenge, kritische Analyse früherer Formulierungen führt sogar zur Überprüfung einiger schon in der Fachliteratur übernommener Thesen. Wir beziehen uns im besonderen auf das I. Kapitel, worin sich der Verfasser mit dem Verhältnis—linguistisches Bewusstsein und Sprachwissenschaft — beschäftigt. Es lasst sich keine Sprache ohne Subjekt auffassen, in dessen Bewusstsein sie gefestigt wird. Sprache ohne Bewusstsein gibt es nicht : Reflexivität, « objektive » Einheit der Sprache und der « Metasprache » ist wesentlicher Zug einer « naturlichen » Sprache. Indem sich der Forscher in die bewusstseinscigene linguistische Lage oder in die bewusstseinsfremde Lage des Sprechers versetzt, gelangt er zu verschiedenen Schlussfolgerungen in der Einschätzung einiger Phänomene. Die besondere Bedeutung dieser These fur die Forschungen der balkanischen Linguistik erübrigt sich (die Studie A. Mirambels *Sur la notion de « conscience linguistique »*, in « Journal de psychologie normale et pathologique », 55 (1958), S. 266—301 wird dauernd zitiert). Die Analyse auf Grund der psycholinguistischen Methoden von Entlehnungen innerhalb der Sprache, die entlehnt, und die Bezugnahme auf die Art, wie sie nicht nur in das sprachliche System sondern auch in das Sprachbewusstsein der Sprecher eingegliedert werden, die Art, wie die Sprecher die « neuen » Worter im Bewusstsein von den zur Sprache gehörigen unterscheidet, wird zur Ausweitung der Forschung der wissenschaftlichen Zwischengebiete führen.

Neue Deutungen der Theorien über das Wort, über seine Form und Bedeutung sind auch in den übrigen Kapiteln anzutreffen. Hervorzuheben ist die Problemstellung hinsichtlich der « Abgrenzung » des Wortes (S. 48) oder der Definierung des Wortes (S. 86) : « Die sprachwissenschaftliche Definition muss eine Realdefinition sein ».

Wichtige Feststellungen beziehen sich auf die Synchronie und Diachronie, wenn der Autor etwa beweist, dass im Bewusstsein des Sprechers, im linguistischen Phänomen, der diachronische und der synchronische Aspekt « kopräsent » sein können. « Da der Begriff der Synchronie in seiner üblichen Ausprägung sich von der historischen Sprachbetrachtung in dem genannten doppelten Sinne nicht wirklich gelöst hat, machen wir ihn und nicht zu eigen und ersetzten ihn durch den der Kopräsenz » (S. 17).

Auf Grund einer reichhaltigen, jedoch gut ausgewählten Bibliographie erweist sich dieser « Ansatz zu einer wissenschaftlichen Sprachbetrachtung » wie H.-M. Gauger seinen Beitrag zu *Wort und Sprache* nennt, als eine Arbeit mit zahlreichen originellen Anregungen. Im Zusammenhang mit der Bibliographie wäre zu bemerken, dass der Autor unerklärlicherweise verzichtet hat, die Arbeiten Al. Rosettis *Sur la définition du mot*, in « Acta linguistica », B. IV (1944) und *Le mot*, Copenhague — București, 1947 anzufuhren.

In der Folge soll noch das letzterschienene Buch H.-M. Gaugers *Zum Problem der Synonyme* vorgestellt werden, zumal die Arbeit über die Synonyme bereits geschrieben war, als *Wort und Sprache* gedruckt wurde, (sie ist namlich ein Kapitel der 1960 erschienen Dissertation), so dass das Kapitel über die Synonyme aus *Wort und Sprache* eigentlich die Folge eines vorhergehenden Studiums darstellt, jedoch in endgultiger Form mit den theoretischen Einsichten des Forschers angereichert wurde.

Das Buch besteht aus folgenden Kapiteln: Begriff der Synonymie; Unmöglichkeit vollkommener Bedeutungsgleichheit; Synonymie — ein Fall von mehrfacher Bedeutung; Die Leistung der Synonymie; Die Synonymie im Sprachbesitz und in der Sprachäusserung.

H.-M. Gaugers Beitrag fügt der Synonymie, einem der meistdiskutierten sprachwissenschaftlichen Begriffe, neue Koordinaten bei. Der Autor ist der Ansicht, dass die « klassische » Definition falsch ist und schlagt eine andere vor, wonach die Synonymie die Ähnlichkeit von Bedeutungen darstellt: « Die Synonymität ist ein Verhältnis semantischer Ähnlichkeit zwischen zwei oder mehreren Wortern ». Die Sprache benötigt keine Identität der Bedeutungen, weil sie andere Moglichkeiten besitzt, eine vollige Identitat der Bedeutung von Aussagen durch eine „Nonsynonymie" der Kontexte zu schaffen. Diese Feststellungen haben ihren Ausgangspunkt bei der Unterscheidung zwischen dem « synonymischen » Kontext, worin Synonyme unterschiedlich gebraucht werden, und dem « nonsynonymischen » Kontext, worin die Unterschiede zwischen zwei oder mehreren Wortern verschwinden. Es seien einige vom Autor angeführte Beispiele genannt: [Er] ahnte, er wusste nicht (S. 88); C'est ne pas de l'orgueil, c'est de la fierté legitime (S. 92); Beispiele für einen « nonsynonymischen » Kontext — non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine (S. 95).

Natürlich lässt sich im allgemeinen nicht behaupten, dass es in der Sprache keine Wörter mit identischer Bedeutung gibt. Die Situation in der Sprache, in semasiologischem Sinn, die sich von der Sprechsituation unterscheidet, d.h. in onomasiologischem Sinn, erklärt die Gultigkeit der Behauptung nur für den ersten Fall.

Die Überlegung , dass die Synonymie als eine Ähnlichkeit von Bedeutungen nicht als Gegensatz zur Polysemie aufgefasst werden muss, weil die beiden Phänomene nicht auf der gleichen Ebene der Sprache stattfinden, ist unseres Wissens auch zum ersten Mal bei Gauger anzutreffen.

Die Arbeit gehört zu den „offenen" Schriften, die auch subjektive Faktoren in die Diskussion des linguistischen Phänomens einbeziehen und die den Reichtum der Sprache nur auf Grund der historischen, sozialen, kulturellen und psychischen Bedingtheit erklären zu glauben können. Die Synonyme sind eine der Ausdrucksformen dieses Reichtums und gewiss die bedeutendste: sie schliessen zahlreiche feine Unterschiede ein, die aus der Einprägung phonischer Formen in das relieflose Material dank der Erfahrung der Welt und der Gesellschaft selbst im Laufe der Zeit hervorgegangen sind (S. 136).

Z. M.

VASILE ARVINTE, *Die deutschen Entlehnungen in den rumänischen Mundarten* (*Nach den Angaben des Rumänischen Sprachatlasses*), Berlin, Akademie-Verlag, 1971, X S. + 236 S. + 49 Karten.

Diese Arbeit des rumänischen Forschers Vasile Arvinte aus Iaşi stellt die erweiterte Fassung der 1962 an der Philosophischen Fakultät der Humboldt-Universitat zu Berlin vorgelegten Dissertation *Împrumuturi germane în graiurile populare româneşti* (*pe baza Atlasului lingvistic român*) dar. Sie wurde ins Deutsche von Siegfried Bronsert übersetzt und hat die gründliche Auswertung des Rumanischen Sprachatlas zur Voraussetzung. Sie setzt sich nicht zum Ziel, alle deutschen Bestandteile des rumänischen Wortschatzes aus Vergangenheit und Gegenwart zu behandeln. Die deutschen Elemente der rumanischen Mundarten werden in der vorliegenden Arbeit wie folgt behandelt: zuerst werden die häufigsten und bedeutendsten deutschen Lehnworter im Dakorumanischen und danach die deutschen Lehnworter im Istrorumänischen erortert. Von den rumanischen Dialekten weisen bekanntlich nur der dakorumanische und der istrorumanische Lehnworter aus dem Deutschen auf, und zwar dank der unmittelbaren Beruhrung der Sprecher der beiden Sprachen. Die Aromunen und Meglenorumanen hatten keine Kontakte dieser Art.

Arvinte geht in seiner Arbeit nach der sprachgeographischen Methode vor, was ihm ermöglicht, « für eine grosse Anzahl von Wortern die Verbreitungsgebiete festzulegen, die verschiedenen Wortschichtungen, die sich im Laufe der Zeit heransbildeten, zu unterscheiden und die Konkurrenz zwischen den verschiedenen Synonymen zu zeigen » (S. 10). Mit Hilfe dieser Methode konnte der Verfasser Ausbreitung und Entwicklung, bzw. Untergang vieler Worter untersuchen und gleichzeitig auch einen Zusammenhang zur Kulturgeschichte herstellen.

Die Abfassung einer solchen Monographie bleibt ein wichtiger Erfolg der rumanischen Sprachwissenschaft.

Z. M.

PÉTROS BRAÏLAS-ARMÉNIS, Φιλοσοφικὰ Ἔργα (Œuvres philosophiques). Tome Premier. Textes établis, annotés et présentés par E. Moutsopoulos et Catherine Dodou, Thessalonique, 1969, 534 pages et 2 planches.

Ce *Corpus philosophorum graecorum recentiorum* édité par l'Institut de Recherches de Thessalonique est destinée à combler une lacune depuis longtemps ressentie dans le domaine de l'histoire des idées. C'est Evanghélos Moutsopoulos, professeur à l'Université de Thessalonique, qui s'est chargé de la direction de cette œuvre, dont le premier tome est consacré aux écrits de Pétros Braïlas-Arménis, penseur grec qui fut à la fois philosophe, juriste et homme politique.

Né en 1813 à Corfou, ce penseur fit ses études à Bologne, à Genève et à Paris. Licencié en droit de l'Université de Paris, il fut nommé juge à Zante en 1841. Après un an, il s'établit à Corfou, où il participa au mouvement national grec et lutta pour la réunion des Iles Ioniennes à la Grèce. Il fut ministre plénipotentiaire de Grèce à Londres (1867—1873), à Pétersbourg (1876—1880), à Paris (1880—1882) et de nouveau à Londres (1882—1884). Il est décédé en 1884. Ses écrits philosophiques et juridiques révèlent un véritable penseur européen, représentatif aussi pour l'histoire de la culture grecque moderne.

En éditant en collaboration avec Catherine Dodou les œuvres de Pétros Braïlos-Arménis, le professeur E. Moutsopoulos rend un réel service aux chercheurs de l'histoire des idées modernes. Le tome comprend un avant-propos et un exposé introductif signés par le directeur de la collection (p. IX—XXXV), une présentation biographique et bibliographique (p. XXXVI—LXIX), une note sur les éditions et les manuscrits grecs (p. 1—13). Les textes édités concernent les suivants travaux de l'auteur : *Essais sur les idées premières* (p. 15—203), *Éléments de philosophie théorique et pratique* (p. 207—374), *La théorie et la pratique ou la science du bien* (p. 377—526).

Du point de vue bibliographique, les œuvres sont classées en six écrits non-philosophiques, quarante et un écrits philosophiques, une traduction des travaux philosophiques et deux traductions des travaux non-philosophiques. Bien qu'un peu arbitraire, ce classement bibliographique offre aux lecteurs, dès le début, une orientation générale dans les principaux domaines de la pensée de l'auteur.

Dans ses écrits, Pétros Braïlas-Arménis examine d'une façon parfois critique les conceptions de Platon et d'Aristote ; il retient certaines idées des penseurs écossais Thomas Reid et Dugald Stewart, des anglais Roger Bacon et John Locke, ainsi que des allemands Leibnitz et Kant, pour édifier un système sensiblement éclectique. Pour former un corps de doctrine, le penseur grec adopte les differents systèmes de ses devanciers et de ses contemporains ; de cette manière, il a favorisé dans l'opinion de ses éditeurs le développement de la philosophie moderne sur les bases de la pensée de Platon.

Comme juriste et philosophe du droit, Pétros Brailas-Arménis insiste sur l'importance théorique et pratique du droit naturel. À l'Université de Paris, il avait suivi les cours sur le droit naturel faites par le philosophe Théodore Jouffroy. Par ses théories sur le droit naturel, le penseur grec fut à son époque et dans son pays un idéologue progressiste.

Un côté plus pratique de ses écrits sur le droit se dégage de l'analyse des institutions juridiques : la famille, la propriété, les successions, les contrats. Ses conceptions sur le droit public proclament le devoir de l'État moderne de garantir la liberté politique des hommes. En matière de droit international, le penseur exprime des conceptions qui sont encore valables ; il estime que la guerre doit être éliminée de la pratique internationale comme moyen de régler les litiges entre les États.

Précision dans l'édition du texte et érudition dans les notes et explications, voilà des qualités qui marquent un début heureux du *Corpus philosophorum graecorum recentiorum*.

G. C.

ʼΑΘΑΝΑΣΙΟΣ ΧΡΙΣΤΟΠΟΥΛΟΣ, ʼΑΠΑΝΤΑ (Athanasie Hristopoulos, Oeuvres complètes). Edition publiée par les soins de G. Valetas, Athènes, 1969, XIV + 624 p

La nouvelle édition des œuvres du poète grec Athanasie Hristopoulos, surnommé le nouvel Anacréon de Grèce, est une des meilleures et nous devons relever l'effort déposé par l'infatiguable historien littéraire grec G. Valetas, ainsi que l'appui accordé par l'association « Φίλοι Βυζαντινῶν Μνημείων καὶ ʼΑρχαιοτήτων νομοῦ Καστορίας » (Les amis des monuments byzantins et des antiquités du district Castoria), qui a pris à sa charge tous les frais d'impression, rendant ainsi possible la publication de l'édition.

En tête du volum se trouve une substantielle introduction dans laquelle G. Valetas présente en détail de la vie et de l'œuvre du poète Hristopoulos.

Après s'être occupé brièvement, surtout du point de vue culturel, de la ville natale du poète, Castoria, l'éditeur brosse la biographie de Hr., qui comme l'on sait, a vécu à Bucarest avec de courtes interruptions depuis 1812 jusqu'à sa mort, survenue en 1847. L'éditeur fait de nouvelles précisions, mais quelques affirmations nous semblent être contestables.

En parlant, à la 11-ème page, de la femme de Hristopoulos Valetas dit que « οὔτε ξέρουμε, ἂν κατὰ τὴν κηδεία του, στὴν ὁποία λείπει, ἦταν πεθαμένη ἢ χωρισμένη » (nous ne savons pas si le jour de son enterrement, auquel elle n'avait pas été présente, elle était morte ou séparée de lui) (p. 11). Or nous savons que dans l'oraison funèbre prononcée par le protosinghelos Dionisie, directeur du séminaire dirigé par la St. Mitropolie et qui était un grand ami du défunt, affirme que se retirant de la vie politique afin de vivre au sein de sa famille, composée de sa femme bien-aimée et de son fils, le défunt menait « une vie vraiment philosophique[1] ». Nicolas Koritzas, le biographe de Hristopoulos affirme à son tour que le poète a vécu avec sa femme en pleine harmonie et qu'à sa mort il lui a laissé tout ce qui est resté après une vie très pondérée[2].

Valetas écrit que Hristopoulos a été nommé en 1812 grand logothète des causes étrangères, mais il ne précise pas la date jusqu'à laquelle il a occupé ce poste. On sait que Hristopoulos a quitté ce poste en 1817 quand il fut remplacé par Petrache Ritoridis.

Arrêtons-nous un peu sur la précieuse biographie publiée par Nicolas Koritzas en 1853, très tôt après la mort du poète. Lorsque nous nous sommes occupés, en 1957, de l'édition critique de la *Législation Caragea*, faite par Hristopoulos, nous avons affirmé que Const. Triandafilopoulos et G. Valetas ont pensé que cette biographie de Hristopoulos a été écrite par lui-même[3]. Notre affirmation était basée sur ce qu'avait écrit Valetas : « Ὁ μακρὸς πρόλογος πηγὴ βιογραφικὴ γραμμένος ἀπὸ τὸν ἴδιο τὸν ποιητὴ » (Une longue introduction, source biographique, écrite par le poète lui-même), dans Γενικὴ Ἑλληνικὴ Βιβλιογραφία (Bibliographie générale grecque), (Athènes, 1936, fasc. 1 p. 9). Valetas a changé d'avis entre temps, et il montre, dans la présente édition que nous n'avons pas admis son avis, mais il soutient quand même, plus loin, que « le poète prend aussi une grande part à la rédaction de cette biographie ». Nous croyons qu'il n'est plus nécessaire d'insister, car n'importe qui lira les affirmations de Valetas, se convaincra facilement qu'il est d'accord avec nous, étant donné qu'il ne soutient plus actuellement que l'introduction aurait été écrite en entier par Hristopoulos et il admet aussi Koritzas comme collaborateur du poète, chose que nous ne contestons pas.

En ce qui concerne la formation culturelle de N. Koritzas, nous ne sommes pas d'accord avec l'appréciation donnée par Valetas : « Ὁ Κορυτζᾶς δὲν ἦταν λόγιος, ὁμολογεῖ τὴν ἀδυναμία του κι'ἐπικαλεῖται τὴν εὔνοια τῶν ἀναγνωστῶν του » (Koritzas n'a pas été un intellectuel, il avoue sa faiblesse et invoque la bienveillance de ses lecteurs) (p. 601). Et il dit un peu plus haut, au sujet de Koritzas « γιὰ τὸν ἐνθουσιώδη αὐτὸν θαυμαστὴ καὶ ὀπαδὸ τῶν γλωσσικῶν ἰδεῶν τοῦ Χριστοπούλου δὲν κατέχουμε βιογραφικὰ στοιχεῖα (au sujet de cet enthousiaste admirateur et disciple des idées linguistiques de Hristopoulos nous n'avons pas de données biographiques). Dans l'article que nous avons écrit au sujet de la Législation Caragea, qui figure au no 281 de la bibliographie de Valetas, nous avons donné quelques informations biographiques sur Koritzas, d'où il résulte qu'il fut un homme

---

[1] Voir N. Camariano, Ἕνας ἄγνωστος ἐπικήδειος λόγος γιὰ τὸν Ἀθανάσιον Χριστόπουλον καὶ μιὰ ἐπίσης ἄγνωστη ἐλαιογραφία τοῦ ποιητοῦ (Une oraison funèbre inconnue faite pour Athanasie Hristopoulos et un tableau à l'huile du poète, inconnu aussi) dans la revue « Μακεδονικά », IX (1969) et en tiré à part. Le texte du l'oraison funèbre, en traduction grecque, est reproduit par Valetas (p. 592—595) d'après notre article.

[2] Ed. Valetas, p. 144.

[3] Nestor Camariano, *Despre noua ediţie a Legiuirii Caragea* (Sur la nouvelle édition de la Législation Caragea), « Studii », X (1957), no 1, p. 181.

cultivé et que c'est par modestie qu'il invoque la bienveillance de ses lecteurs. Il a éte élève de l'Académie princière de Bucarest et a continué ses études à Paris; il a été aidé par le prince de Moldavie, Mihai Suţo, qui donna une bourse de 1 500 francs, afin qu'il n'interrompe pas ses études dans la capitale de la France. De Paris, il est venu à Bucarest, où il fut nommé professeur.

Valetas publie aussi, un tableau biographique chronologique, qui sera très utile aux chercheurs. Vient ensuite la bibliographie des œuvres de Hristopoulos, ainsi que la bibliographie de tout ce qui a été écrit au sujet du poète grec.

Arrêtons-nous un instant sur certaines éditions des *Poésies* de Hristopoulos. Valetas, en décrivant la première édition de 1811, dit que le lieu d'impression n'est pas mentionné sur la page de titre, mais il affirme que c'est Vienne (p. 34). Nous avons écrit, il y a déjà quelques années, qu'à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine se trouve un exemplaire de cette édition où en dehors de l'année 1811 se trouve aussi le lieu : 'Ενετίησι (Venise). Nous avons émis l'avis à cette occasion, qu'il ne peut s'agir d'une édition vénitienne, mais d'une édition vienneoise.[4]

L'édition comprend : les poésies, le drame d'Achille, ainsi que les œuvres politiques, philosophiques, historiques et linguistiques de Hristopoulos.

Nous voulons ajouter, en ce qui concerne le drame « Achille » qu'il a été représenté sur a scène du premier nouveau théâtre d'Athènes le 31 mai 1836. L'information est fournie par N. Bees[5].

Valetas publie, à la fin, 6 lettres de Hristopoulos à son ami de Grèce, Athanasie Psalidas. Les lettres ont été publiées en 1961 par C. A. Diamantis et Valetas précise à la p. 62, qu'il veut, par cette nouvelle publication, corriger certaines erreurs qui se trouvent dans l'édition de Diamantis. Et cependant, nous voyons que la date de la cinquième lettre n'a pas été résolue : Νοεμβρίου έ' [1818;] (novembre 5 [1818?] (p. 590). En jugeant d'après le contenu de la lettre, nous pouvons conclure que cette lettre a été écrite par Hristopoulos à la veille de son départ de Constantinople à Bucarest, dans la suite du nouveau prince de Valachie, Ioan Caragea, qui eut lieu le 5 novembre 1812 et non en 1818, comme le suppose Valetas. Hristopoulos parle, dans cette lettre, de la première édition de ses poésies, parues en 1811.

A la fin du volume se trouvent quelques notes critiques qui selon nous auraient dû être placées auprès des œuvres auxquelles elles se rapportent.

Aux p. 611—614 se trouve un glossaire, aux p. 615—616 les titres des poésies de Hristopoulos, aux p. 617—618 une liste de poésies d'après leur premier vers et un index de noms propres des gens et des lieux, dans lequel se sont faufilés aussi certains termes comme γυναῖκες, γυναικοκρατία, δεκαπεντασύλλαβος etc. Il est regretable que Valetas, imitant ses prédécesseurs, ait publié à la p. 574, un portrait du poète qui représente, en réalité, le prince de la Valachie, Alexandre Ghica.

---

[4] Nestor Camariano, Προσθῆκες, συμπληρώσεις καὶ διορθώσεις στὴν 'Ελληνικὴ Βιβλιογραφία τῶν Δημ. Γκίνη καὶ Βαλ. Μέξα (Additions, complètements et corrections à la Bibliographie grecque de Dim. Ghinis et Val. Mexas, 1800—1839), dans « Νέον Κράτος » IV (1940), fasc. 37, p. 897.

[5] N. Bees, Τὸ πρῶτον νεοαθηναικὸν θέατρον, .. (Le premier nouveau théâtre d'Athènes...), publié dans « Νέα 'Εστία », du 15 novembre 1938, p. 1518. L'article de Bees n'est pas venu à la connaissance de Valetas.

Il est incontestable que G. Valetas a réussi, par ses efforts et son zèle, à publier la meilleure édition des œuvres d'At. Hristopoulos et à présenter le Nouvel Anacréon avec plus de compétence que ses devanciers. Nos observations ne diminuent pas la valeur de l'édition qui sera d'une grande utilité aux hommes de lettres et aux historiens littéraires grecs et étrangers.

N. C.

PAN. MOULAS, Βιβλιογραφία Ἑλληνικῶν συμμείκτων *Α'*. (*1888—1961*). Ἔκδοσις δευτέρα (Bibliographie des miscellanées grecques. I (1888—1961), II-ème édition), Athènes, 1969, VIII + 119 p.

Ce volume s'ouvre par une courte présentation faite par C. Th. Dimaras, directeur du Centre de Recherches Néo-grecques, dans laquelle il montre l'importance et l'utilité de cette bibliographie, dont la première édition a été rapidement épuisée, et par une introduction de l'auteur de la bibliographie.

Les volumes sont décrits analytiquement et pour que l'analyse soit plus facile, l'auteur a bibliographié les collections d'études dans l'ordre chronologique, donnant un numéro à chaque volume. C'est ainsi qu'au total, un nombre de 44 collections sont bibliographiées, la première datant de 1888 et la dernière de 1961. L'auteur précise que les collections parues dans certaines revues ou annuaires ne sont pas bibliographiées.

Moulas a inscrit, en premier lieu, les études portant la signature des auteurs dont les noms sont placés en ordre alphabétique; viennent ensuite les études anonymes, les préfaces, les notes, etc., qui ne respectent pas l'ordre des publications à l'intérieur de la collection. Dans le cas où la collection a plusieurs volumes, la description des études n'est pas faite par volume, mais en ayant en vue leur totalité.

Les auteurs sont présentés suivant l'alphabet grec et latin mais nous croyons qu'il eut été préférable d'inscrire séparément les noms étrangers et les auteurs grecs, autant dans la description des collections, que dans l'index. Aux p. 43—44 se trouvent les noms grecs commençant avec la lettre Σ (S) et ensuite les noms étrangers avec la lettre *R*. A l'index, nous rencontrons la lettre grecque *P* (R), ensuite la lettre Σ, et ensuite suit la lettre latine *R*, la lettre *T* grecque et ensuite les lettres latines *S* et *T*. Plusieurs historiens roumains figurent dans l'index d'auteurs : N. Bănescu, Şt. Berechet, Şt. Bezdechi, V. Grecu, I. D. Ştefănescu, N. Iorga (indiqué sous la lettre *J* et non à *I*!), qui ont collaboré à des volumes de mélanges publiés en souvenir ou en l'honneur de certains professeurs d'Athènes : Spiridon Lambros, D. Pappoulias, Th. Voreas. Certains chercheurs grecs comme P. Zepos, D. Iconomidis, St. Manesis, Ev. Kourilas etc. se sont aussi occupés de sujets se rapportant à l'histoire roumaine.

Pan. Moulas a offert aux spécialistes en histoire, droit, médecine, théologie etc. — un instrument de travail de grande utilité; la parution de la seconde partie de la Bibliographie, comprenant les volumes hommagiaux et les collections thématiques publiés après 1961, est, comme de juste, attendue avec le plus grand interêt.

N. C.

P. A. SYRKU, *K ispravlenija knig v Bolgarii v XIV veke. I. Vremja i žizn' patriarxa Evtimija Ternovskogo*, with an introduction by Ivan Dujčev, Variorum reprints (10), London 1972 ; II *Liturgičeskie trudy patriarxa Evtimija Ternovskogo* (*teksty, sobranye P. A. Syrku*), Variorum reprints (10), London, 1972.

Les deux volumes de P. A. Syrku réimprimées en 1972 font partie d'une valeureuse série de réimpressions parues sous l'égide des Curators of the Taylor Institution, University of Oxford. La suite des œuvres consacrées à l'histoire de la culture et des littératures slaves contient des livres très rares et de grande valeur scientifique signés par Emil Kalužniacki, V. I. Sreznevskij, G. A. Ilyinskij, N. L. Tunickij, A. Popov, Dj. Daničić, A. P. Rudakov, et par Dimitri Obolensky et Ivan Dujčev. Il faut ajouter aussi la précieuse et érudite ,,Encyclopédie de la théologie orthodoxe''. Par cette opération typographique les bibliothèques des savants spécialistes seront dotées d'indispensables instruments de travail et des matériaux riches en idées. Quatre de ces travaux sont consacrés à l'école littéraire de Tyrnovo du XIV^e siècle : ce sont ,,Werke des Patriarchen von Bulgarien, Euthymius (1375—1393)'' et ,,Aus der panegyrischen Litteratur der Südslaven'', dues au professeur de l'université de Cernăuţi (Czernowicz), Emil Kalužniacki (1843—1914) et surtout les deux tomes consacrés par Polihrone Syrku, le savant qui naquit à Străşeni (le nom Syrku provient de celui du village Syrka) en Bessarabie. Ses recherches dans les bibliothèques de Roumanie, qu'il poursuivit au cours de plusieurs voyages, et de Bulgarie, aussi bien que dans d'autres collections des pays de la péninsule balkanique et de l'Europe, lui ont permis de rassembler une riche information sur l'activité littéraire au XIV^e siècle, à Byzance, comme au Mont Athos, ainsi qu'en Bulgarie. Il les a groupées d'après un plan de travail très large sous le titre de *K istorii ispravlenija knig v Bolgarii v XIV veke.* Mais les promesses représentées par ce plan n'ont été réalisées que partiellement à cause de sa fin à l'âge de 50 ans. Seulement deux volumes ont été rédigés et imprimés : un tome massif de 609 pages sur *L'époque et la vie du patriarche Euthyme de Tyrnovo (Vremja i žizn' patriarxa Evtimija Ternovskogo) et Les travaux liturgiques du patriarche Euthyme de Tyrnovo* (*Liturgičeskie trudy patriarxa Evtimija Ternovskago*) précédé d'une ample étude (XCVII pages) des textes. C'est une fresque ample, la première en date et toujours riche en données précieuses d'une époque trouble, dont les produits littéraires, sous l'influence du hésychasme, ont connu une large diffusion non seulement à travers le Sud-est européen, dans les milieux intellectuels roumains, mais aussi dans les pays de langue russe. Il ne faut pas oublier dans la biographie de l'auteur et la bibliographie qui l'accompagne l'apport de ce savant, tant que « privat docent », à l'étude de la langue et la littérature roumaine et sa contribution aux relations entre les Russes et les Roumains (voyez à ce sujet le livre d'Alexandrina Matkovski, *Polihronie Syrku*, Chişinău, 1967, ainsi que l'étude de 1942 du professeur Damian Bogdan de Bucarest, *Polihron Syrku şi contribuţia lui la cultura românească veche*, « Arhiva Românească », VIII (1942) où est publiée sa correspondence en langue roumaine avec le professeur Ion Bianu et autres membres de l'Académie Roumaine à la fin du XIX^e siècle).

Pendant les décennies qui se sont écoulées depuis la parution de cette œuvre de nombreuses précisions ont renouvelé notre image de cette époque. Mais l'analyse de Polichrone Syrku a toujours une importance majeure pour l'étude de la culture slave et les spécialistes seront heureux de faire maintenant appel à cette belle édition, précédée par une substantielle introduction sous la signature du professeur Ivan Dujcev.

I. R. M.

Quatre conférences d'un cycle organisé au cours de l'année académique 1970/1971 sur des problèmes de l'histoire de la civilisation européenne, vue à travers l'histoire du christianisme, sont publié dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* (4/1971). Jean Hadot s'y occupe des « manuscrits de Qoumran et le christianisme », en faisant le point sur les rapports entre les témoignages découverts en 1950 et la nouvelle foi. François Masai présente une stimulante esquisse d'une synthèse des rapports entre la désagrégation de l'Eglise catholique et celle de l'Empire romain, en passant en revue les tensions au sein de ces institutions marquées par le césaro-papisme ou par l'apparition des idéologies particularistes. Démembrée par l'action des forces centrifuges, l'unité méditerranéenne fut refaite par Justinien; si « la mise à la pension d'un empereur enfant n'a évidemment pas eu la signification que lui accordent certains manuels d'histoire », il n'est pas moins sûr que, après 476, le pouvoir passa aux maîtres des milices. Or l'arianisme des dirigeants germaniques, affirme l'auteur, leur fut fatal, car les populations « appelèrent et assistèrent les troupes orthodoxes, qui furent d'ailleurs d'une discipline exemplaire »; en éliminant les rivaux des Francs, l'entreprise de Justinien facilita l'alliance que les papes conclurent avec Pépin le Bref. Trois zones culturelles se formèrent ainsi: le monde musulman, Byzance et l'Europe occidentale. Cette esquisse, qui devrait être complétée par l'analyse des forces socio-économiques, offre un cadre très vif des conflits qui ont provoqué la restructuration du monde méditerranéen au premier millénaire et qui ont mis leur empreinte sur la transmission du patrimoine culturel antique. En insistant surtout sur le rôle joué par l'abbaye bénédictine, avec « son sens tout romain de l'organisation, une psychologie riche, humaine, qui ne laisse point place à l'ascèse excessive et ostentatoire, à la démagogie thaumaturgique, à la crédulité ou à l'illuminisme, lesquels malheureusement, mais par d'autres voies, parvinrent au peuple médiéval, lui causant tant de préjudice et retardant la formation de l'esprit critique en Europe », l'auteur ne dissimule pas son penchant pour le monde latin, même s'il doit laisser de côté la richesse intellectuelle de l'expérience faite par le monde byzantin; mais il souligne un trait commun lorsqu'il parle de l'activité persévérante de ces centres culturels du monde médiéval qui proposèient aux sociétés l'exemple d'une collectivité ,,sans parasites ni privilégiés, où chacun travaillait pour tous manuellement comme intellectuellement, sans distinction de classe ni de race, où le travail se trouvait honoré et la discipline, librement consentie''. En s'occupant de « La remise en question du christianisme au XVIII[e] siècle », Roland Mortier recapitule la double tendance de la critique religieuse du XVIII[e] siècle: celle qui met en accusation une religion tenue pour responsable des souffrances humaines, et celle qui tente de repenser cette religion. Une analyse nuancée des formes et des buts de la pensée critique (qui anime les écrits de Burigny, de Jean Meslier, l'auteur du « Militaire philosophe » et, certes, Voltaire) met en lumière les raisons du succès du théisme et de l'avance des conceptions matérialistes, et encore de cette adhésion au Grand Être qui devint ,,plus sentimentale ou esthétique que proprement doctrinale''. Une autre contribution substantielle à l'histoire des idées modernes est due à Jean Stengers qui traite de « l'Eglise et la science », problème vu surtout à travers les décrochages successifs qui ont marqué le trajet d'une église qui s'est progressivement repliée, en abandonnant ses postions initiales. Face aux progrès faits par la recherche expérimentale, aux acquis de l'astronomie, de la géologie, de la préhistoire et des enquêtes historiques, ce décrochage a élaigi considérablement la zone du libre examen, en relevant, en même temps, l'évolution de l'esprit laique.

A. D.

Signalons brièvement quelques instruments de travail indispensables.

En continuant le recensement des travaux sur Voltaire, dont elle avait rendu compte en 1929 dans un livre compact qui enregistrait 1494 titres (*A Century of Voltaire Studies. A Bibliography of Writings on Voltaire, 1825—1925*), Mary-Margaret Barr, aidée cette fois par Frederick A. Spear, rassemble les matériaux bibliographiques d'une *Quarante années d'études voltairiennes, 1926—1965* (Armand Colin, 1968, 212 p.) qui dépassent 2180 titres. Dans dix chapitres sont présentées les contributions bibliographiques et biographiques et celles se rapportant à l'influence intellectuelle de Voltaire dans le monde ; les études consacrées à l'écrivain et à son œuvre sont suivies par celles occasionnées par les anniversaires. Un paragraphe utile évoque l'iconographie. Les difficultés linguistiques ont empêché les auteurs de donner une relevé exhaustive des études parues dans le Sud-Est européen qui y figure, quand même. Une préface signée par René Pomeau met en relief les aspects les plus saisissants qui se dégagent de la lecture des rubriques de la bibliographie : « Voltaire vit parmi nous comme le participant d'un dialogue de nos morts les plus grands, qui n'est pas près de finir ». Souhaitons aux auteurs une riche suite à leur travail.

La bibliograpbie critique établie par John Renwick : *La destinée posthume de Jean François Marmontel* (Clermont-Ferrand, Institut d'Etudes du Massif Central, 1972, 130 p.) dépasse d'une manière heureuse le genre des inventaires ternes. Le pr. Jean Ehrard, qui présente les études marmontéliens de J. Renwick, dévoile, dans la préface, le point de départ de cette excellente réalisation : la constitution d'un corpus marmontélien à l'Institut de Clermont-Ferrand, grâce au rassemblement de photocopies et microfilms, a rendu souhaitable la publication d'un ouvrage qui puisse épargner aux chercheurs des investigations fastidieuses : « je ne pense pas seulement aux marmontéliens — qui existent — mais à tous les dix-huitièmistes qui — étant donné la place que l'auteur de « Bélisaire » a tenu dans la vie littéraire et intellectuelle du siècle des Lumières — ne peuvent manquer de le rencontrer un jour ou l'autre ». Et l'historien des littératures sud-est européennes se trouvera parmi eux, comme l'a démontré Ariadna Camariano-Cioran dans l'inventaire qu'elle a publié dans « Studii de literatură universală », en 1967 (noté ici sous le no 153). Un aperçu de la carrière de Marmontel, qui ne fut, certes, « pas un héros », est suivi par « l'Affaire de Bélisaire », les « Travaux d'ensemble », la « Correspondance », la « Critique littéraire et linguistique », « l'Influence et le Rayonnement », les « Mémoires » et plusieurs autres rubriques. Le commentaire vif et précis qui accompagne chaque étude transforme ce bilan dans une véritable monographie, dans laquelle les explorations faites par les interprètes sont evaluées par des indications très utiles : « à écarter », « à utiliser avec circonspection », « intérêt historique », « indispensable ». Très suggestif le tableau qui reflète la destinée posthume de l'écrivain et qui s'est inscrite sur une ligne à peu près constante, à l'exception des années qui suivirent la publication des œuvres posthumes, de celles qui marquèrent le centenaire de la mort (1899—1900) et de notre époque...

Le *Répertoire bibliographique des publications de l'Académie serbe des Sciences et des Arts* (Преглед Издања, Belgrade, 1972, 271 p.), publié sous la rédaction de l'académicien Vukić M. Mićović, reflète la richesse de l'activité déployée par le remarquable centre intellectuel du pays voisin. Comme dans les années précédentes, après les publication des Editions de l'Académie suivent les publications des instituts scientifiques, dont les études sont enregistrées par nom d'auteur. Des traductions en français facilitent l'accès du spécialiste étranger aux problèmes abordés dans les périodiques et les volumes de mélanges.

A. D.

Les articles publiés dans cette revue sont régulièrement répertoriés dans *Byzantino slavica, Historical Abstracts, Revue historique, International Bibliography of Historical Sciences* et autres publications.

LIVRES REÇUS

ABBOTT, G. F, *Macedonian Folklore*, Chicago, Argonaut Inc. Publishers (Institute for Balkan Studies), 1969, 372 p.

ALEXANDRESCU-DERSCA BULGARU, M. M., *Pescuitul în Delta Dunării în vremea stăpînirii otomane* (Extr. de « Peuce », 1971/II, p. 267—281), Tulcea, Muzeul Delta Dunării.

ALEXANDRESCU-DERSCA BULGARU, M. M., *Projets d'organisation de la Transylvanie sous la domination des Habsbourg (1602—1604)* (Extr. de la « Revue roumaine d'histoire » t. XI, no 2/1972, p. 251—264).

Analecta Hymnica Graeca e Codicibus Eruta Italiae Inferiores, V, Canones Januarii [Joseph Schirò Consilio et Ductu Editor], Roma, Istituto di Studi Bizantini e Neoellenici — Università di Roma con il concorso del Consiglio Nazionale delle Ricerche-1971, 617 p.

ANDERSON, M. S., *The Ascendancy of Europe. Aspects of European History, 1815—1914*, London, Longman, 1972, 332 p.

ANDREJEVIĆ-KUN, N. & le Collectif, *Museum of the Applied Arts — Guide —*, Belgrade, 1970, sans pagination.

ANGELOPOULOS, A., *American Association for the Advancement of Slavic Studies (A.A.A.S.S.)* — Fourth National Convention, Denver-Colorado, March 1971 — (Offprint « Balkan Studies », 12, 1, p. 286—289), Thessalonique, 1971.

'Αρχαῖα Μακεδονία. 'Ανακοινώσεις κατὰ τὸ πρῶτον Διεθνὲς Συμπόσιον ἐν Θεσσαλονίκῃ, 26—29 Αὐγούστου 1968, ['Επιμελεία Βασ. Λαούρδα, Χ. Μακαρονᾶ], Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1970, 436 p. + LXXXIV p. illustrs.

ARIAS, JOSE PARRES, *Estudio de la legislación constitucionalista de Jalisco y sus decretos constitutivos 1914—1915*, Universidad de Guadalajara—Instituto Jalisciense de Antropologia e Historia, 1969, 360 p.

BAHNER, WERNER, *La conscience linguistique et nationale chez les écrivains roumains de la première moitié du XIX^e^ siècle*, Sinaia 25 juillet—25 août 1971 (en français et en roumain), Bucarest, Université de Bucarest — Cours d'été et Colloques Scientifiques de langue, littérature, histoire et art du peuple roumain — Série littérature 13 —, 1972, 57 p.

BEFDELI, GULAMHUEEJN, *Шәрг әдәбиjjатында « Хосров вә Ширин » Мөвзусу* Бакы, « Елм » Нәшри аты, 1970, 371 p.

BILGEGIL, M. KAYA, *Ziyâ Paşa Üzerinde Bir Araştirma*, Erzurum, Atatürk Üniversitesi Basimevi, 1970, 569 p.

BOUCHARD, JACQUES, Γεώργιος Τερτσέτης-Βιογραφικὴ καὶ φιλολογικὴ Μελέτη (1800—1843), Athènes, 1970, 167 p.

BRÜNING, HEINRICH, *Memoiren 1918—1934*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt GmbH, 1970, 721 p.

CATTON, BRUCE, *Short History of the Civil War*. (The American Heritage), New York, Dell Publishing Co., 1971, 286 p.

CERNOVODEANU, PAUL, *Préoccupations en matière d'histoire universelle dans l'historiographie roumaine aux XVII^e et XVIII^e siècles*, II (Extr. de la « Revue roumaine d'histoire » T. X/1971/2, p. 293—312).

CICANCI, OLGA & PAUL CERNOVODEANU, *Contribution à la Connaissance de la biographie et de l'oeuvre de Jean (Hierothée) Comnène (1668—1719)* (Offprint « Balkan Studies » 12, p. 143—186), Thessalonique, 1971.

CONDURACHI, EM., *Kotys, Rome et Abdère* (Extr. de « Latomus », T. XXIX/fasc. 3/juillet-septembre, 1970, p. 581—594).

CONTE, ROSA del, *Presenze italiane sullo sfondo dei fermenti ereticali del XVI secolo in Transilvania e Moldavia* (Extr. de la « Cultura Neolatina », T. XXX (1970)/fasc. 3), Modena, Società Tipografica Editrice Modenese, 1970, 24 p.

CONTE, ROSA del, *Carlo Cattaneo e la filologia rumena* (Extr. de la « Cultura Neolatina », T. XXXI (1971)/fasc. 1—2), Modène, Società Tipografica Editrice Modenese — Mucchi, 1971, 98 p.

CORYDALÉE, THÉOPHILE, *Introduction à la logique*, T. I [Texte grec établi par Athanase Papadopoulos, précédé par une étude de Cléobule Tsourkas et traduit et présenté par Constantin Noica], Bucarest, Association Internationale d'études du Sud-Est Européen — Comité National Roumain, 1970, 272 p.

CRAWLEY, C. W., *John Capodistrias: Some Unpublished Documents*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1970, 109 p.

DEMIRAJ, SHABAN, *Gramatika e Gjuhes Shkipe-Pjesa e Parë — Fonetika — Morfologjia*, Tirana, Shtepia Botuese e Librit Shkollor, 1968, 172 p.

DEUTSCH, ROBERT, *Der Beitrag der Fachzeitschriften zur Zeitgenossischen Rumänischen Historiographie (1944—1971)* (Extr. de la « Revue Roumaine d'Histoire », T. X/1971/4, p. 745—766).

Le developpement de la Conscience Nationale en Europe Orientale. Colloque de la Commission Internationale des Études Slaves du Comité International des Sciences Historiques, Paris, Institut d'Études Slaves, 1968, 79 p.

DEVÈZE, MICHEL, *L'Europe et le Monde à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Albin Michel, 703 p.

DIACONU, PETRE, *Aspects de l'idee imperiale dans le folklore roumain* (Extr. de « Byzantina », T. 3 p. 195—199), Thessalonique, 1971.

DIACONU, PETRE & DUMITRU VÎLCEANU, *Păcuiul lui Soare — Cetate bizantină*, T. I, Bucarest, Editura Academiei Republicii Socialiste România — Institutul de arheologie, « Biblioteca de arheologie », XVIII, 1972, 279 p.

DICULESCU, VL., *Viața cotidiană a Țării Românești în Documente 1800—1848*, Cluj, Editura Dacia, 1970, 270 p.

DIMITROV, DANKO, *Първоучителят Житиепис и Образи на Константин-Кирил Философ*, Sofia, Издателство Народна Просвета, 1969, 214 p.

Документи българското за Възраждане от архива на Стефан И. Веркович, 1860—1893, Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1969, 660 p.

Documents and Materials on the History of the Bulgarian People, Sofia, Publishing House of the Bulgarian Academy of Sciences, 1969, 526 p.

DOMI, MAHIR, *Gramatika e Gjuhes Shkipe-Pjesa e Dyte-Sintaksa per Shkollat Pedagogjike*, Tirana, Shtepia Botuese e Librit Shkollor, 1968, 147 p.

DONGES, J. B., *Neue Wege in der Wechselkurspolitik der Entwicklungslander? — Brasiliens « Trotting Peg » —*, Kiel, Institut für Weltwirtschaft, 1970, 20 p.

DRÄGER, LOTHAR, *Indianer der Prärie*, Leipzig, Museum für Volkerkunde zu Leipzig — Staatliche Forschungsstelle —, 1968, 46 p.

ENEPEKIDES, POLIHRONIS K., Ἀλέξανδρος Ὑψηλάντης-Ἡ αἰχμαλωσία του εἰς τὴν Αὐστρίαν 1821—1828, Athènes, Ἐκδοτικός οἶκος Βίκτωρος Α. Παπαζήση, 1969, 372 p. + 1 carte.

FLEMING, DAVID C., *John Capodistrias and the Conference of London (1828—1831)*, Thessalonique Institute for Balkan Studies, 1970, 398 p.

GEORGESCO, VALENTIN AL., *Le droit romain de Justinien dans les Principautés Danubiennes au XVIII[e] siècle — III[1]. Le rôle de l'Hexabible d'Harménopule* — (Extr. des « Studii Clasice » XIII, p. 207—239).

GEORGESCU, VLAD, *Mémoires et Projets de Réforme dans les Principautés Roumains* : T. I 1769—1830 (Répertoire et textes inédits); T. II 1831—1848 (Répertoire et textes — Avec un supplément pour les années 1769—1830), Bucarest, Association internationale d'études du Sud-Est européen — Études et documents concernant le Sud-Est européen, no 2, 1970, 197 p. et no 5, 1972, = 291 p.

GIURESCU, CONSTANTIN C., *On Romanian-American cultural relations* (Inaugural lecture, February 1972; Course in Romanian Civilization, Institute on East-Central Europe, Columbia University, New York City), New York City, Published by the Romanian Library, 20 p.

GIURESCU, CONSTANTIN C., *An old Romanian tax with a Byzantine name*: *Pîrpărul* (Extr. de « Journal of European Economic History », T. 1, no 1/1972, p. 121—127), Rome, Published Every from Months by the Barico di Roma.

GROSUL, JA. S., N. A. MOHOV, *Историческата Наука Молдавской ССР*, Moscou, Издательство Наука, 1970, 123 p.

L'Histoire bulgare dans les ouvrages des savants européens, Sofia, Ed. de l'Académie Bulgare des Sciences, 1969, 440 p.

Iliret dhe Gjeneza e Shqiptareve, Tirana, Universiteti Shtetëror i Tiranës — Instituti i Historisë dhe i Gjuhësisë-, 1969, 268 p.

Nicolae Iorga — Omul și Opera —, Jassy, Editura Junimea, 1971, 219 p.

Из истории Советской Архитектуры — Документы и Материалы 1926—1932 гг., Moscou, Издательство Академии Наук СССР, 1970, 210 p.

Исторические связи народов в XV—начале XVIII в. [Редакционная коллегия: Ja. C. Гросул, А. К. Оцетя, А. А. Новосельский, Л. В. Черепнин], т. III (1673—1711), Moscou, Издательство Наука, 1970, 414 p.

Konferenca e Dyte e Studimeve Albanologjike — Tiranë, 12—18 janar 1968, I—II, Tirana, Universiteti Shtetëror i Tiranës — Instituti i Historisë dhe i Gjuhësisë, 1969, 468 p. et 658 p.

KRUMBACHER, KARL, *Letteratura Greca Medievale* [Traduzione e note bibliografiche di Salvatore Nicosia], Palermo, Istituto Siciliano di Studi bizantini e neoellenici — Quaderni 6 —, 1970, 100 p.

KURBATOV, G. L., *Основные проблемы внутреннего развития Византийского города в IV—VII вв.* (Конец античного города в Византии), Leningrad, Издательство Ленинградского Университета, 1971, 219 p.

Lidová malba na skle XVI/XIX Století [Katalog Výstavy v Etnografickém Ústavu Moravskéhoo Musea v Brně] s.d.

LJUBARSKÝ, JA. N., *О жанровой и композицоной специфике «Хронографии» Михаила Пселла* (Extr. de «Византийский Временник» Т. 31 — Отдельный оттиск p. 23—37), Moscou, Издательство «Нука», 1971.

MAGHIAR, NICOLAE & ŞTEFAN OLTEANU, *Din istoria mineritului în România*, Bucarest, Editura Ştiinţifică, 1970, 331 p.

MAIOR, LIVIU, *Avram Iancu — Scrisori —*, Cluj, Editura Dacia, 1972, 123 p. + 15 p. illustr.

MAKARONAS, CH. J., *The Arch of Galerius at Thessaloniki*, Thessalonique, Society of Macedonian Studies, 1970, 54 p. + 48 p. illustrs.

MANOLESCU, RADU, *Cultura orăşenească în Moldova în secolul al XVI-lea* (Extr. des «Analele Universităţii Bucureşti» — Istorie —, An. XX/no 1/1971, p. 51—77).

MANTOUVALOS, MARIA, Ἄγνωστος ἐπιτάφιος εἰς Κωνσταντῖνον Βαρδαλάχον, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1970, 13 p.

MEYERS, MARVIN & J. R. POLE, *The Meanings of American History — Interpretations of Events, Ideas and Institutions —*, Volume I/Colonial Origins to the Civil War, Glenview, Illinois — London, Scott, Foresman and Company, 1971, 460 p.

MICHOFF, NICOLAS V., *Принос към историята на Търговията на Турция и България* (Contribution à l'histoire du commerce de la Turquie et de la Bulgarie) (en français, allemand et anglais) [Avant-propos du prof. Iv. Stefanov], Sofia, Издателство на Българската Академия на Науките, 1970, 573 p.

MIHAILIDIS, DIMITRIOS, Τρία Μεταβυζαντινὰ Στιχουργήματα ἀπό χειρόγραφα τοῦ Ἁγίου Ὄρους, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1970, 14 p.

MILOŠEVIĆ, KSENIJA, *Futur II i Sinonimski oblici u Savremenom srpskohrvatskom književnom jeziku* [Urednik Jovan Vuković], Sarajevo, Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine — Djela, Kn. XXXIX/24/, 1970, 183 p. + illustrs.

MOISIUC, VIORICA, *Diplomaţia României şi problema apărării suveranităţii şi independenţei naţionale în perioada martie 1938—1940*, Bucarest, Editura Academiei Republicii Socialiste România, «Biblioteca istorică XXIX», 1971, 324 p.

Народный Музей Београд — Гид по коллекциям Музея —, Belgrade, 1970, 118 p.

NETEA, VASILE, *Nicolae Iorga, 1871—1940*, Bucarest, Éditions Meridiane, 1971, 141 p.

NOVOTNÁ, MÁRIA, *Die Bronzehortfunde in der Slowakei — Spät—Bronzezeit —*, Bratislava, Vydavatelstvo Slovenskej Akadémie Vied, 1970, 136 p. + LV p. illustrs.

NYSTAZOPOULOS-PELEKIDES, M., *Le XIVᵉ Congrès international des études byzantines (Bucarest, 6—12 septembre 1971)* (Offprint «Balkan Studies», 121, pp. 281—286), Thessalonique, 1971.

OIKONOMIDIS, N., Ἱερὰ μονὴ Σταυρονικήτα κατάλογος τοῦ Ἀρχείου (Extr. de «Σύμμεικτα,» T. II, p. 437—458 + résumé + 7 illustrs.

PAPADOPOULOS, G. S., *England and the Near East 1896—1898*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1969, 300 p.

PARPOLA, ASKO, *The Indus Script Decipherment — The Situation at the End of 1969*, Copenhague-Madras, The Scandinavian Institute of Asian Studies — Joint Reprint, Series Number Three —, 1970, 21 p.

PARPOLA, ASKO, Seppo Koskenniemi, Simo Parpola and Pentti Aalto, *Further Progress in the Indus Script Decipherment*, Copenhague, The Scandinavian Institute of Asian Studies — Special Publications no 3 —, 1970, 46 p.

PASCU, ŞTEFAN, *Voievodatul Transilvaniei*, T. I, Cluj, Editura Dacia, 1971, 595 p.

AGOSTINO PERTUSI, *La poesia epica bizantina e la sua formazione: Problemi sul fondo storico e la struttura letteraria del «Digenis Akritas»* (Extr. des «Atti del Convegno Internazionale sul tema : La poesia epica e la sua formazione» (Roma, 28 marzo- 3 aprile 1969 p. 481—544 + 1 tavola), Rome, Academia Nazionale dei Lincei, 1970.

PODOBEDOVA, O., *К вопросу о поэтике древнерусского изобразительного искусства* (Распространенные сравнения в памятнике мелкой пластики XIII в.) (Extr. de « Старинара », Кю. XX p. 309–314), Belgrade, — Археолошког Института —, 1969.

POLITIS, LINOS, *L'épopée byzantine de Digenis Akritas. Problèmes de la tradition du texte et de rapports avec les chansons akritiques* (Extr. de « Atti del Convegno Internazionale sul tema : La poesia epica e la sua formazione » (Roma, 28 marzo-3 aprile 1969), Academia Nazionale dei Lincei, anno CCCLXVII — 1970, Quaderno n. 139, p. 551–581), Rome, 1970.

POLITIS, LINOS, 'Ιστορία τῆς νέας ἑλληνικῆς λογοτεχνίας-Συνοπτικὸ διάγραμμα βιβλιογραφία-Δεύτερη ἔκδοση Συμπληρωμένη, Thessalonique, 1969, 151 p.

Пристапни предавања, прилози и библиографија на новите членови на Македонската Академија на Науките и Уметностите, Skoplje, Македонска Академија на Науките и Уметностите, 1970, 196 p.

HELIADE RĂDULESCU, ION, *Versuri și proză* (Vers et prose). Text ales de Vladimir Drimba. Prefață de Mircea Anghelescu, Bucarest, Editura Minerva, 1972, XXXVIII + 441 p. (Biblioteca pentru toți, 686).

ROSSI, LINO, *Trajan's Column and the Dacians Wars.* English translation revised by J.M.C. Toynbee. London, Thames and Hudson, 1971, 240 p.

RUSSINOV, SPAS, *Wirtschaftliche Entwicklung Bulgariens nach dem* Zweiten Weltkrieg, Sofia, Sofia-Press, sans date, 291 p.

SETTON, KENNETH M., *Pope Leo X and the Turkish Peril.* Penrose Memorial Lecture (Extr. de « Proceedings of the American Philosophical Society », T. 113, no 6, December 15, 1969, p. 367–424), Philadelphia, Pa., American Philosophical Society.

SIMIONESCU, ȘTEFANIA, *Noi date despre situația internă și externă a Moldovei în anul 1538 într-un izvor inedit* (Extr. des « Studii », T. 25, no 1/1972, p. 225–240).

SOMOGYI, ARPAD, *Kunstdenkmaler der Griechischen Diasporen in Ungarn*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1970, 72 p. + 42 p. illustrs.

SPIRIDAKIS, GEORG. K. & Spir. D. Peristeris, 'Ελληνικὰ Δημοτικὰ τραγούδια, Tom. Γ (Μουσικη εκλογη), Athènes, 1968, 437 p.

Sources archéologiques de la civilisation européenne — Actes du Colloque international organisé par le Secrétariat général de l'AIESEE, sous le haut patronage et avec le concours financier de l'UNESCO — Mamaia (Roumanie), 1–8 septembre 1968 — Bucarest, Association internationale d'études du sud-est européen, 1970, 303 p.

STĂNESCU, EUGEN & GHEORGHE ZBUCHEA, *Structura socială a Imperiului Bizantin (secolele IV–XV)* (Extr. des « Studii și articole de istorie », T. XVI, p. 65–91), Bucarest, 1970

La Storiografia Veneziana fino al secolo XVI — Aspetti e Problemi — [A cura di Agostino Pertusi], Florence, Leo S. Olschki Editore, 1970, 375 p.

CVETKOVA, BISTRA A., *Vie économique de villes et ports balkaniques aux XV*[e] *et XVI*[e] *siècles* (Extr. de la « Revue des études islamiques », T. XXXVIII/2/1970, p. 267–356 + Index), Rei-Hors Série 2, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner.

SVORONOS, NICOLAS G., *Histoire de la Grèce Moderne*, Troisième édition mise à jour, Paris, Presses Universitaires de France, 1972, 126 p.

SYME, RONALD, *Danubian Papers*, Bucarest, Association internationale d'études du sud-est européen — Bibliothèque d'études du sud-est européen, — 1971, 252 p.

TĂPKOVA-ZAIMOVA, VASILIKA, *L'idée impériale à Byzance et la tradition étatique bulgare* (Extr. de « Byzantina », T. 3, p. 289–295), Thessalonique, 1971.

TEODOR, POMPILIU, *Avram Iancu în memorialistică*, Cluj, Editura Dacia, 1972, 293 p.

Thracia I (*Primus Congressus Studiorum Thracicorum*) [De Editione Curentibus : V. I. Georgiev, V. Tăpkova-Zaimova, V. Velkov], Sofia, Academia Litterarum Bulgarica, 1972, 347 p.

TODOROV, NIKOLAJ, *Neue Angaben über die Nationale und Soziale Zusammensetzung der Aufständischen Armee der Donau-Fürstentümer im Jahre 1821* (Sonderdruck Serta Slavica in memoriam Aloisii Schmaus p. 704—709, Munich, Dr. Dr. Rudolf Trofenik, 1971.

Treasures from Romania. A Special Exhibition held at the British Museum, January-March 1971, second edition (revised), Londres, Trustees of the British Museum, 1971, 111 p. + 1 carte.

VĂTĂMANU, N., *Voievozi şi medici de curte*, Bucarest, Editura enciclopedică română, 1972, 166 p.

La ville balkanique XV^e—XIX^e ss., Sofia, Éditions de l'Académie Bulgare des Sciences — Institut d'études balkaniques —, 1970, 199 p.

VOORDEEKERS, E., *Les sources du « Chronicon Maius », II, 12 du Pseudo-Sphrantzès* (Overdruk uit « Byzantion », 37, 1967, p. 153—165, Brussel, 1968), Gand, Studia Historica Gandensia, 1968.

XYNGOPOULOS, A., *Les mosaïques de l'Église de Saint Démètre à Thessalonique*, Thessalonique, Société d'études macédoniennes — Centre d'études balcaniques —, 1969, 33 p. + 38 p. illustrs.

Yeni Yazim (*Imlâ*) *Kilavuzu — Altinci Baski* —, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basimevi, 1970, 261 p.

ZEPOS, PANAGIOTOS I., Λογικὴ καὶ ἑρμηνεία τοῦ Δικαίου ('Ανάτυπον ἐκ τῶν πρακτικῶν τῆς 'Ακαδημίας Αθηνῶν Τ. 45 (1970), p. 223—253), Athènes, 1971.

ZORA, GEORGIOS T., Ιταλικὸς θρῆνος περὶ τῆς 'Αλώσεως (Κῶδιξ 1720 τῆς Ρικκαρδιανῆς Βιβλιοθήκης Φλωρεντίας), Athènes, Βιβλιοθήκη Βυζαντινῆς καὶ Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1969, 22 p.

ZORA, GEORGEOU T., Νέα Καλβικά, Athènes, Βιβλιοθήκη Βυζαντινῆς καὶ Νεοελληνικῆς Φυλολογίας, 1970, 61 p.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

VLADIMIR DICULESCU, SAVA IANCOVICI, CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, MIRCEA V. POPA. **Relațiile comerciale ale Țării Românești cu Peninsula Balcanică 1829–1858** (Les relations commerciales de la Valachie avec la péninsule balkanique, 1829–1858), collection « Biblioteca istorică XXII », 1970, 308 p.

Logofătul RADU GRECEANU, **Istoria domniei lui Constantin Basarab Brîncoveanu Voievod 1688–1714** (Histoire du règne du voïévode Constantin Basarab Brancovan 1688–1714) Etude introductive et édition critique par Aurora Ilieș, 1970, 308 p.

VALENTIN AL. GEORGESCU, EMANUELA POPESCU, **Legislația agrară a Țării Românești. La législation agraire de Valachie. 1775–1782**, « Collection des sources de l'ancien droit roumain écrit. VIII », 1970, 244 p.

Nicolae Iorga — istoric al Bizanțului (Nicolae Iorga — historien de Byzance), Recueil d'études édité par Eugen Stănescu, 1971, 252 p.

VLAD GEORGESCU, **Ideile politice și iluminismul în Principatele române** (Les idées politiques et les Lumières dans les Principautés roumaines), collection « Biblioteca istorică XXXII », 1972, 226 p.

ALEXANDRU DUȚU, **Cărțile de înțelepciune în cultura română** (Les livres de sagesse dans la culture roumaine), collection « Biblioteca istorică XXXIV », 1972, 168 p.

Nicolas Iorga — l'homme et l'œuvre, ouvrage collectif édité par D. M. Pippidi, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », monographies X, 1972, 416 p.

M. M. ALEXANDRESCU-DERSCA BULGARU, **Nicolae Iorga — a Romanian historian of the Ottoman Empire**, collection » Bibliotheca Historica Romaniae », études 40, 1972.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 1, P. 1–210, BUCAREST, 1973

I. P. „Informația" c. 2511

43456

Lei 40. —